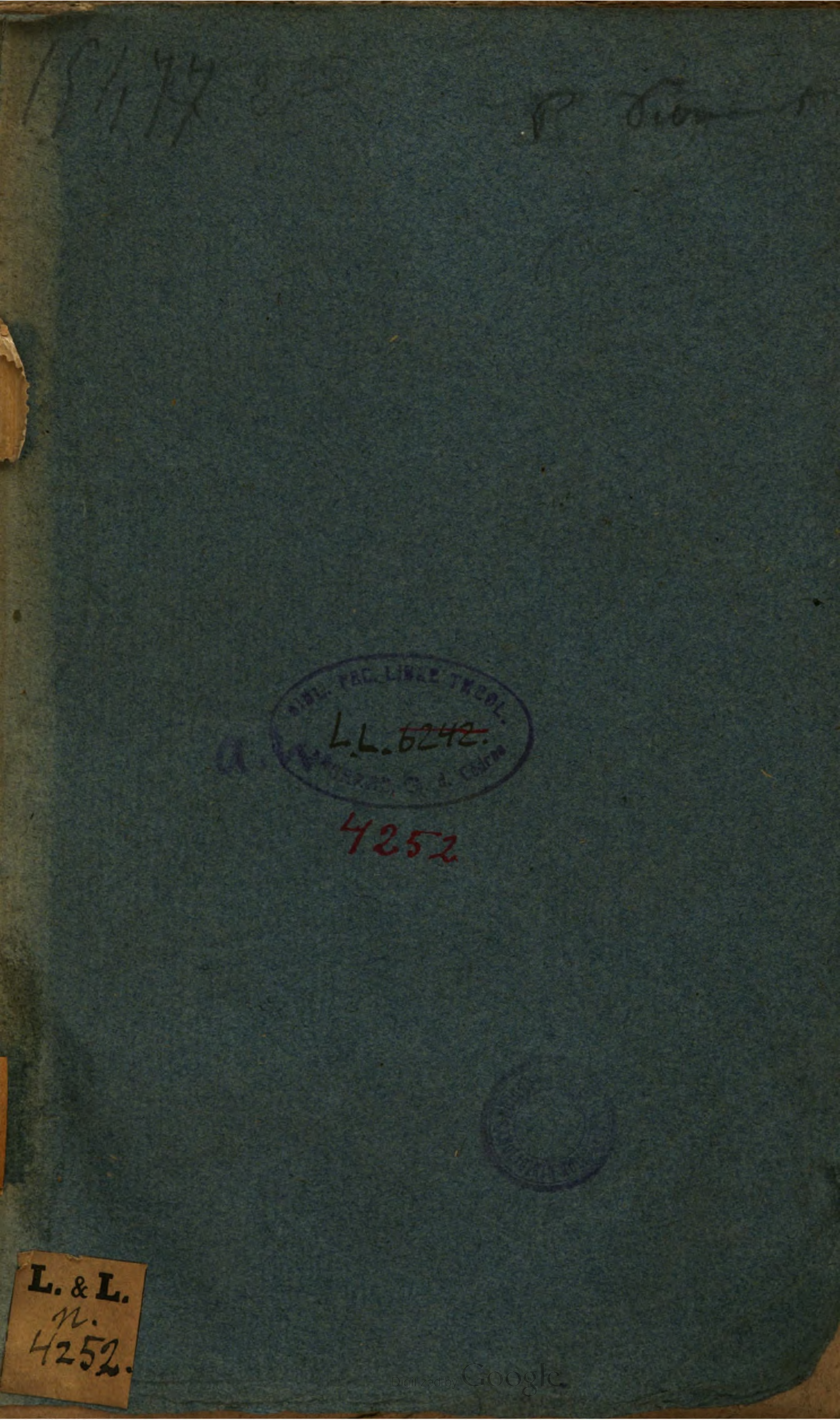


HISTOIRE

DE

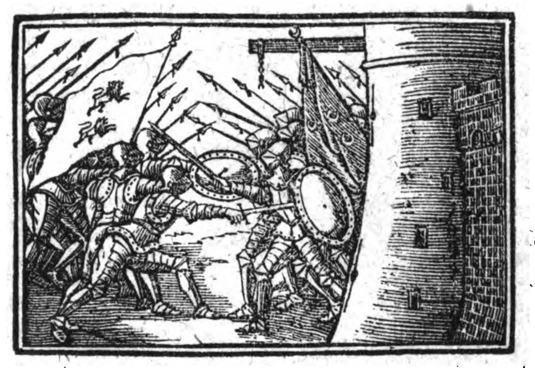
VALENTIN ET ORSON,

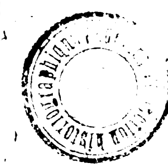
TRÈS-HARDIS, TRÈS-NOBLES ET TRÈS-VAILLANS CHEVALIERS,

Fils de l'Empereur de Grèce, et Neveux du Très-Haut et Très-Puissant Pepin, Roi de France;

Contenant les différentes Aventures de leur vie.

NOUVELLE ÉDITION.





A ROUEN,

Chez LECRÈNE-LABBEY, Imprimeur-Libraire, Grande-Rue, N° 160.

On trouve chez le même Libraire, un Assortiment de petits Romans, de Bibliothèque bleue, d'Almanachs et d'Images de toute espèce.

TABLE.

CHAPITRE PREMIER. *Le roi Pepin épouse Berthe,* Page 1
Chap. II. *L'Empereur est trahi par l'Archevêque de Constantinople.* 2
Chap. III. *L'Archevêque, éconduit de Bellissant, machine trahison.* 3
Chap. IV. *L'Archevêque monte à cheval pour poursuivre Bellissant.* 6
Chap. V. *Bellissant enfante deux enfans dans la forêt d'Orléans, dont un est appelé Valentin et l'autre Orson, et elle les perd.* 8
Chap. VI. *Une Ourse emporte un des enfans de Bellissant.* 10
Chap. VII. *Par le conseil de l'Archevêque de nouvelles coutumes sont élevées en la cité de Constantinople, et sa trahison est connue.* 11
Chap. VIII. *L'Empereur envoie quérir le Roi Pepin pour voir la vérité de la querelle du Marchand et de l'Archevêque.* 13
Chap. IX. *Le Marchand et l'Archevêque combattent en champ.* 15
Chap. X. *Le Roi Pepin part de Constantinople pour retourner en France, et va à Rome contre les Sarrasins.* 18
Chap. XI. *Hauffroi et Henri sont envieux sur Valentin, pour le grand amour que le Roi lui porte.* 23
Chap. XII. *Valentin prend Orson dans la forêt d'Orléans.* 26
Chap. XIII. *Après que Valentin a conquis Orson, il part pour retourner à Orléans vers le Roi Pepin.* 28
Chap. XIV. *Hauffroy et Henri sont résolus de tuer Valentin.* 30
Chap. XV. *Le Duc Savary envoie vers le Roi Pepin, pour avoir aide contre le verd Chevalier, qui vouloit avoir sa fille Fezonne.* 32
Chap. XVI. *Plusieurs Chevaliers vont en Aquitaine pour avoir la belle Fezonne.* 35
Chapitre XVII. *Hauffroy et Henri font guetter Valentin et Orson sur le chemin pour les faire mourir.* 36
Chap. XVIII. *Le Roi Pepin commande que le champ soit appareillé devant son Palais, pour voir combattre Orson et Grigard.* 40
Chap. XIX. *Après que Grigard est conquis par Orson, il confesse devant le Roi la trahison d'Hauffroy et Henri contre Valentin.* 41
Chap. XX. *Valentin envoie Orson, pour combattre le verd Chevalier.* 51
Chap. XXI. *La nuit qu'Orson est promis à la belle Fezonne, l'Ange apparoît à Valentin, et lui fait commandement.* 56
Chap. XXII. *Le Roi Pepin va vers l'Empereur de Grèce porter des nouvelles de Bellissant, et il fait la guerre au Soudan.* 61
Chap. XXIII. *Valentin et Orson arrivent au Château où est la belle Esclarmonde, et ils connoissent leur génération par la tête d'airain.* 64
Chap. XXIV. *Un Enchanteur, nommé Pacolet, porte à Ferragus des nouvelles d'Esclarmonde et de Valentin. Trahison de Ferragus.* 69
Chap. XXV. *Pacolet délivre Valentin et Orson des prisons de Ferragus, avec leur mère Bellissant et la belle Esclarmonde.* 75
Chap. XXVI. *Ferragus, pour se venger de Valentin et de sa sœur la belle Esclarmonde, fait assembler ses sujets, et va en Aquitaine.* 77
Chap. XXVII. *Orson éprouve la belle Fezonne avant de l'épouser.* 82
Chap. XXVIII. *Ferragus, pour avoir du secours, mande le Roi Trompart et l'Enchanteur Adramain. Valentin part d'Aquitaine pour aller voir son père l'Empereur de Grèce.* 84
Chap. XXIX. *Pacolet délivre Valentin et le verd Chevalier de la prison du Soudan Moradin, et il trompe ledit Soudan.* 88
Chap. XXX. *Le Roi Trompart vient secourir Ferragus, et amène l'Enchanteur Adramain, par qui Pacolet est trahi et déçu.* 93
Chap. XXXI. *Pacolet se venge de l'Enchanteur Adramain, qui l'avoit trahi, et enlève la belle Esclarmonde.* 96

Chap. XXXII. *Les Chrétiens sortent de Constantinople pour avoir des vivres, et Valentin et le verd Chevalier sont pris par les Sarrasins.* 99
Chap. XXXIII. *Le Roi Pepin retourne en France. Trahison de Hauffroy et Henri contre Orson.* 103
Chap. XXXIV. *Orson qu'on vouloit juger, demande champ de bataille contre ses accusateurs, ce qui lui est accordé par les Pairs.* 108
Chap. XXXV. *Valentin arrive à Antioche, et combat contre un Serpent.* 111
Chap. XXXVI. *Après que Valentin a vaincu le Serpent, il fait baptiser le Roi d'Antioche et tous ceux de sa terre.* 114
Chap. XXXVII. *Le Roi d'Antioche, pour avoir renoncé sa Loi, est occis par Brandiffer. L'Empereur de Grèce et le verd Chevalier sont pris par Brandiffer.* 116
Chap. XXXVIII. *La belle Esclarmonde contrefait la malade pour ne pas épouser le Roi d'Inde. Le Roi Lucar veut venger la mort du Roi Trompart, son Père, contre le Roi d'Inde.* 117
Chap. XXXIX. *Le Roi Lucar épouse Rozemonde.* 119
Chap. XL. *Le Chevalier Valentin part d'Esclardie, pour aller en Inde-la-Majeure faire le message du Roi Lucar.* 120
Chap. XLI. *Valentin fait son message au Roi d'Inde, de par le Roi Lucar, et réponse qui lui est faite.* 123
Chap. XLII. *Le Chevalier Valentin retourne en la cité d'Esclardie. Réponse du Roi d'Inde-la-Majeure.* 124
Chap. XLIII. *Le Roi Pepin étant avec le Roi d'Inde-la-Majeure, a connoissance de la belle Esclarmonde.* 127
Chap. XLIV. *Brandiffer amène au château-fort les douze Pairs de France, et les met en ses prisons.* ibid.
Chap. XLV. *Brandiffer, après avoir assemblé tous ses gens à Falisée, va en Angorie contre les Chrétiens.* 128
Chap. XLVI. *Brandiffer sachant que le Roi Lucar étoit en Angorie, demande à Valentin à faire son rachat.* 129
Chap. XLVII. *Le Duc Milon d'Angler, qui s'étoit dit Roi de France, pour sauver Pepin, est délivré en échange de Lucar.* 130
Chap. XLVIII. *Valentin et Milon d'Angler sortent d'Angorie sur l'ost des Payens. Les Payens perdent la bataille, et sont déconfits.* 132
Chap. XLIX. *Le Roi Pepin est échangé par le Roi d'Inde.* 133
Chap. L. *Le Roi Pepin part d'Angorie et retourneen France, pour Artus de Bretagne, qui vouloit épouser la Reine sa femme.* 134
Chap. LI. *Valentin va en Inde-la-Majeure, et contrefait le médecin pour voir la belle Esclarmonde.* ibid.
Chap. LII. *Rozemonde trouve moyen de se livrer au Roi d'Inde.* 136
Chap. LIII. *Le Roi Lucar fait demeurer Brandiffer avec lui, et envoie Valentin en Angorie, contre le Roi Pepin son Oncle.* 137
Chap. LIV. *Milon d'Angler retourne en France, et Valentin et Orson vont en Grèce.* 139
Chap. LV. *Valentin va à Rome confesser ses péchés.* 140
Chap. LVI. *Valentin fait pénitence pour avoir occis son Père.* ibid.
Chap. LVII. *Le Roi Hugon demande Esclarmonde pour femme, et trahit Orson et le verd Chevalier.* 142
Chap. LVIII. *Bellissant et Esclarmonde apprennent la trahison du Roi Hugon.* 145
Chap. LIX. *Orson et le verd Chevalier sont délivrés des prisons du Roi de Surie, pour faire la guerre au Roi Hugon.* 146
Chap. LX. *Au bout de sept ans, Valentin finit ses jours dans le Palais de Constantinople, et écrit une Lettre par laquelle il est connu.* 147

FIN DE LA TABLE.

HISTOIRE

DES DEUX VAILLANS CHEVALIERS

VALENTIN ET ORSON,

FILS DE L'EMPEREUR DE GRÈCE, ET NEVEUX DU ROI DE FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Comme le roi Pepin épousa Berthe, Dame de très-grande renommée.

Nous trouvons ès anciennes Chroniques que le noble et vaillant roi Pepin prit pour femme Berthe, de grande renommée, sage et prudente, qui souffrit de grandes tribulations ; car elle fut chassée de la compagnie du roi son mari par une vieille remplie de malice, qui, pour la première nuit, trouva moyen de donner sa fille au lieu de la bonne reine Berthe ; elle conduisit cette trahison à maintenir sa fille avec le roi, au lieu de Berthe son épouse, lequel en eut deux fils, savoir : Hauffroi et Henri, qui au temps de leur règne grevèrent fort, et gâtèrent le pays de France, et, pleins de mauvaise volonté, ils furent cause que la bonne reine Berthe fut mise en exil, dont elle souffrit maintes douleurs et angoisses : elle fut long-temps en cet exil, passant ses jours en larmes et en gémissemens ; mais après sa douloureuse fortune, Dieu le créateur, le vrai protecteur et défenseur, voulut, au moyen de plusieurs barons de France, désirant le bien du royaume, que la reine Berthe fût accordée au roi, lequel en grand honneur la reçut, et après peu de temps engendra un fils, qui fut le puissant Charlemagne, laquelle après fut chassée du royaume par les susdits Hauffroi et Henri, ainsi qu'il apert en ce livre ; mais je veux parler du vaillant Valentin et de son frère Orson.

Le roi Pepin avoit une sœur nommée Bellissant, belle et gracieuse, et bien endoctrinée, elle aimoit le roi son frère de bon amour ; mais il arriva que, pour sa renommée, laquelle des grands et des petits étoit prisée, et aimée pour sa beauté et gracieux parler, manière et contenance qui brilloient en elle plus qu'en nulle autre, le roi Alexandre, empereur de Constantinople, fut épris de son amour ; et pour cette cause, il vint en France avec grand état, accompagné de plusieurs comtes, puis il fit venir les plus grands princes et seigneurs de sa cour, et leur commanda d'aller vers le roi Pepin lui demander en mariage sa sœur Bellissant, laquelle lui fut accordée par le roi, en grande joie et honneur pour toute la cour, tant d'un côté que de l'autre, et on fit de grandes fêtes pour l'alliance de l'empereur Alexandre et du roi Pepin. Les noces furent faites en grand triomphe, et on fit des largesses de toutes choses ; la fête dura long-temps, puis

l'empereur et ses gens prirent congé du roi Pepin pour aller à Constantinople avec sa femme Bellissant; le roi Pepin fit habiller ses gens pour accompagner l'empereur, chacun monta à cheval, et une grande quantité de dames et demoisellles accompagnèrent Bellissant; et celles qui demeurèrent pleuroient son départ: le roi le conduisit plusieurs jours, et ils arrivèrent à un port ou l'empereur voulut monter sur mer, et prit congé du roi Pepin, en lui rendant grâces de la bonne réception qu'il lui avoit faite, et entr'autres choses de sa sœur Bellissant, qu'il lui avoit donnée pour femme: à ces mots le roi Pepin embrassa Alexandre, en lui disant: Sire et bon seigneur, je ne vous ai pas reçu comme je devois, mais je reconnois la gracieuseté qui de mon pouvoir vous êtes contenté, et quand vous avez voulu décorer votre personne honorée, en prenant ma sœur pour femme, sachez que j'ai bonne volonté que nous soyons bons amis. Et quant à moi, je voudrois tout abandonner pour vous secourir, selon mon pouvoir: puis Pepin vint vers sa sœur Bellissant et lui dit: belle sœur, ressouvenez-vous du lieu dont vous êtes issue, et faites que moi et vos amis, et tout le sang royal, puissions en avoir joie et honneur; vous allez en pays étranger de votre nation, gouvernez-vous par sages dames, et vous gardez de mauvais conseils; vous êtes la créature du monde que j'ai le plus aimée, et la mort me seroit prochaine, si de vous n'avions bonnes nouvelles. Le roi Pepin donna beaucoup de bons conseils à sa sœur Bellissant, et l'embrassa en pleurant pour son départ, et la dame qui avoit le cœur piteux et dolent, répondit peu de chose, car elle soupiroit si tendrement qu'elle ne pouvoit plus parler. Ainsi prirent congé les dames et demoiselles, barons et chevaliers, tant de France que de l'empereur, et il y eut maintes larmes et soupirs jetés pour la dame; puis le roi Pepin retourna en France. L'empereur monta sur mer et eut si bon vent qu'en peu de temps lui et ses gens arrivèrent à Constantinople, et il fut reçu à grand honneur; mais le grand honneur qu'on fit à Bellissant, et la joie de chacun fut bientôt changée en pleurs et lamentations pour la dame Bellissant, qui par trahison fut mise en exil.

CHAPITRE II.

Comme l'Empereur fût trahi par l'Archevêque de Constantinople.

En ce temps il y avoit un archevêque à Constantinople, que l'empereur aimoit sur tous, et lui faisoit du bien en abondance; il avoit tant de confiance en lui qu'il le fit gouverneur de son hôtel, et son confesseur principal, et il sut tous ses secrets, dont il eut depuis le cœur dolent, car l'ingrat, non reconnoissant des biens et honneurs qu'il lui avoit faits et que chaque jour lui faisoit l'empereur, fut épris de la beauté de la reine Bellissant, et si ardemment qu'un jour voyant la bonne reine toute seule en la salle, il vint s'asseoir auprès d'elle et commença à la regarder en soupirant, ce dont la dame ne se doutoit point; car il étoit familier dans la maison, et jamais personne n'eût cru quil eût voulu faire pareille chose contre l'empereur. Or, il n'est point de pire ennemi que celui qui est familier à la maison, quand il veut faire le mal, comme le montra le faux archevêque; étant assis auprès de la tant-aimée dame, il lui dit: Ma chère dame, je suis votre petit serviteur et chapelain, s'il

vous plaît ouïr une chose que je veux vous dire, dont j'ai souffert long-temps. Sachez que la beauté de votre corps et figure a ravi et embrâsé mon cœur; nuit et jour je ne peux penser qu'à vous seulement, et qui pis est je perds le boire et le manger quand je pense à vos beaux yeux; je prie Dieu qu'il vous inspire la volonté de me recevoir pour ami, et que je vous puisse servir et complaire; car si vous me refusiez pour ami, je n'ai plus que la mort à invoquer. Hélas! Dame, vous qui êtes en toutes choses renommée, douce, courtoise et débonnaire, ne soyez pas cause de ma mort; mais veuillez m'octroyer votre amour, et croire que je serai loyal et secret en amour plus que ne fut jamais homme. A ces mots pleins de trahison, la dame prudente et sage, lui répondit: Ha! faux et déloyal archevêque, plein de diabolique volonté, comment oses-tu proférer de ta bouche, qui doit être sacrée, paroles si vilaines, déshonnêtes et abominables contre la majesté impériale de celui qui t'a nourri et monté en honneur plus qu'il ne t'appartient; d'où te peut venir cette malédiction d'être cause de ma damnation, toi qui me dois en la sainte foi, en mœurs et conditions enseigner, ainsi que l'empereur le pense et se confie en toi! à Dieu ne plaise que le sang de France dont je suis extraite, et la majesté du puissant empereur, soit par moi déshonorée. O faux et maudit homme! regarde ce que tu veux faire, tu me veux dépouiller de tout honneur, et mettre mon ame en la voie de damnation éternelle: laisse ta folle opinion, tu n'y peux parvenir ni atteindre, et si tu en parles, sois certain que je le ferai savoir à l'empereur, et alors tu pourras bien dire que de ta vie c'en sera fait, ainsi va t'en-d'ici, et n'en parle plus. De telle réponse l'archevêque fut bien courroucé et n'osa aller plus avant, puisqu'il n'avoit pas l'amour de la dame, et ainsi s'en retourna confus; car il ne lui restoit aucune espérance de pouvoir parvenir à son attente, et il se repentit grandement de sa folie quand il se vit rebuté de la dame; mais il ne trouva, pour sauver son honneur, d'autre remède que d'user de trahison; car il se doutoit en lui-même que l'empereur seroit instruit par la reine de sa mauvaise volonté.

CHAPITRE III.

Comme l'Archevêque étant éconduit de Bellissant, pour sauver son honneur, machina grande trahison.

Ainsi donc l'archevêque, craignant que l'empereur ne le fît mourir pour la trahison qu'il avoit commise contre sa seigneurie et magnificence, il pensa à sauver son honneur le mieux qu'il pourroit, et fit tant qu'il évita sa malédiction en feignant et dissimulant qu'il vouloit et désiroit le bien et honneur de l'empereur: le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, il vint vers l'empereur, le tira à part et lui dit: O très-haut empereur! je reconnois les grandes grâces que vous m'avez données et octroyées et que par vous je suis monté plus qu'il ne m'appartient, m'ayant fait maître et gouverneur de votre maison, vous confiant à moi plus qu'en nul autre de votre cour; mais si je dois être en place où je souffre votre état diffamé, et votre renommée mise en bas, j'aimerois mieux me soumettre à subir la mort que de voir ou ouïr en ma présence langages et paroles qui nuisent à votre honneur et seigneurie; ainsi veuillez ouïr un cas qui touche

grandement votre honneur. Sire, il est vrai que Bellissant votre femme, sœur du roi Pepin, que vous avez prise pour votre femme et épouse, ne vous tient pas foi ni loyauté, comme elle doit; car elle aime un autre que vous, mais je ne veux pas nommer celui qui de votre femme fait sa volonté; car vous savez que je suis prêtre. Il est vrai que la vérité de cette chose m'est venue en confession, et je ne dois ni ne veux réciter le nom de celui qui cause votre déshonneur; mais veuillez croire, qu'en toute la cour, il n'y a plus dissolue et déshonnête femme que la vôtre, et déjà elle cherche nuit et jour le moyen de vous faire mourir, afin de mieux faire sa volonté, et comme je suis tenu de veiller à votre profit et honneur, veuilliez aviser le plus secrètement que faire se pourra à conserver votre honneur, autrement je tiens votre honneur perdu, et votre personne déshonorée; car vous avez cru avoir épousé la sœur du roi de France, pour la fleur de beauté, prudence et noblesse, et vous avez une mauvaise femme, qui désire votre mort. Quand l'empereur entendit parler le traître archevêque, il ne faut pas demander s'il en fut très-amèrement courroucé. Car quand l'homme aime fort une chose, plus il est dolent quand on lui en rapporte mauvaises nouvelles. L'empereur crut les paroles du faux archevêque, car il avoit confiance en lui plus qu'en nul homme vivant. Il fut trop confiant et c'est grand danger pour les princes de croire tout; l'empereur ne répondit rien: car il en eut tant de courroux, qu'il perdit contenance, et s'en alla par le palais gémissant et soupirant; mais il entra sans parler dans la chambre de Bellissant, et sans dire mot à dames ni à demoiselles, il vint prendre la belle dame Bellissant par les cheveux, et la jeta à terre si rudement, que le sang jaillit de sa figure.

Alors la dame se mit à crier et pleurer très-fort. Hélas! mon cher seigneur, qu'elle chose vous fait me frapper et battre ainsi; car en jour de ma vie je ne vous fis que tout honneur et loyal service de mon corps. Ha! putain, dit l'empereur, je suis trop bien informé de votre vie; que maudit soit l'heure et le jour que de vous je fis connoissance: puis il frappa de rechef à si grands coups qu'elle perdit la parole, et toutes les dames et demoiselles la croyant morte, firent un cri si haut que les barons et chevaliers de la Cour vinrent en la chambre; les uns relevèrent la reine Bellissant, et les autres prirent l'empereur, et lui dirent: Hélas! sire, comment avez-vous le courage de vouloir détruire si vaillante et noble dame, qui est tant aimée, en laquelle on n'a vu ni aperçu blâme ni déshonneur? pour Dieu, sire, soyez un peu plus modéré; car à tort et sans cause vous cherchez querelle contre cette bonne dame. N'en parlez plus, dit l'empereur, je sais bien comme la chose va; et qui plus est, je suis resolu de la mettre à mort, et si nul d'entre vous me dit le contraire, je lui ferai perdre possessions et héritages. A ces mots un sage baron de l'empereur lui dit: sire, considérez ce que vous voulez faire, vous savez que la dame que vous avez épousée est sœur du roi de France, nommé Pepin, qu'il est puissant et de grand courage, et vous devez croire que si vous faites à sa sœur Bellissant cet outrage, il est homme pour se venger de telle façon qu'il pourroit porter dommage en ce pays, et nous pourrions voir mourir maintes nobles personnes et vaillans seigneurs, et vous même en exil et en grande honte; d'autre part la bonne dame est grosse

comme vous le voyez. Après ces paroles, la dame se jeta à genoux devant l'empereur, et lui dit en pleurant :

Hélas! mon seigneur, ayez pitié de moi, car en jour de ma vie je ne voulus vous faire de mal, et si vous n'avez pitié de moi, veuillez au moins avoir pitié de l'enfant que je porte, car je suis enceinte de votre fait; hélas! sire, je vous prie de me mettre dans une tour jusqu'au temps de ma délivrance, et après mon enfantement faites de mon corps ce qu'il vous plaira. La dame disoit ces paroles en pleurant et soupirant, mais l'empereur, qui fut déçu par le maudit archevêque n'eut pitié de sa femme, et lui répondit : fausse putain désordonnée, si tu es grosse, je m'en dois peu réjouir; car je suis si bien informé que je n'y ai rien, et que tu t'es abandonnée à d'autre qu'à moi.

Quand ils virent que l'empereur ne vouloit point s'apaiser, tous d'un commun accord le menèrent hors de la chambre, et lui parlèrent le plus doucement qu'ils purent, en lui remontrant sa grande faute; la dame demeura en sa chambre, le visage plein de sang. Alors les dames qui étoient avec elles lui apportèrent de l'eau pour se laver. A cette heure son écuyer nommé Blandimain, entra dans sa chambre, et quand il la vit, il se mit à pleurer en lui disant: Ha! madame, je vois bien que vous êtes trahie, je prie Dieu que maudite soit la personne qui vous a causé ce mal. Pour Dieu, ma très-douce dame, prenez un peu de réconfort, et si vous voulez, je vous reconduirai en France vers le roi Pepin votre frère, qui m'ordonna de vous servir, ce que je voudrois faire de toute ma puissance, croyez mon conseil et nous retournerons en votre pays; car vous devez être sûre que l'empereur vous fera mourir en grande honte et déshonneur; alors la dame répondit : Hélas! Blandimain, mon ami, si je m'en allois de cette manière on pourroit croire que l'empereur auroit raison, et que je serois coupable du fait. Et pour ce j'aime mieux mourir que de recevoir blâme du fait dont je suis innocente. Alors l'empereur, qui fut un peu apaisé par les barons, envoya quérir Bellissant sa femme qu'on amena devant lui. Et quand il la vit, il trembloit de ce qu'il n'osoit la faire mourir par crainte du roi Pepin son frère, et lui dit : Putain et mauvaise femme, vous m'avez déshonoré, je jure à Dieu que si ce ne fût pour l'amour de votre frère le roi Pepin, je vous ferois brûler; mais pour l'amour de lui votre vie sera prolongée. Ainsi je vous fais savoir qu'à cette heure je vous bannis de mon pays et empire, vous commandant expressément de partir demain de ma cité, car si je vous y vois, jamais n'aurez répit que je ne vous fasse mourir, et je fais commandement à tous ceux de mon pays, que nul ne soit si hardi de vous accompagner ni convoyer, hors seulement votre écuyer Blandimain, que vous amenâtes de France, et allez où vous voudrez; car jamais à mon côté ni à mon lit vous ne coucherez. Incontinent après le commandement de l'empereur, la reine Bellissant et son écuyer Blandimain montèrent à cheval et vinrent à la ville; là les seigneurs et dames, et tout le menu peuple, tant grands que petits furent en pleurs et lamentations. Chacun couroit à la porte recommander à Dieu la bonne dame, qui étoit chassée par l'archevêque, et au sortir de la cité, le cri fut si grand, que c'étoit pitié de l'ouïr. Or Blandimain, qui menoit et conduisoit la dame Bellissant, prit le chemin de la France. Quand elle fut hors des murs de la cité, et qu'elle

se vit chassée comme une personne infâme, elle pensa à sa naissance, et à la haute magnificence impériale où elle avoit été mise, en voyant sa misérable fortune qui s'étoit soudainement tournée contre elle.

Hélas! pourquoi la mort tarde, qu'elle vienne pour abréger ma vie, et mettre fin à mes douleurs? Hélas! en maheur suis je née? car de toutes je suis la plus malheureuse. Or, toutes mes joies sont changées en tristesse, mes ris en pleurs, et mes chants en soupirs: Au lieu de robes de drap d'or et pierres précieuses, de quoi suis-je parée? je suis comme une femme publique, déshonorée de toutes parts; il faut passer et finir le reste de ma misérable vie dans les larmes. O vous! Pastourelle des champs, considérez ma grande douleur, et pleurez mon triste exil. Ah, plût à Dieu que je fusse d'aussi basse condition et état que le plus pauvre du monde! du moins je n'aurois nul regret de me voir en tel pauvreté. Hélas pourquoi le soleil m'éclaire, et pourquoi la terre me soutient, car je n'ai besoin que de la fontaine de tristesse pour donner à mes yeux force et abondance de larmes. O fausse trahison, je te dois bien maudire, car par toi je suis aujourd'hui la plus dolente créature qui soit vivante. Hélas! mon frère Pepin, roi de France, que ferez-vous de cette dolente? il eût mieux valu que je n'eusse jamais été enfantée ni mise sur la terre. En faisant cette dure complainte, la dame demeura pâmée sur le chemin, et peu s'en fallut qu'elle ne tombât à terre; mais Blandimain s'approcha pour la soutenir et lui dit: Hélas! madame, prenez en vous confort et ne veuillez entrer en tel désespoir; ayez confiance en Dieu, car comme vous êtes innocente, sachez qu'il gardera votre bon droit. Alors il aperçut une très-belle fontaine vers laquelle il mena la dame, et la fit asseoir au plus beau lieu pour se reposer un peu et prendre courage. Je laisserai à parler d'eux et vous parlerai de l'archevêque, qui fut persévérant en sa malice damnable et diabolique.

CHAPITRE IV.

Comme l'Archevêque prit l'habit de Chevalier, et monta à cheval pour poursuivre la dame Bellissant, qui étoit bannie.

QUAND l'archevêque vit que la dame étoit partie, il pensa qu'il iroit après, et qu'elle feroit sa volonté; il laissa camail et aumusse, et comme irrégulier et apostat il ceignit l'épée, monta à cheval et frappa des éperons; il marcha tant qu'en peu de temps il fit beaucoup de chemin, et il demandoit des nouvelles de la dame à ceux qu'il rencontroit, et on lui disoit le chemin qu'elle tenoit. Tant marcha le traître qu'il entra dans une forêt fort longue et fort large; il prit le grand chemin et s'efforça d'avancer, et quand il eut un peu cheminé, il aperçut la dame avec Blandimain qui étoit auprès de la fontaine où elle étoit descendue pour se rafraîchir et se reposer; car elle étoit lassée et pesante par les pleurs et gemissemens dont son cœur étoit rempli, et Blandimain la réconfortoit de son pouvoir.

Alors l'archevêque fut vers eux et aperçut la reine Bellissant qui ne le reconnut point, parce qu'il portoit l'habit laïque; mais s'étant approché, elle le connut bien. Hélas! dit-elle, Blandimain, je vois venir vers nous le faux homme, c'est l'archevêque qui est cause de mon exil; hélas! j'ai grande peur qu'il ne me veuille faire insulte. Madame, dit Blandimain, ne craignez rien, car s'il vient pour vous faire du

mal, je mettrai mon corps devant le vôtre et vous défendrai jusqu'à la mort. Alors l'archevêque arriva et mit pied à terre, puis salua la dame, et lui dit : Très-chère dame, j'ai tant fait auprès de l'empereur qui vous a chassée, qu'il sera bien joyeux de vous revoir, et vous serez remise en votre premier état, en plus grand honneur et triomphe que jamais; cependant pensez-y, car je le fais pour votre honneur et profit.

Ah! dit la dame, déloyal et cruel adversaire de tout honneur impérial, je dois bien avoir sujet de te haïr, quand par ta malice tu as fait entendre à l'empereur que je me suis abandonnée, et pour cette cause il m'a privée de tout honneur royal et impérial. Tu m'as mise en danger de finir mes jours en tristesse, car il n'y a au monde plus malheureuse femme que moi : madame, dit l'archevêque, laissez ces paroles, car je suis assez puissant pour changer votre douleur en une joie plus grande que jamais; en disant ces mots, il s'inclina vers la dame pour la baiser, et Blandimain tomba sur l'archevêque et lui donna un si grand coup qu'il le jeta à terre, et lui cassa deux dents. Alors l'archevêque se releva fort dolent et tira son épée; Blandimain prit un glaive qu'il portoit et ils coururent l'un sur l'autre. Pendant qu'ils se battoient il arriva vers eux un marchand, qui, dès qu'il les vit, s'écria : seigneurs, laissez votre débat et me comptez d'où la chose procède, je saurai de vous deux lequel a tort ou droit; sire, dit Blandimain, laissez-nous faire la bataille, car je ne ferai pas la paix avec celui ci. Hélas! dit la dame, veuillez nous secourir, car voici le faux prêtre maudit qui veut me ravir mon honneur, c'est l'archevêque damné qui m'a fait partir d'avec l'empereur, et expulser de sa compagnie. Quand le marchand entendit la dame, il en eut grande pitié, et dit à l'archevêque : Sire, laissez votre entreprise et ne touchez pas la dame, car vous pouvez savoir que si l'empereur étoit averti de votre fait, il vous feroit honteusement mourir.

Quand l'archevêque entendit le marchand, il cessa la bataille et s'enfuit parmi les bois, car il fut dolent de ce qu'il le connut, parce qu'il pensoit bien faire sa volonté de la dame. Après le départ de l'archevêque, la dame demeura au bois sur la fontaine, triste et dolente, avec Blandimain qui étoit blessé. Alors le marchand lui dit : Hélas, madame! je vois bien que le traître archevêque vous a fait chasser de la compagnie de l'empereur. Dieu me fasse assez vivre pour que je le puisse accuser de ce fait et le faire condamner à mort. Je vous dis adieu, prenez patience : Blandimain le remercia doucement, après il monta la dame à cheval, puis monta sur le sien, et s'en allèrent en une maison qui étoit près de là, où ils se tinrent sept ou huit jours pour guérir Blandimain; et quand il fut reposé et qu'il put marcher, ils se mirent en chemin vers le bon pays de France, et la dame commença à pousser de grands soupirs, en disant : Hélas! Blandimain, mon ami, que pourront dire mon frère le roi Pepin et tous les seigneurs de ma piteuse aventure, quand ils sauront que, pour fait dissolu et déshonnête, je suis séparée de l'empereur et de la contrée de Constantinople, et comme femme publique à tout le monde abandonnée. Hélas, je suis certaine que mon frère me croira coupable, et me fera mourir, car il a le courage inhumain : Madame, dit Blandimain, ne croyez pas cela, votre frère est sage et discret, il est fourni de bon

conseil pour prendre garde à cette matière, ayez confiance en Dieu le créateur, car il défendra votre bon droit : en devisant de ces choses ils marchèrent tant, qu'après avoir passé plusieurs pays sauvages et divers royaumes, duchés et comtés, ils arrivèrent en France, et passèrent à Orléans pour aller à Paris où étoit le roi. Alors ils entrèrent en une forêt qui est à trois lieues d'Orléans, en laquelle il advint piteuse aventure à la dame Bellissant.

CHAPITRE V.

Comme Bellissant eut deux enfans dans la forêt d'Orléans, dont l'un fut appelé Valentin et l'autre Orson, et comme elle les perdit.

Ainsi Bellissant entra dans la forêt étant enceinte comme il a été dit. Or le temps de son enfantement approcha, et elle se mit à pleurer. Alors Blandimain lui demanda, madame, qu'avez-vous, que vous vous plaignez tant ? Hélas ! Blandimain, dit la dame, mettez pied à terre et me descendez, puis allez quérir promptement quelque femme, car le temps est venu que je dois enfanter et ne puis plus attendre. Blandimain descendit et mit la dame au pied d'un haut arbre, qu'il choisit pour mieux connoître la place où il la laissoit, puis monta à cheval et marcha tant qu'il put pour avoir une femme qui vint secourir la dame, laquelle demeura seule et sans compagnie : Alors par la grâce de Dieu elle fut délivrée, et fit tant par son secours, qu'elle enfanta deux fils dans la forêt; mais il ne furent pas sitôt venus sur la terre qu'il vint vers elle une grosse ourse velue et horrible, faisant de grands cris et effrayée ; elle s'approcha d'elle, et prit entre ses dents un de ses deux enfans et s'enfuit dans le bois. Alors la dame fut fort dolente, et d'une voix foible et basse commença à crier, et à courir par le bois après la trop cruelle bête qui emportoit son enfant. Hélas ! la poursuite fut inutile, car elle ne reverra jamais son enfant qu'il ne lui soit rendu par miracle. La noble dame marcha tant dans la forêt en pleurant son fils, qu'une forte maladie la prit, et elle demeura pâmée comme femme morte. Je laisserai à parler d'elle et vous parlerai de l'autre enfant qui demeura tout seul. Il advint en ce temps que le roi Pepin partit de Paris, accompagné de plusieurs grands seigneurs, barons, ducs, comtes et chevaliers, pour aller à Constantinople voir sa sœur Bellissant; et en passant vers Orléans, il entra dans la forêt où étoit accouchée sa sœur Bellissant, et y trouva sous le haut arbre l'autre fils de Bellissant, gissant tout seul sur la terre ; alors le roi dit : Belle rencontre, regardez comme voici un bel enfant, je veux qu'il soit nourri à mes dépens tant que Dieu lui donnera la vie, et qu'il soit gardé bien soigneusement, car s'il vient en âge je lui ferai du bien. Il appela donc un Ecuyer et lui bailla la charge de l'enfant en lui disant : prenez cet enfant, portez-le à Orléans et le faites baptiser, puis cherchez-lui une bonne nourrice, et faites qu'on ait soin de lui le mieux qu'il sera possible. L'Ecuyer prit donc l'enfant ainsi que le roi Pepin lui avoit commandé et le porta à Orléans ; il le fit baptiser, et le fit nommer Valentin, car tel étoit le nom de l'écuyer, puis demanda une nourrice, et fit panser l'enfant ainsi qu'on lui en donna la charge. Le roi traversa la forêt, car il avoit grand désir d'être à Constantinople pour voir Bellissant sa sœur, qu'il aimoit; mais il rencontra Blandimain qui menoit une femme, et reconnut le

roi. Le roi lui dit: Blandimain, beau sire, dites-nous des nouvelles de Constantinople, et entr'autre chose, dites-moi comment se porte Bellissant ma sœur; cher sire, dit Blandimain, quant aux nouvelles, je ne saurois vous en dire de bonnes, car votre sœur Bellissant, par la trahison du faux langage d'un archevêque, a été par l'empereur chassée et bannie hors de son pays; et si ce n'eût été les seigneurs du pays, qui ont redouté votre fureur, l'empereur l'eût fait pendre et mourir devant tous. Blandimain, dit le roi qui étoit fort dolent, pourquoi l'empereur n'a pas fait mourir ma sœur; par le Dieu tout-puissant, si je la tenois, jamais elle ne sauroit en réchapper. Or, seigneurs, disoit-il, notre voyage est fait, retournons à Paris, car je ne veux pas aller outre. Je sais trop de nouvelles de ma sœur sans en plus demander. A ces paroles il tourna la bride de son cheval pour s'en retourner en grand deuil, et lui-même se mit à dire : O vrai Dieu tout-puissant! souvent l'homme est déçu par la femme, or, moi qui de ma sœur Bellissant croyois avoir toute joie et plaisir, et avoir l'empereur Alexandre pour ami; et par elle je suis grandement diffamé et mis en grand déshonneur. Enfin le roi Pepin arriva à Orléans. Blandimain qui connut le courage du roi Pepin, pour doute de la dame, ne lui déclara plus rien; il s'en retourna vers l'arbre où il l'avoit laissée : mais il ne la trouva point, ce dont il fut marri; il lia son cheval et commença à chercher par le bois, et fit tant qu'il trouva la dame sur la terre, si éplorée pour son enfant, qu'elle ne pouvoit parler qu'à grande peine; Blandimain l'embrassa et la mit sur ses pieds, puis lui demanda : qui peut vous avoir amenée ici? Ha, Blandimain! dit-elle, toujours croît ma douloureuse fortune et ma tristesse; car quand vous me laissâtes, il vint vers moi une ourse qui emporta un de mes enfans, et je me mis après dans le bois pour lui ôter, mais je ne pus retourner à l'arbre où je laissai mon autre enfant. Dame, dit-il, je viens du pied de l'arbre, mais je n'ai point trouvé d'enfant. Quand la dame ouït Blandimain, elle en eut la plus grande douleur, et Blandimain la leva et la mena vers l'arbre où elle avoit laissé l'enfant; mais quand elle ne le trouva point, elle jeta de si grands soupirs qu'il sembloit qu'elle alloit mourir. Hélas! dit-elle, est-il au monde de plus dolente et plus malheureuse femme que moi, car je suis privée de joie, plaisir et liesse, et suis pleine de douleur, comblée de misère, de tristesse et de tribulations. Hélas! empereur, vous êtes cause de ma mort avancée, à tort et sans cause, par mauvais conseil de votre compagnie, car sur mon ame jamais de mon corps je ne fis faute. Or j'ai perdu vos propres enfans légitimes, et de sang royal issus, par lesquels j'espérois une fois être vengée. Vienne la mort mettre fin à ma langueur, car la mort m'est plus agréable que de languir et vivre en tel martyre. Quand Blandimain vit la dame si déconfortée, il la réconforta le plus doucement qu'il put, et la fit bien panser, baigner et garder jusqu'à ce qu'elle fût bien guérie, saine et en bon point, et que ses gémissemens et pleurs fussent un peu apaisés; car il n'est si grand deuil qu'avec le temps on ne mette en oubli. Enfin Blandimain dit à la dame comme il avoit trouvé le roi son frère, qui lui avoit demandé des nouvelles, et comme il étoit irrité et courroucé contre elle, puis il lui dit :

Dame, je crains que vers le roi votre frère vous ne soyez mal

venue, car aussitôt qu'il sut que l'empereur vous avoit réjetée d'avec lui, il a montré contre vous autant de courroux, comme celui qui croit que la faute est de vous. Ha! Dieu, dit la dame, c'est la chose que je redoutois le plus. Puisque de toutes parts me survient douleurs et angoisses, quand d'avec l'empereur Alexandre mon époux, sans cause et sans raison je suis chassée; jamais je ne retournerai à Paris, mais je m'en irai en pays étranger, et si loin que nul n'aura connoissance de moi, ni ne saura où je suis : si mon frère le roi Pepin me tenoit, il me feroit mourir, or il vaut mieux éviter sa fureur que d'attendre la mort : Dame, dit Blandimain, ne pleurez plus, vous êtes sûre que jamais je ne vous laisserai jusques à la mort, mais je suis délibéré de vivre et mourir avec vous, et de vous tenir compagnie là où votre plaisir sera d'aller. Blandimain, dit la dame Bellissant, allons à l'aventure, je vous remercie de votre bon vouloir, car du tout en vous je me fie. Ainsi se mirent en chemin la dame et Blandimain, lesquels n'étoient pas joyeux, mais chargés d'angoisses.

CHAPITRE VI.

De l'Ourse qui emporta l'enfant de Bellissant dans le bois.

L'ourse qui avoit pris un des enfans de Bellissant ne le dévora pas, mais le porta en sa tannière en une fosse profonde et obscure, en laquelle il y avoit quatre oursons forts et puissans. L'ourse jeta l'enfant parmi les oursons à manger; mais Dieu qui n'oublie jamais ses amis, montra un évident miracle, car les oursons ne lui firent aucun mal, mais de leurs pattes velues commencèrent à le piquer doucement. Et quand l'ourse vit ses petits ne le vouloir dévorer, elle fut si amoureuse de l'enfant qu'elle le garda un an entier parmi les oursons; l'enfant pour cause de la nourriture de l'ourse devint tout velu comme une bête sauvage, et il se mit à cheminer parmi le bois, et devint grand en peu de temps, et commença à frapper les autres bêtes de la forêt, tant que toutes le redoutoient fort et fuyoient devant lui, car il étoit si terrible qu'il ne craignoit et n'avoit peur de rien. En cet état, menant vie de bête, l'enfant resta l'espace de quinze ans; il devint si grand et si puissant que nul n'osoit passer par la forêt, bêtes, hommes il abattoit et mettoit à mort : il mangeoit la chair toute crue comme bête, et vivoit de vie bestiale. Il fut appelé Ourson, pour cause de l'ourse qui le nourrit et allaita, et il avoit du poil comme une ourse. Il fut si redouté dans le bois que nul si hardi ni vaillant n'osoit passer dans la forêt, craignant de rencontrer cet homme sauvage; on fit tant de bruit de lui que ceux du pays le chassèrent pour le prendre : mais rien ne valut contre lui, car il rompoit et mettoit tout en pièces. Or il étoit dans la forêt menant un vie de bête sauvage, sans nul vêtement et sans dire une parole, et sa mère Bellissant qui pensoit bien les avoir perdus, s'en alla par le pays à l'aventure, et Blandimain la conduisit et conforta tant qu'il put. La dame avoit toujours regret à ses deux enfans, et prioit souvent Dieu que ses deux enfans pussent se sauver; en plusieurs lieux passèrent Blandimain et la dame, et tant allèrent par terre et par mer qu'ils arrivèrent au port de Portugal sur lequel étoit un fort château, et où demeuroit un géant si grand, si horrible et si puissant, que nul cheval ne le pouvoit soutenir, il avoit nom Ferragus. Or il advint que

Ferragus sortit hors du château, et vint sur le pont pour demander tribut aux passans comme il avoit coutume de prendre sur chaque navire; il entra dans le navire où étoit Bellissant, qui étoit fort garni de marchandises. Et quand il vit Bellissant qui étoit si belle, il la prit par la main et la mena en son château vers sa femme, car il étoit marié à une dame plaisante et belle; Blandimain alla après la dame que le géant Ferragus emmenoit sans lui faire de mal; il la présenta à sa femme, qui la reçut volontiers, et eut grande joie de sa venue pour sa gracieuse contenance. Le géant commanda à sa femme que Bellissant fut bien chèrement gardée comme son corps, et aussi Blandimain son écuyer. Elle fut tenue en grande joie au château, car elle étoit de bonnes mœurs et science, et savoit bien parler, et honnêtement se gouverner entre les grands et les petits. Et quand de ses enfans elle avoit souvenance, elle pleuroit en son cœur, mais la femme du géant la réconfortoit toujours, et la tenoit auprès d'elle, car elle l'aimoit tant, qu'elle ne pouvoit ni boire ni manger sans elle. Elle demeura long-temps au château de Ferragus.

CHAPITRE VII.

Comme le conseil de l'Archevêque fit élever de nouvelles coutumes à Constantinople, et comme la trahison fut connue.

Après que l'empereur Alexandre eut chassé sa femme Bellissant de sa compagnie, il en eut des regrets et s'en repentit, mais le mauvais archevêque l'entretenoit toujours en sa folle opinion, et l'empereur le croyoit; il lui donna tant de puissance et d'autorité sur les autres, que ce qu'il commandoit étoit fait, enfin tant il en eut le gouvernement et seigneurie qu'il mit et leva en la cité de Constantinople des coutumes et usages contre droit et raison. Or il advint qu'en la cité étoit une foire, qui se tenoit environ le quinzième jour de novembre, et les marchands de plusieurs pays venoient à cette foire; quand le jour fut venu qu'on la devoit tenir, la ville fut toute pleine de marchands de divers pays et plusieurs contrées.

L'Empereur fit garder la foire comme de coutume, et en donna la garde à l'archevêque, qui fit armer pour l'accompagner deux cent compagnons, lesquels partirent de la ville, pour garder ladite foire. Et en cette foire étoit présent le marchand dont j'a fait mention, c'est à savoir celui qui trouva Blandimain, et qui avec l'archevêque se battit; l'archevêque le reconnut bien, mais il ne fit nul semblant, car il redoutoit que sa fausseté ne fût connue: très-volontiers il l'eût fait mourir, mais il n'avoit point de puissance pour le faire. Ce jour ledit marchand qui étoit garni de draps d'or et de soie, vendit et livra plus que nul des autres, pourquoi à la fin de la foire l'archevêque envoya vers lui un sergent, pour demander le tribut dont il étoit tenu pour cause de la vendition de sa marchandise. Alors le sergent vint à lui et lui dit: Sire marchand, il faut payer deux deniers pour ce que vous avez vendu, car il est ainsi ordonné. Or, va, dit le marchand, que mal puisse advenir à celui qui a mis telle coutume, c'est le faux déloyal que Dieu maudit, car depuis long-temps il doit mourir honteusement. Et quand le marchand eut ainsi diffamé l'archevêque, le sergent leva le bâton, et en frappa le marchand sur la tête si rudement que le sang en sortit. Quand le marchand se sentit frappé,

il tira son épée et frappa le sergent si fort qu'il l'abattit mort. Alors se fit grand bruit du peuple par toute la foire, de manière que les autres sergens prirent le marchand et le menèrent devant l'archevêque, lequel le vouloit incontinent faire mourir; mais le marchand qui fut sage et bien avisé demanda la loi, c'est-à-dire, qu'il vouloit être oui en ses raisons et défenses, et la justice lui octroya. Alors l'archevêque le fit mener devant l'empereur, car il avoit grande volonté de le faire juger à mort; mais en désirant la mort d'autrui, il devança la sienne comme vous saurez. L'archevêque fit présenter ledit marchand au palais; ce fut l'empereur qui commanda au juge de se mettre en chaire, et l'archevêque fit par un avocat rigoureusement proposer contre le marchand, en l'accusant du meurtre qu'il avoit fait, et de la grande injure qu'il avoit faite contre la révérence de l'archevêque. Quand le propos fut fait contre le marchand, il se jeta à deux genoux devant la majesté de l'empereur, et commença a dire : Très-haut et excellent prince, s'il vous plaît de me donner audience, devant tous les barons, je vous dirai une chose qui est de grande importance et dont votre honneur est chargé. Marchand, dit l'empereur, parlez sûrement, car je vous en donne permission. Sire, dit le marchand, ordonnez que les portes de votre palais soient closes, afin que nul ne puisse sortir, ce qui fut fait; puis le marchand dit hautement devant tous : seigneurs, barons et chevaliers, qui désirez et devez aimer l'honneur du triomphant empire, entendez-moi parler. Le temps est venu que la trahison du mauvais archevêque que vous voyez ici doit être connue et déclarée publiquement devant vos révérences. Hélas ! sire empereur, c'est le méchant homme par qui votre femme a été à tort chassée, lui qui devoit garder votre honneur, vous a mis en déshonneur, et un jour en requit la dame Bellissant, laquelle comme sage et prudente le refusa : et quand ce pervers prêtre entendit que la dame ne ferait pas sa volonté, craignant que son péché ne fut découvert, il a tant fait par ses fausses paroles qu'il vous a donné à entendre que votre femme Bellissant vous étoit déloyale, et qu'elle s'ésoit abandonnée à un autre qu'à vous; mais il a menti comme faux et infidèle, et si pour plus grande approbation de ce cas vous me demandez comme je le sais, voici comme la vérité m'a été déclarée.

Je vous déclare qu'un jour, bientôt après que votre femme fut bannie de votre pays, en marchant parmi un bois, j'ai trouvé cet apostat qui étoit en arme et en habit dissimulé, qui est une chose contre Dieu et sa vocation, en ce bois auprès d'une fontaine, il avoit assailli Blandimain, qui conduisoit la dolente Bellissant votre femme.

Et comme je vis leur débat, je commençai à dire, messeigneurs, laissez votre débat en paix, et la dame qui pleuroit pitoyablement, me dit: marchand, mon ami, veuillez me secourir contre ce faux traître et méchant archevêque, qui de force et contre mon courage veut me ravir mon honneur. Hélas ! c'est lui par qui je suis mise en exil et chassée d'avec l'empereur et de sa cour, j'ai frappé mon cheval des éperons pour les séparer; mais celui de l'archevêque prit soudain la fuite parmi le bois, car il fut dolent quand il vit qu'il étoit connu. Hélas! sire, empereur et puissant roi, j'ai pensé plusieurs fois à vous déclarer cette matière, mais je n'osois vous parler; informez-vous du

cas, et si vous trouvez le contraire, faites-moi mourir. Quand l'empereur entendit le marchand, il se mit à pleurer, et dit à l'archevêque : Ha! faux déloyal traître, je te dois peu d'honneur et te tenir cher; je me suis efforcé toute ma vie à te faire du bien et te mettre à honneur, et tu me rends déshonneur et trahison.

Or, Dieu me soit témoin, j'ai toujours cru que je serois trahi par toi une fois en ma vie, et la chose que plus je redoutois m'est avenue; tu m'as fait de tous les grands le plus petit, et de tous les princes le plus diffamé. Hélas! je dois bien haïr ma vie, quand il faut que par trahison je sois privé de la chose que j'aimois le plus, de quel malheur ai-je cru ton conseil trop léger. Ha! sire, dit l'archevêque, ne soyez pas contre moi courroucé pour telle chose que le marchand vous dise; jamais de ce fait ne sçus rien et n'en suis coupable, mais innocent et tel me veux-je tenir.

Ah! tu mens faussement, dit le marchand, car de la trahison tu ne peux t'excuser, et si tu dis le contraire, je veux bataille en un champ pour soutenir cette querelle, et j'offre mon corps à être livré à mort, si avant la nuit fermée je ne te rends faux traître ou mort ou vaincu, ou tu confesseras ton cas; et afin que nul ne pense que mon courage ne s'accorde aux dires, je te livre mon gage, pense à t'en bien défendre. Quand l'empereur vit que le gage fut jeté, il dit à l'archevêque, il est temps que, selon droit et justice vous avisiez de combattre au marchand, ou de loyauté dire et vérité reconnoître. Ha! sire, vous devez savoir que de faire bataille je dois être excusé, car je suis prêtre sacré, et en ce faisant je vitupérerois et réprouverois la dignité de la sainte église. Alors l'empereur lui dit, en cette querelle il n'y a point d'excuse, car il convient que vous combattiez au marchand qui vous accuse de trahison, et si vous ne le voulez faire, je vous tiens pour coupable du fait. De cette parole le faux archevêque fut effrayé, car il vit bien qu'il falloit qu'il combattit, il dit à l'empereur : sire, puisqu'il vous plaît que de mon corps je montre et prouve que je suis innocent de ce cas, c'est bien raison que je le fasse, bien que c'est contre mon état. Or le traître pensa bien s'excuser de faire et entreprendre la bataille, mais peu valut son parler et ses excuses, car l'empereur commanda que l'archevêque fût gardé en telle sorte qu'il le dût avoir à sa volonté; il fit aussi garder le marchand, et commanda qu'on le traîtat honnêtement; puis il assemble son conseil pour déterminer le jour de la bataille, et le champ fut pris et les lices faites pour faire combattre l'archevêque et le marchand.

En cette bataille, Dieu qui est vrai et juste juge, montra bien évidemment devant tous que la trahison doit toujours retourner à son maître.

CHAPITRE VIII.

L'Empereur Alexandre envoya quérir le Roi Pepin pour voir la vérité de la querelle du marchand et de l'Archevêque.

Après que la journée fut terminée, il commanda de préparer le champ et les lices; mais on annonça à l'empereur que le roi Pepin étoit à Rome pour aider le Pape contre les infidèles et ennemis de notre sainte loi chrétienne. Alors il fut arrêté par le conseil des plus sages de son empire, qu'on devoit aller quérir le roi Pepin, afin qu'il fût présent au jour de la bataille pour plus honnête excuse, et qu'il

connût la mauvaise trahison qui l'avoit fait séparer sa femme de sa compagnie, et qu'à bon droit et juste querelle il l'avoit chassée.

A ce conseil s'accorda volontiers l'empereur, et envoya incontinent messagers à Rome, et leur donna une lettre pour porter au roi Pepin qui défendoit alors la sainte foi contre les infidèles. Les messagers partirent de Constantinople, et allèrent tant par mer et par terre qu'ils arrivèrent à Rome devant le roi Pepin, lequel ils saluèrent et firent la révérence telle qu'il appartenoit, puis lui dirent : très-redouté et excellent roi, nous vous présentons cette lettre de par le puissant empereur de Constantinople notre maître, veuillez en regarder le contenu, et sur ce puisse votre royale Majesté nous rendre réponse.

Alors le roi Pepin prit la lettre, la lut, et après l'avoir lue il parla devant tous, et dit : Seigneurs, voici des nouvelles de grande admiration. L'Empereur Alexandre me mande que ma sœur Bellissant a été par lui à tort et sans cause mise en exil, par un faux entendu que lui a donné un faux traître archevêque, lequel de son cas détestable est accusé par un marchand, qui sur cette querelle veut vivre et mourir en combattant l'archevêque devant tous en champ de bataille ; comme vaillant et hardi, ledit marchand a livré son gage, se confiant en la justice de sa cause. Or, ainsi que tel jour ils se doivent combattre, je veux y être, afin de connoître si ma sœur que j'aimois tant a commis la faute dont elle étoit accusée ; et si l'empereur lui a fait injustement tel déshonneur, je vous jure mon serment royal, que de lui je prendrai vengeance : car la grande faute qu'il m'a faite ne pourra jamais être réparée. Alors le roi Pepin commanda que chacun fût prêt à partir pour l'accompagner en son voyage de Constantinople, car il vouloit être au jour de l'entreprise faite avec le marchand et l'archevêque : incontinent ils furent tous prêts de faire le commandement du roi Pepin, lequel sortit de Rome en belle compagnie. Et tant il chevaucha qu'il vint à la mer; ils montèrent sur les galères, et arrivèrent à Constantinople. Quand l'empereur sut la venue du roi Pepin, il ordonna qu'on sonnât les cloches et que par toute la cité en montrât la plus grande joie que faire se pourroit. Chacun fut joyeux de la venue du roi Pepin; et l'empereur Alexandre monta à cheval, somptueusement accompagné, et sortit de la cité pour aller au devant; mais dès qu'il vit le roi Pepin, et qu'il lui souvint de Bellissant, il commença à pleurer et soupirer si fort qu'il ne put parler, sinon en jetant de grosses larmes, et faisant de grandes lamentations de cœur et de bouche. Le roi Pepin qui avoit le courage fier etorgueilleux, ne fit nul semblant que pour son pleurer il eût quelque pitié ni compassion, mais il lui dit en cette manière : Empereur, laissez le pleurer, ne vous déconfortez plus; car si vous avez perdu ma sœur, n'en faites émoi : car qui perd une putain n'en doit être fâché. Ha ! dit l'empereur, pour Dieu ne dites telles paroles de votre sœur, car je crois fermement qu'en elle est toute loyauté, et que je l'ai chassée à tort et sans cause. Alors le roi Pepin lui dit : d'autant plus on vous doit blâmer, et chacun peu connoître la grande prudence qui est en vous, quand par un seul faux entendre vous avez si légèrement cru, et êtes cause que ma sœur est comme une vagabonde chassée d'avec vous; je suis peu tenu d'aimer celui qui m'a fait tel blâme et à tout le sang de France.

Quand l'empereur entendit ces paroles, et qu'il connut le courage

du roi Pepin, il en fut fort courroucé, et répondit humblement : Hélas! sire, veuillez ne vous émouvoir, mais modérez votre courage ; car j'espère, moyennant la grâce de Dieu, que la vérité sera bientôt connue.

Empereur, dit le roi Pepin, vous avez trop attendu; car on dit communément : que trop tard ferme l'étable qui a perdu son cheval.

Or, ma sœur Bellissant s'en est allée en exil, pauvre et égarée, je ne sais où, dont j'ai douleur au cœur, quand il faut que par vous je la perde; car je suis bien certain que jamais je ne la reverrai. Hélas! l'on se doit bien garder de faire si hâtif jugement, car on a bientôt fait une mauvaise besogne, de quoi on se repent tout à l'oisir, et vous savez que bonne renommée est chère; quand on la perd, soit à tort ou à droit, on l'a recouvre difficilement; vous avez peu prisé l'honneur de ma personne, quand sans nulle délibération, vu que plusieurs choses souvent se font par envie. En disant ces paroles, l'empereur et le roi Pepin entrèrent dans Constantinople en grand honneur, et quand ils furent dans la cité, l'empereur voulut loger le roi Pepin et ses gens dans son palais, mais le roi n'y voulut pas entrer; mais il fit loger et tenir ses gens tous ensemble auprès de lui, et il ne voulut recevoir de l'empereur nuls dons ni présens, quoiqu'il lui offrît bien des choses, tant vivres que joyaux et riches présens.

Le roi Pepin fut en grande peine de sa sœur Bellissant : car tous ceux de la cité lui affirmoient que c'ét oit la meilleure dame qui fut ja- et que par trahison injuste elle avoit été accusée et bannie.

CHAPITRE IX.

Comme le Marchand et l'Archevêque combattirent en champ de bataille.

Quand le jour fut venu que le marchand et l'archevêque se devoient combattre, l'empereur les fit amener devant lui, et leur commanda de s'armer. Les chevaliers de la nation de l'archevêque allèrent l'armer, et il fut richement habillé. L'empereur commanda qu'on amenât le marchand, et qu'il fut armé aussi bien et en la même manière; ce qui fut fait. Alors l'empereur le fit chevalier, et lui donna l'accolade, en lui promettant villes et châteaux et de grandes richesses, si l'archevêque pouvoit être par lui vaincu et déconfit. Quand tous les deux furent armés et leurs blasons pendus à leurs cols, on amena leurs chevaux et ils montèrent dessus pour aller au champ. Alors l'empereur commanda aux chevaliers et aux sergens qu'ils accompagnassent l'archevêque jusques au lieu et prissent garde à lui; il les en chargea sur leur vie, afin qu'il ne pût s'enfuir, car il étoit subtil et cauteleux.

Le marchand monta sur son cheval bien armé en tous lieux, et avec forte épée; il chevaucha vers le champ, et entra le premier dedans. Après lui suivit un grand nombre de peuple, et peu de temps après l'archevêque entra au champ, hautement accompagné, car il étoit riche et de noble nation. Là fut le roi Pepin, qui regarda le marchand, disant : Mon ami, Dieu te doit la grâce d'avoir victoire contre le faux homme, car si l'archevêque est vaincu et que je puisse connoître la vérité de ma sœur Bellissant, je te récompenserai si hautement, que de ma cour je te ferai le plus grand. Sire, dit le marchand, je vous remercie. Sachez que j'ai confiance en Dieu, qui me

gardera le bon droit que j'ai, de manière que je démontrerai devant tous la trahison de l'archevêque, qu'il a faite contre votre sœur. A ces mots le marchand partit de devant le roi Pepin pour aller assaillir l'archevêque; il vint un héraut qui les fit tous les deux faire le serment accoutumé, et après on fit sortir tous ceux qui étoient dans le champ, hors les deux combattans, ensuite on vint d'une part et d'autre leur présenter les lances; puis ils frappèrent des éperons l'un devers l'autre, et se rencontrèrent si merveilleusement que des coups qu'ils se donnèrent, ils rompirent les lances, et le coup fut si grand que tous deux sur leurs chevaux ils passèrent outre. Quand ils furent au bout du champ, ils retournèrent l'un sur l'autre incontinent leurs épées ès mains, se joignirent ensemble, et se donnèrent si grands coups qu'ils firent voler à terre les pièces de leurs écus. Quand l'archevêque vit que le marchand l'assailloit si rudement, il pensa en lui, qu'il tiendroit bien jusqu'à la nuit; et que telle étoit la loi, que quand un homme appeloit l'autre à un champ de bataille, il convenoit qu'il l'eût vaincu devant le soleil couché, où il seroit pendu: le marchand qui savoit la coutume, s'efforçoit de faire fortes armes contre l'archevêque; il le suivit de près, et à force de coups qu'il lui donna, lui abattit une oreille et grande partie de son auberion qui étoit de fin or et acier; le coup fut si grand que le marchand ne put tenir son épée, elle tomba à terre. Quand l'archevêque vit que le marchand étoit sans épée, il frappa son cheval de telle manière qu'il lui creva un œil, et alors le cheval qui se sentit navré s'efforça, et courut tant parmi le champ qu'il jeta le marchand à bas, et la fortune lui fut si contraire, qu'il demeura pendu par le pied à l'étrier de la selle; le cheval qui point n'arrêta, le traîna tant et si pitoyablement que tous ceux de l'assemblée en étoient dolens, et disoient qu'il n'y avoit plus despoir pour le marchand. Quand le roi Pepin le vit en si grand martyre, il se mit à pleurer en disant tout bas. Hélas! pauvre marchand, je vois bien clairement que tu n'es plus en ce monde. Hélas! puis-je bien connoître manifestement que ma sœur Bellissant est coupable du fait dont elle a été chargée, et que Dieu veut démontrer évidemment à tous qu'à bon droit l'empereur Alexandre l'a chassée et rejetée de sa compagnie, bien honteuse et de malheurs née: car par elle le noble sang de France est livré à déshonneur: Ah! Dieu me soit en aide, si je la tenois je la ferois mourir; le roi Pepin fit bien des soupirs, pour la grande douleur qu'il portoit en son cœur; mais l'archevêque de toute sa puissance, ne put jamais faire aller son cheval vers le marchand, ni approcher de lui, ce qui sembloit être chose miraculeuse. Or le marchand fut, ainsi que je vous ai dit, traîné de son cheval par le champ, en telle manière que le cheval tomba par terre. Et quand le cheval fut bas le marchand se releva, lequel fut preux, vaillant et hardi; et quand l'archevêque aperçut le marchand qui étoit relevé, il courut à lui, et lui donna deux ou trois coups si merveilleux, que le marchand fut bien étourdi; mais il reprit son haleine, s'avança subtilement, et de grand courage frappa l'archevêque, en telle manière qu'il lui fit cheoir son épée à terre, et le navra tellement qu'il lui fit courir le sang en bas. Alors l'archevêque mit son cœur et sa force pour se venger, et piqua son cheval pour courir audit marchand: mais il fut subtil, et tira un grand couteau

pointu, qu'il jeta contre le cheval de l'archevêque, et le frappa au col si rudement que le cheval commença à regimber et faillir, dont l'archevêque fut en grand danger de cheoir en bas, et au faillir du cheval il perdit son écu ; le marchand le jeta hors des lices, afin qu'il ne pût plus s'en aider. Quand il eut fait cela, il alla frapper son cheval de son épée, tant qu'il abattit par terre le cheval et l'archevêque, lequel incontinent se releva, mais le marchand fut diligent, et lui donna un si grand coup que tout plat l'abattit par terre, et lui ôta son haume pour lui couper la tête. Quand l'archevêque se vit en ce danger, il fut plein de trahison, et dit au marchand : Hélas! ami, je te prie d'avoir pitié de moi, et me donner le temps de me confesser, afin que mon ame ne puisse être en danger : car à toi je me rends comme vaincu et coupable. Quand le marchand ouït ainsi parler l'archevêque, il fut si courtois qu'il le laissa lever. Et quand le faux prêtre fut levé, et hors la subjection du marchand, il n'eut nulle volonté de se confesser ; mais il prit et saisit le marchand, et le jeta à terre, lui disant avec fureur : Marchand, tu n'échapperas pas à la mort devant tout le monde, ou tu feras à ma volonté ce que je te commanderai. Ha! dit le marchand qui se vit trahi : Archevêque, je vois bien que je suis à votre merci, et que vous pouvez faire de moi à votre plaisir. Mais je vous prie de me dire qu'elle chose vous voulez que je fasse, je l'accomplirai, s'il vous plaît me sauver la vie. Marchand, dit l'archevêque, voici ce que tu feras. Je veux que devant l'empereur et le roi Pepin, tu témoignes en public, qu'à tort et sans cause tu m'as de ce fait accusé faussement, et que de ce fait tu me décharge, et si tu le veux faire, je te promets de te garder de mort, et je ferai ta paix avec l'empereur et le roi Pepin ; et en outre je te jure, foi de l'ordre de prêtrise, de te donner en mariage une nièce que j'ai, qui est fort belle, plaisante et gracieuse ; tu pourras bien dire que jamais plus heureux ni plus riche ne fut trouvé ; vois si tu le veux faire, et chosis de vivre ou de mourir ; car tu ne pourras par nulle autre voie échapper sans perdre la vie. Aussitôt que le marchand entendit l'archevêque ainsi parler, il se réclama à Dieu, que son droit lui voulût garder, et le préserver de mort, puis répondit en telle manière. Sire archevêque, votre raison est bonne, et je suis prêt de vous complaire et obéir, en me fiant que foi et loyauté vous me tiendrez. Oui, dit l'archevêque, je ne ferai fausseté. Or, dit le marchand, allons vers l'empereur et ses barons, je dédirai la grande injure que j'ai proposé econtre vous. C'est bien dit, dit l'archevêque, levez-vous, et vous viendrez avec moi.

A ces paroles, le marchand se confiant en la grande miséricorde de Dieu se leva, et quand il fut levé, il regarda la grande trahison que l'archevêque lui avoit faite, feignant de vouloir se confesser ; il prit donc courage et pensa à lui jouer un pareil tour ; car on dit souvent que trahison retourne toujours à son maître ; alors il prend l'archevêque par si grand courage, que bientôt il l'abattit sous lui, puis il lui dit : Archevêque, vous m'avez appris à jouer à ce jeu. Or le faux archevêque pensa par plusieurs paroles faire tant que du marchand il se pût défaire ; mais le marchand ne se fia plus en lui, il ne lui donna plus le temps de se relever ; mais bientôt il lui creva les yeux, et lui donna tant de coups qu'il n'eut pas la force de se venger. Quand le

marchand vit qu'il l'avoit vaincu, il le laissa à terre, et appela les gardes du champ, et leur dit : Seigneurs, vous pouvez connoître si j'ai fait mon devoir de l'archevêque, et s'il est vaincu ; vous voyez que je l'ai mis en tel point que quand bon me semblera je le puis tuer ; mais je vous prie de faire venir l'empereur et le roi Pepin par-deça, afin que devant leurs hautes magnificences et seigneuries, l'archevêque confesse pardevant tous à juste titre être accusé par moi, et qu'injustement et sans cause il avoit pris la défense contre moi. Alors les gardes du champ allèrent quérir l'empereur et le roi Pepin, lesquels vinrent accompagnés de plusieurs grands seigneurs et barons au lieu où étoit l'archevêque. L'empereur lui commanda de dire la vérité, et il leur conta la manière comme il avoit parlé contre la noble dame Bellissant, et sans nulle cause avoit par trahison poursuivi son exil. Hélas ! pensez les pitoyables larmes que jeta l'empereur ; car ses cris furent si pitoyables, et ses lamentations si dolentes, que tous ceux qui le voyoient en tel deuil étoient contraints de pleurer. Et si l'empereur eut grand deuil, ne demandez pas si le roi Pepin étoit triste et déconforté. Hélas ! ce n'étoit pas sans cause qu'ils étoient en si grand deuil, quand ils virent comment trop légèrement et par trahison ils avoient perdu la dame Bellissant, sœur du roi, et épouse de l'empereur. Il y eut entr'eux deux grande joie et grande tristesse ensemble ; joie pour le roi Pepin de France qui de sa sœur connut la loyauté ; douleur et déplaisance pour l'empereur, qui se trouva coupable du fait, d'autant qu'il connut l'avoir chassée à grand tort d'avec lui. Et après toutes ces lamentations, la confession de l'archevêque ouïe et sa grande trahison, l'empereur assembla son conseil pour savoir de quelle mort l'archevêque devoit mourir ; il fut délibéré qu'il seroit bouilli tout vif dans l'huile, et ainsi fut fait. Après ce jugement chacun se retira.

Quand le roi Pepin fut retiré en son logis, l'empereur dolent et soupirant vint devant lui, mit les genoux à terre, puis lui dit en pleurant : Hélas, sire, j'ai commis envers vous un crime détestable et déshonnête ; je vois clairement et reconnois que par ma folie et légère créance j'ai été cause de l'exil de votre sœur et de sa perdition, de laquelle chose je vous demande pardon ; et je me présente devant vous comme coupable, en reconnoissant ma faute ; et pour satisfaction, je rends entre vos mains le royaume de Grèce qui m'appartient, car je ne requiers d'avoir le nom d'empereur ni de roi tant que je vivrai, mais je veux vous obéir, car je l'ai bien mérité.

Quand le roi Pepin entendit le bon vouloir et la grande humilité de l'empereur, il eut grande pitié de lui, lui pardonna devant tous les barons, et, après leur paix faite par un commun accord, ils délibérèrent entr'eux d'envoyer des messagers par tous pays pour chercher la dame Bellissant. Après ces choses le roi prit congé de l'empereur pour retourner en France.

CHAPITRE X.

Le Roi Pepin prit congé de l'empereur et partit pour retourner en France ; ensuite il alla à Rome contre les Sarrasins qui avoient pris la ville.

ALORS Pepin partit de Constantinople, et arriva en France ; il passa à Orléans pour se rafraîchir. Il commanda que pour sa bienvenue

on fit table ronde, et ainsi fut fait. Quand vint l'heure du dîner, le chevalier qui avoit nourri Valentin le prit par la main et le présenta devant le roi, disant : Sire, voici l'orphelin que vous trouvâtes en la forêt d'Orléans, je l'ai nourri jusqu'à cette heure, non pas à mes dépens, mais aux vôtres; je vous prie, sire, que de l'enfant ayez mémoire, car en peu il deviendra grand, et il est temps d'y penser. Quand le roi Pepin ouït parler le chevalier, il appela Valentin, et le prit par la main; il le vit si sage et bien appris en mœurs et conditions, qu'à cette heure il lui donna toutes les coupes, tasses et pots, et autres riches vaisselles qui étoient apprêtées pour servir à la cour; puis le roi dit devant tous, qu'il vouloit que Valentin fût chèrement gardé. Pour la grande beauté et honneur de sa personne, le roi voulut que le jeune Valentin, qui n'avoit environ que douze ans, fût élevé avec sa fille Esglantine, qui étoit si belle et si sage, que tout le monde en disoit bien et honneur. Ainsi les deux enfans furent nourris ensemble, et ils s'aimoient l'un l'autre, tant qu'ils ne pouvoient avoir de joie l'un sans l'autre; et principalement Esglantine fille de Pepin, roi de France, qui voyant la prudence de Valentin fut éprise d'amour en tout honneur, et si bien que sans lui elle ne pouvoit avoir récréation. Valentin devint grand et de belle stature, et savant en toutes choses; il aimoit fort les chevaux et les armes, se trouvoit ès joûtes, et là où il se trouvoit il emportoit le prix d'honneur. Le roi Pepin voyant sa vaillance et son courage, il lui donna chevaux et harnois, terres, rentes et grandes possessions, et il ne fut pas long-temps sans faire grand bruit à la cour, dont plusieurs eurent grande envie, et lui disoient souvent par reproche que ce n'étoit qu'un pauvre sans connoissance de ses parens pour le nourrir et entretenir, desquelles paroles Valentin pleuroit souvent. Quand la noble Esglantine le voyoit courroucé, elle pleuroit tendrement, et le réconfortoit de toute sa puissance. Valentin se gouvernoit en la cour du roi, entre ses barons, chevaliers, dames et demoiselles, si bien et si sagement que nul n'en savoit dire que du bien et honneur. Son frère Orson étoit dans la forêt, tout couvert de poil, comme il est parlé ci-devant : or, aussitôt après la venue du roi à Orléans, il vint un messager de Rome, envoyé de la part du pape, qui lui demandoit secours et aide contre les payens et ennemis de notre sainte foi chrétienne, qui avoient pris la cité de Rome. Quand le roi Pepin entendit que les sarrasins étoient dans Rome, il fit apprêter son armée, de laquelle Valentin fut chef et principal gouverneur. Quand la noble pucelle Esglantine sut que Valentin s'en alloit, elle fut dolente comme celle qui l'aimoit et le chérissoit sur tous autres : Alors elle demanda à lui parler secrètement : et quand il fut venu, elle lui dit en soupirant : Hélas! Valentin, mon ami, je vois bien que je n'aurai plus ni joie ni consolation quand vous serez parti pour aller en bataille. Hélas ! vous êtes mon seul amour, mon réconfort, et toute ma plaisance; plût à Dieu que je n'eusse ni parens ni amis en ce monde, qui me gardât de faire ma volonté; car jamais autre que vous n'aimerois et n'aurois en mariage. Ainsi vous seriez roi de France, et moi je serois reine. Ha ! madame, dit Valentin, laissez votre imagination, et n'ayez pour moi le cœur si ardent ; vous savez que je suis un pauvre trouvé en la cour de votre père, et je ne suis en nulle manière conve-

nable ni à vous, ni à la plus pauvre demoiselle qui soit avec vous, et puis vous pouvez penser autre part; ainsi faites que vous mariez de quel lieu vous êtes extraite, je vous dis adieu. A ces mots Valentin partit, et laissa la belle Esglantine dolente et marrie de son départ. Le roi et son ost fut prêt à monter à cheval, et ils partirent de la ville d'Orléans pour aller à Rome. Alors le roi Pepin appela les seigneurs et barons de la cour, et leur dit: Seigneurs, vous savez que tout le monde fait bruit d'un homme sauvage qui est en cette forêt, pourquoi j'ai grande envie de le voir prendre avant que je passe outre. A ces paroles les barons et seigneurs de la cour se sentirent émus, la chasse fut ordonnée, et ils entrèrent au bois; ils prirent plusieurs bêtes sauvages, mais chacun avoit peur de trouver Orson, hors Valentin, qui étoit son frère; mais il n'en savoit rien, et il désiroit lui livrer bataille; enfin le roi Pepin arriva devant la fosse obscure et ténébreuse où se tenoit Orson. Quand il vit le roi, il sortit tout subitement, et vint contre lui. Il le prit, le saisit de ses ongles, et le jeta à terre rudement; le roi crut mourir, et demanda du secours; il vint vers lui un vaillant Chevalier, et quand il vit le sauvage qui vouloit étrangler le roi, il tira son épée pour courir sus; mais quand Orson vit reluire l'épée nue, il laissa le roi et courut au chevalier, il le prit et le serra de si grande force qu'homme et cheval il jeta par terre. Alors le cheval se releva et se sauva dans le bois, et Orson tint le chevalier, qu'il étrangla et mit en pièces avec ses ongles.

Alors le roi vint à ses gens, auxquel ils raconta le danger où il avoit été, et la mort piteuse du chevalier, desquelles nouvelles furent ébahis tous ceux qui étoient là. Ils se mirent donc ensemble, et s'en allèrent lever la fosse d'Orson, croyant le prendre et le tuer. Ils ont trouvé le Chevalier; mais ils n'ont pas vu Orson, car à Dieu ne plaise qu'il fût conquis, que par son frère Valentin, lequel le prit, ainsi que vous l'entendrez ci-après. Quand le roi Pepin vit qu'il ne pouvoit avoir ni prendre le sauvage, il le laissa, et se mit en chemin pour Rome. Les batailles furent rangées, et l'oriflamme de France confié à un vaillant chevalier nommé Milon d'Anglure, homme sage, d'un bon conseil et de très-bonne conduite. Là se trouvèrent Gervais et Samson son frère, qui étoient vaillans chevaliers, ducs, comtes et Barons. Enfin ils arrivèrent dans le pays de Savoie, de Lombardie et d'Italie, et vinrent à Rome, demander la bataille contre les sarrasins; on leur conta qu'un amiral riche, puissant et de grand courage, avoit pris la cité de Rome, mis à mort plusieurs chrétiens, détruit les églises, et refait le temple des idoles, contraignant le pape, les cardinaux, archevêques et évêques à servir d'officiers à leur loi très-condamnable. Dès que le roi Pepin entendit ces nouvelles, il fut dolent de la grande misère et douloureuse détresse où étoient reduits les chrétiens. Il approcha de Rome, fit assembler son ost et mettre en point ses gens d'armes, pour ordonner ses batailles, car il avoit du courage et vouloit venger et défendre la foi chrétienne, ce qu'il fit comme est dit ci-après.

Après que le roi Pepin eut mis le siége devant Rome, il appela ses barons et chevaliers, et leur dit: Messieurs, vous savez que le chien d'amiral infidèle, ennemi de notre foi, a mis à mort plusieurs vaillans chrétiens, rompu et vitupéré l'église de Rome, où Notre-Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ étoit servi et honoré, ce

qui doit émouvoir votre pitié ; partant je suis délibéré, à l'aide de Jésus-Christ notre créateur, de combattre et expulser ces maudits sarrasins hors la cité de Rome, et de tous les environs. Ainsi avisez entre vous lequel voudra la charge d'aller porter à cet amiral de ma part une lettre de défi ; car je veux le combattre pour exalter notre sainte foi, et la soutenir et défendre jusqu'à la mort. Quand le roi Pepin eut ainsi parlé, nul ne fit réponse et n'osa l'entreprendre, hors Valentin, qui se présenta devant le roi, et parla devant tous, en disant : Sire, si cela vous plaît, je veux entreprendre le message, et je parlerai devant tous les payens à leur fier amiral, en telle manière qu'à l'aide de Dieu vous connoîtrez que j'aurai fait votre message à votre profit et à mon honneur.

Le roi Pepin fut très-joyeux du vaillant courage de Valentin, et tous ceux de la cour en furent émerveillés. Le roi fit donc venir un secrétaire auquel il fit écrire lettres de confiance ; puis chargea Valentin de les porter à l'amiral. Valentin monta à cheval, prit congé du roi et de tous ceux de la cour, il se mit en chemin, à la garde de Jésus-Christ, et s'en alla à Rome ; il ne faut pas demander s'il fut regardé ; car il se tenoit si bien à cheval et en armes, que nul ne le voyoit sans plaisir. Il alla vers le palais où étoit l'amiral, qui étoit triomphant en grandes pompes. Valentin entra, vint devant ledit amiral, et le salua. Jésus qui nâquit de la Vierge Marie, qui pour nous tous souffrit mort et passion, veuille garder de mal et défendre le haut et puissant roi Pepin, et Mahomet te veuille aider et secourir, redouté amiral, ainsi que je voudrois. Quand Valentin eut ainsi parlé, l'amiral se leva, et d'un air fier et orgueilleux, lui dit : Messager, retourne-t-en, afin que je ne te voie plus, et dis au roi Pepin qui tient la loi de Jésus, qu'il croie en Mahomet, et renonce à sa créance ; sache pour certain que je suis délibéré de le faire mourir, et de détruire tout son pays. Or, va-t'en messager, car mon cœur ne peut ouir telles paroles, c'est grande folie d'être entré en mon palais, pour dire telle chose devant ma haute majesté et seigneurie : si je savois que par orgueil ou présomption tu eusses fait cette chose, jamais au roi Pepin tu ne retournerois. Quand le chevalier Valentin ouit parler l'amiral, il fut fort craintif et émerveillé, et pas sans cause, car sa mort étoit prochaine, si il n'eût été consolé de Dieu ; mais il fut si bien inspiré de Dieu, qu'il donna une réponse sage et bien avisée, et parla en cette manière : Hélas ! très-puissant, magnifique et très-haut seigneur amiral, ne veuillez penser que par orgueil ou présomption je sois venu devant vous. Vous saurez pourquoi je suis venu, et en serez bien émerveillé. Dis-nous, dit l'amiral, comme tu es venu, car Mahomet me soit en aide, je prendrai plaisir à ouir réciter ton entreprise, et multiplier ton courage en tout bien. Alors Valentin dit : Sire amiral, il est vrai que par envie j'ai été accusé devant le roi Pepin, et on lui a dit que j'avois grande peur et crainte de me trouver aux armes, que je voulois retourner en France ; de laquelle chose le roi Pepin étant si courroucé contre moi, me fit prendre ce matin pour me faire couper la tête : Et, quand je me vis en danger, pour allonger ma vie, je me vantai devant tous d'une très-grande folie ; car je jurai devant toute la cour, que je viendrois vers vous, pour vous défier et tous vos barons de par le roi Pepin, et de

plus je me vantai qu'au départ je vous donnerois trois coups de lance sur votre corps qui est si bien renommé, pour acquérir de la gloire. Pourquoi je vous supplie de m'accorder cette chose; car autrement je n'oserois retourner devant le roi Pepin, qui me feroit mourir honteusement. Fils, répondit l'amiral, par Mahomet le tout-puissant, vous n'en serez point éconduit, mais dès cette heure, je vous octroye la joûte, et afin que les Français, qui ont assiégé cette cité, puissent voir cette grande vaillance, je ferai appareiller les joûtes hors de la ville. Grand-merci, dit Valentin, qui se jeta à terre pour baiser les pieds de l'amiral en signe d'humanité et obéissance : mais on dit en commun proverbe, qu'on déchausse le soulier dont on voudroit avoir coupé le pied. Valentin étoit fort renommé au palais de l'amiral, et prioit toujours Dieu qu'il lui donnât puissance de connoître de quel lieu il étoit venu, et qui étoit son père et sa mère ? Et ainsi qu'il étoit en grande pensée, l'amiral lui dit : Brave fils, vous me semblez bien pensif. Il est vrai, dit Valentin, et non sans cause, car j'ai trop grand doute d'être à la joûte par vous vaincu et mis à mort. Je vous prie et requiers humblement, qu'il vous plaise me faire venir un prêtre, qui de mes péchés me puisse donner l'absolution. Alors l'amiral commanda qu'on fit venir un prêtre, et quand il fut venu, il le donna à Valentin, en lui disant : Tenez, confessez-vous; car de toutes vos confessions je ne vous donnerois pas un bouton. Alors Valentin prit le prêtre par la main, et le tira à part; et quand ils furent ensemble, Valentin lui dit : Hélas! sire, vous êtes prêtre chrétien, vous devez avoir la volonté et le courage de garder et défendre notre sainte foi; veuillez entendre ce que je vous dirai : il est vrai que je me dois aujourd'hui battre contre le faux amiral, qui est ennemi de notre sainte foi. Or, je sais bien que payens et sarrasins sortiront de la cité pour voir la joûte, laquelle doit être faite hors les murs de Rome. Voici ce que vous ferez : Vous direz secrètement aux chrétiens qui sont dans la cité qu'il n'en sorte nul dehors, mais qu'ils se tiennent en armes sans faire de bruit. Et quand les payens seront hors de la cité, ils prendront les gardes des portes, de sorte que, quand les sarrasins voudront rentrer dans la cité, vous leur fermiez les portes, et vous direz aux chrétiens qu'ils donnent des nouvelles au roi Pepin, et qu'il fasse tenir ses gens en armes; afin que, quand il verra le point et l'heure, ils viennent courir sur les payens, avec ceux de la ville qui sortiront d'autre part, et de cette manière ils seront aujourd'hui vaincus et déconfits. Quand Valentin eut dit cela au prêtre, il partit et se recommanda à Dieu. Alors l'amiral fit mener Valentin en sa salle pour dîner, et il commanda à ses gens qu'il fût servi honorablement comme sa noble personne. Valentin qui étoit assis avec plusieurs seigneurs et barons, sut bien se contenir honnêtement devant tous les autres. Lorsque le dîner fut fait et les tables levées, l'amiral appela son neveu, qui avoit nom Salatas, et lui commanda qu'il fit armer Valentin d'aussi bons harnois que sa personne, et ordonna à son neveu qu'on délivrât à Valentin le meilleur cheval qu'on pourroit trouver. Quand l'amiral eut ainsi parlé à son neveu, il entra dans la salle très-bien parée, et là fut armé par plusieurs vaillans payens se connoissant aux armes. Salatas prit Valentin, et le mena en une belle salle parée, puis fit apporter les meilleurs des

harnois qu'il put trouver ; il fit armer Valentin, comme l'amiral son oncle lui avoit commandé. Alors ils chevauchèrent tous deux vers la maitresse porte de Rome, vers celle où le roi Pepin avoit mis le siége; et quand ils furent au champ, Valentin prit son écu, le pendit à son col, auquel écu étoit un champ d'argent, dans lequel étoit un cerf onglé et dentelé de sable, auprès d'un arbre. Lesquelles armes signifioient qu'il avoit été trouvé en une forêt, telles que les lui avoit données le bon Pepin, roi de France.

Ce cri fut si grand par la cité de Rome, que tous les payens en sortirent pour aller voir la joûte. Mais les chrétiens qui étoient dedans se mirent tous en armes le plus secrètement qu'ils purent, et prirent la garde des portes, de manière que nul ne put rentrer dedans.

Le roi Pepin averti de ce cas tint ses gens en armes pour secourir ce vaillant et preux chevalier à son besoin. Dès que l'heure fut venue que la joûte devoit commencer, ils s'éloignèrent l'un de l'autre, couchèrent leurs lances, et piquèrent leurs étriers l'un et l'autre si impétueusement qu'ils rompirent leurs lances, ils retournèrent pour la seconde lance, et Valentin vint contre l'amiral, et le frappa de telle manière, que la lance passa outre le corps; alors l'amiral tomba mort dans le champ. Quand les payens virent leur amiral mort, ils coururent sur Valentin; mais Valentin frappa son cheval, et de son épée fit si grande vaillance, qu'il passa tous les payens et en navra plusieurs. Alors le roi étoit en son ost qui entra en bataille, lequel fut si fort assailli des payens, qu'il fut abattu dans le pré. Mais Valentin vint, qui lui fit tel secours qu'il le remonta sur son cheval, et quand ils fut remonté, il dit à Valentin : Enfant, vous m'avez sauvé la vie, et s'il plaît à Dieu, il vous sera rendu. Alors commença grand cri de côté et d'autre, et la bataille fut si forte, que les payens furent contraints de se retirer. Les chrétiens qui étoient dans la cité saillirent dessus; lorsqu'ils virent les étentards et bannières du roi Pepin plantées sur les murs, dont les payens furent émerveillés. Ils furent assaillis de l'ost du roi et de ceux de la cité, et finirent misérablement leurs vies en cette bataille, où demeura sur le champ vingt mille payens, et tout cela par la vaillance de Valentin, qui trois fois en ce jour garda de mort le roi Pepin, et eut quatre chevaux tués sous lui. Ainsi la cité fut reprise par sa prouesse, dont toute la chrétienté fut en grande joie, et principalement Rome et les environs; chacun cria mont-joie au roi de France, et pour honneur et prix, il fut couronné Empereur par le pape Clément; il gouverna bien, et augmenta l'église en son repos; il fit à tous justice et raison, tant que chacun disoit du bien de lui.

CHAPITRE XI.

Comme Hauffroy et Henri eurent envie sur Valentin, pour le grand amour que lui portoit le Roi.

Quand le roi Pepin, par la grâce de Dieu et la puissance des armes, eut chassé les infidèles hors des parties Romaines, il revint à Orléans, et y trouva la reine Berthe sa femme, qui le reçut en grande joie, avec son jeune fils Charlot et sa fille Esglantine, laquelle fut joyeuse de ce que Valentin étoit revenu en santé. Quand la belle le vit, elle le salua, en disant : Valentin, mon doux ami, soyez le bien-

venu, vous êtes digne d'être cher et honoré; car on dit que par-dessus tous les autres vous avez conquis grand triomphe et victoire sur les payens qui tenoient Rome en leur subjection. Hé, madame, dit Valentin, à Dieu en sont les louanges, car chacun dira ce qu'il voudra : mais quant à moi, je ne sais ce qu'on me doit, car le roi votre père m'a fait tant de bien et d'honneurs, que jamais je ne lui pourrois rendre, tel service que je lui fasse.

En disant ces paroles, Hauffroy et Henri, ardens et pleins d'envie, entrèrent dans la chambre d'Esglantine. Quand ils furent entrés, ils lui dirent : Valentin, que venez-vous faire ici en la chambre de notre sœur, qui en rien ne vous appartient? vous vous montrez trop fol et hardi d'entrer dans sa chambre royale, car vous n'êtes qu'un trouvé, et nul ne sait qui vous êtes, ni de quel lieu vous êtes venu. Alors Valentin dit à Hauffroy, de votre sœur n'ayez nulle peur, car en nul jour de ma vie je ne pensai d'elle que bien et honneur. Pourtant je suis pauvre, et si on ne sait qui je suis, je ne voudrois rien dire qui fût contre la Majesté royale, et si on ne sait qui je suis, je ne voudrois pas que Esglantine eût pour moi aucun blâme; je vous promets de cette heure de n'entrer jamais en sa chambre, et Esglantine demeura toute seule, pleurant et soupirant tendrement : Valentin monta au palais pour servir le roi qui étoit à table.

Là étoient Hauffroy, Henri et Milon d'Angers, qui tous avec Valentin servoient le roi à table. Quand il fut levé, il appela Valentin, et dit devant tous : Seigneurs, voyez ici Valentin, lequel m'a bien et loyalement servi et secouru en toutes mes nécessités; afin que chacun de vous le puisse entendre et savoir, et pour les bons services qu'il m'a rendus, je lui donne le comté de Clermont en Auvergne; sire, dit Valentin, Dieu vous le veuille rendre, car vous me faites plus de bien que je ne mérite : ces paroles fâchèrent Hauffroy et Henri, qui se dirent l'un à l'autre, ce trouvé, que Dieu maudit, est en la grâce du roi, et en telle manière que si nous n'y mettons remède, il sera cause de notre grand dommage, car le roi n'a d'enfans que nous et le petit Charlot, dont nous pourrons bien faire à notre volonté après la mort de notre père, mais il est vrai que Valentin le supportera et aidera contre nous. Il faut donc trouver le moyen de le mettre mal en la grâce du roi, et le chasser; car autrement nous ne pourrons nous venger, et alors nous pourrons gouverner le royaume sans nul contredit. Ainsi dit Hauffroy : mon frère Henri, j'ai trouvé la manière de trahir le faux garçon, je vous dirai comment nous ferons entendre au roi notre père, qu'il a violé notre sœur, et que nous l'avons trouvé couché avec elle; et quand le roi saura ces nouvelles, je suis certain qu'il le fera mourir honteusement. C'est bien dit, répondit Henri; or, nous en serons vengés. Sur ce point ils demeurèrent d'accord, car ils avoient l'envie de sa mort; mais Valentin sert si bien le roi à son gré, que sur tous il désire de le voir en sa compagnie. Valentin se maintenoit tous les jours de bien en mieux, en priant N.-S. qu'il lui voulût donner connoissance du lieu d'où il étoit venu. Orson son frère étoit dans la forêt, si craint et redouté, que nul n'ose approcher du bois. Les plaintes venoient au roi de jour en jour fort grandes et merveilleuses de toutes parts. Il advint un jour qu'un pauvre homme vint au roi tout navré, et lui dit : Sire, je me plains à vous du sauvage, car

comme je passois le bois, moi et ma femme, portant pour la provision de notre vie, pain, chair, fromage et autres vivres, ledit sauvage est venu qui nous a tout ôté et mangé, et qui plus est, il a pris ma femme et en a fait deux fois sa volonté. Or, dit le roi, de quoi te déplaît-il plus d'avoir perdu tes vivres ou ta femme? Sire, dit le bon homme, de ma femme je suis le plus fâché. Tu as droit, dit le roi. Va à ma cour, et mets à prix ta perte, car elle te sera rendue. Après le roi appela ses barons pour prendre avis sur le fait d'Orson; ils avisèrent entr'eux que le roi feroit crier par tous les environs: que qui lui pourroit rendre l'homme sauvage vif ou mort il auroit mille marcs. Ainsi fut fait le cri public, et il vint de divers pays des chevaliers nobles de tous états, pour prendre Orson et gagner le prix. Alors le roi étant en son palais avec plusieurs grands seigneurs et nobles barons, qui de cette matière parloient entr'eux, Hauffroy, ennemi mortel de Valentin, commença à dire: Sire, voici Valentin, que vous avez nourri en grand honneur, qui a requis notre sœur Esglantine de grand déshonneur et d'amour désordonné, et comme je suis bien informé de ce cas, pour voir ce qu'il sait faire, et pour montrer sa vaillance, qu'il aille combattre contre le sauvage, qui est si craint et redouté; alors vous lui donnerez Esglantine, pour accomplir de tout point sa volonté. Hauffroy, dit le roi, ton parler n'est pas gracieux, mais plein d'envie; car quoique Valentin soit pauvre et de bas lieu venu, je l'ai trouvé si bon, humble et si débonnaire, qu'il me semble plus gentil et de noble courage que tu ne fais cas de lui, car ses bonnes qualités montrent qu'il est de bon lieu et de bon lignage; et pour le bien que j'ai trouvé en lui, il me plaît qu'il aille à son plaisir avec ma fille, car de noble cœur il ne peut venir que tout honneur et chose honnête et licite. Quand Hauffroy ouït le roi qui le reprenoit si fort en supportant Valentin, il en fut tout courroucé, mais il n'en faisoit semblant. Alors parla Valentin, qui entendit bien les paroles de Hauffroy, et dit: Henri, à tort vous avez parlé de moi sans que je vous aie rien fait; vous voulez que je combatte le sauvage afin que je puisse mourir et que vous soyez vengé de moi, mais je fais serment que jamais je n'arrêterai que je n'aie trouvé le sauvage, et quand je l'aurai trouvé je le combattrai de telle manière, que mort ou vif, devant tous je l'amènerai, ou je finirai mes jours. Et si Dieu me donne la puissance de le conquérir, jamais on ne me verra en cette cour, tant que je n'aurai pas trouvé le père qui m'engendra, afin que je puisse savoir si je suis bâtard ou légitime, et pourquoi je fus laissé dans le bois. Quand le roi entendit l'entreprise de Valentin, il en fut fâché, car il avoit plus peur de le perdre, que nul autre de sa cour, puis il dit à Valentin: mon fils, avisez ce que vous voulez faire, car de combattre le sauvage cela me semble chose impossible; vous savez que plusieurs vaillans hommes sont morts et ont laissé cette entreprise, enfin ne soyez pas si fou d'exposer votre vie. Pour Dieu, mon enfant, souffrez et endurez les paroles des envieux, car c'est un belle vertu d'endurer et souffrir toutes langues parler. Ha! sire, dit Valentin: Pardonnez-moi, car jamais ce propos ne changerai. On m'appelle *trouvé*, dont je suis dolent, quand je ne puis savoir qui je suis ni de quel lieu. Je prends congé de vous, et vous dis adieu, car demain au matin je pense prendre le chemin pour exécuter mon entreprise. A ces mots le preux et

vaillant Valentin partit, et prit congé du roi Pepin; le lendemain matin il alla ouïr la messe, puis il monta à cheval pour aller conquérir le sauvage. Or, il ne faut point demander si la belle Esglantine fut en grand deuil toute la nuit, et quand le matin fut venu elle appela une demoiselle qui étoit près d'elle, et lui dit :

Madame, allez vers Valentin, et lui dites que je le prie avant qu'il parte de venir me parler, et que nul qui vive ne l'empêche d'entrer dans ma chambre; car sur toutes choses je désire le voir, et je veux qu'il prenne congé de moi avant de partir. Alors la demoiselle alla vers le noble Valentin et lui fit le message, ainsi que la dame Esglantine l'avoit chargée. Quand Valentin entendit ces nouvelles, il répondit à la demoiselle. Mademoiselle, je sais que tout l'amour qui est entre moi et madame Esglantine, est loyal et de bonne équité; mais l'envie n'a jamais de repos, et les envieux sont enclins à mal dire et exercer leur malice contre ceux qui veulent vivre selon Dieu; car je sais que Hauffroi et Henri, les frères de ma noble dame Esglantine, ont grand désir de ma mort, pourquoi mademoiselle, s'il vous plaît, vous irez devant mademoiselle Esglantine, et lui direz que cela ne lui déplaise, si je ne prends congé d'elle, et qu'elle ait toujours confiance en Dieu, car c'est celui qui fait justice, et rend le droit à ceux qui souffrent maintes injures, et sont blamés sans cause.

Après cette réponse, la dame retourna très-courroucée, parce que Valentin étoit à cheval pour faire son voyage.

CHAPITRE XII.

Comme Valentin conquit Orson son frère, dans la forêt d'Orléans.

VALENTIN monta sur son cheval seul, sans compagnie, hors un seul écuyer qu'il mena avec lui; il partit d'Orléans, et arriva en la forêt, en laquelle étoit Orson le sauvage; quand il fut auprès du bois, il dit à son écuyer qu'il lui baillât son heaume, et prit congé de lui en disant: vous demeurerez ici et ne viendrez plus outre avec moi; ainsi je l'ai promis et ai juré que j'entrerois tout seul au bois pour combattre le sauvage: priez Dieu pour moi qu'il me veuille secourir, et si mon corps y demeure, je vous recommande mon âme. A ces mots Valentin entra dans le bois, et l'écuyer demeura, pleurant et soupirant tendrement. Valentin chercha parmi le bois pour trouver le sauvage, mais pendant un jour entier il n'en put avoir nouvelle. Quand le jour fut passé et que la nuit commença à approcher, il descendit de dessus son cheval et l'attacha au pied d'un arbre, puis il prit du pain et du vin qu'il portoit avec lui, et se reput un peu. Quand il eut mangé et que la nuit fut venue, il monta sur un arbre et y demeura; et quand le jour fut venu il regarda autour de lui, et vit son frère Orson qui couroit par le bois comme une bête sauvage, lequel ayant vu le cheval de Valentin, vint vers lui.

Quand il le vit si beau et si reluisant, il le peigna fort de ses mains velues en lui faisant fête, car jamais il n'avoit vu telle bête. Et quand le cheval de Valentin aperçut le sauvage qui le grattoit et touchoit de ses mains, il commença incontinent à ruer et à regimber, et Valentin qui de sur l'arbre regardoit la manière du sauvage, pria Dieu dévotement, en le requérant de tout son cœur qu'il voulût le préserver du sauvage, et lui donner victoire; et Orson tournoya

tant autour du cheval de Valentin que le cheval commença à frapper et pensa le mordre; et quand Orson l'aperçut, il embrassa le cheval pour le mettre en bas et le combattre. Quand Valentin vit que le sauvage vouloit tuer son cheval, il s'écria hautement: Sauvage, laisse mon cheval et attends; car tu auras bataille avec moi. Alors Orson laissa le cheval de Valentin, leva les yeux et regarda contre l'arbre. Quand il vit Valentin, il lui fit signe des mains et de la tête qu'il le mettroit en pièces. Alors Valentin fit le signe de la croix et se recommanda à Dieu, puis il tira son épée et alla vers Orson. Quand Orson vit l'épée dont Valentin vouloit le tuer, il se retira en arrière et du coup se garda, puis il vint à Valentin, et à force de bras le jeta à terre et le mit dessous lui, de quoi Valentin fut surpris, car il croyoit en cette place finir ses jours, n'ayant nulle espérance d'échapper de lui. Ha! vrai Dieu, dit-il, ayez pitié de moi, et ne souffrez pas que je finisse ma vie par les mains de ce sauvage. Plusieurs fois Valentin vouloit retourner sur Orson, mais il n'en eut pas la puissance, et quand Valentin vit que par la puissance du corps il ne pouvoit le gagner, il tira un couteau fort pointu dont il frappa Orson au côté droit, d'où le sang jaillit en grande abandance. Alors se leva Orson qui se sentit navré, et de la douleur qu'il eut il jeta un si grand cri qu'il fit retentir tout le bois; il revint à Valentin, le reprit avec ses ongles aigus et tranchans et le jeta à terre; ils se combattirent tant l'un l'autre, que cette chose seroit merveilleuse à raconter. Alors Orson prit Valentin si rudement, que de son col lui arracha l'écu et le blason, et quand il l'eut ôté, il regarda la grande beauté des couleurs qu'il n'avoit coutume de voir; puis il le jeta contre terre, et retourna à Valentin qu'il serra si fermement que harnois et haubergeon brisa, et le frappa jusqu'à la chair, tellement que le sang en fit courir. Quand Valentin se sentit si fort navré, il commença à réclamer Dieu. Hélas, dit-il, vrai Dieu tout-puissant, en toi est ma seule espérance, mon refuge et mon confort, je te prie humblement que tu veuilles avoir pitié de moi, et ainsi que tu sauvas Daniel d'entre les lions, tu veuilles me garder de cet homme sauvage. Quand Valentin eut fait ses prières à Dieu, il alla avec son épée vers Orson pour le frapper; mais Orson prit un petit arbre, qu'il rompit aisément, et en fit un bâton terrible; il vint à Valentin et lui donna un tel coup sur un genou qu'il le fit tomber à terre. Alors Valentin se releva, et ils commencèrent une fière bataille, avec grande volonté de se détruire l'un l'autre; mais ils ne connoissoient pas qu'ils étoient frères, ni le cas de leur fortune. Orson étoit cruel et fort, et eût frappé Valentin si ce n'eût été son épée, qu'il craignoit sur toutes autres choses à cause d'un couteau dont Valentin l'avoit frappé. Ils se combattirent si longuement ensemble, que tous deux en demeurèrent lassés. Alors Valentin regarda Orson, et commença à dire: Hélas! homme sauvage, pourquoi ne vous rendez-vous pas à moi, vous vivez au bois comme une pauvre bête, et n'avez connoissance de Dieu ni de la sainte foi, pourquoi votre ame est en grand danger; venez-vous-en avec moi, et je vous ferai baptiser et apprendre la sainte foi; je vous donnerai assez de chair et poisson à manger et du vin à boire, je vous donnerai des vêtemens et vous passerez vos jours honnêtement, ainsi que tout homme doit faire. Quand Orson ouït parler Valentin, il aperçut bien à ses signes que Valentin désiroit son bien; et par la volonté de Dieu, et selon le

secours de la nature qui ne peut mentir, Orson se jeta à deux genoux, tendit ses mains vers son frère, lui faisant signe de lui faire pardon, et étant prêt à lui obéir pour le temps à venir. Il ne faut pas demander si Valentin fut joyeux quand il vit Orson conquis et mis en sa subjection; car il avoit conquis plus d'honneur que nul chevalier de son temps n'eût osé entreprendre, tel preux et hardi qu'il fût; puis il prit Orson par la main, et lui montra par signes qu'il cheminât devant lui jusques hors du bois. Orson prit sa course, cheminant devant Valentin, et bientôt ils furent hors du bois. Alors Valentin prit une des sangles de son cheval et lia Orson étroitement, afin qu'il ne fît de mal à personne. Ensuite il monta à cheval, le prit et le mena avec lui comme une bête, sans lui faire aucun mal.

CHAPITRE XIII.

Comme Valentin, après avoir conquis Orson, partit de la forêt pour retourner à Orléans où étoit le roi Pepin.

Valentin, après avoir, avec l'aide de Dieu, vaincu et conquis Orson le sauvage, s'en fut à Orléans, et entra en un village; mais dès que les gens de ce lieu-là ont vu le sauvage que Valentin menoit, ils ont commencé à fuir dans leurs maisons, et ils eurent si grande peur, qu'ils fermèrent leurs portes de manière que nul ne pouvoit y entrer. Alors Valentin leur cria qu'ils n'eussent doute de lui et qu'ils ouvrissent leurs portes, car il vouloit loger; mais nul ne lui voulut ouvrir sa maison. Alors il leur cria : De par le Dieu tout-puissant, si vous ne me donnez logis pour passer la nuit et prendre du repos, je délierai le sauvage et le laisserai aller; je suis certain qu'il me fera trouver logis à mon plaisir. Bien des fois Valentin requit un logis, mais le monde avoit telle peur de l'homme sauvage, que nul n'osoit ouvrir la porte à Valentin. Quand le noble chevalier Valentin eut longuement cherché parmi le village, et qu'il vit que, quoiqu'il put prier ou supplier, nul ne le vouloit loger, il délia Orson le sauvage, puis il lui fit signe qu'il allât frapper contre la porte d'une grande maison où l'on tenoit hôtellerie. Alors Orson prit une grosse pièce de bois, dont il frappa si fort contre la porte, qu'au troisième coup il la jeta par terre, puis ils entrèrent dedans. Quand ceux de la maison virent que le sauvage avoit rempu la porte, ils sortirent dehors par la porte de derrière, et nul ne demeura dedans. Valentin alla dans l'étable pour loger son cheval, puis avec Orson ils furent vers la cuisine où ils trouvèrent des chapons et plusieurs autres viandes qui étoient auprès du feu. Valentin fit signe à Orson qu'il tournât la broche; mais quand Orson vit la viande, il mit la main à la broche et ne demanda pas si elle étoit cuite, mais la mangea; puis il avisa une chaudière, mit la tête dedans et but. Alors Valentin lui fit signe qu'il lui donnera du vin plein un pot, et il mena Orson dans la cave. Quand il eut tiré du vin plein un pot, il lui en donna; Orson leva le pot et goûta du vin; il le trouva si bon qu'il vida tout le pot et le jeta à terre. Valentin releva le pot et l'emplit de vin. Orson voulut le donner au cheval, mais Valentin lui fit signe qu'il lui falloit de l'eau. Le temps vint de s'aller reposer, Valentin se reput, et Orson aussi n'épargna pas; mais il en but tant qu'il fut ivre, puis il se coucha auprès du feu et commença à ronfler et à dormir. Valentin le regarda,

en disant : Vrai dieu tout-puissant! que c'est peu de chose un homme endormi, et sur-tout l'homme qui par ivresse perd sens et mémoire. Or, voila cet homme sauvage en qui il n'y a maintenant ni force ni puissance, et qui pourroit être tué avant d'être éveillé. Quand il eut dit cela, pour éprouver la hardiesse d'Orson, il le poussa du pied si fort qu'il l'éveilla, puis lui fit signe qu'il y avoit des gens autour de la maison; alors Orson se leva tout effrayé, prit un gros bâton qui étoit au feu, et courut bientôt vers la porte que tout en retentit. Valentin se mit à sourire, et Orson connut bien que Valentin faisoit cela pour l'effrayer. Valentin lui fit signe qu'il s'allât reposer, et qu'il n'eût souci de rien car il le gardoit bien, puis Orson se coucha devant le feu, son bâton entre ses bras; Valentin fut toute la nuit auprès de lui, et le veilla sans dormir, crainte d'être assailli, car le bruit fut si grand que chacun fuyoit sa maison et se retiroit en l'église, et toute la nuit ils sonnèrent les cloches pour assembler le peuple, qui en grand nombre et en armes firent le guet toute la nuit; ainsi se passa cette nuit jusqu'au jour. Quand Valentin vit le jour il monta à cheval, lia Orson, et se mit en route pour Orléans. Quand il fut aperçu amenant Orson le sauvage, ils firent de si grands cris dans la ville d'Orléans et un si grand bruit, que chacun courut en sa maison; ils fermèrent leurs portes, puis montèrent aux fenêtres et regardèrent Orson le sauvage.

Les nouvelles vinrent au roi Pepin que Valentin étoit arrivé, et qu'il avoit conquis Orson le sauvage, et qu'avec lui il l'amenoit, de quoi le roi fut grandement émerveillé, et dit : Hélas! Valentin, mon enfant, de bonheur tu fus né, béni soit le père qui t'engendra et la mère qui au bois t'enfanta; car je vois que tu es aimé de Dieu, et que par toi il nous montre un miracle évident; et d'autre part le peuple aux fenêtres crioit à haute voix : vive ce noble et vaillant Valentin, car il n'y a au monde plus preux ni plus hardi que lui; et il est bien digne d'honneur et de louange, quand par sa vaillance, il a conquis celui que nul n'osa assaillir; et chacun est tenu de lui porter honneur et révérence, car il nous a délivrés de la chose que nous redoutions le plus. Enfin Valentin arriva à la porte du palais, et quand les portiers le virent, ils coururent fermer les portes du palais, crainte du sauvage. Alors Valentin leur dit, ne craignez rien, mais allez dire au roi que sur ma vie je répond du sauvage, pour lui et tous les Seigneurs, barons et écuyers de son palais : car je sais assez qu'à nul homme vivant, petit ou grand, il ne portera aucun dommage. Les messagers montèrent au palais, et dirent au roi que Valentin prenoit sur sa charge le sauvage Orson. Or le roi Pepin commanda qu'on ouvrit les portes et qu'on les fit entrer. Valentin entra et prit Orson par la main; mais quand la reine Berthe et la belle Esglantine surent qu'ils étoient au palais, elles s'enfuirent en leurs chambres avec toutes les demoiselles, par la grande peur qu'elles eurent. Valentin monta, et entra dans la salle où étoit le roi, accompagné de tous les nobles barons et chevaliers de sa cour. Hauffroy et Henri, qui en apparence montroient grand amour à Valentin, sembloient tous joyeux de sa grande entreprise, mais en leur cœur ils maudirent le sauvage de ce qu'il ne l'avoit pas tué. Le roi Pepin et tous ceux de la cour regardoient Orson. Alors le roi leur dit : seigneurs, c'est chose merveilleuse à voir que cette homme sauvage, il est bien formé et de belle stature;

quoiqu'il soit velu, s'il étoit vêtu comme nous il seroit beau chevalier. Alors Valentin parla au roi en cette manière : Sire, je désire que vous le fassiez baptiser, et qu'il apprenne la créance de la foi chrétienne, car je lui ai promis. Alors vint un prêtre qui le baptisa, et furent parrains, le noble roi Pepin, et le duc Milon d'Angler, Samson et Gervais, vaillans chevaliers, et Valentin aussi; et d'autre part fut la noble reine Berthe, et plusieurs autres gens de grand renom, et ils ne lui baillèrent autre nom que celui qu'il avoit pris dans la forêt. Quand Orson fut baptisé, le noble roi Pepin s'assit à table pour dîner; et Valentin se mit à couper, car c'étoit son office. Quand le roi fut assis, il commanda qu'on fit entrer Orson dans la salle pour voir ses manières. Alors Orson entra en la salle devant le roi, qui le regarda; mais il aperçut la viande qui étoit devant lui, et il prit dans le plat tout ce qu'il put emporter, et commença à manger vîtement et à gros morceaux; quand il eut mangé, il vit un serviteur qui portoit en un plat un paon pour servir au roi; mais incontinent Orson courut à lui et lui ôta le paon, puis il s'assit à terre au milieu de la salle et commença à manger. Alors Valentin l'aperçut, et lui fit signe qu'il se gouvernoit mal, car sur toutes choses il craignoit naturellement Valentin; le roi Pepin commanda qu'on le laissât faire, car il prenoit grand plaisir à ses contenances. Quand Orson eut bien mangé, il vit un pot plein de vin, il le prit et tout d'un coup il le but, puis il le jeta par terre et commença à secouer la tête, dont le roi, ses barons et seigneurs qui étoient là commencèrent à rire. Quand la nuit fut venue, on donna une chambre à Valentin pour coucher, en laquelle on mit un lit bien paré pour Orson, mais il n'y voulut pas coucher, car aussitôt qu'il fut dans la chambre il se coucha à terre et s'endormit, ainsi qu'il étoit accoutumé.

CHAPITRE XIV.

Comme Hauffroy et Henri, par envie, résolurent de tuer Valentin en la chambre de la belle Esglantine.

Alors la belle Esglantine fut joyeuse de ce que Valentin avoit conquis le sauvage; elle lui manda par une demoiselle qu'il lui amenât Orson le sauvage. Alors Valentin appela Orson, le prit par la main, et le mena en la chambre d'Esglantine, où il y avoit plusieurs dames, qui vouloient voir Orson; Orson en riant se jeta sur le lit et regarda les dames en faisant divers signes fort plaisants : mais elles n'entendoient point ce qu'il faisoit, ce dont elles étoient fâchées; elles firent appeler Valentin, et lui demandèrent ce que c'étoit que le sauvage leur montroit par signes. Valentin leur dit : Mesdames, le sauvage montre par ses signes, que volontiers il voudroit baiser et accoler les demoiselles qui sont ici, dont elles commencèrent toutes à rire, et à se regarder l'une l'autre. Mais pendant qu'ensemble elles devisoient et s'amusoient en la chambre d'Esglantine, à la vue d'Orson le sauvage, Hauffroy vint vers Henri, et lui dit : beau-frère, notre fait va mal, car vous voyez que ce méchant trouvé Valentin, monte de jour en jour et croit en honneur entre les princes et dames, et entre autres choses, le roi en est plus amoureux qu'il n'est de nous; Hauffroy, dit Henri, vous dites vérité et parlez sage, et quant à moi je ne fais pas de doute que par lui nous ne soyons déprisés, s'il règne long-temps : Frère, dit

Hauffroy, écoutez ce que je vous dirai. Valentin est maintenant dans la chambre de notre sœur Esglantine, chose que nous lui avons défendue depuis long-temps, et nous aurons bonne occasion de le prendre et d'élever un débat contre lui; pourtant si vous me voulez croire nous irons en sa chambre et le mettrons à mort; puis nous dirons au roi, qu'avec notre sœur nous l'avons trouvé, faisant d'elle à sa volonté; ainsi parlèrent les deux traîtres. Ainsi que les juifs par envie crucifièrent Notre-Seigneur Jésus-Christ, à tort et sans cause, ainsi firent Hauffroy et Henri, qui étoient doux et débonnaires, à tous obéissans; et après qu'ils eurent fait leur complot, ils allèrent dans la chambre d'Esglantine, et aussitôt que Hauffroy fut entré, il dit à Valentin: mauvais et déloyal homme, nous connoissons ta folle et outrageuse volonté, en persévérant en ta malice et folle opinion, à chercher de jour en jour le déshonneur de notre père le roi Pepin, par le moyen de notre sœur Esglantine, dont vous faites votre plaisir, comme de mauvaise et malheureuse femme dissolue; c'est pourquoi il faut bien que nous prenions vengeance de vous. En disant ces paroles, Hauffroy frappa Valentin de telle sorte, qu'il lui fit sortir le sang de la bouche, puis Henri s'approcha avec un glaive tranchant et aigu pour frapper Valentin; mais quand Orson vit qu'on vouloit outrager Valentin, il avança et donna un si grand coup à Hauffroy de sa main velue qu'il l'abbatit à terre, puis il courut vers Henri, et le serra tellement entre ses bras que si ce n'eût été les demoiselles qui appaisèrent Orson, jamais de sa vie il n'eut respiré. Alors s'éleva en la chambre un si grand cri que plusieurs des seigneurs et barons y vinrent. Quand ils aperçurent que Orson menoit si mal le fils du roi, ils voulurent le frapper de glaives et d'épées, et tous se mirent contre lui pour le mettre à mort. Alors Valentin tira son épée pour secourir Orson, et jura que s'il y avoit un homme qui ose frapper Orson, quoiqu'il en doive arriver, il lui ôtera la vie, puis il fit signe à Orson, qui se retira sans faire nul outrage. Alors Hauffroy et Henri allèrent vers le roi très-courroucés, et Hauffroy lui dit : Ha ! sire, ce Valentin que vous tenez si cher, a amené ici le sauvage, par qui moi et mon frère avons été en grand péril de mort.

Vous ferez fort mal si vous le laissez vivre, car grand dommage et déshonneur il vous portera. Pour Dieu faites qu'il soit noyé ou pendu, car la garde de sa compagnie ne vaut rien. Quand le roi Pepin ouït ces nouvelles, il fut dolent, et dit qu'il feroit enfermer Orson dans une tour, de telle manière que jamais il n'en pourra sortir que par congé. Le roi Pepin fit venir Valentin pour lui demander le fait, et Valentin lui raconta l'entreprise telle qu'elle avoit été faite par Hauffroy et Henri. Sire, dit Valentin, j'étois en la chambre de madame votre fille, en la compagnie de plusieurs dames et demoiselles, qui désiroient voir Orson, principalement madame Esglantine, et je l'avois amené; je ne sais pourquoi messieurs vos deux fils, Hauffroy et Henri, sont entrés en la chambre, en me disant que je voulois faire de votre fille à mon plaisir, et que de tout temps ils le savoient. En me disant ces paroles, Hauffroy me frappa de sa main, et Henri de son épée, pour m'ôter la vie. Orson voyant que mon corps étoit en danger, est venu vers eux, et les a tous deux jetés par terre; voilà la cause du bruit, et le crime tel que vous le voyez. Cela est-il vrai, dit le roi Pepin, ainsi que vous le dites ? Oui sire, dit

Valentin, sur peine de ma vie. Alors, dit le roi Pepin, Orson a fait ce qu'il devoit faire. Et vous Hauffroy et Henri vous êtes envieux et pleins de mauvaise volonté. Je connois toute votre puissance, et vous croyez de jour en jour nuire à Valentin; vous voulez le chasser quand vous voyez que je l'aime, et qu'il me sert louablement. Je vous défends de lui vouloir du mal, car de lui je ne veux me séparer pour nul autre, et je suis certain que jamais il ne voudroit chercher mon déshonneur. Ainsi partirent Hauffroy et Henri, très-mécontens, et Valentin demeura en la salle avec les autres seigneurs et barons de la cour; Orson s'en alla dans le palais et entra à la cuisine, où il vit la viande que le cuisinier apprêtoit pour le souper, il approcha et prit deux chapons tout crus qu'il mangea, comme fait un chien. Quand le cuisinier vit cela, il prit un gros bâton et en frappa Orson d'un si grand coup qu'il le fit ployer. Alors Orson se baissa, prit le cuisinier et lui donna tant de coups qu'on le crut mort. Les nouvelles vinrent au roi Pepin, que Orson tuoit son cuisinier, et que nul n'osoit approcher de lui; le roi courroucé fit venir Orson, et lui fit signe qu'il le feroit pendre: mais Orson alla incontinent quérir le bâton, et montra au roi Pepin comme le cuisinier l'avoit frappé. Quand le roi connut le cas il pardonna tout à Orson, et commanda que nul ne le touchât plus. Valentin lui montra la manière de se gouverner dans le palais, et il l'enseigna si bien que depuis il ne fit nul mal, si on ne lui en faisoit. Les deux frères Valentin et Orson demeurèrent long-temps avec le puissant et noble roi Pepin, qui étoit leur oncle à tous les deux, mais il ne le savoit pas.

CHAPITRE XV.

Comme le duc de Savary envoya vers le roi Pepin, pour avoir aide contre le verd Chevalier, qui vouloit avoir sa fille Fezonne.

Dans le temps que Valentin et Orson étoient ensemble en la cour du roi Pepin, il vint un chevalier vers le roi, de par le duc de Savary, lequel, après qu'il eut fait la révérence au roi, parla en cette manière: Franc et puissant roi, sur tous redouté, le duc de Savary, dont je suis le serviteur, m'envoie vers vous, requérant votre secours contre un payen qui l'assiége, nommé le verd Chevalier, lequel par la force des armes et malgré son courage veut sa fille, qui est la plus belle qui puisse être, et qui a trois frères hardis et vaillans, savoir: Guerin, Anseaume et Guerin le jeune. Messager, dit le roi, nous secourerons volontiers le duc de Savary, et lui aiderons au besoin de toute notre puissance. Sire, dit le messager, Dieu vous en sache gré et veuille vous le rendre par sa miséricorde, car vous ferez grand bien, et je vous en remercie de par mon maître. En disant ces paroles il vint dans le palais un autre messager, qui, après la révérence faite au roi, lui dit: Excellent et redouté prince, veuillez assembler votre ost en toute diligence, et envoyer vos gens d'armes vers la cité de Lyon, car plus de cent mille combattans d'Allemagne sont sortis, qui veulent détruire votre royaume et le mettre en sujestion. Alors le roi fut étonné; il appela Milon d'Angler et plusieurs barons pour se consulter; à laquelle chose répondit Milon d'Angler: Sire, sur cette matière vous devez être conseillé, car plus près est votre chemise que votre robe; vous ne devez pas défendre le pays

d'autrui pour laisser détruire le vôtre, quand vous aurez chassé vos ennemis de votre royaume, vous pourrez aller secourir le duc de Savary : Alors le roi crut le conseil, et dit au messager du duc de Savary, que pour le présent il ne pouvoit le secourir dans son besoin ; et vous pourrez lui dire qu'il se tienne toujours ferme contre le verd chevalier, et qu'après mon entreprise, je lui enverrai si grand nombre de gens qu'il sera content. Sire, dit le messager, bien mal se trouvera si vous ne pouvez venir, car il en a grand besoin : mais puisqu'il ne peut en être autrement, je vous remercie de votre bon vouloir, et prends congé de votre haute majesté. Après ces mots le messager du duc Savary s'en alla vers Aquitaine, et conta les empêchemens du roi Pepin, dont il fut mécontent, car le verd chevalier lui faisoit grande guerre et de près l'avoit assiégé ; et vous devez savoir qu'icelui verd chevalier étoit frère de Ferragus le géant, qui faisoit garder la dame Bellissant en sa maison, laquelle étoit mère du noble chevalier Valentin et du sauvage Orson, ainsi que vous l'avez ouï ci-devant. Or, le duc Savary fut dans Aquitaine très-pensif et inquiet pour le verd chevalier, qui lui faisoit telle guerre pour avoir sa fille.

Il fit crier et ordonner que tous ceux de son ost fussent en point et en armes, comme il appartient à tel cas, et que le lendemain au matin, il vouloit marcher contre le verd chevalier pour combattre les payens. Alors chacun se mit en chemin, en bon point et bien armés. Quand le jour fut venu, les clairons et trompettes sonnèrent, et des gens d'armes de toutes parts, tant à pied qu'à cheval, se mirent en chemin pour sortir hors de la ville; le duc Savary avoit grande hâte d'assaillir le verd chevalier; mais celui qui croit avancer, aucune fois fait son dommage, et ainsi il en prit au duc, comme il sera dit. Le duc Savary sortit hors d'Aquitaine en grande compagnie. Quand il fut au champ, il fit sonner les trompettes et clairons, et comme vaillant champion, il assaillit ses ennemis et fondit sur eux. Les sarrasins et payens qui étoient en grand nombre, coururent aux armes; alors commença une grande bataille, et le verd chevalier entra dedans avec une grande hache d'armes et avant qu'il arrêtât, il tua deux vaillans chevaliers. Alors le duc Savary, comme preux et hardi, ne craignant point le danger se rua vers lui, et ils se sont fièrement assaillis l'un l'autre ; le bon duc étoit vaillant ; mais pourtant il faisoit grande folie de combattre le verd chevalier : car telle étoit la prédestination du verd chevalier, que jamais il ne seroit conquis ni vaincu, sinon par un homme qui fût fils de roi, et qui n'eût jamais été nourri et allaité par une femme. Il ne pensoit pas que jamais tel homme pût être trouvé ; mais tel enfant est sur la terre vivant, qui le combattra et le vaincra; c'est Orson le sauvage, comme vous ouïrez ci-après. Long-temps le duc Savary et le verd chavalier se battirent ensemble, mais le bon duc entra trop avant, et quand il voulut se retirer pour aller vers son ost, il fut tant poursuivi des payens et sarrasins, qu'il tomba par terre, pourquoi il fut fait prisonnier, et les payens le prirent, puis le menèrent au verd Chevalier, qui en eut telle joie, que pour nul trésor il ne l'eût laissé aller. Le duc de Savary réclama Dieu en son cœur. Quand les chrétiens surent que le duc étoit pris, ils retournèrent en Aquitaine fort dolens et étonnés. Alors le peuple commença à mener grand deuil, et faire de grands regrets et lamentations pour

leur duc, qu'ils aimoient tant : ses trois fils Guerin, Anseaume, Guerin le jeune, faisoient grand deuil pour leur père, mais les plaintes et lamentations de Fezonne passoient sur tout, laquelle se tiroit les cheveux qui étoient plus luisans que fin or; hélas! malheureuse suis-je née, quand il faut que pour moi tant de vaillans vassaux et nobles chevaliers aient telle douleur à souffrir et aillent si piteusement finir leurs jours. Et qui plus est, mon cœur a une chose trop amère à souffrir ; c'est le bon duc mon père, qui est pour l'amour de moi entre les mains de ses ennemis mortels qui le feront mourir : hélas, mon très-cher père ! vous m'avez aimée trop cherement, quand par amour pour moi vous vous êtes livré. Ainsi se plaignoit en pleurant la belle Fezonne, qui vouloit se tuer. Le verd chevalier fit venir en son pavillion le bon duc devant lui, et lui dit : Tu vois bien maintenant que tu es en ma subjection, et tu peux connoître que je puis te faire mourir ou te sauver la vie. Je te dirai donc : tu sauveras ta vie si tu veux me donner ta fille en mariage, je l'emmenerai en la verte montagne, où je la ferai richement couronner. Sarrasin, dit le duc, je te dirai ma volonté : sache que jamais tu n'auras ma fille si tu ne te fais baptiser, et ne prends la loi et créance de Jésus. Savary, dit le verd chevalier, ne me parle jamais de telles choses, car de ma vie je ne croirai en ton Dieu, et je te dis encore plus, que si tu ne veux croire mon conseil, je te ferai mettre à mort, je ferai brûler Aquitaine, mettre à exécution tous les hommes, et je ferai mettre à mort les femmes et petits enfans. Payen, dit Savary, Dieu veuille par sa grâce me défendre contre toi, car je me fie en lui, et en lui est ma seule espérance. Long-temps parlèrent de cette manière, le verd chevalier et le duc Savary, qui réclamoit Dieu du fond de son cœur. Le verd chevalier le regarda; et quand il vit les grandes lamentations qu'il faisoit, et les larmes qu'il jetoit, il lui dit : Franc duc, cessez de pleurer, car je suis épris si ardemment de l'amour d'elle, que je n'ai pas le courage de vous ôter la vie ; mais je suis délibéré de vous donner congé, à condition que dans six mois vous m'amènerez un chevalier qui par la force des armes puisse me conquérir, et alors je quitterai votre fille et m'en retournerai en mon pays avec toute mon armée, sans rien détruire de votre terre ; et s'il arrive que dans ce terme je ne sois conquis ni vaincu, j'aurai votre fille pour femme et épouse, et je l'emmènerai en mon pays sans faire aucune guerre. Ainsi ils firent la paix entr'eux, et crièrent les trèves de six mois ; puis le verd chevalier donna congé au duc Savary, qui lui jura sur la foi de Jésus-Christ, de tenir les dites trèves louablement, et de garder l'arrangement fait entr'eux; puis il vint en Aquitaine, et fit publier partout cet accord. Quand il eut fait crier la trève pour six mois, il manda son conseil, et lui déclara ce qu'il avoit fait avec le verd chevalier. Alors ils délibérèrent entr'eux que le duc envoyât des messagers par tout le pays pour chercher un chevalier qui puisse combattre le verd chevalier.

Il appela des messagers de toutes les nations chrétiennes, et leur donna des lettres dans lesquelles étoient annoncées les grandes beautés de sa fille et l'entreprise du verd chevalier ; le duc Savary disoit en ces lettres, que celui qui pourroit conquérir le verd chevalier, il lui donneroit sa fille. Alors les lettres furent données à douze mes-

sagers, qui les portèrent par tous les pays, dans douze royaumes chrétiens, où les nouvelles furent publiées.

CHAPITRE XVI.

Comme plusieurs Chevaliers vinrent en Aquitaine pour avoir la belle Fezonne.

En ce temps, durant la trève, le roi Pepin étoit allé contre ses ennemis vers Lyon, accompagné de 60 mille hommes : dans cette expédition il mit à mort un roi nommé Lampatrix, qui conduisoit contre lui des payens et sarrasins. Ce Lampatrix tenoit le royaume de Scanie, de Hollande et de Frise ; en outre, il tenoit le pays de Dannemarck, où étoit une ville forte et puissante, en laquelle se retiroeint les payens pour se sauver du roi Pepin. Quand ils furent tous enclos en ladite ville, il les assiégea tellement qu'il les affama, et fit tant qu'ils se rendirent à sa volonté.

Quand il eut prit la ville, il fit baptiser les payens et croire en Jésus-Christ; il donna la ville au maréchal de France, qui étoit appelé Gui. Après ces choses le roi Pepin et tout son ost retourna au pays de France, et arriva en la ville de Paris, où il eut bientôt des nouvelles du duc Savary, et comme il avoit pris trève au verd chevalier ; puis quand il sut la condition de leur arrangement, il se mit à dire devant tous ses barons, en riant : Seigneurs, qui voudra avoir belle amie, n'a qu'à se montrer vaillant. Celui qui pourra combattre le verd chevalier par fait d'armes, aura en mariage la belle Fezonne, fille du duc Savary ; il aura avec elle la moitié de sa terre et seigneurie, voici les lettres : tenez-les, et regardez entre vous leur contenu : chacun regarda volontiers ces lettres; mais il n'y eut si hardi ni si vaillant qui voulût l'entreprendre, hors Valentin, qui devant tous dit au roi Pepin : Sire, s'il plaît à votre Majesté de me donner congé, pour aller en Aquitaine éprouver mon corps contre le verd chevalier : Sire, laissez-moi partir de France, car j'ai grand désir de laisser le pays, et je n'aurai jamais de repos, tant que je n'aurai des nouvelles de la mère qui me porta : car il me déplaît fort de demeurer si long-temps sans savoir qui je suis. Valentin, dit le roi, ne vous inquiétez pas qui vous êtes, car je suis assez puissant pour vous donner du bien et vous monter en honneur, et tous ceux de ma cour; vous m'êtes aussi cher comme si vous étiez de mon propre sang. Sire, dit Valentin, pour Dieu soit, et me pardonnez, car depuis long-temps je l'ai voué. Quand le roi vit que Valentin étoit délibéré d'aller en Aquitaine, il lui donna son congé, mais il lui fit promettre qu'il reviendroit vers lui après qu'au verd chevalier il se seroit combattu, si Dieu lui donne santé et vie; Valentin lui promit, puis prit congé de lui. Alors Esglantine fut dolente plus que jamais, et pleine de pleurs et gémissemens. Elle demanda Valentin, qui vint vers elle, et la belle lui dit, en pleurant : je vois bien que de vous jamais je n'aurai joie ni consolation, et que vous êtes décidé de laisser le pays de France. Hélas ! plût à Dieu que ce fût pour mon honneur de m'en aller avec vous, car Dieu me veuille secourir si jamais j'aurois pour époux autre homme que vous : mais puisque de ma volonté je ne puis user, que mon libre arbitre est gardé par une autre puissance, et que le corps est forcé de demeurer par-deça, mon cœur et ma volonté seront à vous pour

jamais, sans nulle autre intention que de vous aimer d'amour juste et loyal; et afin qu'à vos nécessités vous puissiez satisfaire quand vous aurez besoin, voici la clef de mon écrin que je vous présente, prenez or et argent à votre volonté; il y en a assez, madame, dit Valentin, ce n'est ni d'or et argent que j'ai envie, mais seulement il me tarde trop de savoir qui je suis. Apprenez une chose dont je suis étonné, c'est que je porte une croix sur l'épaule, tout aussi jaune que fin or, et je ne sais d'où tel signe peut me venir, c'est pourquoi je suis délibéré de n'arrêter que quand je pourrai connoître ma naissance: Adieu, madame, pour moi ne pleurez plus, car par la foi de mon corps, si Dieu veut que je puisse être digne de votre extraction, jamais je n'aurai d'autre femme et épouse que vous; mais aussi, ma chère dame, si je trouve que je ne sois pas digne de vous avoir pour femme, faute de lignage, je ne voudrois pas être votre mari; car au temps à venir les envieux diroient: où sont les parens de cet amoureux trouvé, lequel a tant abusé le roi, qu'il lui a donné sa fille pour femme? Pourquoi je désire sur toutes choses savoir de quel état je suis extrait; à ces mots partit Valentin, laissant Esglantine en sa chambre, pleurant piteusement. Alors il commença à considérer qu'amour de femme est chose merveilleuse, car il voyoit bien que, s'il lui plaisoit, Esglantine, la fille du roi Pepin, s'en iroit avec lui à sa volonté; mais le sens et la raison qui étoient en lui, l'empêchèrent en tout temps de faire une chose dont il pût avoir nul reproche. Alors il se mit en chemin, et à son départ il fut convoyé de plusieurs nobles barons et grands seigneurs, dont Hauffroy et Henri ne furent pas joyeux, et pour satisfaire leur fausse envie, dont ils étoient si pleins, ils avisèrent au moyen de faire prendre sur le chemin Valentin et Orson, qu'il menoit avec lui, et de les faire mourir, afin qu'à jamais ils fussent vengés de la chose qu'ils désiroient le plus au monde.

CHAPITRE XVII.

Comme Hauffroy et Henri firent guetter Valentin et Orson, sur le chemin, pour les faire mourir.

QUAND Valentin et Orson furent partis de la cour du roi Pepin, pour aller en Aquitaine, une envie et maudite trahison entra aux cœurs des deux maudits traîtres Hauffroy et Henri, les deux fils du roi Pepin, de manière que, pour parvenir à leur entreprise, ils parlèrent à un cousin germain qu'ils avoient, et firent tant qu'entr'eux il fut délibéré que trente hommes puissans et vaillans guetteroient Valentin et Orson, afin que là où ils seroient trouvés, ils seroient sans nulle rémission mis à mort. Après le conseil, il fit assembler trente hommes des plus redoutés qu'il put avoir, puis il les envoya en armes dans une forêt bien large, par laquelle Valentin et Orson devoient passer; et Valentin et Orson, qui couroit à pied devant lui plus qu'un cheval, ne tardèrent pas à entrer dans la forêt. Alors ils furent aperçus par Grigard et ses gens, qui étoient en embuscade dans ladite forêt. Quand Grigard vit Valentin, il vint contre lui son épée tirée pour le tuer, et il lui en donna tel coup, que parmi le harnois il lui entama la chair, tant que le sang en sortit, puis il lui dit: Valentin, ici il faut mourir, car vous avez trop vécu. Quand Valen-

tin vit qu'il étoit navré, et assailli de toutes parts par ses ennemis, il se recommanda à Dieu, et leur dit :

Messieurs, vous avez juré ma mort, et je vois bien maintenant que vous voulez à tort et sans cause me faire mourir : mais, s'il plait à Dieu, en ce jour je vous vendrai ma mort si cher que vous ne retournerez tous ensemble. Il tira donc son épée, et il en frappa le premier si rudement, qu'il l'abattit à terre, lui fendit la tête jusques aux épaules et mourut; puis il alla aux autres avec si grand courage, qu'avant qu'il arrêtât, ni que de lui ils osâssent approcher, il en abattit cinq ou six dans le bois; et Orson sauta en avant tout effrayé avec ses grandes mains velues, frappe et déchire tous ceux qu'il trouve, de ses ongles les déchire, et de ses dents les mord et étrangle; il les jette par terre l'un sur l'autre, puis il passe par-dessus en les frappant rudement. Valentin est d'autre part, qui tient l'épée toute nue, dont il combat si vaillamment, que nul n'ose approcher des deux frères. Grigard cria tout haut : Valentin, rendez-vous, car il faut mourir. Alors Valentin se recommanda à Dieu, le priant qu'il le veuille garder de mal et le secourir à son besoin, puis il fut vers Grigard, et Grigard vint contre lui. Alors commença la bataille de Grigard et de ses gens contre Valentin et Orson son frère, lesquels se défendirent si vaillamment, que les plus hardis furent tués en la place : mais quoique Valentin et Orson eussent montré de grandes prouesses, le grand nombre des autres, dont Valentin fut atteint, le contraignit à être pris par ses ennemis. Quand ils l'eurent pris, ils le lièrent étroitement et le menèrent rudement. Orson commença à courir après en criant et hurlant comme une bête, et si horriblement, qu'il faisoit retentir tous les bois ; mais Valentin fut mené si promptement parmi les bois, que Orson le perdit de vue. Alors Grigard commanda qu'on suivit Orson, et que mort ou vif on le prenne, mais pour néant ils vont après, car il marche si bien, et saute si légerement parmi le bois, que nul n'ose approcher de lui.

Ainsi Orson échappa des mains des traîtres, lesquels menèrent Valentin jusqu'à un château fort qui étoit en cette forêt, dont le gouverneur étoit un fort larron dérobant les gens, et qui étoit le parent de Grigard, et où ils portoient tous ensemble leur butin; mais le bon roi Pepin n'en savoit rien, et croyoit fermement qu'au pays il n'eut point plus grand prud'homme. Quand Valentin fut entré au château, ils le menèrent dans une tour obscure, et le mirent au fond d'une grande fosse en prison. Après que Valentin fut mis en la tour, il se mit à pleurer, en priant et reclamant Dieu qu'il lui fît la grâce d'échapper de ce lieu. Hélas! dit-il, je suis venu à la chose que je redoutois le plus, c'est ès mains de mes ennemis et de ceux qui désirent ma mort de jour en jour. Je requiers Dieu dévotement qu'il me veuille secourir de ce danger. Hélas! bon roi Pepin, jamais ne vous reverrai de ma vie, et rien de ma mort ne saurez : car en cette grande fosse obscure il me faudra mourir. A dieu sois-tu Orson, car pour l'amour de moi tu as souffert la mort; et si tu m'aimois d'amour parfait, j'en faisois autant et plus que si tu eusses été mon propre frère. Hélas! ma douce mère, que j'ai tant désiré voir, jamais de vous je n'aurai nulle connoissance, dont mon pauvre cœur soupire et mes yeux fondent en larmes. Ce dont sur-tout je suis le plus dolent, c'est qu'il faut mourir sans savoir

à qui je suis ; mais puisqu'il plaît à Dieu que je dois mourir ainsi, je lui recommande mon ame. Pendant que Valentin se plaint en cette manière, dans la chartre obscure, ses ennemis sont dans le château, qui tiennent entr'eux conseil de son fait. Alors quelques-uns d'iceux dirent au seigneur, le plus expédient remède, c'est de faire mourir Valentin sans aucune délibération. Seigneurs, dit Grigard, de telle chose je ne suis pas consentant ; mais je suis d'opinion que nous gardions Valentin en la prison, lequel ne nous peut échapper, et que nous allions vers Hauffroy et Henri, leur raconter le fruit de notre entreprise, et nous saurons donner conseil en cette matière. A ce conseil ils s'accordèrent tous, et il fut délibéré d'aller au palais où étoit pour lors le roi Pepin ; Grigard, après le conseil, prit le chemin de Paris, et Orson qui étoit resté dans le bois piteux en pleurant, avoit reposé toute cette nuit au pied d'un arbre ; mais quand le jour fut venu, il se mit en chemin, et pensa en lui-même que jamais n'arrêtera, qu'il n'ait fait savoir au roi la trahison, et comme Valentin a été pris et emmené. Il prit son chemin, et plutôt qu'un cheval il courut à Paris ; mais Grigard le traître arriva le premier. Aussitôt qu'il fut entré il alla vers Hauffroy, et lui conta comme Valentin étoit pris et emprisonné, dont il fut fort joyeux, mais il lui déplut fort quand on lui dit qu'Orson étoit échappé ; cependant il se consoloit de ce qu'Orson ne sauroit retourner à Paris, et en outre de ce qu'il ne sauroit pas raconter les faits de l'entreprise : mais leur intention fut bien trompée, car Orson ne tarda pas long-temps à arriver à Paris. Le jour qu'il arriva, les deux traîtres avoient pris conseil entr'eux, que Grigard devoit le lendemain retourner au château pour faire mourir Valentin sans rémission ; Orson arriva de bonne heure, et aussitôt qu'il fut arrivé au palais, il monta et entra dans la salle parée, où étoit le roi Pepin, qui pour cette heure étoit à table pour dîner, accompagné de plusieurs vaillans chevaliers. Quand Pepin vit Orson, il crut que Valentin étoit revenu ; mais Orson s'en alla par la salle piteusement, criant et battant sa poitrine, pour laquelle chose le roi et tous les autres le regardoient. Quand Orson vit les chevaliers à table, il les regarda horriblement en faisant de hideux signes.

Alors il reconnut Grigard entre les autres, qui tenoit la tête inclinée contre la table crainte d'être reconnu. Quand Orson le vit, il courut à lui et lui donna un si grand coup qu'il lui abattit une oreille, et de rechef il le frappa si fort sur le visage, que tous ceux de la salle apperçurent le bruit, dont Grigard se mit à crier très-hautement, et tant, qu'il lui rompit les dents et lui créva un œil. Orson retourna encore et lui donna un si grand coup qu'il l'abattit et jeta bas la table et tout ce qui étoit dessus, dont toute la compagnie fut fort troublée, et Grigard auroit été tué par Orson, si ce n'eût été un vaillant prince qui le retira de ses mains, et dit tout haut : Hélas ! sire, voyez et considérez le piteux état dans lequel Orson le sauvage a mis le bon chevalier : pour Dieu, sire, faites-lui ôter la vie, car il est trop dangereux de garder un tel homme. Seigneur, dit le roi, sur cette matière il convient d'avoir bon conseil, car je vous promets et je crois qu'Orson le sauvage n'a pas frappé Grigard sans grande cause ; faites-le venir devant moi, je saurai son intention et la cause de son débat. Alors Orson fut amené devant le roi Pepin, qui lui demanda pour-

quoi il faisoit si grand outrage devant sa majesté royale, et Orson lui fit signe que Grigard avoit tué Valentin en la forêt; puis il va montrant signes merveilleux, et que pour cette chose il vouloit combattre contre Grigard, pour lui faire confesser sa maudite trahison, puis il tira son chaperon et le jeta à Grigard, en signe de gage et de défi.

Quand le roi vit cela, il appela tous les nobles seigneurs et autres barons de la cour, et leur dit tout haut: Seigneurs, vous avez vu comme cet homme sauvage a jeté devant tous le gage de bataille à Grigard, et comme il le veut combattre; c'est pourquoi veuillez sur cette affaire me dire ce qu'il est bon de faire; car je suis émerveillé en mon cœur de ce que Orson, entre tous les autres chevaliers de ma cour, a frappé Grigard en grande fureur. Or, dites-en votre opinion, car je me doute qu'il y a fausseté de quelque part qu'elle doive venir. Quant à moi, sauf votre conseil, je serois d'opinion que la bataille fût entre les deux jugée. Quand le roi eut ainsi parlé, tous les barons furent d'accord, que Grigard et Orson se combattissent pour cette querelle. Alors la bataille fut ordonnée, et le roi Pepin fit amener devant lui Grigard, et lui dit qu'il lui convenoit de combattre cet Orson. Quand Grigard entendit le roi, il fut dolent, et non sans cause, car le temps étoit venu que la trahison qui avoit été couverte et celée, fût devant tous publiée et manifestement déclarée; Grigard regarda Hauffroy d'une manière mal-assurée et le cœur effrayé. Alors Henri l'appela, et lui dit: Grigard, ne craignez rien, car je vous promets que nous ferons votre paix auprès du roi, notre père, de manière que vous n'aurez aucun dommage ni vilainie, pourvu que vous juriez de ne jamais dire ni confesser le cas, telle chose qui puisse vous avenir. Hélas! dit Grigard, trop mal y a de mon cas; car je vois bien que pour vous il me faut souffrir la mort. Puis il alla vers le roi, disant: Sire, je requiers un don; c'est qu'il vous plaise, que je ne combatterai point avec l'homme sauvage; car, sire, vous savez que ce n'est pas homme contre homme qu'un chevalier peut avoir ni acquérir honneur, et de plus, ce n'est pas un homme naturel, mais irraisonnable, et sans nul espoir et merci: Grigard, dit le roi, il n'y a point d'excuse, la bataille est jugée par le conseil de toute la cour, la raison nous commande, et je veux qu'ainsi soit. De cette réponse Grigard fut fort pensif et déconforté. Alors Hauffroy lui dit: ne craignez pas, car vous avez si bon droit, que Dieu vous aidera et vous sera de défense en cette querelle. De mon côté, je vous ferai bien et suffisamment armer, car nul cas n'appartient.

Quand Orson entendit qu'il devoit combattre, il fut en grande joie, et faisoit signe au roi que Valentin étoit mort et détruit: desquels signes le roi s'émerveilloit fort; mais Orson étoit toujours prêt de frapper Grigard, le faux traître: et le roi le fit venir vers lui, faisant signe qu'il ne le frappât plus jusqu'à ce qu'il fût au champ; puis il dit à Grigard, vous allez armer, pensez de bien faire votre fait. Ha! sire, je vous ai long-temps servi, et de toute ma puissance je me suis efforcé de vous obéir en toutes choses, tant en bataille comme dehors; mais vous m'en rendez mauvais salaire, quand vous voulez me faire combattre contre cet homme sauvage, où il n'y a ni sens ni raison. Grigard, dit le roi, si vous avez bon droit, vous ne devez pas vous émouvoir; car je vous promets que vous serez bien armé, et

4

Orson sera mis au champ tout nu et sans nulles armes; vous serez à cheval, et il sera à pied sans porter nul glaive; quoique vous n'ayez aucune cause de reculer à défendre votre droit, je ne sais comme il vous en prendra; mais montrez bien qu'en vous il n'y a rien à dire; faites votre devoir et gardez votre droit, car vous n'aurez autre chose de moi; la cause fut consommée et la conclusion faite et prise de ce conseil.

CHAPITRE XVIII.

Comme le Roi Pepin commanda que le champ fût apprêté devant son palais, pour voir combattre Orson et Grigard.

Après que Grigard eut pris plusieurs excuses de combattre contre Orson le sauvage, et qu'il fut délibéré par le conseil que la bataille devoit se faire, le roi commanda de faire le champ devant son palais. Quand il fut prêt, Orson qui attendoit entra dedans pour attendre Grigard, lequel fut armé par Hauffroy et Henri, qui l'armèrent le mieux qu'ils purent. Après qu'il fut armé, il prit congé d'eux, en disant : Seigneurs, je vais mourir pour vous : Taisez-vous, dit Henri, et ne vous donnez nul émoi : je vous ai promis, et vous le veux tenir, que si vous êtes vaincu par Orson le sauvage, nous ferons votre paix auprès du roi Pepin, notre père, tellement que votre personne n'aura de dommage; et si on vouloit vous faire poursuivre pour ce fait, plutôt en mourroit cent mille que la fausseté ne fût découverte de notre part, soyez toujours secret, ne reconnoissez rien de toute l'entreprise qui a été faite. Or, Grigard fut armé, il monta à cheval, et se porta vers le champ qui étoit ordonné devant le palais. Quand l'heure de combattre fut venue, le roi vint aux fenêtres pour regarder la bataille. Quand toute la cour fut assemblée, et les juges donnés pour juger la bataille, il commanda aux parties de faire leur devoir. Alors Grigard entra au champ, fier et orgueilleux, et bien monté; il poussa son cheval vers Orson, et lui dit : paillard, vous m'avez trop outragé de m'avoir ôté un œil, mais je vous montrerai qu'à tort et sans cause vous m'avez assailli. Quand Orson le vit venir, il l'attendit bien, étendit ses bras, et montra ses oncles et ses dents, rechignant laidement; alors Grigard baissant sa lance brocha vers Orson.

Quand Orson vit approcher la lance, il fit un saut en arrière, et Grigard qui manqua son coup, coucha sa lance et la ficha dans la terre. Quand Orson le vit, il se tourna contre lui, et empoignant sa lance, la tira si fort qu'il la lui ôta du poing; quand il tint la lance, il l'en frappa tellement, qu'il lui fit perdre l'entendement, tant qu'il ne savoit où il étoit. Quand Grigard fut frappé, il brocha son cheval des éperons en fuyant parmi le champ; Orson courut après en rechignant les dents furieusement, et il faisoit signe au roi qu'il lui rendra Grigard. Quand Grigard aperçut le grand danger où il étoit, il dit en lui-même en soupirant : Ha! Hauffroy et Henri, ma fin est venue, ici je mourrai pour vous, je l'avois bien dit; la chose fut mal commencée, et finira mal. Enfin Grigard ne put navrer Orson en nulle manière, et quand Orson vit cela, il jeta sa lance bas, puis il vint contre Grigard, et le serra de si près, qu'il prit le cheval par le col, et il lui donna tant de coups qu'il le fit coucher à terre; mais quand il sentit son cheval tomber il voulut saillir de la selle, et en saillant il perdit son écu, car il vola bas; Orson le prit, le mit sur lui, et s'en

alla vers le cheval, sur lequel il monta en faisant des signes merveilleux et chevauchant après Grigard, qui fuyoit parmi le champ; tous furent ébahis de voir la contenance d'Orson : Le roi Pepin entre les autres fut fort pensif et douteux de ce cas : il dit devant tous les seigneurs, je m'émerveille fort de ce fait, et ne sais que penser, ni à quelle fin cette chose peut venir : c'est mon opinion qu'il y a grande trahison de quelque part. Le roi Pepin fut fort pensif sur cette entreprise. Orson étant monté à cheval pour poursuivre Grigard, en descendit et vint à Grigard; il lui donna tel coup qu'il l'abattit par terre, puis il saillit dessus, lui ôta l'épée et la dague, et lui donna un si grand coup qu'il lui abattit le bras et l'épaule; puis il lui donna un autre merveilleux coup par le corps, qui lui rompit l'échine; alors Grigard s'écria hautement, si bien que chacun l'entendit, en demandant un prêtre pour confesser ses péchés et avoir absolution. Quand les gardes du champ l'entendirent, un chevalier vint incontinent vers Grigard, et lui demanda quelle chose il demandoit. Sire, dit Grigard, faites descendre le noble roi Pepin, car je veux devant tout le monde dire et confesser la fausseté et la trahison de mon cas.

CHAPITRE XIX.

Après que Grigard fut conquis par Orson, il confessa devant le Roi Pepin la trahison d'Hauffroy et Henri contre Valentin.

Quand Grigard vit le roi, il lui cria merci, en disant : Hélas ! sire, j'ai failli contre votre haute magnificence; mais Hauffroy et Henri son frère m'y ont contraint, car pour leur complaire je me suis engagé de prendre Valentin et de le mettre à mort; et j'ai fait tant de diligence, qu'en la forêt je l'ai pris et contraint à tenir prison, jusqu'à ce que par nous il eût été délibéré de quelle mort il devoit mourir.

Quand le roi entendit la vérité, il commanda que Grigard fut pris et pendu, puis il monta à cheval pour aller vers la prison, en laquelle étoit le noble Valentin. Quand Orson s'aperçut que le roi étoit en chemin avec quatre ducs et quatre comtes, dont il étoit accompagné, il alla devant en montrant le lieu ou Valentin fut pris, et il alloit plus fort qu'un cheval ne pouvoit aller; il faisoit tant de gestes sauvages qu'il faisoit rire toute la compagnie, et le roi dit bien souvent : Seigneurs, j'ai une grande joie que cet homme sauvage aime tant Valentin, et sachez que ses manières m'engagent fort à lui vouloir du bien. Le roi l'aimoit beaucoup, et il le devoit faire, car il étoit son propre neveu; mais il n'en savoit rien, et encore ne le saura que par la belle Esclarmonde, sœur du géant Ferragus, qui gardoit la dame Bellissant, par qui la chose fut connue, car ladite Esclarmonde avoit un château dans lequel il y avoit une tête d'airain, qui, par Nécromancie, lui disoit tout ce qui devoit lui advenir. Et cette tête étoit de tel art composée, que jamais elle ne devoit finir à moins que le plus preux et vaillant du monde entrât dans le château; car alors elle devoit perdre son parler et toute sa puissance. Or viendra celui qui y mettra fin, ce sera Valentin, qui prendra la belle Esclarmonde, pour laquelle il endurera de périlleux dangers, comme il sera dit ci-après. Je laisserai à parler de cette matière, et retournerai au roi Pepin, qui va vers la forêt pour sauver Valentin. Enfin il est entré dans la forêt, et va suivant Orson, qui le mène au château; mais

quand ils furent auprès dudit château, ceux de dedans, qui reconnurent le roi, fermèrent les portes, et commandèrent aux portiers, sur peine de leur vie, que nulle porte du château ne leur fut ouverte. Quand le roi vit qu'il ne pouvoit entrer dans ce château sans mettre le siège devant et par force d'armes, il commanda à ses gens d'assaillir vigoureusement la place. Il ne demeura pas longuement, car du bois qu'ils coupèrent et taillèrent à l'entour, ils comblèrent et remplirent tous les fossés, puis ils approchèrent des murs, et à grande force d'armes ils entrèrent dedans, malgré ceux qui défendoient le château.

Alors ils prirent tous les traîtres et les lièrent étroitement, puis ils descendirent aux prisons profondes où Valentin étoit en grande pauvreté, et misérablement détenu. On le tira hors desdites prisons, et ils l'amenèrent au roi Pepin. Quand il vit le roi, il se mit à deux genoux, en lui rendant grâce du grand danger et péril dont il l'avoit délivré. Alors les barons le prirent, en lui faisant grand honneur et grande fête, et lui contèrent comme Orson s'étoit bien combattu pour lui en champ de bataille contre Grigard. Quand Valentin ouït ces nouvelles, il embrassa Orson bien doucement, Orson en fit autant. Il ne faut pas demander si la joie étoit grande entr'eux.

Après cela, le roi commanda que les traîtres fussent menés au bois; et là ils furent tous pendus à un arbre et étranglés sans nulle rémission. Puis le roi Pepin parla à Valentin, et lui dit : Valentin, mon ami, puisque Dieu vous a donné telle grâce d'être hors de la main de vos ennemis, joyeux et délivré en santé, je vous donne le conseil de retourner avec moi, et vous serez sage et bien avisé.

Sire, dit Valentin, pardonnez-moi, car jamais je ne retournerai sans que je sache au vrai qui je suis, et de quels parens suis extrait. Je m'en vais en Aquitaine vers le verd Chevalier, car ainsi je l'ai juré et promis; je prends congé de vous, comme pauvre serviteur, qui toujours veut vous obéir, et servir votre majesté de ma petite puissance. A ces mots se séparèrent le roi Pepin et Valentin. Ainsi je laisserai à parler du roi Pepin, et parlerai de Valentin et Orson, lesquels vont en Aquitaine pour combattre le verd Chevalier, qui ne redoute personne; car ainsi que je vous ai dit, jamais il ne sera vaincu que par un fils de roi, qui jamais de femme n'ait été nourri ni allaité. Ainsi s'en vont ensemble Valentin et Orson vers le pays d'Aquitaine. Alors tout le monde couroit pour voir Orson le sauvage, lequel étoit tout nu et aussi velu qu'un Ours, chacun se retiroit de lui, mais il n'en tenoit compte. Alors Valentin lui fit faire un jaceran de fin acier, de manière qu'il avoit un chaperon qui tenoit tout ensemble. Quand Orson le mit il lui sembloit sauvage, et il l'eût dépouillé volontiers, mais il craignoit trop Valentin, et tout ce qu'il lui commandoit, il le faisoit sans nul contredit.

Quand Orson fut vêtu du jaceran d'acier, il se regardoit avec une orgueilleuse contenance. Or, comme ils passoient leur chemin, Valentin aperçut un fort bel écuyer, qui chevauchoit et pleuroit tendrement. Quand Valentin le vit, il lui demanda : Ami, qui vous fait pleurer; avez-vous trouvé de mauvaises gens, ou des bêtes sauvages? avez-vous peur ou crainte, car de toute ma puissance je vous donnerai confort et aide : Hélas! dit l'écuyer, je n'ai pas peur, mais sachez que la chose qui me fait plaindre, c'est mon maître que j'ai perdu,

le plus preux, doux, courtois et vaillant chevalier qui fût sur la terre; et Valentin lui demanda : comment l'avez-vous perdu? Sire, dit l'écuyer, il est allé en Aquitaine pour combattre le verd Chevalier, pour la plus belle qui fut au monde vivante. Sachez que c'est la plaisante et gracieuse Fezonne; mais jamais nul ne l'aura s'il ne rend le verd Chevalier confus et vaincu au champ de bataille. Or, plusieurs chevaliers et vaillans champions y sont allés, et quand il les a conquis, il les fait pendre à un arbre qui est sur la place, et auquel arbre il y en a déjà de pendus jusqu'au nombre de trente-deux. De nul ne prend à merci tant il est cruel, félon et de mauvais courage. Je crois que c'est un diable, dit Valentin, mais s'il plaît à Jésus, je m'en irai en Aquitaine combattre son corps et éprouver le mien; car j'ai tant ouï parler de la belle Fezonne, que si bientôt je ne meurs par armes, j'en saurai la vérité : Ha! sire, dit l'écuyer, pour Dieu n'y allez point, car vous perdrez votre peine de combattre avec lui, et vous êtes si beau chevalier que je n'en vis jamais un tel; ne perdez pas la vie pour combattre ce diable; car je l'ai vu mettre à mort tant de vaillans chevaliers, que pour vous j'ai grand peur, si contre lui vous entrez en bataille. Ecuyer, mon ami, dit Valentin, j'irai en Aquitaine, et saurai la vérité du verd Chevalier; s'il a mauvaise cause, je combattrai contre lui : mais auparavant si je puis je parlerai à la belle Fezonne, et j'userai de son bon conseil; quand Orson l'entendit, il fit signe à Valentin qu'il étoit envieux de combattre le verd Chevalier et d'aimer Fezonne; quand Valentin l'entendit, il se mit à rire; ainsi les deux frères vont cheminant vers le pays d'Aquitaine. Ils ont tant chevauché qu'ils ont approché de la cité; Valentin la vit de loin, car elle étoit fort haute. Alors il appela un homme qui passoit, et lui demanda : Mon ami, dites-moi qu'elle cité est là devant nous? Sire, dit cet homme, c'est l'Aquitaine. Or, lui dit Valentin, où se tient le verd Chevalier? Et il lui répondit : vers la cité, je crois que vous allez combattre avec lui. Oui, dit Valentin. Ha! sire, dit le bon homme, vous entreprenez une grande folie, car jamais de lui vous n'aurez victoire; montez sur cette petite motte, et regardez un arbre où sont pendus plus de quarante, qui ont été mis à mort par lui. Il n'y a plus que quinze jours d'attente, pour que le duc d'Aquitaine soit contraint de lui donner sa fille, qui est si belle. Ami, dit Valentin, Dieu lui aidera : pendant que Valentin parloit à cet homme, il arriva vers eux un homme ancien en habit de Pélerin, qui avoit une grande barbe toute blanche, lequel avoit bien quatre-vingt ans; c'étoit Blandimain, l'écuyer de Bellissant, qui l'amena au château où étoit le géant Ferragus, comme il a été dit ci-devant. Valentin salua le pélerin, puis il lui demanda : mon ami, d'où venez-vous? Il répondit bien doucement : Sire, je viens de Constantinople, mais je n'ai pu entrer dans la cité, pour un Soudan payen qui tient la ville assiégée. Je n'ai pu faire mon message et m'en retourne; pélerin, dit Valentin, dis-moi du verd Chevalier s'il n'a point finement agi. Nenni, dit le pélerin, et de ce je vous fais bien certain, et je vous donne conseil que vous n'entrepreniez point de le combattre. Valentin lui dit : dites-moi où vous allez. Sire, dit Blandimain, je vais droit à Paris, car au roi Pepin je vais faire un message de par une sœur qu'il a, qui fut long-temps bannie de Constantinople, à tort et sans l'avoir mérité. Or, la dame est en la maison d'un géant, qui doucement la garde, lequel

veut aller en France pour cette querelle, savoir si le roi Pepin y consent, car il connoît la dame de si bonnes mœurs et condition, que pour elle il veut combattre en champ de bataille contre l'empereur de Grèce, qui l'a si indignement chassée. Ami, dit Valentin, je te prie au nom de Dieu tout-puissant que tu retournes en Aquitaine avec nous; et quand je me serai battu avec le verd Chevalier, Dieu me donne victoire contre lui, je retournerai avec toi en France, et pour l'amour du roi Pepin, j'entreprendrai le champ, car je tiens plus à lui qu'à homme qui vive. C'est lui qui m'a servi de père, et qui m'a nourri; ainsi pour faire son vouloir et commandement, je dois bien avoir le courage et la volonté. Sire, dit Blandimain, jamais je n'y consentirai; je vais faire mon message pour la très-honorée et sage dame Bellissant, car elle m'en a donné la charge, et la veux servir loyalement. A Dieu soyez-vous tous, qui de mal et péril veuille vous défendre. Blandimain partit, et prit son chemin vers Paris, et Valentin le regarda bien fort. Hélas! ce n'étoit pas sans cause, il avoit bon droit, et son cœur l'y attiroit, car c'est celui qui longuement et sagement a gardé et sauvé sa mère; mais de cela il ne savoit rien. Ils reprirent leur chemin, et enfin sont arrivés auprès de la cité d'Aquitaine: Valentin regarda la ville, qui étoit fort agréable, puis Valentin aperçut une fontaine et y alla; il descendit de dessus son cheval, puis se coucha sous un arbre qui étoit auprès pour se rafraîchir; car il avoit fort chaud; il se reposa et dormit, et Orson le gardoit. Quand il fut reposé et réveillé, il se releva et monta sur son cheval; mais il vit arriver là un chevalier fier et orgueilleux, qui pour son orgueil étoit appelé l'orgueilleux Chevalier; car il étoit si fier que jamais de sa vie nul n'avoit salué, et il étoit d'une condition telle, que celui qui ne le saluoit pas avoit bataille avec lui, dont il en avoit fait mourir plusieurs. Il vint vers la fontaine et mit pied à terre; Valentin le regarda et ne lui dit mot, puis il avisa Orson qui le regardoit fièrement.

L'orgueilleux chevalier eut du dépit en son cœur; il s'approcha d'Orson, leva le bras et lui donna un tel coup qu'il lui fit sortir le sang de la bouche; mais quand Orson se sentit frappé, il serra le cheval entre ses bras si rudement, que dessous lui l'abattit, puis il prit un couteau qui pendoit à la ceinture dudit chevalier et l'en frappa au corps, tant que le sang en sortit en grande abondance. Et le chevalier qui se sentit navré, s'écria bien haut. Alors Valentin s'approcha et ôta le chevalier d'entre le mains d'Orson, et lui dit: beau sire, vous avez tort de frapper ce pauvre homme, qui ne peut parler. Alors l'orgueilleux chevalier dit à Valentin. Orgueilleux ribaux, pourquoi ne me salues-tu pas? puis il tira un glaive pour le frapper; mais Valentin tira son épée, et lui en donna un si grand coup qu'à terre il l'abattit mort, puis il lui dit: Je vous apprendrai à saluer les gens. Le chevalier orgueilleux étant mort, ses gens dolens et épouvantés, partirent tous vers la cité d'Aquitaine, et y entrèrent et contèrent les nouvelles de leur maître, qui étoit mort; desquelles nouvelles le duc d'Aquitaine fut courroucé, car c'étoit son cousin. Valentin ouït le bruit que les gens faisoient pour la mort du chevalier orgueilleux, qui avoit été tué sur la fontaine. Il monta à cheval, et entra dans la cité; quand il fut dedans, il logea en la maison d'un riche bourgeois; mais quand ils y furent logés, les nouvelles vinrent

au duc d'Aquitaine, que ceux qui avoient occis son cousin étoient logés dans la cité. Il commanda qu'on les lui amenât. Quand il l'eut commandé, les messagers partirent incontinent pour aller quérir Valentin et Orson, lesquels vinrent vers lui. Alors le duc parla en cette manière: Amis, dites-moi qui vous êtes, si vous êtes chevaliers ou non, de quel pays êtes-vous, et quel prince vous servez? Sire, dit Valentin, je suis chevalier, servant au noble roi Pepin de France; chevalier, dit le duc, vous avez occis et mis à mort mon cousin. Il est vrai, dit Valentin, je ne dis pas le contraire, et quand il eût été de mon propre lignage, j'en eusses fait autant; car il étoit orgueilleux et très-fier : il ne daignoit parler ni à grands ni à petits; par son orgueil il a frappé mon compagnon, tant qu'à terre il là fait trébucher, et quand j'ai vu cela, j'ai tiré mon épée, et lui en ai donné tel coup, qu'à terre je l'ai mis à mort. Je suis un étranger, qui suis venu en cette cité pour combattre le verd Chevalier, et pour voir la belle Fezonne, qui est tant renommée; et vous avez fait publier que tous chevaliers viennent. Il me semble de droit, que par tout votre pays on doit aller en sûreté sur les chemins. Quand le duc d'Aquitaine ouït Valentin qui parla si bien, il lui dit : Chevalier, vous avez bien répondu, si mon cousin est mort par son orgueil et fier courage, de sa mort je suis dolent, mais il n'y a point de remède; je vous le pardonne et veux être pardonné : mais au surplus de votre entreprise du verd Chevalier, vous viendrez en mon palais, et y verrez la belle pour laquelle vous êtes venu en ce pays; avec elle vous trouverez quatorze chevaliers venus de divers pays, tout de nouveau, qui pour l'amour d'elle veulent combattre le verd chevalier; allez et saluez ma fille, comme il est de coutume; car il est ordonné que tous les chevaliers qui viennent par-deça pour l'amour d'elle, avant de faire bataille au verd Chevalier, se présentent à elle, et en signe d'amour, ils prennent un anneau d'or : Sire, dit Valentin, je suis prêt de faire ce que l'ordonnance dit. Et d'autre part je suis votre petit serviteur, comme celui qui voudroit obéir de toute sa puissance à vos bons commandemens : Alors le duc monta au château, et Valentin et Orson l'accompagnèrent honorablement; ils entrèrent en la salle où étoient les chevaliers qui accompagnoient la belle Fezonne, et quand Valentin la vit, il alla vers elle en grande révérence, et lui donna son salut, disant tout haut : Dame, dont le renom de beauté corporelle sait contenter et réjouir tous les cœurs, et dont la gracieuse contenance fait resplendir toute noble fleur de chevaliers, que Dieu qui peut tout, vous veuille garder et défendre de reproches, et vous préserver du verd Chevalier, car il n'est pas digne de toucher votre corps. Ma chère et très-honorée dame, qu'il vous plaise savoir que Pepin, le puissant roi de France, nous envoie vers vous, et vous fait présent du plus vaillant et redouté homme qui soit sur terre. Dame, regardez-le, il n'a pas peur de glaive, si aigu ou bien tranchant qu'il soit; s'il savoit bien parler, en tout le monde on ne sauroit trouver son pareil; ainsi vous pouvez être sûre que le verd Chevalier ne pourra résister contre lui, et qu'il le rendra confus et vaincu aussitôt qu'il combattra. Sire, dit la pucelle, au puissant roi de France je rends cent mille mercis, et à vous qui avez pris tant de peines pour moi. Mais dites-moi, je vous prie, pourquoi ne le vêtez-vous

autrement; habillez honnêtement ce vaillant homme que vous amenez vers moi, car il est bien fait de ses membres, bien formé, adroit et hardi, et il me semble que, s'il étoit baigné et étuvé, sa chair seroit blanche et tendre. Dame, dit Valentin, jamais il ne porta de robe, mais l'autre jour par contenance je lui fis faire ce jaceran qu'il a, car c'est la première robe que jamais il porta. Sachez que tout nu et sans nulle vêtement il est venu de Paris, il a la chair dure et forte, et il ne craint ni vent ni froid.

En disant ces paroles, la belle Fezonne regardoit fort Orson, et ainsi que Dieu le voulut, amour et nature aidant, elle fut éprise d'Orson, et entre tous ceux qu'elle avoit vus, elle fut éprise d'amour pour lui plus que pour nul autre, quoiqu'il ne fût pas poli, ni mignonnement vêtu et habillé comme les autres; toutefois on dit communément qu'il n'est nulles laides amours quand les cœurs s'y adonnent. Quand Valentin eut ainsi ouï parler la pucelle, il lui dit: Belle, quant à moi je vous dirai mon cas. Sachez que pour l'amour de vous je suis venu en cette partie, et que j'ai fait serment de ne jamais retourner en France, que je n'aie combattu le verd Chevalier, et éprouvé mon corps contre lui; car pour l'amour de vous je veux endurer la mort, ou vous amener le verd Chevalier vaincu et déconfi.

Hélas! très-noble sire, répondit la belle Fezonne, pour moi n'ayez pas le courage de mettre votre vie à l'aventure, car il n'est pas juste de l'exposer pour celle qui aime mieux un autre que vous. Hélas! trop de vaillans et nobles chevaliers sont morts pour moi, dont le dommage est trop grand. Dame, dit Valentin, pardonnez-moi; car ainsi je l'ai entrepris. Chevalier, dit la belle, bien vous en puisse prendre. Alors elle tira deux anneaux d'or, dont elle donna l'un à Valentin et l'autre à Orson, puis ils allèrent à la table avec les autres quatorze chevaliers ou ducs. Savary les fit noblement servir; mais sur tous ceux qui furent à table, la belle Fezonne jetoit son regard sur Orson, lequel la regardoit avec un désir d'amour embrâsé, et l'esprit d'un ardent et gracieux appétit. Or, pendant que les chevaliers étoient à table, le verd Chevalier vint frapper à la porte pour voir la belle Fezonne, dont il étoit fort amoureux; car le duc lui avoit accordé que par chacun jour il pourroit venir et entrer une fois au château, sans nul contredit, pour voir à son gré la belle Fezonne. Et quand il fut entré, il s'écria hautement; vaillant duc d'Aquitaine, avez-vous des compagnons, qui, pour la belle Fezonne, à mon corps se veuillent employer? Oui, dit le duc, j'en ai encore seize dans ma salle, qui, pour montrer leur prouesse contre vous, sont venus de plusieurs pays en cette terre. Ah, faites que je les voie, dit le verd Chevalier, et que j'entre dans votre salle pour regarder la bonne Fezonne. Entrez, dit le duc, car vous en avez licence. Le verd Chevalier entra dans la salle, et regarda tous les chevaliers qui étoient là. Et quand il les eut regardés, il leur dit en cette manière: Seigneurs, buvez et mangez, et faites bonne chère; car demain sera votre dernier jour, et sachez que je vous ferai tous pendre à mon arbre. Alors Valentin l'ouït, et lui répondit: Chevalier, de dire cette chose vous pouvez vous garder, car aujourd'hui est venu celui qui vous vaincra au champ de bataille. Or Orson entendit qu'on parloit de

lui, et connut que le verd Chevalier étoit celui pour qui la joûte étoit commencée. Il le regarda fort, puis saillit hors la table, et en grinçant les dents, il prit le verd Chevalier par les reins, et le chargea sur son col, comme il eût fait d'un petit enfant. Quand il l'eut chargé, il jeta le verd Chevalier contre un mur si rudement, que tous ceux de la place croyoient qu'il avoit le col rompu. Et quand il l'eut ainsi rué, il s'en retourna à table parmi ses compagnons, et faisoit signe en criant qu'il porteroit sur son col trois hommes tels que le verd Chevalier. Alors tous les chevaliers se prirent à rire bien fort, et dirent : Or, celui par qui le verd Chevalier sera déconfi est venu, et Fezonne perdra beaucoup qu'il ne sait parler; car il est bien digne d'avoir honneur entre tous preux et vaillans.

Quand Fezonne eut bien regardé les manières et contenances d'Orson, elle fut frappée au cœur du dard d'amour, par le plaisir de Dieu, qui enflamma les deux cœurs de telle manière, qu'elle se donna toute à lui, et commença à l'aimer si tendrement, qu'elle oublia tous les autres pour l'avoir pour ami. Et ce n'étoit pas sans cause, si elle étoit éprise de son amour; car il avoit si vaillamment serré le verd Chevalier, qu'à cette heure il l'eût tué devant tous, s'il eût voulu; mais quoique sur lui il eût assez de puissance, il ne lui voulut faire nul mal; car on dit communément que noble courage ne peut mentir; pourtant le verd Chevalier n'attribua pas ce fait à son trop grand courage, et dit tout haut devant la compagnie : seigneurs, cet homme sauvage m'a trahi et déçu, car il est venu à moi sans dire mot : je vous promets et fais savoir que demain au matin je suis homme pour lui repondre, afin que tous les autres y prennent exemple ; en dépit et pour son outrage, je ferai élever un gibet plus haut que tous les autres, qui par moi ont été vaincus, auquel je le ferai pendre et étrangler. Orson aperçut bien que le verd Chevalier étoit mécontent de lui, et qu'il le menaçoit. Il se leva et commença à marmoter, lui faisant signe vouloir avoir bataille avec lui le lendemain, et, en lui signifiant, il prit son chaperon, et en signe de gage le jeta au verd Chevalier, en lui disant : Sire, vous voyez le gage que le sauvage vous jette, si vous avez puissance contre lui, pensez à le relever. Alors le chevalier fut si fort pris d'orgueil et de dépit qu'il ne voulut répondre nul mot; et le duc d'Aquitaine, qui étoit présent, lui dit : Franc chevalier, il y aura grande bataille entre vous et ce sauvage; je me doute fort qu'à lui vous aurez fort affaire, et si vous pouvez avoir victoire sur lui, vous pourrez vous vanter que de tous les chevaliers vous êtes le plus preux et vaillant, que vous ne devez avoir crainte de qui que ce soit; car il vous a bien montré devant tous qu'il est hardi de courage et de cœur. Par mon Dieu, dit le verd Chevalier, vous pourrez tous voir et connoître qu'elle sera sa puissance; car jamais de sa vie en champ ne retournera, et je le ferai pendre au plus haut des autres; à ces mots il sortit du château, et s'en alla reposer en son pavillon; et les autres seigneurs et chevaliers demeurèrent en la salle avec la belle Fezonne, qui firent grande chère et grande joie, et disoient l'un à l'autre, que le verd Chevalier devoit trouver son maître; très grand bruit se fit par la cité d'Orson le sauvage, chacun désira le voir, de manière qu'une si grande multitude de gens vinrent au palais, que pour la presse qui y étoit, le duc commanda qu'on fermât les portes;

quand Orson le sauvage ouït le bruit, il monta aux créneaux, et saillit aux fenêtres pour regarder le peuple. Alors les gens l'aperçurent et se le montrèrent l'un à l'autre, en parlant et devisant de lui en plusieurs manières. Or, la nuit étant venue et le temps de souper, chacun s'assit à table. Et quand le duc fut levé, ils allèrent chacun en leur chambre. Quand Valentin fut couché, il fit signe à Orson qu'il se couchât auprès de lui, mais Orson n'en tint compte, et se coucha par terre, ainsi que de tout temps il l'avoit appris en la forêt, et passa ainsi la nuit. Quand le jour fut venu, Valentin et Orson furent dans la salle devant la belle Fezonne, et avec eux les quatorze chevaliers, qui étoient venus en Aquitaine pour conquérir la noble dame et avoir son amour. Là ils ont tenu conseil ensemble de combattre le verd Chevalier ; car le duc d'Aquitaine lui avoit promis qu'en ce jour il lui livreroit champion. Ainsi parla entre les autres un chevalier de noble sang, et dit : Seigneurs, s'il vous plaît à tous, je suis délibéré de faire le premier champ de bataille contre le verd Chevalier. Cette requête lui fut accordée par tous les chevaliers, et ce chevalier alla s'armer, lequel avoit nom Galeran, et étoit venu de France ; quand il fut armé, il vint devant la belle dame Fezonne, et prit congé d'elle bien joyeusement et en grande révérence ; elle, qui étoit en tout bien apprise, lui octroya congé, en lui disant : Franc chevalier, je prie Dieu qu'il vous veuille conduire et vous préserver de dommage, de manière qu'à grande joie et honneur vous puissiez revenir vers moi. Quand ledit chevalier eut pris congé de la belle Fezonne, il monta à cheval, et s'en alla vers le verd Chevalier ; de si loin qu'il le vit il frappa des éperons, et de fier et cruel courage il courut au chevalier Galeran, et lui donna de si grands coups, que de dessus son cheval il l'abattit à terre, puis de son cheval il descendit et lui ôta son haume de la tête ; il se dit à la merci du verd Chevalier, mais peu lui profita, car sans nulle grâce il lui ôta le harnois et le pendit au haut de l'arbre, ainsi qu'il avoit fait des autres ; la mort de Galeran fit grand bruit parmi la cité d'Aquitaine, car il étoit beau chevalier, et bien loué et prisé de ses compagnons. Or, Orson connut bien que le verd Chevalier avoit mis à mort Galeran, il fait signe des mains qu'il vouloit aller combattre valeureusement ; mais Valentin lui fit signe qu'il se retirât, car il y vouloit aller le premier ; et Orson se retira, parce qu'il craignoit toujours Valentin. Alors Valentin s'arma, puis s'en alla vers la belle Fezonne pour prendre congé d'elle. Il ne faut point demander si elle faisoit de grands regrets, et si elle jetoit des soupirs ardens dans son noble cœur. Hélas! dit la belle Fezonne, mon Dieu, veuillez garder et préserver celui qui est si vaillant chevalier, que pour l'amour de moi il veut mettre sa vie en grand danger. La belle Fezonne regretta fort le gracieux chevalier Valentin, mais sur tous elle aimoit en courage Orson ; et elle en avoit bien cause, car Dieu le fit naître pour qu'il l'épousât. Après il prit congé de la dame, et de toute sa chevalerie : Valentin monta à cheval pour aller combattre le verd Chevalier ; mais chemin faisant il vint un chevalier, qui de la belle Fezonne étoit embrâsé, et lui dit : Sire, ayez un peu de patience, laissez-moi aller le premier. Ami, dit Valentin, je t'en donne congé, va au nom de Jésus ; Chevalier, je prie Dieu qu'il vous veuille donner la force de le conquérir. Ce chevalier avoit nom Tyris,

et étoit natif de Savoie; il prit congé des chevaliers, puis il monta à cheval, et il chevaucha jusqu'au pavillon du verd Chevalier. Et quand il vit Tyris approcher, il sortit hors de sa tente bien fier et orgueilleux, et Tyris lui cria : Sire verd Chevalier, pensez à vous défendre, et montez à cheval, car de par Dieu tout-puissant, qui pour nous souffrit mort, je vous défie. Le verd Chevalier qui entendit Tyris, appela un de ses serviteurs pour avoir son cheval, puis mit le pied à l'étrier, et saillit dessus; il a mis l'écu verd, et a pris sa lance, puis ils se sont éloignés l'un de l'autre. Ensuite ils se frappèrent de telle manière l'un contre l'autre, que le verd Chevalier passa sa lance dans le cœur de Tyris, et l'abattit mort; incontinent le verd Chevalier descendit de dessus son cheval et prit une corde, puis il tira le chevalier Tyris, lui mit la corde au col, et le pendit avec les autres, dont les payens et sarrasins menèrent grande joie; Quand Valentin vit que Tyris étoit mort et à l'arbre pendu, il fut très-fâché de sa mort; il se recommanda à Dieu, désirant sur toutes choses tant faire que de son père et de sa mère il pût avoir connoissance. Et quand il eut fait sa prière à Dieu, il frappa son cheval des éperons, et alla en la tente du verd Chevalier, qui, par la ressemblance d'Orson, bien le connut, et de lui se méfia plus que de nul autre il n'avoit jamais fait. Il appela Valentin, et lui dit : Chevalier, attendez ce que je vous ferai, voyez-vous en cet arbre un verd Blason, allez-le quérir et me l'apportez, où je vous fais savoir que jamais à mon corps n'aurez bataille. Quand Valentin vit que le verd Chevalier, pour apporter le Blason, vouloit s'excuser de combattre, comme vaillant et hardi Chevalier, il fut vers l'arbre où pendoit le Blason; mais il ne le put ôter, dont il fut dolent. Alors il vint au verd Chevalier, et lui dit fièrement : va-t-en quérir ton Blason, car je ne le puis avoir. Maudit soit-il de Dieu, celui qui l'a si fort attaché, et pendu soit celui qui m'a envoyé. Ami, dit le verd Chevalier, je te dirai pourquoi je t'ai envoyé là; saches pour certain que cet écu jadis vint de férie, et par une fée me fut donné; or, il a telle vertu que jamais nul, tant soit-il vaillant et fort, ne pourra l'ôter du lieu où il est attaché, hors celui seulement par qui je dois être conquis et vaincu; pourtant je t'ai envoyé là, car j'avois doute de toi; mais maintenant j'en suis sûr, puisque tu n'as pu avoir ledit Blason ni me l'apporter; et pourtant retourne-t-en au lieu d'où tu es venu, et tu sauveras ta vie, car tu me sembles si beau chevalier, que de ta mort je n'ai nulle envie, de laquelle tu ne pourras échapper, si tu batailles avec moi : et, afin que tu ne penses pas que je te dis ces paroles par fantaisie ou folle illusion, saches que de nul, tant soit victorieux, je ne serai vaincu, sinon d'un homme qui sera fils de roi, et aura été nourri sans être allaité de nulle femme; pourquoi tu peux connoître si tu es tel ou non. De ces nouvelles ouïes, Valentin fut fort dolent et bien pensif. Hélas! dit-il, Dieu tout-puissant, mon cas va mal, si je n'ai secours et confort de votre bénigne grâce, car je sais bien que je ne suis pas tel que ce payen dit; mais, puisque j'ai tant fait qu'ici je suis venu pour faire cette entreprise, jamais je ne retournerai que je n'essaie mon corps à celui qui a fait mourir de si vaillans champions. Alors Valentin appela le verd Chevalier, et lui dit : Beau sire, je vois bien que je ne suis pas celui par qui vous devez être

conquis et vaincu; mais pourtant quoique je sois, jamais je ne partirai d'ici que je n'aie combattu contre vous. Par Mahon, dit le payen, trop grande folie te mène, et il semble que par trahison tu veuilles vaincre et conquérir; mais je te montrerai que ton outre-cuidance tournera à ton dommage. Alors il prit son cheval et monta dessus, puis il appela un valet, qui avoit nom Gobert, et lui commanda qu'il lui apportât une boîte, dans laquelle il y avoit du baume de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont l'oignement est de si grande vertu, qu'il n'est plaie mortelle ni si dangereuse, quand elle en est ointe, qu'incontinent il ne guérisse. Le payen avoit longtempss gardé cet oignement, et de plusieurs dangers l'avoit défendu.

Après ce fait, il frappa des éperons, la lance sur la cuisse, et ils sont venus l'un contre l'autre, et se sont l'un l'autre si fiérement rencontrés de leurs lances, que les pièces en sont volées de toutes parts. Les chevaux passèrent outre, et au retour, il tirèrent leurs épées luisantes pour l'un et l'autre saisir. Valentin fut si preux, hardi et diligent, que de son épée au verd Chevalier il donna si grand coup que le harnois tailla et rompit, et qu'il fit jaillir le sang à grand randon. Quand le verd Chevalier se sentit frappé et navré, il leva son bras, et de son épée frappa Valentin sur la cuisse nu si grand coup que de sa chair lui jeta bas un grand morceau, puis il lui dit: Vous pourrez connoître si je sais jouer de l'épée; car je vous avois assez dit avant, que de mes mains il vous faudroit finir vos jours, si vous entrepreniez le champ contre moi; car j'ai espérance que tantôt je vous pendrai et attacherai à la plus haute branche de cet arbre, pour tenir compagnie aux autres malheureux, qui par orgueil et folie ont souffert la mort.

Payen, dit Valentin, de ce il ne te faut vanter; car tu ne m'as pas encore. Pense à te défendre, car tu auras affaire à moi. En disant ces paroles, les deux chevaliers commencèrent de rechef la bataille, et Valentin frappa un si grand coup que de son écu il lui abattit un grand quartier; et le verd Chevalier frappa sur Valentin de si grande force et puissance, que dessus son heaume il rompit son épée, et du grand coup qu'il donna à Valentin il fut si étourdi, que de son cheval il tomba; mais il fut de courage si vaillant, qu'incontinent il se releva.

Quand le payen vit qu'il se relevoit, il tira un grand couteau pointu et le jeta contre lui; mais Valentin vit venir le couteau et se garda du coup. Alors le verd Chevalier qui se trouva sans glaive, tourna son cheval pour en recouvrer aussitôt. Valentin fut après, et de son épée coupa un des pieds du cheval, tellement que le payen et le cheval tombèrent à terre. Et quand il fut à terre; aussitôt il se releva, vint sur Valentin, et à force de bras, se serrèrent l'un l'autre de toutes leurs forces; enfin la guerre des deux chevaliers fut si fière et merveilleuse, que l'un et l'autre furent très-navrés; mais Valentin, par sa puissance d'armes, donna plusieurs coups au payen, qui ne lui profitèrent pas, car du baume qu'il portoit, il étoit aussitôt sain et guéri comme devant. Enfin ils combattirent si longuement que le jour leur faillit, et ils se sentirent fort travaillés et non sans cause. Dolent et déplaisant fut le chevalier payen, qui n'avoit pu déconfire Valentin, et quoiqu'il fut las, il n'en montroit pas le sem-

blant; mais il dit à Valentin : Chevalier il convient de cesser la bataille; car je vois que vous êtes très las, et d'autre part la nuit s'approche et le jour décline, ce me seroit petit honneur, quand en ce point je vous conquéterois; retournez en Aquitaine vous reposer cette nuit, car vous pouvez bien vous vanter devant toutes gens, que jamais plus vaillant que vous à mon corps ne joûta ; mais demain matin vous pourrez bien dire adieu à vos amis, car jamais vous ne pourrez échapper. Valentin fut joyeux de laisser le payen; car il étoit las et fort navré. Il alla vers son cheval, qui étoit entré en un pré, le prit par le frein, et monta dessus pour s'en retourner. Le duc d'Aquitaine et les barons sortirent à la porte de la cité, et reçurent Valentin honorablement, entre lesquels fut Orson, qui en lui faisant grande chère le prit entre ses bras. Et quand il fut au palais, le duc lui demanda des nouvelles du verd Chevalier. Sire, dit Valentin, il est en son repaire dans son verd pavillon, où il se repose, et il est si puissant et si fort, que je doute que nul, tant soit fort et vaillant, le puisse conquérir, si Dieu par sa grâce ne montre un évident miracle. Valentin, dit le duc, bien avez ouvré, car jamais n'en retourna un qui ne mourût à grande honte par les mains du verd Chevalier : vous avez bien montré que sur tous autres vous êtes chevalier plein de prouesse. Franc duc, lui dit Valentin, de ma prouesse contre lui je ne me peux encore vanter, car demain au matin il doit y avoir entre lui et moi une nouvelle bataille. Or, Dieu me soit en aide et réconfort, car sans lui nul ne peut contre le verd Chevalier, par force corporelle avoir victoire. Après cela Valentin fut désarmé, puis il s'en alla en la chambre de la belle dame Fezonne; il ne faut pas demander si elle fut joyeuse de sa venue, et de ce qu'il étoit retourné. Chacun tenoit grand compte de lui pour sa prouesse et vaillance, il fut prisé des grands et des petits. Et quand il vint à souper, le duc voulut lui faire tant d'honneur, qu'à sa table auprès de lui le fit mettre comme il lui appartenoit. Le souper se passa en devisant de plusieurs choses; après Valentin se retira en prenant congé du duc et des barons, et entra en une chambre secrète pour panser ses plaies; car il étoit bien blessé. Et quand il fut pansé, il se coucha pour prendre son repos. Le verd Chevalier est en son pavillon qui frotte ses plaies de son baume. Je vous laisserai à parler de lui, et vous parlerai de Valentin, lequel est dans sa chambre faisant de grandes plaintes et lamentations.

CHAPITRE XX.

Comme Valentin, par la grâce de Dieu, s'avisa d'envoyer le lendemain son frère Orson, pour combattre le verd Chevalier.

VALENTIN étoit dans son lit, soupirant tendrement et disant : Hélas! vrai Dieu tout-puissant, je vois bien que je ne viendrai pas à bout de mon entreprise, si par votre bonté n'avez pitié de moi, en me donnant secours et aide contre ce payen qui a juré ma perte. Or, c'étoit mon intention, que jamais de ma vie mon cœur n'auroit repos jusqu'à ce que je pusse savoir de quel père je suis engendré, et de quelle mère j'ai été enfanté sur la terre; mais maintenant je connois bien que tout ce que l'homme propose n'est pas chose faite ni achevée, je le puis bien dire; car quand j'entrepris

le champ de bataille contre le verd Chevalier, la fortune me fut trop contraire, puisqu'il est tel que jamais ne sera vaincu, sinon d'un chevalier qui soit fils de roi, et qui n'ait été nourri dans sa jeunesse, ni allaité par une femme. Or, je ne pense pas être fils de roi, ni en telle manière avoir été nourri dans ma jeunesse. Ainsi je ne vois confort en mon fait qui de mort me préserve, sinon d'invoquer et requérir la grâce de mon créateur Jésus, qui de ce danger veuille me préserver, où il faut finir mes jours pitoyablement. Valentin fut toute la nuit en cette contemplation sans prendre repos, et il ne cessa de pleurer sa fortune et douter de son aventure : quand il eut à part soi pensé, par divine inspiration, il s'avisa d'Orson le sauvage, qu'il avoit conquis en la forêt; il pensa qu'il pourroit être secouru par lui, croyant bien que de femme il n'avoit jamais été allaité, et que par aventure il pourroit être avenu qu'une reine l'auroit enfanté dans la forêt; et considérant ces choses, la nuit prit fin, et le jour vint à paroître : ainsi Valentin se leva chargé de tristes pensées et plein de mélancolie, il s'en vint vers Orson, et par signes il lui montra qu'il vêtit ses armes et prit son cheval pour aller combattre contre le verd Chevalier. Ami, dit Valentin, vous ne ferez pas cela; mais je veux que de mes armes vous soyez armé, en portant le Blason qui m'a été donné par le roi Pepin, et vous monterez le cheval que j'ai amené de France : au vouloir de Valentin se conforma Orson, car sur toutes choses il voulut obéir à Valentin et à ses commandemens, comme son sujet et serviteur. Alors Valentin commanda qu'on lui apportât son harnois, et qu'Orson fut armé de la même manière que son propre corps, quand il alla pour combattre contre le verd Chevalier, ce qui fut fait et accompli; car le duc d'Aquitaine, qui fut présent, aida de sa propre main à armer Orson des armes de Valentin, ainsi que plusieurs barons qui y étoient. Orson fut armé, et il fut fort regardé des seigneurs et des barons qui y étoient présens, car il sembloit bien être homme preux et hardi chevalier, plein de grande beauté, haut et bien formé de tous ses membres. Il regardoit le harnois qui reluisoit autour de lui, puis il faisoit signe des bras, que devant qu'il fut midi, il étrangleroit le verd Chevalier entre ses mains devant toute la cour, sans avoir pitié de lui; des mines et gestes que faisoit Orson, tous ceux de la compagnie commencèrent à rire. Quand Orson eut pris congé du duc, il embrassa Valentin, et prit congé de lui, en faisant signe que de rien il n'eût doute, et qu'à son retour mort ou vif il amenera le verd Chevalier; et Valentin en pleurant le recommanda à Dieu en priant dévotement, que contre le payen il put avoir victoire, et ainsi partit Orson; mais avant de monter à cheval, il pensa à la belle Fezonne, dont il n'avoit pas pris congé; il monta au palais et entra dans la salle où elle étoit, accompagnée de plusieurs autres dames et demoiselles. Il courut vers elle et la voulut baiser, de quoi la dame et plusieurs autres des demoiselles se mirent à rire très-fort; car il faisoit signe que pour son amour il alloit combattre contre le verd Chevalier. Et la belle Fezonne, qui de toute grâce étoit remplie, en souriant lui fit signe qu'il se comportât vaillamment, et qu'au retour de la bataille elle lui donneroit son amour.

Ainsi partit Orson et monta à cheval, lequel fut noblement convoyé

par le duc d'Aquitaine, avec plusieurs autres grands Seigneurs, barons et chevaliers, jusques hors la porte. Et quand il fut hors la ville, chacun s'en retourna en priant Dieu qu'il lui voulût donner victoire. Le bruit fut grand parmi la cité, qu'Orson le sauvage alloit combattre le verd Chevalier, de laquelle chose chacun fut fort émerveillé pour la bataille des champions. Or, Orson s'en va chevauchant, vêtu et armé des propres armes de Valentin, pourquoi le verd Chevalier ne le connoîtra jamais : Il ne demeura pas long-temps sans aborder le pavillon du verd Chevalier, et, sans mot dire, il vint le frapper du fer de sa lance, en signifiant qu'il lui baille défiance, de laquelle chose le verd Chevalier eut grand dépit, et jura par son Dieu, que son grand orgueil lui fera humilier avant la fin du jour. Il fut bientôt armé, puis monta à cheval et prit sa lance qui étoit droite, et entra au champ pour combattre Orson : Orson s'éloigna de lui, ils commencèrent à baisser leur lance, et tellement se rencontrèrent l'un l'autre, que les hommes et chevaux des deux parts sont tombés. Quand ils furent bas, tous deux se relevèrent et tirèrent leurs épées pour s'assaillir l'un l'autre vigoureusement; le verd Chevalier, qui fut orgueilleux et plein d'ire, frappa le premier Orson d'un si grand coup, qu'il fendit le cercle d'Orson, le heaume, et abattit un grand quartier de son écu, de telle manière que l'épée qui étoit pesante tomba à terre, et passa outre le harnois, tellement que du coup Orson fut fort navré; mais quand il vit son sang courir avec son harnois, il fut plus fier qu'un Léopard, et orgueilleux comme un lion. Il retourna les yeux, et branlant la tête de son épée, il donna un si grand coup sur la tête du verd Chevalier, qu'il lui fendit des cheveux et jeta une grande partie de la peau à terre, et du coup qui passa le heaume, le verd Chevalier fut navré au bras, tant que le sang commença à courir; mais il ne tint compte de cette blessure, car il prit du baume, dont je vous ai fait mention, et aussitôt qu'il en eut touché sa plaie, elle fut guérie et aussi saine qu'auparavant, ce dont Orson fut émerveillé, et il pensa qu'il ne pourroit avoir son corps, quand sitôt étoit guérie une plaie si grande et si profonde.

Sur cette matière Orson fut subtil et avisé; il jeta son couteau, son épée et son harnois par terre, puis il courut contre le verd Chevalier, et à force de bras l'a tenu et serré tant que sous lui il l'a jeté, et quand il le tint sous lui, il jeta son heaume afin de lui couper la tête. Là le verd Chevalier fut en telle subjection, qu'il fut contraint par force de se rendre à Orson et lui crier merci; mais Orson qui n'entendoit pas son cri n'en fit compte en nulle manière, et il le tenoit si fort que sans nulle rémission à cette heure il l'eût mis à mort si ce n'eût été Valentin qui vit et connut les gestes et mines d'Orson, et à course de cheval il courut vers eux, et quand il fut arrivé, il fit signe à Orson qu'il ne le tuât point.

Alors Orson voyant Valentin, il se retira en arrière, mais il tenoit toujours le verd Chevalier en respect, auquel Valentin dit : Chevalier, vous pouvez maintenant reconnoître que vous n'aurez puissance de vous revancher contre cet homme, pourquoi il vous faut souffrir et endurer la mort, et finir vos jours honteusement, car ainsi que les autres chevaliers ont été par vous déconfits et en ce

haut arbre pendus, tout ainsi vous serez vitupérablement occis et au plus haut de tous les autres attaché. Hélas! dit le verd Chevalier, vous me semblez bien être homme de grande courtoise et grande noblesse, pourquoi je vous prie qu'il vous plaise avoir pitié de moi et me sauver la vie. Payen, dit Valentin, je ne le ferai pas, à moins que vous ne consentiez à reconcer la loi payenne et les faux Dieux que vous adorez, en prenant la foi et créance de Jésus-Christ le Dieu tout-puissant, et recevant le Saint-Esprit, sans lequel nul ne peut avoir de gloire durable. Et quand vous aurez fait cela, vous irez en France au noble roi Pepin, et lui direz que Valentin et Orson vous envoient vers lui comme chevalier vaincu et par eux conquis; j'attends votre avis sur ce fait, en me donnant réponse de votre intention, qui soit certaine. Ami, dit le verd Chevalier, je vous donne telle réponse: dès cette heure je renie, renonce du tout, et délaisse les faux Dieux, et prends pour le demeurant de ma vie pour maître et seigneur, le vrai Dieu, auquel vous avez certaine foi, et en cette foi je veux vivre et mourir; et je vous promets d'aller vers le roi Pepin, comme votre pauvre sujet et prisonnier, au plus bref que je pourrai, et de par vous je me rendrai et me présenterai devant Sa Majesté. Quand le verd Chevalier eut fait le serment et promis d'accomplir les choses susdites, Valentin fit signe à Orson qu'il le laissât lever. Et Orson qui fut sage et bien avisé lui ôta ses armes, afin qu'il ne pût faire dommage. Quand le verd Chevalier fut sur ses pieds, il parla à Valentin, en disant: Sire chevalier, il me semble que le jour passé vous avez bataillé avec moi, que vous deviez aujourd'hui retourner, et celui qui m'a conquis est celui qui au palais du duc Savary contre le mur me jeta. Il est vrai, dit Valentin, la chose est véritable, il ne faut pas mentir; je vous dirai, dit le verd Chevalier, une chose de laquelle je vous prie, envoyez le chevalier qui m'a conquis vers ce haut arbre, et s'il peut ôter l'écu et le Blason, qui y est pendu, je pourrai bien connoître que c'est celui par qui je dois être conquis et vaincu; car de nul autre je ne puis en nul champ de bataille être gagné ni conquis. Valentin fit donc signe à Orson qu'il allât vers l'arbre pour apporter l'écu qui y étoit pendu. Orson tira cette part, et quand il approcha de l'écu, il étendit son bras, et l'écu lui saillit en la main, lequel il apporta au verd Chevalier, et quand il vit qu'Orson avoit apporté l'écu, et que de l'arbre il l'avoit détaché sans force ni violence, il connut que c'étoit celui qui étoit prédestiné pour le combattre et conquêter; il se jeta à terre, et lui voulut baiser les pieds; mais Orson fut sage et bien appris par les signes de Valentin, et ne le voulut souffrir, mais le prit par le bras et le releva. Hélas! dit le verd Chevalier, il vous faut porter honneur et révérence plus qu'à nul homme vivant, car je sais clairement que de tous preux et vaillans chevaliers vous devez avoir le renom entre les autres. Je vous affirme et fais savoir que celui qui m'a conquis est le plus preux, vaillant et hardi chevalier qu'il y ait en tout le monde, et vous devez croire qu'il est fils de roi et de reine, et que jamais de femme ne fut nourri ni allaité, et c'est la vérité, par ma sœur Esclarmonde je le veux prouver, car elle a une tête d'airain, qui lui dit les aventures et fortunes qui peuvent avenir à elle et à tous ceux de sa génération, et cette tête aura durée jusqu'à ce que

le plus preux du monde entre en la chambre où elle demeure, et quand il sera entré, aussitôt elle perdra sa force, et celui-là doit avoir ma sœur Esclarmonde, qui est si belle, pour femme et épouse; noble chevalier, allez-y, j'ai grand désir que vous l'ayez pour épouse, comme le plus preux et hardi chevalier de tout le monde; car tel on vous peut bien nommer, et afin d'avoir meilleure connoissance vers elle, portez-lui cet anneau qu'elle m'a donné en la quittant, et je m'en irai en France vers le roi Pepin me rendre prisonnier, comme je vous l'ai promis; et au retour au château de ma sœur vers vous je reviendrai. Dorénavant qu'il vous plaise que nous soyons bons amis; car de votre compagnie je ne me veux plus séparer. Quand Valentin entendit que le verd Chevalier avoit une sœur qui étoit très-belle, par le vouloir de Dieu tout-puissant, et par l'inclination d'un naturel amour, il fut frappé au cœur et épris de sa beauté, et en devint très-amoureux; il dit adieu, et il n'arrêtera pas qu'il ne puisse voir la belle de qui la beauté est si renommée. Après ces choses le verd Chevalier, qui de la verte montagne étoit le roi couronné, et sous lui tenoit grand pays, fit crier parmi son ost, que tous payens qui étoient venus en son mandement, pour le servir devant Aquitaine, s'en retournassent en leur pays sans endommager en aucune manière la terre du duc Savary. Ainsi partirent tous les payens et sarrasins, qui pour la prise du verd Chevalier menèrent grand deuil. Alors Valentin et Orson le prirent et le menèrent en la cité d'Aquitaine. Et le duc Savary, avec sa baronnie, furent hors les portes en grand honneur à l'encontre d'Orson, qui avoit conquis et vaincu le verd Chevalier. Quand le verd Chevalier fut devant le duc d'Aquitaine et devant toute la chevalerie, il leur dit : Seigneurs, vous devez bien porter honneur et révérence à ce chevalier, lequel par force d'armes m'a conquis et vaincu; et sachez certainement qu'il est fils de roi et de reine, et que jamais de sa vie de femme n'a été allaité; car s'il n'étoit ainsi, jamais il ne m'auroit conquis et vaincu, ce qui étoit dit ainsi par la tête d'airain, que ma sœur Esclarmonde a en sa chambre : assez bien peut on vous croire, dit le duc, car il a bien montré contre vous sa grande prouesse et vaillance, et puisque je connois sa noble hardiesse et son vaillant courage, je veux lui porter honneur et révérence de toute ma puissance. En disant ces paroles, le duc d'Aquitaine avec toute la Cour et le verd Chevalier, qu'Orson menoit prisonnier, entrèrent en la ville, et montèrent au palais, et quand ils y furent, le duc demanda sa fille Fezonne, et lui dit : Ma fille, voici le verd Chevalier, qui pour avoir votre amour, a longuement tenu la plupart de ma terre en sa subjection, et quoiqu'il ne soit pas de notre créance, toutefois la fortune m'étoit contraire, dans la longue attente du secours d'autrui, mon cœur avoit été contraint à accorder cette chose : mais Dieu qui est vrai juge sur ce fait, a voulu y rémédier, de manière que de mon ennemi je suis vengé et venu au-dessus par ce chevalier, lequel pour secourir votre corps, a pris congé du noble roi Pepin. Or, vous pouvez connoître que sur tous les autres il est preux, hardi et vaillant; et je crois que pour vous conquérir, Dieu vous l'a transmis; pourtant ma fille, en vous seule gît mon espérance, espoir et confort de ma vie, avisez et prenez conseil sur ce cas; car ce seroit ma volonté que

vous veulliez celui-ci pour époux, si c'étoit votre consentement et volonté ; car nul ne doit prendre parti qui ne lui soit agréable. Mon seigneur, dit la noble pucelle, vous savez que vous êtes mon père et je suis votre fille, ce n'est pas raison ni droit, que moi qui suis votre sujette, je fasse ma volonté en quelque chose; mais je suis prête à faire en tout votre volonté, et si je voulois faire autrement, je ne montrerois pas que je fusse votre fille, car vous savez bien que vous m'avez promis de me donner en mariage à celui qui pourroit par force d'armes conquérir le verd Chevalier : Or, est venu celui par qui la chose est accomplie en tout ; lequel a rempli et parfait le contenu de votre cri et du mandement que vous avez fait publier ; il est bien juste que je doive le prendre, et que je lui sois donnée; et si je ne le voulois prendre, je ferois annihiler votre intention, qui à jamais seroit contre mon honneur. Fille, dit le duc d'Aquitaine, vous m'avez parlé honnêtement, et votre réponse me plaît. Or, il faut savoir du chevalier s'il vous voudroit prendre pour femme, et s'il en est content, je vous donnerai pour mariage la moitié d'Aquitaine.

Valentin, qui demanda par signe à Orson sa volonté et intention, lequel lui fit signe que jamais ne vouloit avoir autre que la belle Fezonne, et ainsi les deux parties furent d'accord, de laquelle chose tout le monde fut joyeux : le duc fit aussitôt venir un évêque pour fiancer Orson et la belle Fezonne, et il leur fit promettre de s'épouser l'un l'autre pour le temps à venir.

Il ne faut pas demander la fête et la joie qui furent dans Aquitaine, car ce seroit trop long; mais quand Orson eut promis et juré de prendre la belle Fezonne, quoiqu'il ne l'épousera pas, ni à son côté ne couchera jusqu'à ce que par le vouloir de Dieu il sache parler bon langage, et que Valentin aura conquis la belle Esclarmonde, desquelles choses je veux faire mention ci-après.

CHAPITRE XXI.

Comme la nuit qu'Orson fut juré et promis à la belle Fezonne, l'Ange s'aparut à Valentin, et du commandement qu'il lui fit.

Après qu'Orson eut fiancé la belle Fezonne, il y eut grande joie dans toute l'Aquitaine, ceux de l'Assemblée furent joyeux, tous les seigneurs et barons passèrent en joie la journée, et la nuit vint, il fut temps de se reposer. Le duc d'Aquitaine se retira en sa chambre pour se reposer, et les autres s'en allèrent chacun en leur chambre comme il étoit ordonné. Valentin et Orson s'en allèrent dans une belle chambre qui leur étoit apprêtée, et se reposèrent eux deux cette nuit en un beau lit paré. Quand il fut minuit, par le vouloir de Dieu tout-puissant, un ange s'apparut à Valentin, qui lui dit : Valentin, Dieu te mande que demain au matin tu partes de cette terre, et mène avec toi Orson, par lequel le verd Chevalier a été conquis, et sans faire séjour va au château de Ferragus, où tu trouveras la belle Esclarmonde, par laquelle tu sauras de quelle lignée tu es issu, de quel père tu es engendré, et de quelle mère tu fus porté et enfanté ; je te commande au nom de Dieu que devant que ton compagnon épouse la belle Fezonne tu accomplisses et fasses ce voyage; de cette vision Valentin fut en grande pensée et mélancolie, et en grand souci passa la nuit ; quand le jour fut venu, il fit lever Orson, et ils allèrent au

palais en la salle ou le verd Chevalier étoit avec les autres barons et chevaliers, en attendant le duc de Savary. Le duc entra dans la salle; et quand il y fut, le verd Chevalier prit la parole, en le saluant en tout honneur et révérence, et lui dit en cette manière: Franc duc, il est vrai que dans le temps entre vous et moi assigné, j'ai été conquis et vaincu, pour laquelle chose je n'ai le droit de rien demander à votre fille; mais dès cette heure je la quitte, et veux laisser en paix votre pays, comme je l'ai promis: et pour acquitter mon serment, je prie et requiers que vous me fassiez donner le sacrement de baptême, afin que je puisse être plus agréable à Dieu le tout-puissant. Chevalier, dit le duc Savary, vous avez bien parlé, et à votre requête je veux obéir, car à cette heure présente vous serez baptisé. Le duc Savary commanda qu'on fit venir un prêtre pour baptiser le verd Chevalier.

Quand il fut sur les fonds pour recevoir le baptême, Valentin, qui étoit présent, parla devant tous en cette manière: Seigneurs, qui êtes ici présens, s'il plaît au vaillant duc lui donner un nom, c'est que je le prie que ce chevalier soit nommé Pepin, car c'est le propre nom du noble et vaillant roi de France, qui doucement m'a nourri, et qui sur tous princes est le plus vaillant et preux, pourquoi je désire que ce chevalier en porte le nom. A la demande de Valentin consentirent tous ceux qui étoient présents: Le verd Chevalier fut appelé Pepin, lequel nom porta dès cette heure jusqu'à la fin de ses jours; et après qu'il fut baptisé, le duc d'Aquitaine fit venir Orson pour épouser sa fille, la belle Fezonne; mais Valentin dit qu'ils avoient promis et voué, lui et Orson, d'aller en Jérusalem, premièrement, et avant de faire nulle autre chose, après qu'ils auroient conquis le chevalier; et sur cette excuse il leur donna congé, pourvu qu'Orson jurât et promit de retourner en Aquitaine, après qu'il auroit accompli son voyage, et qu'aussitôt son retour, il prendroit pour femme et épouse la belle Fezonne. Quand le vaillant et puissant duc Savary entendit le vœu et la promesse que Valentin et Orson disoient avoir faite d'aller en Jérusalem, il leur octroya volontiers. Alors le verd Chevalier prit congé du duc d'Aquitaine pour aller en France se rendre vers le roi Pepin et tenir sa foi. Et Valentin, avant son départ, lui demanda l'anneau qu'il lui avoit promis, lequel il devoit porter à sa sœur Esclarmonde. Alors le verd Chevalier lui bailla, en disant: Franc chevalier, voyez ceci, et sachez que cette pierre, qui est enchassée dedans, est de telle vertu que celui qui sur lui la porte ne peut être noyé, ou par faux jugement condamné. Valentin prit l'anneau et le mit à son doigt, et ensuite ils partirent, lui et Orson, pour faire leur voyage, et le verd Chevalier partit pour aller en France. Ainsi partirent de la cité les chevaliers, et prirent leur chemin chacun vers sa patrie. Valentin et Orson montèrent sur mer, et à force de voiles, bientôt ils eurent fait grand chemin, car la mer fut douce et ils eurent le vent à gré. Ils demandèrent aux mariniers le chemin pour aller vers le château de Ferragus le Géant, et les mariniers leur enseignèrent, car ils connoissoient bien le lieu, parce que, pour passer le passage, la coutume étoit que tous les marchands payassent le tribut, et ils y menèrent Valentin et Orson, lesquels par dessus toutes choses désiroient fort de trouver le château de Ferragus. Le verd

Chevalier s'en fut vers le pays de France, pour se rendre au roi Pepin; mais premier qu'il arrivât devant le roi Pepin, Blandimain l'écuyer de la reine Bellissant, duquel j'ai ci-devant parlé, qui pa Valentin fut rencontré en habit de pélerin, salua le roi Pepin e grand honneur et révérence. Et quand le roi Pepin le vit en te habit, et la barbe ainsi fleurie, il lui demanda s'il venoit du Saint Sépulcre, ou de quel voyage il étoit pélerin. Franc roi, dit Blandimain, je ne suis point pélerin; mais pour faire plus sûrement mon entreprise, je me suis mis en habit de pélerin; sachez que je suis messager d'une haute et puissante dame, qui par trahison a été exilée de son pays et mise piteusement. Hélas! sire, cette dame, dont je vous parle, est votre sœur, c'est à savoir, Bellissant la franche dame, laquelle à tort par Alexandre, l'empereur de Grèce, a été chassée, et qui languit en pauvreté et misère; vous avez le cœur bien dur, quand pour sa délivrance vous ne voulez vous employer, car vous êtes le plus puissant roi qui soit en toute chrétienté, et si vous vouliez, vous pourriez montrer votre vaillance contre ce faux et maudit empereur, qui sans nulle cause à la noble dame Bellissant votre sœur fait tel déshonneur; car autrement on ne vous devroit pas tenir pour loyal frère. Quand le roi Pepin ouït parler de sa sœur Bellissant, il se mit à soupirer et fort le regarda, car il y avoit bien vingt ans passés que d'elle il n'avoit eu nouvelle. Ami, dit le roi Pepin, dites-moi où est ma sœur, car j'ai grand désir de savoir ce qu'elle fait, et comme elle se porte. Sire, dit Blandimain, je sais bien la vérité, mais je ne puis vous la dire, car je lui ai promis de ne pas dire le lieu où elle est; mais si vous pensez qu'elle soit coupable du fait pour lequel elle est chassée, je vous amenerai devant vous tel homme, qui pour sa querelle contre vous veut se combattre, et, s'il est vaincu, veut être pendu honteusement, et la dame s'oblige de souffrir la mort. Hélas! dit le roi; je suis informé de la loyauté de ma sœur, et ne veux jamais avoir autre expérience que celle du faux archévêque, qui par le bon marchand a été vaincu et a confessé devant tous sa trahison: je sais bien que ma sœur à tort est en exil, je l'ai long-temps fait chercher, mais je n'ai pu en avoir nouvelle ni connoissance, et ce qui me tient le plus au cœur, c'est que ma sœur que j'aimois tant, au temps de sa douloureuse fortune, qu'elle fut chassée par l'empereur de Grèce, à qui je l'avois donnée, étoit enceinte: or, je ne sais de quel enfant elle a pu enfanter, ni de quelle manière elle a pu échapper au danger; car je sais qu'elle n'a pas eu en son besoin le secours qui lui appartenoit.

Sire, dit Blandimain, pour parler de cette matière, sachez que madame Bellissant votre sœur sentit le mal d'enfant en la forêt d'Orléans. Et quand le mal la prit, elle m'envoya en un village quérir une femme qui pût lui prêter secours. Alors je fis la plus grande diligence qu'il me fut possible; mais je ne pus assez tôt retourner, et la noble dame avoit enfanté deux enfans, desquels une ourse sauvage, comme une bête enragée, en emporta un parmi le bois, de manière que la reine Bellissant ne put le sauver et secourir, et ne sut ce qu'il devint; pour elle, qui tant de peine et douleur avoit souffert pour son enfant, je la trouvai parmi la forêt, couchée sur l'herbe, qui sembloit plus morte que vive. Je la levai entre mes bras,

je la reconfortai, et quand elle fut revenue et qu'elle put parler, elle me raconta en soupirant, comme elle avoit perdu son enfant emporté par la bête sauvage, et comme elle avoit laissé l'autre dessous un arbre; quand j'entendis ces paroles, je l'amenai sous l'arbre où je l'avois laissée, mais en cet endroit-là sa douleur redoubla, car elle ne retrouva point l'enfant qu'elle y avoit laissé; ainsi les deux enfans de votre bonne sœur furent perdus dans la forêt, et si vous doutez de cette chose, sire, sachez que je suis Blandimain, celui qui fut donné pour accompagner madame Bellissant, quand par l'empereur elle fut envoyée en exil.

Hélas! Blandimain, dit le roi, votre parler me met en tristesse, quand je ne puis savoir le lieu où demeure ma sœur, ni avoir connoissance de ses deux enfans; mais puisque je ne puis savoir autre chose, dites-moi, s'il y a long-temps que ma sœur enfanta ces deux enfans en la forêt. Sire, dit Blandimain, ce fut le jour même que vous me trouvâtes dans la forêt d'Orléans, et que je vous appris les piteuses nouvelles de l'exil de ma souveraine dame Bellissant votre sœur. Quand le roi Pepin entendit Blandimain, il fut fort pensif en lui-même. Ainsi il se souvint de Valentin qu'il avoit trouvé en la forêt, et pareillement du sauvage Orson, qui par lui avoit été conquis en ce bois, et pour cette cause il fut en mélancolie. Quand il eut bien considéré, il reconnut par le récit de Blandimain, qu'ils étoient fils de sa sœur Bellissant, et il manda la reine Berthe sa femme et plusieurs autres dames de la cour, pour leur annoncer les nouvelles que Blandimain lui avoit apportées. Hélas! dit-il, mesdames, j'ai tenu et nourri longuement en ma maison, ainsi que de pauvres enfans étrangers et inconnus, ceux qui sont fils de roi et reine et mes propres neveux: c'est Valentin, que j'ai trouvé en la forêt d'Orléans, qui par ma sœur Bellissant, au temps de son adversité, y fut enfanté. Et je vous fais savoir qu'Orson le sauvage, qui par Valentin a été conquis, comme je puis entendre, est son propre frère, et sont tous deux enfans de l'empereur de Grèce; de ces nouvelles la reine Berthe fut joyeuse et tous les seigneurs, barons et chevaliers de la cour. Là furent présens les ennemis mortels de Valentin, c'étoient Hauffroy et Henri qui montroient joyeuse chère, mais qui au cœur étoient tristes et dolens; car sur toute chose ils désiroient la mort de Valentin, afin que de Charles, leur petit frère, ils pussent faire à leur volonté, auquel ils furent contraires, comme vous ouïrez ci-après. Or, Blandimain, l'écuyer de Bellissant, fut fort émerveillé quand il ouït parler le roi Pepin, du fait des deux enfans, et il lui demanda: Sire, savez-vous en quelle terre ces deux enfans pourroient être trouvés. Ami, dit le roi, j'en ai nourri un en ma maison, qui est devenu hardi et puissant, et qui a conquis l'autre en la forêt d'Orléans, où il vivoit comme une bête sauvage, et faisoit au pays grand dommage. Et quand il l'eut conquis et qu'ils eurent été long-temps en ma cour, ils ont pris congé de moi, et sont partis pour aller en Aquitaine combattre contre un chevalier, qui se fait appeler le verd Chevalier, et depuis leur départ je n'en ai pu avoir aucune nouvelle. Sire, dit Blandimain, de ce que vous me dites, je crois qu'auprès de la cité d'Aquitaine, j'ai trouvé ces deux enfans, dont je suis fâché qu'il n'ait plû à Dieu que je les puisse connoître,

car de toutes mes douleurs j'eusse eu allégement. Après ces choses le roi commanda que Blandimain fût fêté et servi honorablement de tout ce dont il avoit besoin. Alors Blandimain fut mené entre les barons et chevaliers de la cour, qui en grand honneur et révérence le reçurent et le fêtèrent. Or, ce dit jour, le verd Chevalier, dont j'ai fait mention, arriva à la cour du roi Pepin, qui étoit à Paris. Et quand il fut descendu il alla en la salle royale où étoit le roi Pepin avec les barons et chevaliers; il salua le roi, et lui fit grande révérence. Quand le roi le vit vêtu d'armes vertes, il fut émerveillé, et lui demanda devant tous ses barons et chevaliers, dites-nous qui vous êtes, quelle chose vous amène devant nous, et pourquoi vous portez des armes vertes? Noble et honoré roi, dit le verd Chevalier, sachez que je suis engendré de père sarrasin et de mère payenne.

Il est vrai que, pour avoir pour femme la fille du duc d'Aquitaine, nommée la belle Fezonne, j'ai tenu un an entier le pays et la terre du duc en ma subjection, et à la fin je lui ai donné six mois de trèves, par tel convenant, que si un bon chevalier pouvoit me conquérir et vaincre durant ce temps, je ferois partir mon ost hors de son pays et terre; mais au cas que je ne fusse pas vaincu, il étoit tenu de me donner sa fille, la belle Fezonne, pour femme et épouse. Or, j'ai été devant la cité d'Aquitaine long-temps en attendant tous les jours que je me fusse combattu. Plusieurs vaillans chevaliers sont venus de plusieurs pays, contrées et régions, lesquels j'ai mis à mort et pendus à un arbre, hors seulement deux vaillans chevaliers, dont l'un a nom Valentin et l'autre Orson, qui de son propre harnois vêtu, et portant ses armes, entra dans le champ pour me combattre, je croyois bien que c'étoit Valentin. Et quand Orson fut entré dans le champ, fièrement il me fit signe de défiance. Alors je saillis dehors contre lui, mais peu me valut ma force, car je ne demeurai pas long-temps que par lui je ne fusse conquis et vaincu, et il m'eût ôté la vie, si ce n'eût été Valentin qui accourut à nous, et me fit promettre de recevoir le baptême et croire en Jésus-Christ: il me fit jurer que je viendrois me rendre vers vous comme vaincu, et soumettre ma vie à votre commandement; c'est pourquoi en acquittant ma foi et mon serment de par le chevalier Valentin, à vous je viens me rendre comme à celui qui peut faire de moi à sa volonté, à qui après Dieu appartient de disposer de ma mort ou de ma vie. Donc je me rends devant votre majesté royale, en demandant et espérant votre miséricorde en l'honneur du Dieu de qui j'ai pris la créance; car sachez que je suis chrétien, et que je crois en Jésus-Christ, et dorénavant veux croire de bonne et ferme foi. Et quand je fus sur les fonds de Baptême, en l'honneur de votre très-haute et puissante renommée, je fut appelé Pepin, et Pepin suis maintenant nommé. Quand le roi entendit les paroles du verd Chevalier, il lui répondit doucement devant tous les barons et chevaliers. Soyez le bienvenu vers nous, car de votre venue nous sommes plus joyeux que de nulle autre chose, faites bonne chère pour l'amour de celui qui vers nous vous envoie, je vous en donne assurance: je vous dis devant tous qu'en bref temps je vous donnerai en mon royaume de grandes terres et possessions, quand il vous plaira demeurer à mon service; mais dites-moi où sont les chevaliers qui vous ont conquis? Sire, dit le verd

Chevalier, ils sont en Aquitaine avec le duc Savary, lequel par-dessous tous les autres les aime et tient chers; par les nouvelles de Blandimein et par le verd Chevalier, le roi Pepin eut des nouvelles de sa sœur et de ses deux neveux qu'elle enfanta en la forêt d'Orléans. Pourquoi il a promis à Dieu qu'il ira en Grèce pour dire des nouvelles à l'empereur, et pour faire chercher sa sœur Bellissant, de telle manière qu'elle puisse être trouvée, car sur toute créature il désire fort de la voir.

CHAPITRE XXII.

Comme le Roi Pepin partit pour aller vers l'Empereur de Grèce, porter des nouvelles de sa sœur Bellissant, et comme avant son retour il fit la guerre au Soudan, qui avoit assiégé Constantinople.

Aussitôt que le roi Pepin eut des nouvelles de sa sœur Bellissant, il mit son ost sur les champs en grande puissance; il partit de Paris pour aller à Constantinople vers l'empereur de Grèce, porter les nouvelles de sa sœur Bellissant, comme vous avez ouï. Le roi Pepin fit si grande diligence que bientôt il arriva à Rome, où il fut reçu du pape en grand honneur et révérence, car de la foi chrétienne, sur tous princes, il étoit le défenseur. Un jour, au palais apostolique, devisant avec le pape, lequel lui contoit des nouvelles du Soudan, qui avoit assiégé Constantinople, pendant que de cette matière ensemble ils devisoient, il arriva un chevalier de Grèce, lequel, après qu'il eut salué le pape, le roi Pepin et tous les assistans en grande révérence, lui dit: Saint père, sachez que les sarrasins en grande force et puissance ont assiégé et mis en leur sujétion tout le pays de Constantinople. Ainsi l'empereur de Grèce vous mande par moi, que, pour garder et observer sa foi chrétienne, vous lui envoyez du secours; autrement vous seriez cause de laisser perdre le pays et beaucoup diminuer la foi chrétienne, car sans votre aide et secours en ce grand besoin il n'y peut remédier. Quand le pape ouït les nouvelles, il fut fort déconforté; mais le roi Pepin, qui étoit présent, le réconforta grandement, en lui disant: Saint père, prenez courage et réconfort, si vous voulez me livrer vos gens en nombre suffisant, je les conduirai devant Constantinople, et je ferai tant avec l'aide de Dieu, que je déferai le Soudan et son armée, car je n'ai d'autre désir que de soutenir la foi de Dieu contre les payens. Quand le Pape ouït parler ainsi le roi Pepin, et qu'il connut son courage, il le remercia fort, et lui dit: Franc roi très-chrétien, de Dieu sois béni, car de tous les autres rois tu es le plus puissant en faits et courage; puisque tu veux entreprendre cette chose, je ferai venir du pays Romain des gens à si grand nombre pour t'accompagner, que tu pourras sûrement arriver en Grèce contre les infidèles ennemis de la foi. Alors le Pape fit assembler grand nombre de peuple de tout le pays Romain, et fit crier que tous hommes qui voudroient aller en cette bataille, en l'honneur de la passion de Jésus-Christ, porteroient une croix, prendroient la bénédiction du Pape, et auroient pardon de tous leurs péchés. En peu de temps s'assembla à Rome une grande multitude de peuple, pour passer outre mer avec le roi Pepin, et au départ le Pape leur donna la bénédiction et l'absolution de tous leurs péchés; ainsi le roi Pepin prit congé du Pape, en se recommandant aux prières

de la sainte église, et avec trente mille romains et tous ceux son ost il monta sur la mer. Le vent leur fut si agréable, que peu de temps ils arrivèrent à Constantinople, et virent que Sou Moradin l'avoit de toutes parts environnée et assiégée. Et le Sou avoit amené avec lui vingt rois, pour détruire la chrétienté, et a eux deux cents mille payens, et le Soudan étoit tant craint et douté, que l'empereur de Grèce, accompagné de plusieurs chréti qui étoient dans Constantinople, s'y enferma, et garda si bien la cit que des payens elle ne put être prise. Toujours il regrettoit sa femm Bellissant et se souvenoit du mépris auquel il l'avoit livrée à tort et sa raison; par ses pleurs et lamentations il reconnoissoit sa faute et pen soit qu'elle étoit trépassée, car il y avoit bien vingt ans qu'il n'en avoit ouï de nouvelles; mais bientôt il en ouïra parler par le roi Pepin, qui est arrivé à deux lieues de Constantinople, et y a fait tendre ses tentes et pavillons dans les champs, et mettre ses gens en belle ordonnance. Alors les coureurs de l'ost du Soudan Moradin épouvantés, retournèrent en grande diligence vers son pavillon, et lui dirent tout effrayés : Sire soudan, soyez certain qu'aujourd'hui sur cette terre sont arrivés de Rome plus de deux cents mille bons combattans, pour nous chasser de ce pays. Ainsi avisez sur ce fait, car la chose est certaine, et il y a très-grand péril. Taisez-vous, dit le Soudan, de ce ayez doute, car il n'est pas possible que du pays de Rome tant de gens soient descendus : nous sommes assez puissans pour les attendre en bataille rangée; car j'ai encore espérance que dans peu de temps je mettrai en ma sujétion et obéissance tous les pays Romains et celui de France : Il commanda par ses hérauts que tout son ost fût assemblé, de manière qu'à toute heure ils fussent prêts de recevoir bataille. A ce commandement, payens et sarrasins furent obéissans; de toutes parts ils s'assemblèrent et s'arrêtèrent en un champ grand et large pour attendre les chrétiens. Il arriva que le lendemain matin, le roi et toute son armée furent prêts à assaillir les payens et sarrasins. Alors le roi Pepin manda secrètement par une lettre à l'empereur de Grèce, comme il étoit venu pour le secourir, qu'en toute diligence il fasse mettre en point ses gens dans la cité, et qu'ils saillent sur le champ contre les payens et sarrasins, car en ce jour des Français et Romains ils seront secourus. L'empereur fut joyeux de la venue du roi Pepin, et selon le mandement de la lettre, il fit mettre son ost en point et ses gens d'armes, puis ils saillirent hors de Constantinople pour aller contre les payens et sarrasins, qui attendoient bataille, et quand ils furent sur le champ, il aperçurent les étendarts, bannières, enseignes et l'ost du roi Pepin, qui venoient avec grand nombre de clairons et trompettes, et qui faisoient grand bruit. Les payens virent bien que contre eux venoit une grande puissance de gens; le Soudan appela deux sarrasins des plus vaillans; il leur commanda qu'ils allassent secrètement regarder le nombre de l'ost des chrétiens qui le venoient assaillir, et quand ils auroient fini, qu'ils retournassent vers lui en rendre des nouvelles; les deux sarrasins qui avoient nom, l'un Clairon, l'autre Vandu, montèrent à cheval et chevauchèrent vers le roi Pepin; mais ils n'eurent pas longuement chevauché, que le verd Chevalier les vit sur une petite montagne, et incontinent qu'il les aperçut, il connut bien qu'ils étoient sarrasins.

Alors il frappa son cheval et tout seul alla droit à eux la lance sur la cuisse, comme preux chevalier. Et quand les deux sarrasins le virent approcher, malgré qu'il étoit seul, ils eurent honte de fuir pour lui, et dirent : Par Mahon, ce seroit honte si ce chrétien nous échappoit. Ils ont couché leur lance, et contre le verd Chevalier sont venus à puissance en telle manière que les harnois et le cheval de l'un des sarrasins chut à terre, et, si ce n'eut été Vandu qui secourut son compagnon, le verd Chevalier l'eut occis, mais il se prit au verd Chevalier ; alors Clairon se leva, qui fut navré, il monta à cheval et prit la fuite, laissant Vandu qui l'avoit secouru. Vandu est demeuré, qui au verd Chevalier s'est fièrement combattu, mais peu lui valut sa force, car le verd Chevalier lui a donné tel coup, qu'il lui a rompu la cuisse et lui a ôté la vie, et demeura mort, et son compagnon s'en retourna, qui étoit fort navré. Le roi Pepin vit bien la vaillance du verd Chevalier, et aussi firent les autres barons, de quoi le prisèrent : à cette heure, le roi Pepin fit dresser ses étendarts et bannières, puis il fit sonner trompettes et clairons, et à grande puissance d'honneur, hardis et vaillans de courage, ils ont assailli l'armée du Soudan Moradin. Alors de toutes parts le cri fut si grand, que nul ne le sauroit réciter. Chrétiens et sarrasins saillirent l'un sur l'autre, maintes lances ils brisèrent, tant que d'une part et d'autre beaucoup sont mis à mort.

Là étoit Milon d'Angler, lequel entr'autre vit le roi d'Aquilée, qui faisoit grande destruction des chrétiens; aussitôt qu'il arriva vers lui, d'une hache d'armes jusqu'au menton la tête lui fendit, et à deux ou trois à cette heure il ota la vie ; il fit tant de vaillantes armes, que le Soudan Moradin, qui l'aperçut, cria hautement à ses gens qu'ils assaillissent Milon d'Angler, qui des sarrasins faisoit si grand meurtre. Au commandement du Soudan, Milon d'Angler fut de toutes parts assailli par les payens et sarrasins, et mis en telle position, qu'à son cheval ils coupèrent une cuisse, pourquoi il fut contraint de tomber à terre, et en cet endroit il fût mort et occis, si ce n'eût été le verd Chevalier, qui malgré les sarrasins, se mit en la presse, et tant en abattit, qu'il approcha de Milon d'Angler, et lui bailla un cheval, et le monta dessus. A cette heure le verd Chevalier et Milon d'Angler firent si grande vaillance contre les payens, que ce seroit chose trop forte de raconter leurs grandes prouesses, car nul qui se trouvoit devant eux ne s'en retournoit; la bataille fut dure, et Pepin et ses gens firent ce jour grande destruction des payens : mais, nonobstant leur vaillance, ils eussent perdu le champ, si ce n'eût été l'empereur de Grèce, qui par tout son ost, vaillamment accompagné de l'autre part, fit si fièrement assaillir les payens, que grand nombre à cette fois moururent. Le roi connut bien que l'empereur faisoit d'armes fort grand devoir. Il reprit force et courage, et rallia ses gens, puis il entra en bataille plus ardemment que devant, et ainsi les payens furent des deux parts assaillis fort vigoureusement, et aussitôt que le roi Pepin approcha de l'empereur, il lui dit : Franc prince, vous vous montrez vaillant, car aujourd'hui de votre femme Bellissant vous aurez des nouvelles. A ces paroles l'empereur fut joyeux, et cela redoubla son courage et augmenta sa force ; plus fort que jamais il cria Constantinople, et à ses gens promet grands dons et grandes richesses, pourvu qu'ils soient fort vaillans.

A ces mots il est entré dans la bataille d'un courage si merveilleu
que trop hardi étoit celui qui l'attendoit. Et Pepin d'autre part e
verd Chevalier, qui entrèrent parmi les payens, en frappant sur e
des coups si merveilleux que par-tout où ils passoient, ils faisaient
chemin large par la grande prouesse du verd Chevalier; le Soud
Moradin crut bien le reconnoître, car il étoit frère de Ferragus, ma
comme il savoit que le verd Chevalier étoit payen, il ne se fût p
douté qu'il fut venu cette part. Or, payens et sarrasins furent de cet
heure mis en telles nécessités, que jamais il n'espéroient avoir de mo
répit, et ils prirent tous la fuite. Alors le roi d'Esclavonie, qui fai
soit l'arrière-garde du Soudan, accompagné de cinquante mille hom
mes, saillit sur les chrétiens, en faisant un si grand cri qu'il sembloi
que tout dût fondre; et quand l'empereur et le roi Pepin aperçurent
leur venue, ils virent bien que leurs gens étoient travaillés, et que
les gens du roi d'Esclavonie étoient frais, pourquoi il fut délibéré
entr'eux de ne les attendre pour cette heure. Et après le conseil pris,
l'empereur et le roi Pepin firent sonner trompettes et clairons pour
rentrer dans Constantinople eux et leur armée.

Et quand le Soudan vit que les chrétiens étoient entrés et reculés
dans Constantinople, il fit assiéger la cité de fort près, et tant il y eut
de payens par toute la terre que l'empereur et le roi Pepin étoient dans
Constantinople serrés de telle manière, qu'il ne leur étoit pas possible
d'en sortir. Ainsi ils demeurèrent long-temps en grande sujétion de
leurs ennemis, qui de près les retenoient en désirant leur mort, et
pourchassant la destruction de la foi chrétienne. Je vous laisserai à
parler de cette matière, et vous parlerai des deux frères Valentin et
Orson, qui pour l'amour d'Esclarmonde sont entrés en mer; ainsi
que vous avez oui ci-devant.

CHAPITRE XXIII.

Comme Valentin et Orson arrivèrent au Château où étoit la belle Esclarmonde, et comme par la tête d'airain ils eurent connoissance de leur génération.

Après que Valentin et Orson eurent long-temps navigué sur mer, ils avisèrent une île où il y avoit un château fort et plein de grande beauté. Ce château étoit couvert de laiton clair et reluisant, et par sa grande beauté Valentin pensoit bien que c'étoit le château où le verd Chevalier l'avoit envoyé pour trouver sa sœur Esclarmonde; il alla de ce côté et descendit à terre à une des portes de l'île; quand il fut descendu, il demanda à qui étoit ce château, qui étoit si beau, si poli et bien orné, et on lui répondit que ce château étoit en la garde d'Esclarmonde, sœur de Ferragus, et que par un sarrasin fort riche il avoit été édifié, lequel sarrasin, entre autres nobles excellences qui sont en ce château, fit faire et composer une belle chambre, et sur-tout riche, dont les richesses vous seront ci-après déclarées; et en outre, il fut dit à Valentin que dans cette chambre il y avoit un riche pilier, sur lequel étoit une tête d'airain, qui jadis avoit été par un fée fort subtilement composée par art de Négromancie, et qui étoit de telle nature, qu'elle rendoit la réponse de toutes les choses qu'on lui demandoit.

Quand Valentin entendit la déclaration du château, en son cœur

fut joyeux, car il vit bien que c'étoit le lieu où le verd Chevalier lui avoit dit qu'il trouveroit sa sœur Esclarmonde, qui surpasse toutes les autres en beauté, et étoit de grande vertu et renommée; il n'en demanda pas plus pour l'heure présente: mais ils se mirent en chemin lui et Orson pour aller au château: ils vinrent devant la porte pour entrer dedans, mais ils trouvèrent dix hommes, forts et hardis, qui de jour et de nuit avoient coutume de garder la porte. Et quand ils virent Valentin et Orson, qui vouloient entrer, il leur dirent: Seigneurs, reculez-vous en arrière, car dans ce château nul n'y entre sans le congé d'une pucelle à qui la garde en appartient, qui sur toutes celles du monde est de beauté parée. Ami, dit Valentin, allez vers la pucelle et lui demandez si c'est son bon plaisir de me donner entrée en son château. Alors le portier monta au Donjon du château et entra en la chambre où étoit la belle Esclarmonde, puis il mit le genou à terre, et lui dit: Madame, devant la porte de votre château il y a deux hommes qui veulent entrer, et semblent gens de fier courage et grand orgueil, mais ils semblent à leur manière être gens contraires à notre loi. Or, dites-moi votre volonté, et je répondrai aux gardes de la porte qui vers vous m'envoient, s'il vous plaît de les laisser entrer ou non: Ami, dit la pucelle, descendez en bas, j'irai aux carreaux pour voir quels gens ce sont, et faites bien garder les portes, car je veux leur parler. Le portier descendit, et dit à ses compagnons de bien garder la porte, tant que la dame seroit aux fenêtres pour donner la réponse. Alors Esclarmonde qui fut sage, parut sur un drap de fin or battu, mit les bras sur une fenêtre, où son beau visage brilloit, puis elle dit à Valentin, qui êtes-vous? qui par si grande hardiesse voulez entrer dans mon château, sans licence demander: Dame, dit Valentin, qui parla hardiment, je suis un chevalier qui passe mon chemin; je voudrois bien, s'il vous plaisoit, parler à la tête d'airain, qui à chacun donne réponse. Chevalier, dit la dame, vous n'y pouvez parler, si de l'un de mes frères ne m'apportez certaines enseignes, soit du roi Ferragus ou du verd Chevalier, qui de Tartarie a la seigneurie ou domination; mais si de l'un des deux vous m'apportez enseignes ou certificat, je vous laisserai entrer au château à votre volonté; mais autrement vous ne pouvez entrer que par un pont que je vous dirai, c'est que vous preniez congé du châtelain de cette place avec lequel vous joûterez cinq coups de lance avant d'entrer. Ainsi choisissez lequel vous aimez le mieux, ou d'aller quérir certaines enseignes de l'un de mes frères comme je vous l'ai dit: dame, dit Valentin, faites armer votre châtelain, car j'aime mieux combattre contre lui, et gagner le champ de bataille, que d'entrer en votre château par prières, requêtes ou flatteries. Ainsi parla Valentin à la belle Esclarmonde, et quoiqu'il portât du verd Chevalier enseignes certaines par l'anneau d'or, il aima mieux éprouver son corps à la joûte, que montrer l'anneau qu'il devoit présenter à la belle Esclarmonde. Quand la dame vit la volonté et hardi courage dont il étoit plein, dès cette heure elle fut éprise d'un ardent amour pour lui; elle monta en la chambre où étoit la tête d'airain, et lui demanda: qui est ce chevalier, et quel est son état? par moi vous ne saurez rien, jusqu'à ce que vous l'ayez amené devant moi.

Cette réponse mit la belle Esclarmonde pour l'amour de Valentin

en grand souci, et quand elle eut considéré à part le maintien, beau parler et hardiesse de Valentin, elle fut embrâsée de son amour, plus que de nul que jamais elle eût vu ; vrai Dieu, qui peut être ce chevalier? car sur tous vivans, il est digne d'être aimé, passant tous les autres en beauté corporelle, et si la tête d'airain fait à mon vouloir, jamais autre que lui ne prendrai. Quand la belle Esclarmonde eut dit toutes ces choses, elle manda le châtelain, et lui dit des nouvelles du chevalier qui veut entrer dans le château. De grande folie il est pris, dit le châtelain, car il n'entrera jamais sans éprouver son corps contre le mien, et s'il est si hardi de prendre bataille avec moi, je lui montrerai devant tous clairement que pour votre amour il est arrivé trop tard ; châtelain, dit la dame, puisque d'entrer au château ne lui donnez congé, allez-vous armer, car je vous fais savoir que de lui vous aurez bataille, et j'ai grand doute que trop tard vous vous en repentirez ; je vous conseillerois que vous ne veuilliez mettre votre noble corps en danger. Dame, dit le châtelain, fier et orgueilleux, laissez-moi en paix, car avant qu'il entre, il achètera de son corps. A ces mots partit le châtelain, et alla s'armer, il monta à cheval, et quand il fut monté, il sortit hors de la porte une lance en son poing, grosse et bien ferrée ; la dame étoit aux fenêtres pour regarder la bataille des deux champions, qui dans le champ sont entrés pour s'assaillir l'un l'autre. Et quand Valentin a vu le châtelain, qui de fier courage est venu contre lui, il a baissé sa lance et frappé des éperons. Alors ils se sont rencontrés l'un contre l'autre, et bien que les deux lances sont volées, ils ont repris de nouvelles lances, et si fièrement sont arrivés l'un sur l'autre, que leurs chevaux sont tombés, puis après les champions sont tombés par terre ; mais le cheval de Valentin qui étoit fort et puissant sous son maître se releva. Quand Valentin fut relevé, il dit doucement au Châtelain : relevez-vous et montez à cheval à votre aise, car ce seroit peu de vaillance, si en ce point je vous combattois. Le Châtelain fut fort joyeux et prisa la gracieuseté de Valentin. Il monta de rechef sur son cheval, puis prit une lance et vint contre Valentin ; mais Valentin qui sut à cette heure bien jouer de la lance, lui donna un si grand coup qu'il lui ôta le heaume de la tête et le jeta à terre. Et quand il se vit abattu, et en si grand danger, il dit à Valentin : Chevalier, je ne sais d'où vous êtes né et de quel pays, mais oncques en jour de ma vie plus vaillant je ne trouvai, je veux me rendre à vous et je vous laisserai entrer à votre gré dans le château, qui est si beau et somptueux, par tel convenant que sans mon congé vous ne parlerez à la dame Esclarmonde. De grande folie vous êtes plein, dit Valentin, de dire telles paroles ; car pour l'amour d'elle j'ai passé la mer, et suis venu de ce côté ; quoique jamais je ne la vis, je suis amoureux d'elle plus que de nulle autre dame ; je vous fais savoir que jamais d'ici ne partirai que je n'aie parlé à elle et à la tête d'airain à mon plaisir. Pendant que Valentin et le Châtelain devisoient ensemble, la belle Esclarmonde, qui étoit aux fenêtres, fut fort émerveillée da sa curiosité. Hélas! dit-elle à ses pucelles, qui étoient avec elle, regardez comme ce Châtelain est fou et malheureux, de batailler contre un si vaillant chevalier, qui déjà l'eût occis, si par sa franchise il ne l'eût épargné. Filles, je m'émerveille fort qui peut être celui qui a tant de désir d'entrer en mon château, et en

grande pensée fut la noble Esclarmonde; elle disoit qu'un temps viendroit qu'elle auroit ce chevalier pour ami, car plus elle le voyoit, plus son amour étoit en lui enraciné. Quand Valentin ouït le grand orgueil du Châtelain, il frappa des éperons et si grand coup lui donna dans le corps que tout outre le foie et poulmon la lance lui passa, et l'abattit mort, dont la belle dame Esclarmonde fut joyeuse. Alors elle commanda aux portiers qu'ils ouvrissent les portes, et que Valentin fût amené en la salle parée. Les portiers ont fait le commandement de la dame Esclarmonde, et vers elle ont amené Valentin et Orson son frère: et quand la belle Esclarmonde vit Valentin, elle alla au-devant de lui, et lui dit: Chevalier, soyez le bien venu, car onc plus vaillant et hardi chevalier en mon château je ne vis entrer, vous montrez bien par vos faits que de grande noblesse soyez extrait et descendu; dame, dit Valentin, sachez que mon propre nom est Valentin, et que je suis un pauvre aventurier, qui de ma génération ni de mon lignage n'ai nulle connoissance, ni ne vis onc le père par qui je fus engendré ni la mère qui m'a porté, et aussi ne fit mon noble compagnon que vous voyez ici, car en un bois il fut nourri comme une bête sauvage, là où je l'ai conquis à l'épée vaillamment, et sachez que jamais jour de sa vie n'a parlé plus que vous voyez. Or, j'ai tant fait de chemin à mon avantage, en désirant de bon cœur avoir connoissance de mes parens, que votre grande beauté m'a fait passer la mer et venir en ce pays. En disant ces paroles, Valentin tira l'anneau que lui avoit donné le verd Chevalier; et en souriant doucement, le donna à la belle Esclarmonde, laquelle incontinent le connut bien. Et alors elle dit: Valentin, chevalier beau sire, si vous m'eussiez montré cet anneau quand vous arrivâtes devant mes portes, sans attendre la joûte et mettre en danger votre corps, vous fussiez entré aussitôt en mon château sans contredit; mais vous avez montré la grande noblesse qui est en vous, quand vous avez mieux aimé entrer au château par votre hardiesse et vers moi venir, que de nul autre l'obtenir. Après que Valentin et la belle Esclarmonde eurent ainsi parlé, les tables furent dressés et la pucelle assise. Et Valentin étoit devant, qui ne prit d'autre plaisir, fors seulement à voir celle qui étoit devant lui assise.

Hélas! vrai Dieu, dit-il en son courage, veuillez délivrer briévement mon cœur de cette douloureuse détresse, pour l'amour de cette dame, dont je suis au cœur si profondement atteint, que jamais en nul jour de mon vivant, ne fus en telle mélancolie. Hé! Dieu, elle est pleine de beauté, et remplie de grande bonté, les yeux verds, rians et brillans, le front clair, poli, la face vermeille, et tous les autres membres de son corps si bien compassés.

Or, je suis si ardemment épris de son amour, que la mort me seroit plus agréable que de faillir à accomplir et faire cette chose. En cette manière se plaignoit Valentin pour l'amour de la belle Esclarmonde, qui d'autre part regardant souvent le chevalier pour sa beauté, et changeant de couleur, perdoit manière et contenance. En cette grande mélancolie et le plus honnêtement qu'ils purent maintenir leur contenance, le chevalier et la dame passèrent le dîner. Et quand les tables furent ôtées, Esclarmonde prit Valentin par la main, et lui dit: Ami, vous avez tant fait que vous allez entrer en ma chambre se-

crète, en laquelle vous verrez la tête d'airain, qui de votre lignage vous dira bonnes nouvelles et certaines.

Or, venez-vous-en avec moi, et amenez votre compagnon, car j'ai grande envie d'ouïr la réponse qui par la tête d'airain vous sera donnée. Le noble chevalier Valentin fut très-joyeux, quand il ouït la belle dame Esclarmonde parler ainsi.

Ils sortirent de table, et s'en allèrent vers la chambre où étoit la tête d'airain, très-richement ornée. Et quand ils furent à la porte pour y entrer, ils trouvèrent à l'une des parts un merveilleux et fort horrible vilain, très-grand et bossu, qui sur le col portoit une massue de fer, fort pesante, lequel vilain sembloit avoir été rebelle et plein de grand courage. Et de l'autre part de la porte, il y avoit un très-grand lion, fier et orgueilleux; tous deux étoient en tout temps ordonnés pour empêcher que nul n'entrât en la chambre sans le congé de la dame, et sans combattre le vilain et le lion. Quand Valentin aperçut le lion et le vilain, qui se dressèrent contre eux pour défendre la porte, il demanda à la belle Esclarmonde, ce que cette chose vouloit dire et signifier. Seigneur, dit la belle Esclarmonde, ces deux que vous voyez ici, y sont pour garder la porte, et nul ne peut entrer qui contre eux ne combatte, pourquoi plusieurs sont morts sans passer outre. Et au regard du lion, il est de telle nature, que jamais à fils de roi il ne fera outrage. Belle, dit Valentin, je ne sais ce qu'il en arrivera: mais je me mettrai en la garde de Dieu, et m'y confiant je combattrai le lion. Alors il s'approcha de la bête orgueilleuse, et à force de bras l'embrassa par le corps; mais aussitôt que le lion le sentit, il adora le corps de Valentin, le laissa aller, et fut courtois et doux sans lui faire outrage. Et Orson de l'autre part assaillit le vilain, et avant qu'il eût levé la massue de fer, il le saisit par le corps si rudement que contre le mur il le jeta, puis lui ôta la massue de fer et lui en donna un si grand coup qu'il l'abattit à terre, de telle façon que si ce n'eût été la belle Esclarmonde, le vilain eût été tué sur la place, et ainsi fut vaincu le vilain et le lion conquis par les deux chevaliers, puis la porte fut ouverte, et ils entrèrent dans la chambre, qui de toutes richesses mondaines fut parée, car elle étoit peinte de fin or et azur par dedans, semée et ornée de rubis et saphirs, sans les autres ornemens; par-tout la tapisserie de drap de fin or fut tendue et couverte de toutes parts d'émeraudes et diamans, grosses perles, et de toutes sortes de pierres précieuses; en cette chambre il y avoit quatre pilliers de jaspe fort riches et édifiés de subtil ouvrage, desquels deux étoient jaunes plus que fin or, le troisième plus verd que l'herbe en mai, le quatrième plus rouge que charbon enflammé: entre les pilliers il y avoit une armoire plus riche qu'on ne pourroit dire, en laquelle étoit la tête d'airain sur un riche pillier richement enclose: Valentin ouvrit l'armoire et regarda la tête en la conjurant de lui dire la vérité sur son fait et son état. Alors parla la tête si hautement, que chacun l'ouït et l'entendit, en disant: chevalier de grande renommée, je te dis que tu as nom Valentin, le plus preux et vaillant qui onc en nul jour du monde céans entra, et qui est celui à qui la belle Esclarmonde a été donnée et doit appartenir; jamais autre que toi ne l'aura. Tu es fils de l'empereur de Grèce et de la belle Bellisant, sœur du roi Pepin, qui par lui de sa terre à tort fut chassée; ta mère

est en Portugal, au château de Ferragus, lequel l'a gardée l'espace de vingt ans. Le roi est ton oncle, et ce compagnon que tu mènes avec toi est ton propre frère, et vous deux fûtes enfantés de la gracieuse reine Bellissant en la forêt d'Orléans, en douloureuse détresse. Et quand la reine vous eut mis sur la terre, ton compagnon lui fut emporté par une ourse sauvage. Et par elle il a été nourri au bois sans aide ni confort de femme, et toi tu fus ce jour trouvé en la forêt par le roi Pepin, qui, sans te connoître, doucement t'a fait nourrir, et ainsi je te dis, que ton propre frère, qui est ici présent, ne parlera jamais jusques à ce que tu lui aies fait couper le filet qu'il a sous la langue. Et quand tu lui auras fait couper, il parlera clairement et pourra être ouï de tous : or, pense de bien faire comme tu as commencé, et tout bien viendra : car puisque tu es entré en cette chambre, mon temps est achevé, et jamais à nulle créature je ne donnerai réponse. Quand la tête d'airain eut dit ces paroles, elle s'inclina et perdit le parler, et onc depuis par elle parole ne fut proposée. Alors Valentin, qui fut ravi de joie, vint à son frère Orson, et en pleurant le baisa tendrement. Et Orson l'embrassa et accola, en jetant grand soupir et gémissement. Hélas! dit Esclarmonde à Valentin, franc chevalier courtois, dois-je être joyeuse de votre venue ; car par vous je suis mise hors de souci et de fort martyre, ayant depuis plus de dix ans passé mon temps languissant en attendant à qui je devois être donnée. Or, vous êtes celui que je vois clairement, car par nul autre la tête d'airain ne devoit perdre son parler, et puisque par votre venue sa raison et éloquence est finie, je me donne et m'abandonne à vous comme à mon parfait et loyal ami, et celui à qui je dois par droite raison être octroyée et donnée. Et dorénavant je vous promets de cœur, de corps, de bien, de ma pauvre puissance vous servir loyalement et faire votre plaisir. Belle, dit Valentin, de votre bon vouloir humblement je vous remercie ; c'est bon droit et raison, que sur toutes choses je vous serve et honore ; car devant Aquitaine vous me fûtes donnée par le verd Chevalier, votre frère, lequel par moi et mon frère Orson fut conquis et vaincu, et quand il sera de votre plaisir de prendre la foi et la créance que le verd Chevalier a prise, c'est à savoir, la loi de Jésus-Christ, sans laquelle nul ne peut avoir durable salvation. Sire, dit la pucelle, je le veux bien, car de tout mon courage je suis prête à toujours vous plaire, et obéir à vos commandemens plus qu'à nul vivant. Et ce jour parmi ses gens fut de grande joie; ils disoient l'un à l'autre que le chevalier étoit venu, à qui la belle Esclarmonde devoit être donnée, et par qui la tête d'airain avoit perdu la parole.

La renommée de Valentin fut si grande, que partout le pays d'environ le peuple en fut réjoui ; mais la grande joie de Valentin et de la belle Esclarmonde, par la trahison de Ferragus le géant, fut bientôt changée en pleurs et tristesse, ainsi que je vous le dirai ci-après.

CHAPITRE XXIV.

Comme par un Enchanteur, nommé Pacolet, le géant Ferragus sut des nouvelles de sa sœur Esclarmonde et de Valentin, et de la trahison de Ferragus.

En ce château de plaisance, Esclarmonde avoit un nain qu'elle avoit nourri dès son enfance, gardé et mis à l'école ; il avoit nom Pa-

colet et étoit plein de grand sens et subtil, lequel à l'école de loye avoit tant appris de l'art de Nécromancie, que par-dessus tous les autres c'étoit le plus parfait; de manière que par son enchantement il fit et composa un petit cheval de bois, en la tête duquel il avoit mis une cheville artificielle, qui étoit tellement assise, que toute fois qu'il montoit sur son cheval pour aller quelque part, il tournoit la cheville du côté où il devoit aller, et il se trouvoit en la place et sans danger, car le cheval étoit de telle façon, qu'il s'en alloit par l'air aussi vîte, et plus légèrement que nul oiseau; ce Pacolet, qui au château d'Esclarmonde avoit été nourri, regarda tout le jour et considéra les manières et façons du noble chevalier Valentin. Alors il résolut d'aller en Portugal, conter au roi Ferragus l'entreprise de Valentin et sa venue. Il alla à son cheval de bois et monta dessus, puis tourna la cheville vers le Portugal, et aussitôt le cheval de bois monta en l'air, et tant alla que cette même nuit il arriva en Portugal, et conta les nouvelles au roi Ferragus; quand il entendit parler Pacolet l'enchanteur, il fut triste et dolent de voir Valentin le noble chevalier, qui devoit avoir sa sœur Esclarmonde, et de ce qu'elle devoit donner son amour à un chevalier chrétien. Il jura son grand Dieu Mahon qu'il en prendroit vengeance; mais devant Pacolet il ne montra pas sa volonté, car un homme qui pense trahison, tient toujours la chose secrète pour mieux parvenir à son intention. Ainsi fit Ferragus, qui dit à Pacolet l'enchanteur : Ami, retourne vers ma sœur Esclarmande, et dis au chevalier qui la doit prendre en mariage, que je suis joyeux de sa venue, et que dans bref temps j'irai voir ma sœur pour faire ses nôces, accompagné de plusieurs nobles barons, et je leur donnerai de ma terre et seigneurie si largement qu'elle en sera bien contente. Sire, dit Pacolet, je ferai volontiers le message tel que vous me l'avez dit : alors il vint à son cheval et monta dessus, puis tourna la cheville, s'éleva en l'air, et chevaucha si légérement, qu'il arriva au château d'Esclarmonde, et quand il fut venu, il salua courtoisement la dame, puis lui dit : Madame, je viens du Portugal, où j'ai vu votre frère Ferragus, lequel sur toutes choses est fort joyeux du vaillant chevalier Valentin, que vous devez avoir pour mari; sachez qu'en bref il vous viendra voir avec belle compagnie, pour faire en grand triomphe vos nôces et mariage avec le chevalier Valentin. Ah! Pacolet, je ne sais ce qu'il en viendra; mais je doute en mon cœur que mon frère Ferragus ne pense à quelque trahison, car je sais que jamais il n'aimera chevalier de France, homme qui tienne la créance de Jésus-Christ; d'autre part je suis fâchée de n'avoir su ton départ, car tu te fusses enquis d'une chrétienne, qui depuis long-temps demeure avec la femme de mon frère Ferragus. Dame, dit Pacolet, tantôt j'y retournerai, et demain avant midi vous en saurez des nouvelles. Alors Valentin dit : vous ne pouvez faire cela que par l'art de l'ennemi : Esclarmonde dit à Valentin : laissez-le faire son métier, car il est si bien appris dans son art, qu'il fait plus de cent lieues par jour. Quand il entendit que Pacolet savoit jouer de tel art, il en fut émerveillé, et pensa long-temps en lui-même d'où ce pouvoit venir; après il appela Orson et le fit venir devant Esclarmonde, et à cette heure ils lui coupèrent le filet qu'il avoit sous la langue. Après cette opération, il se mit à parler fort distinctement. Alors il leur dit comme il avoit

été long-temps en la forêt nourri par l'ourse sauvage. Ils connurent bien que la tête d'airain leur avoit déclaré leur fait et la vérité certaine. En paroles ils s'entretinrent longuement: Esclarmonde écoutoit volontiers parler Orson, qui racontoit plusieurs nouvelles. Quand vint le lendemain matin, Pacolet l'anchanteur se trouva dans la salle devant le chevalier Valentin, et lui dit: Sire, je viens de Portugal, et j'ai vu votre mère, qui est chrétienne, et croit en J.-C. Ami, dit Valentin, sois le bien venu, car c'est la chose que je désire le plus d'ouïr parler d'elle, et mon plus grand désir est de la connoître; car tout le temps de ma vie en grandes peines et douleurs je l'ai cherchée. Ami, dit Esclarmonde, prenez réconfort, et si mon frère vient ici, vous et moi nous irons en Portugal; là vous verrez votre mère que vous avez tant désirée. Dame, dit Pacolet, sachez de certain que votre frère le roi Ferragus, en peu de temps viendra vers vous, car je lui ai ouï dire. Hélas! dit la dame Esclarmonde, je crains bien en mon cœur que mon frère Ferragus ne fasse une chose qui soit tournée contre notre joyeuse entreprise; car j'ai fait un songe fort merveilleux, qui me donne du souci et de la crainte. La nuit, quand je devois reposer, j'ai songé que j'étois en une eau profonde, en laquelle j'eusse été noyée, si ce n'eût été une fée qui me retira hors de l'eau; puis il me fut avis que je vis un Griffon sortir d'une nuée, lequel de ses ongles aigus et poignans, me prit et m'emporta si loin que je ne savois où j'étois arrivée. Ah! ma mie, dit Valentin, pour ce songe ne prenez de mélancolie; qui voudroit en son songe croire, auroit trop à souffrir: Il est vrai, dit la dame Esclarmonde, mais je ne m'en puis garder. A ces mots la belle Esclarmonde et Valentin entrèrent en un beau verger, lequel de toutes herbes et de toutes fleurs étoit bien garni. En ce verger ils furent longuement à parler de leurs amours. Il arriva que ce même jour le géant Ferragus, plein de trahison, étoit arrivé au château de la belle Esclarmonde. Quand la dame sut qu'il étoit arrivé, elle s'en alla vers lui pour lui faire la révérence, il lui dit doucement: Ma sœur, sur toutes créatures vivantes, j'avois désir de vous voir: or, dites-moi, je vous prie, quel est le chevalier qui doit vous épouser: Beau frère, ici vous pouvez le voir. Alors s'approcha Valentin, et se saluèrent l'un et l'autre courtoisement. Chevalier, dit Ferragus, soyez bien venu par deça, pour prendre ma sœur en mariage; car ainsi que mon frère le verd Chevalier vous a envoyé par déça, après que par vous il a été conquis, et qu'il a pris la créance de Jésus-Christ, aussi ai-je la volonté et singulier désir de recevoir le baptême, et prendre votre créance.

Sire, dit Valentin, de votre vouloir Jésus soit remercié, car pour faire le sauvement de votre ame, et acquérir gloire éternelle, c'est le principal chemin. Hélas, Valentin pensoit que le traître Ferragus disoit vrai, et que, sous de telles paroles, il avoit quelque sainteté et loyauté pour la foi chrétienne; mais au contraire, il lui préparoit une trahison mortelle.

Quand le géant Ferragus eut ainsi parlé, Valentin lui dit: Sire, on m'a raconté que dans votre maison, depuis l'espace de vingt ans environ, vous tenez une chrétienne, que de tout mon cœur je désire voir; c'est ma mère, et se nomme Bellissant, sœur du roi Pepin et femme de l'empereur de Grèce.

Vous dites vrai, dit Ferragus, mais afin que vous soyez mieux informé d'elle, vous viendrez en Portugal pour la voir; et quand vous lui aurez parlé, vous pourrez savoir si c'est elle que vous demandez. Grand merci, dit Valentin; car si tel plaisir vous me faites, de ma puissance je ne vous desservirai. Alors Ferragus cessa de parler, et, pour accomplir sa trahison, il alla en la chambre de sa sœur Esclarmonde, et avec l'air de bon amour, il lui dit: Ma sœur et ma seule espérance, je désire sur toute chose votre honneur, je suis fort joyeux en mon cœur de ce que vous avez trouvé si puissant chevalier pour époux; et pour sa grande vaillance, je veux que vous et lui veniez avec moi en Portugal, afin que de toute ma puissance je puisse en triomphe et réjouissance faire le jour de vos nôces, ainsi qu'il appartient. Quand Ferragus eut ainsi parlé à sa sœur Esclarmonde, il fit appareiller ses vaisseaux et navires, et monter ses gens sur mer; puis il manda Valentin, lequel fut bien joyeux d'aller en Portugal avec sa mie la belle Esclarmonde, car ils pensoient bien que le géant Ferragus les menoit tous par-delà pour leur faire honneur; car il avoit promis de se faire chrétien, lui et tous ceux de sa cour, c'est pourquoi Valentin et Orson son frère furent trahis; car aussitôt que le maudit sarrasin fut en pleine mer, et qu'il eut Valentin en sa sujétion, il pensa que jamais il ne lui échapperoient sans recevoir la mort; mais à l'entrée de la mer il leur montra beau semblant, et par fausses paroles et promesses il les fit venir avec lui. Mais quand ce vint vers la nuit, que ces chevaliers devoient aller se reposer, le traitre Ferragus les fit secrètement et par trahison, prendre dans leurs lits et lier étroitement, et il leur fit bander les yeux, comme à des gens qui sont condamnés à mort. Quand la belle Esclarmonde vit son mari Valentin pris et lié, elle en eut grand deuil, et se mit à pleurer, disant: Hélas! chevalier Valentin, notre joie est en peu de temps tournée en deuil et tristesse; vous avez acheté mon amour trop chèrement, s'il faut que pour moi vous deviez souffrir la mort, mieux aimerois que pour vous je n'eusse été née; car en peines et travail vous m'avez conquêtée, et en deuil et tristesse je vous serai ôtée; c'est acheter l'amour trop cher, quand il faut que pour aimer loyalement, vous enduriez la mort sans l'avoir méritée. Hélas! je dois bien soupirer et pleurer, quand il faut que pour mon amour, le plus vaillant, le plus hardi et le plus noble du monde soit honteusement livré. Ha! Ferragus, mon beau frère, trop mal vous agissez; car vous avez trahi et déçu le plus vaillant chevalier; s'il faut que pour moi à mort il soit livré, jamais jour de ma vie ne soit, et mes jours j'abrégerai et y mettrai fin, je vous fais savoir, que si vous faites mourir les deux chevaliers, vous en aurez un vilain reproche, pourtant laissez-les, car à leur mort vous ne pouvez avoir profit; et si vous voulez leur donner la mort, faites-moi premier jeter dans la mer, car je ne pourrois vivre et voir devant mes yeux si vaillans et preux chevaliers, sans avoir fait offense, être mortellement punis. La dame Esclarmonde fut au cœur si profondément atteinte et navrée, qu'elle se fût de ses mains donné la mort et en la mer jetée pour se noyer. Alors Ferragus son frère la fit garder par ses barons, et commanda qu'on la gardât en telle manière, qu'un seul mot elle ne pût dire aux prisonniers; et ainsi demeura Esclarmonde en pleurs et piteux soupirs. Valentin

et Orson furent tenus étroitement liés par les sarrasins; ils réclamèrent Dieu dévotement, que de ce danger ils pussent échapper. Hélas! dit Valentin, la fortune m'est bien contraire, et à mon besoin perverse et déloyale; j'ai toute ma vie usé ma jeunesse en peines et travail pour trouver et acquérir la connoissance dont je suis extrait, et des père et mère qui m'ont mis au monde; et maintenant, quand je suis prêt de sortir de la douleur et la convertir en joie, que de ma chère mère que j'ai tant désirée, j'espérois avoir des nouvelles et certaine connoissance, en pensant être assuré de ma parfaite entreprise; mais je suis malheureusement tombé entre les mains de mes ennemis, qui sont envieux de ma vie, et désirent ma mort. Hélas! bon frère Orson, notre pensée et intention est bien changée et renversée en peu de temps, car jamais nous ne verrons parens ni amis; ainsi se plaignoient Valentin et Orson. Les sarrasins démenoient fête et joie, et ils naviguèrent tant qu'ils arrivèrent en Portugal au château de Ferragus. Quand la reine Bellissant ouït dire que Ferragus avoit amené deux chrétiens prisonniers, elle sortit hors de sa chambre pour aller les voir. Quand elle vit Valentin et Orson, qu'elle ne connoissoit pas, elle leur demanda, enfans, de quels pays êtes-vous, et en quelle terre êtes-vous nés? Dame, dit Valentin, nous sommes du pays de France, près de Paris. Quand Ferragus vit la reine Bellissant qui parloit aux enfans, il lui dit fièrement: Madame, cessez ce langage, et vous en allez en votre chambre, car jamais ils ne verront homme de leur langage; je les ferai mourir dans ma prison, s'ils ne croient en Mahomet, mon Dieu tout-puissant: il appela le geolier, lui commanda que les deux prisonniers fussent mis au plus profond de la prison, et qu'on ne leur donnât à boire ni à manger fors du pain et de l'eau: là furent des sarrasins qui frappèrent les deux enfans de gros bâtons et des poings, sans en avoir pitié pas plus que des chiens, et ils les descendirent en une fosse pleine d'ordures. Quand ils furent en prison, ils se mirent à genoux criant Dieu merci, en le priant que de leurs péchés il leur voulût faire pardon, car jamais ils ne pensoient sortir de ce lieu. Après que Ferragus eut fait ainsi emprisonner Valentin et Orson, il monta en son palais, et fit amener devant lui la belle Esclarmonde, qui tendrement pleuroit et dont la face étoit toute arrosée des larmes qui tomboient de ses yeux. Ma sœur, dit Ferragus, laissez vos pleurs et prenez courage; car par mon Dieu Mahon, trop longuement vous avez cru la tête d'airain, quand vous voulez épouser et prendre en mariage un étranger hors de notre créance: vous avez le cœur trop variable, quand vous voulez aimer celui qui de votre frère le verd Chevalier s'est montré l'ennemi mortel, il vous appartient d'avoir un homme plus digne et de plus haut lignage; si vous voulez me croire et faire ma volonté, je vous donnerai pour mari le puissant roi Trompart, et par lequel vous pourrez être tout le temps de votre vie chèrement honorée, c'est pourquoi oubliez les deux chevaliers Français et n'y ayez plus de foi, car je les ferai pendre et étrangler. Frère, dit Esclarmonde, il me convient d'obéir à votre commandement, car il faut abandonner la chose qu'on ne peut avoir. Après ces paroles, Ferragus s'en alla; la reine sa femme entra dans la salle, et reçut en grand honneur et révérence la belle Esclarmonde, en lui disant: Ma sœur, soyez bien venue céans, car j'avois grand désir de vous voir;

Dame, dit Esclarmonde, cent fois je vous remercie, mais sachez combien je suis dolente des deux chevaliers chrétiens, que mon frère Ferragus, sous l'ombre d'assurance et loyauté a fait passer la mer, puis les a mis dans une prison obscure, et par grand dépit leur a juré la mort, s'ils ne veulent renoncer à leur loi. Hélas! ma chère sœur, il est vrai que des deux chevaliers j'en devois avoir un en mariage, qui sur tous les hommes vivans est le plus beau, le plus vaillant et le plus hardi, qui par force d'armes conquit mon amour: veuillez me conseiller, madame, je vous en prie, car j'en ai bon besoin, et qu'il vous plaise me montrer la chrétienne que vous avez en cette maison si longuement gardée : Belle-sœur, dit la reine, ici vous pouvez la voir. Alors parla la reine Bellissant, et dit: madame que vous plaît-il ? dites votre volonté; car j'ai grand désir de vous ouïr parler. Hélas! amie, je vous apporte des nouvelles dont vous serez fort joyeuse, et bientôt après dolente; sachez que de votre état et de votre vie je connois la vérité certaine, car vous êtes sœur du roi Pepin, et femme de l'empereur de Grèce, qui à tort et sans raison vous a bannie et chassée de son royaume, puis après en une forêt vous enfantâtes deux fils, dont l'un vous fut ôté par une ourse sauvage, et l'autre vous ne savez comment il fut perdu. Or, vos enfans sont encore en vie, et je sais où vous pourrez les trouver. A ces mots la reine Bellissant tomba à terre pâmée de joie et de sensibilité. Esclarmonde la releva doucement entre ses bras. Et quand elle fut relevée, elle demanda à la pucelle comment elle pouvoit savoir cette nouvelle. Alors Esclarmonde lui conta le fait et de la manière comme Ferragus son frère, par maudite trahison, les avoit mis en prison. Quand Bellissant lui entendit dire que ses deux enfans étoient détenus en prison, il ne faut pas demander si elle en eut grand deuil; car piteusement elle se mit à pleurer. La femme de Ferragus étant entrée dans la salle, elle lui demanda pourquoi elle étoit en si grand deuil; la belle Esclarmonde lui en conta de point en point la cause. Appaisez-vous, dit la femme de Ferragus, et ne faites de telle chose nul semblant, car si le roi Ferragus le savoit, la chose pourroit plutôt empirer qu'amender. Pendant que les trois dames parloient de cette matière, l'enchanteur Pacolet entra dans la salle, lequel n'étoit pas venu par mer avec Ferragus; mais étoit venu par l'air sur son cheval de bois. Et quand la belle Esclarmonde le vit dans la salle, elle s'écria piteusement : hélas! Pacolet, qu'as-tu en pensée ? quel mal t'ai-je fait, pour vouloir m'enlever si honteusement mon bonheur et ma joie? Hélas! je t'ai si doucement nourri et tenu à l'école, je t'ai fait apprendre tout le bien et la science que j'ai pu, pourquoi tu m'as bien guerdonnée, quand de mon frère Ferragus tu ne m'as pas voulu déclarer la cruelle entreprise; mon cœur me disoit bien que j'en serois dolente, car il y avoit bien cause et j'y devois bien penser, quand sans mon congé et licence tu fus en Portugal porter les nouvelles: Dame, dit Pacolet, ne soyez pas courroucée contre moi; car, par le Dieu en qui je crois, de votre frère Ferragus je ne savois point la trahison, ni son dessein, sinon qu'il me dit que pour votre bien et honneur, il vous feroit épouser au noble chevalier Valentin, et qu'il devoit venir avec belle compagnie; mais puisqu'il est ainsi que par fausse et maudite trahison il veut agir, je vous promets pour certain

que j'y mettrai si bon remède, qu'en peu de temps vous serez satisfaite, et je vous jure à cette heure, que je vous servirai fidèlement vous et Valentin toute ma vie.

Ami, dit la dame Bellissant, si tu pouvois tant faire que tu pusses mettre dehors mes deux enfans, jamais jour de ma vie je ne te voudrois faillir; et je te promets qu'ils sont assez puissants pour te bien payer et guerdonner ta peine et labeur. Dame, dit Pacolet, soyez joyeuse et prenez en vous bon confort, car en peu de temps j'userai si bien de mon art, que de ma personne vous serez bien contente.

CHAPITRE XXV.

Comme Pacolet, par son art, délivra Valentin et Orson des prisons de Ferragus, et les mit hors de sa Terre avec leur mère Bellissant et la belle Esclarmonde.

Par Pacolet l'enchauteur, la belle Esclarmonde et la reine Bellissant furent réconfortées de leur grand deuil. Car quand Pacolet vit que par Ferragus il avoit été trahi, il prit ses tablettes, et fit grande diligence. Quand le roi et ceux de sa cour furent bien las de danser et jouer, ils s'en furent dormir et reposer, mais Pacolet ne s'endormit pas, et fut très-éveillé. Alors il appliqua son sort pour jouer son métier, et puis il vint en une autre grosse Tour, dont les portes étoient d'un fin acier, et qui étoient merveilleusement grosses et épaisses et fortement fermées; mais tout aussitôt qu'il eut jeté son sort, les portes se sont ouvertes et toutes les serrures rompues; puis il entra dedans jusqu'à l'huis de la fosse où étoient les deux frères Valentin et Orson, et aussitôt qu'il toucha l'huis, il s'ouvrit et rompit comme l'autre porte. Quand les enfans, qui étoient en la fosse obscure en grande détresse, ouïrent ouvrir les portes, à jointes mains et à deux genoux, ils se mirent à terre dévotement à crier : à Dieu merci, car ils pensoient que le géant Ferragus les envoyait quérir à cette heure pour les faire mourir; Valentin se mit à pleurer très-tendrement; et Orson lui dit : prenez courage et patience, il nous convient de mourir et finir nos jours, ainsi que je le vois clairement, et je n'y vois aucun remède; mais je pense à me venger avant que je meure, du premier qui mettra la main sur moi. Alors il prit une grosse barre qui étoit auprès de lui. Et quand Pacolet les avisa, il leur dit : Seigneurs, n'ayez pour moi de doute, car je suis venu pour votre délivrance, venez après moi; car avant que le jour paroisse, je vous montrerai la mère qui vous a porté. Valentin fut joyeux quand il ouït ainsi parler Pacolet, mais Orson le regardoit fièrement, et il se retira de lui de la grande peur qu'il eut; mais Valentin le rassura et lui donna assurance de son frère Orson. Alors Pacolet les conduisit jusqu'à la chambre où étoient les dames tristes et épouvantées. Les portes étoient closes, mais il les sut bien ouvrir, puis ils sont entrés dans la maison où Pacolet jeta son sort, qui a fait dormir tous ceux de la maison si fort, que nul ne sut nouvelle de leur venue. Et quand ils furent entrés dans la salle, les dames qui étoient là, coururent vers la reine Bellissant, qui regardoit ses enfans, sans dire un seul mot, et qui tomba à terre pâmée, et la belle Esclarmonde dit au noble Valentin fort piteusement : Hélas! noble chevalier, c'est votre mère qui pour l'amour de vous à terre est pâmée. Alors Valentin la releva et l'embrassa. Orson humble-

ment entre ses bras l'acolla, en disant : Douce mère, hélas ! parlez-moi ; puis il la baisa et ne sut dire mot, et ils lui furent tous les trois tellement frappés au cœur, qu'à terre ils tombèrent pâmés ; et pour leur pitié la belle Esclarmonde pleuroit tendrement ; puis quand la dame Bellissant et ses enfans furent relevés, elle leur dit en pleurant : Hélas ! enfans, pour l'amour de vous j'ai enduré plus de peines et de douleurs, que jamais pauvre femme pourroit soutenir, et de tous mes regrets vous êtes le seul souvenir.

Et puisque Dieu vous a par sa divine grâce et puissance de telle manière sauvés, qu'une fois en ma vie je vous vois entre mes bras, je suis soulagée de toutes mes douleurs ; mais dites-moi comment, depuis le temps que je vous ai enfantés, vous avez été nourris et gouvernés, et en quel pays et par quels gens vous avez été entretenus ; car j'ai grand désir en mon cœur d'en savoir la vérité. Alors Valentin regarda sa mère, la reine Bellissant, et en piteuses paroles lui raconta la vérité de leurs faits, comme en une forêt il furent trouvés, et il lui fit le récit des fortunes et périlleuses aventures de leur vie, jusqu'à l'heure présente. Quand Valentin eut achevé son discours, la reine Bellisant, qui connut clairement qu'ils étoient ses propres enfans, fut profondément éprise d'amour, et versa tant de larmes qu'elle en tomba pâmée. Alors Pacolet, qui étoit dans la chambre, lui dit : Madame, cessez de pleurer, et pensez à partir de ce lieu, car il est temps de nous en aller de Portugal, si vous voulez être délivrée du géant Ferragus et de sa sujétion. Hélas ! dit Esclarmonde, mon ami Valentin, il vous doit bien souvenir maintenant du serment et de la promesse que vous m'avez faits, tenez votre parole, et me prenez pour femme, ainsi que vous m'avez promis. Dame, dit Valentin, de ma loyauté n'ayez doute, car ce que je vous ai promis de bon cœur, je le veux fidèlement tenir ; mais pour le présent, l'amour de ma mère, que j'ai tant cherchée, me touche plus au cœur que tous les plaisirs du monde. Pourtant, ma mie, ne me doutez, car j'espère n'avoir jamais autre que vous pour épouse. Sur ces entrefaites, vint Orson, qui dit à Pacolet, qu'il allât ouvrir la chambre à Ferragus, et que de ses mains il l'occiroit et prendroit de lui vengeance. Orson, dit Pacolet, à cela je ne vous veux faillir. Or, venez avec moi, et vous comportez vaillamment ; car tout à votre volonté en sa chambre je vous ferai entrer. Seigneur, dit Esclamonde, laissez votre entreprise, car jamais de ma vie, à la mort de mon frère je ne consentirai, et je vous dis assurément, que quand vous l'auriez fait mourir, vous auriez perdu l'amitié de mon frère le verd Chevavalier, lequel en plusieurs choses peut bien vous aider et secourir. Vous dites vrai, dit Valentin, et vous parlez plus sagement que nous ; car de la mort de votre frère vous ne devez pas être coupable. Alors ils partirent de la cité. Pacolet alla devant, qui leur ouvrit les portes si doucement que nul n'en sut rien, puis il les mena hors ladite cité, et tout droit les conduisit sur le bord de la mer, où ils montèrent sur une galère qui étoit prête pour les recevoir. Ils eurent vent à gré et la mer si calme qu'incontinent ils arrivèrent au château d'Esclarmonde. Alors ils prirent terre pour se rafraîchir, mais le chevalier Valentin, comme sage, se méfiant toujours de Ferragus, dans le château ne voulut long-temps demeurer ; et il est retourné vers le port, et dit aux marins que les galères fussent prêtes, que de ce lieu il vouloit partir ; puis il est retourné au

château sans faire semblant de rien, et dit à Bellissant et Esclarmonde, qu'il vouloit aller en Grèce, vers Constantinople, pour voir son père Alexandre, qui à tort et sans cause avoit banni sa mère d'avec lui. Les deux dames, Orson et Pacolet firent à sa volonté. Alors ils montèrent sur la mer pour accomplir leur voyage. Le jour approcha, et l'heure que le châtelain du roi Ferragus avoit coutume d'aller voir les prisonniers, il alla vers la grosse tour, et porta pain et eau pour leur donner à boire et à manger. Quand il fut aux portes de la prison, qui étoient toutes ouvertes, il vit que les prisonniers s'en étoient allés. Il retourna promptement vers le roi Ferragus, et lui dit en grand effroi: Sire, je vous demande merci, car j'ai perdu cette nuit les deux chevaliers chrétiens que vous m'avez donné en garde. En disant ces paroles, il vint un autre messager, qui dit hautement: puissant roi, trop grand méchef est advenu céans cette nuit; car vous avez perdu votre chrétienne, que vous avez gardée et nourrie si long-temps en votre maison; et ce qui doit vous déplaire le plus c'est qu'elle a emmené avec elle votre sœur la belle Esclarmonde. Quand Ferragus entendit ces nouvelles, comme un enragé il se mit à crier et rompre ses habits, puis tout furieux et en grande hâte il fit armer ses gens, et saillit hors des portes. Alors il prit une grosse massue, et devant tous les autres est sailli hors des portes sans cheval; car il étoit si grand et pesant, qu'à peine pouvoit-il trouver un cheval qui le pût porter; il avoit la tête grosse et les cheveux noirs et roides, ainsi que portent les sauvages, les bras gros, et les épaules larges de six empans, et son corps avoit treize pieds de long. Quand il fut hors de la ville, il appela ses gens pour l'accompagner, et il se mit en chemin pour trouver sa sœur; à ceux qu'il rencontroit par le chemin il en demandoit nouvelle, mais nul ne lui en savoit rien dire, car Pacolet savoit si bien jouer de son art, que quand il vouloit, par-tout où il passoit, il faisoit dormir les gens. Et quand Ferragus vit qu'il n'en pouvoit avoir de nouvelles, il jura par Mahon qu'il assiégeroit le château de sa sœur Esclarmonde; car il pensoit bien les trouver dedans. Alors il fit telle diligence que le lendemain à l'aube du jour il arriva au château d'Esclarmonde, pensant y trouver Valentin et Orson, avec les dames qui de son château étoient échappés; mais quand il ouït qu'ils étoient partis et montés sur mer, il fut enragé et plein d'ire, il jura par ses Dieux qu'il trouveroit Esclarmonde et toute sa compagnie, ou toute la chrétienté en souffriroit.

CHAPITRE XXVI.

Comme le Géant Ferragus, pour avoir vengeance de Valentin et de sa sœur Esclarmonde, fit assembler tous ses sujets, et fut en Aquitaine.

QUAND Ferragus le géant vit qu'il ne pouvoit trouver Valentin ni Orson, qui lui avoient enlevés sa sœur et leur mère, il jura et promit à ses Dieux qu'il en prendroit vengeance sur les chrétiens; et pour cette cause il manda par toute sa terre, que tous ceux qui étoient tenus de lui obéir, fussent incontinent prêts et appareillés en armes devant lui, pour monter sur la mer et aller contre les chrétiens. Le cri fut fait par toute la terre de Ferragus par ses hérauts et messagers, et grand nombre de gens d'armes furent assemblés.

Ils montèrent sur mer, et mirent les voiles au vent; lorsqu'ils furent embarqués, le géant Ferragus commanda aux gouverneurs des navires qu'ils tirassent vers la cité d'Aquitaine, car il pensoit y trouver ceux qu'il cherchoit, ainsi firent les Patrons, et ils arrivèrent sur la terre d'Aquitaine.

Valentin et Orson qui étoient sur mer, comme vous avez ouï, entrèrent en la cité d'Aquitaine, et, sans faire mention de leur état à nul homme vivant, ainsi que des gens puissans se logèrent en l'hôtel d'un riche bourgeois. Valentin vouloit bien aller au palais du duc Savary, mais Orson qui étoit fin et subtil, pensa un peu, puis dit à Valentin : Frère, je me suis avisé et j'ai réfléchi à une chose, qu'une femme est légère et variable; et pour cette cause, je suis délibéré que nulle mention ne soit faite de notre venue, jusqu'à ce que je puisse connoître par signe évident de la belle Fezonne, qui tant me réclamoit son ami, si elle aura changé de sentiment. Frère, dit Valentin, vous dites bien; et si faire se peut, ce sera subtilement œuvré. Alors Orson s'habilla en chevalier qui cherche aventure, et mena avec lui le petit Pacolet comme son écuyer, puis il alla vers le palais et entra en la salle du duc d'Aquitaine, par la licence des gardes.

Quand il fut devant lui, il se leva et lui fit la révérence qui lui appartenoit; car pour telle chose, il étoit bien appris. Et quand il l'eut salué, le duc le regarda fort et lui sembla être Orson; mais parce qu'il parloit il ne le reconnut pas, et n'y pensa plus; mais il lui dit : Chevalier, dites-moi qui vous amène : Franc duc, dit Orson, je suis un chevalier aventurier, qui voudrois trouver moyen de rendre bon service.

Chevalier, dit le duc, vous êtes grand, et il me semble que vous devez être vaillant et hardi, et si vous voulez me servir, je vous donnerai tels gages que vous serez content, et si vous pouvez faire à mon gré, avant que vous partiez, je vous ferai riche et serez en grand honneur. Grand merci, dit Orson, je l'accepte, et je ferai tant que vous pourrez connoître ma loyauté. Chevalier, dit le duc, en ma cour je vous retiens, et pour la grande confiance que j'ai en vous, je vous ferai délivrer cent livres parisis avant que vous me serviez. Orson fut si sage en manière et contenance, que le duc le retint à dîner avec les barons et chevaliers. Et quand il fut à table, sa manière fut si agréable à tous, qu'il en fut admiré, et principalement des dames et demoiselles. Là fut la noble Fezonne, qui étoit sa femme jurée, qui pour sa grande beauté fut en grande mélancolie, mais jamais elle ne pensa que ce fût Orson, car il étoit changé d'habit et de langage. En cette manière dîna Orson en la cour du duc Savary. Après le dîner, le duc appela son trésorier, et lui fit délivrer cent livres parisis, comme il avoit promis. Ensuite Orson prit congé de lui, en le remerciant de ses largesses, et lui promit de le servir fidèlement; puis il s'en retourna où les nobles dames l'attendoient. Quand il fut venu, il leur raconta comme le duc d'Aquitaine l'avoit reçu en grand honneur et retenu à ses gages, dont elles se mirent à rire et eurent grande joie. Or, il arriva en cette semaine que le duc d'Aquitaine eut nouvelle du géant Ferragus, qui étoit descendu pour lui faire la guerre. Il manda ses barons et chevaliers, qui pour le secourir furent bientôt prêts et appareillés pour donner bataille, si besoin en étoit; puis de chair et de blé il fit garnir la cité en grande abondance, et fit assembler les gens d'ar-

mes de tout le pays, pour défendre son pays et la cité d'Aquitaine, contre Ferragus, qui cette semaine mit le siége devant la cité, au même champ où le verd Chevalier son frère avoit assis son pavillon, quand il fut vaincu par Orson. Grand et large fut le siége des payens et sarrasins, et ils firent grands dommages en la terre d'Aquitaine, à leur arrivée, et tinrent le pays en grande sujétion, et par tout où ils purent, ils avoient domination, et ils pensoient bien conquérir tout le pays et détruire les chrétiens, mais le duc d'Aquitaine, qui étoit très-hardi et vaillant, fit armer ses gens en grand nombre, puis sortit d'Aquitaine pour combattre les payens et faire lever le siége. Et Valentin et Orson avec le petit Pacolet, sans bruit ni nulle connoissance, entrèrent en l'ost d'Aquitaine. Or, plusieurs nobles chevaliers chrétiens de la cité furent ce jour sur les champs, en armes, pour combattre le géant Ferragus. Et quand le duc d'Aquitaine vit l'ost des payens, qui étoit fort grand et large, à Dieu il se recommanda de tout son cœur, qu'à cette journée il lui voulût aider; puis il fit ordonner ses batailles, et sonner trompettes et clairons, puis sur les Sarrasins il est allé fondre, lesquels marchèrent fièrement contre eux. En ce jour, devant Aquitaine se livra une bataille, où y mourut de vaillans chevaliers et gens de tous états, tant que le sang couloit parmi le champ comme une rivière. Le géant Ferragus entra en bataille près de son neveu Dromadin, qui portoit sa bannière, et autour de lui étoient des sarrasins de grande puissance pour défendre le géant, lesquels frappèrent sur les chrétiens si grands assauts, qu'à cette heure ils tuèrent six vaillans chevaliers; savoir : Bandiani, Brandi, Gauthier, Galleran, Antoine le Maréchal, et le hardi Gloriam, qui étoit près du duc d'Aquitaine.

Les chrétiens furent assaillis de si merveilleux assauts, qu'ils furent obligés de reculer, et le duc d'Aquitaine fut entouré d'ennemis, et demeura tout seul, sans sécours ni aide; lequel fit telle vaillance d'armes que nul n'osoit arrêter devant lui, et il cria Aquitaine contre les sarrasins, mais rien ne lui valut sa prouesse; car aussitôt que Ferragus le connut, il alla vers lui, le prit et l'emmena. Et quand il l'eut en sa sujétion, il le fit lier bien étroitement et mener en son pavillon, qui étoit fort riche, et le fit bien garder; puis Ferragus retourna contre les chrétiens; mais la journée fut si funeste pour les chrétiens, que pour la perte de leur bon maître, ils voulurent tous prendre la fuite. Alors Valentin et Orson vinrent au-devant, en criant hautement : vaillans chevaliers, dites Aquitaine, et montrez votre chevalerie, car il vous seroit reproché de faillir à ce besoin, ayez cœur et courage, et Dieu vous aidera. Ainsi les deux chevaliers réconfortèrent le peuple d'Aquitaine, qui étoit prêt de fuir, de manière que les chrétiens sont retournés contre les sarrasins, et recommencèrent la bataille plus fort que devant. Les nouvelles vinrent dans Aquitaine que le duc étoit prisonnier; grand et petits pleurèrent la prise du duc; mais sur toutes autres douleurs, celle de la belle Fezonne étoit incomparable, qui en tordant ses mains et tirant ses cheveux, disoit en soupirant : Hélas ! qu'est-il devenu ? je suis la plus infortunée qui soit sur la terre : Hélas ! mon très-cher père, il vous faudra mourir, car des mains des sarrasins vous ne pourrez échapper. Je vous dis adieu, mon doux père, car jamais je ne vous reverrai; mais je demeurerai

ici seule et pauvre orpheline, loin de toute joie, et pleine de tristesse et de douleurs.

Hélas! Orson, mon fidèle ami, votre longue absence me doit bien ennuyer; car si vous fussiez ici présent, par vous mon père fût délivré; pendant que la belle Fezonne pleuroit, les chrétiens et sarrasins se battoient courageusement. Tant dura la bataille, que la terre étoit couverte de corps morts. Or, là fut le vaillant Valentin, qui des sarrasins faisoit si grand carnage, que nul, tant fut-il hardi, n'osoit demeurer devant lui. Orson fut de l'autre part, et jura que dans la bataille il finiroit ses jours, ou il rameneroit le duc d'Aquitaine en sa terre. Pacolet étoit auprès de lui, qui lui promit bon secours, et lui jura qu'à son besoin il ne manquera pas. Alors Orson frappa des éperons et entra parmi les sarrasins avec si grande fureur, qu'il rompit la bataille et passa outre. Après que lui et Pacolet eurent outrepassé la bataille, ils jetèrent leurs armes à terre, et mirent à leurs cols des écus de sarrasins où l'image de Mahon étoit empreinte, puis ils allèrent au pavillon du géant Ferragus, sans nul contredit; car Pacolet savoit bien parler leur langage. Ils entrèrent aux tentes pour avoir le duc; mais Pacolet voyant qu'il y avoit trop de payens qui le gardoient, il fit jouer son sort si bien et si habillement, que tous les a fait dormir. Quand ils furent tous endormis, Orson vint au duc d'Aquitaine, et lui dit: Grand duc, venez avec moi, et montez sur ce cheval sans tarder, car je vous délivrerai des mains de Ferragus; je suis un chevalier, qui dans votre salle, vous demandai gage le jour que vous me donnâtes cent livres, n'ayez nul doute des payens, car sans danger en votre ost je vous menerai. Chevalier, dit le duc, soyez le bienvenu, qui hors de servitude me délivrez et de mes ennemis mortels; et pour le bon service que vous me faites aujourd'hui, je vous donnerai ma fille la belle Fezonne en mariage : je l'avois donnée il n'y a pas long-temps à un chevalier, qui étoit sauvage, lequel ne savoit parler nul langage; mais puisqu'il n'est pas revenu vers moi, sa longue absence lui portera dommage. Je vous la donnerai, car vous l'avez bien gagnée, et vous aurez avec elle pour mariage la moitié de ma terre d'Aquitaine. Je vous remercie, dit le chevalier, tel don n'est pas à refuser; mais faisons diligence pour échapper de ce lieu, et retournons en notre ost. Les trois champions, le duc d'Aquitaine, Orson et Pacolet ont pris des armes de sarrasins, et ont passé parmi l'ost, sans qu'ils aient été aperçus d'aucun d'eux.

Pendant qu'Orson alla vers le duc d'Aquitaine, Valentin qui étoit parmi la bataille demanda à plusieurs où étoit son frère Orson; mais nul ne lui en savoit dire des nouvelles, ce dont Valentin fut fort dolent, car il craignoit qu'il ne fût demeuré parmi la bataille, de quoi il jeta maints piteux cris, en disant : Hélas! je ne suis point surpris de mes infortunes, quand mes joies se changent en tristesse, puisque j'ai perdu mon principal ami, l'espoir de toute ma vie: Hélas! cher frère Orson, je vous ai perdu par les sarrasins, car je sais bien que votre vaillance et hardiesse a été cause de votre mort; car comme je vous connois, vous avez plutôt aimé mourir par vaillance que de vivre en vergogne. Ah! vaillant frère Orson, avec beaucoup de peine je vous conquis dans le bois, et depuis je vous ai gardé de péril et danger, et lorsque de vous je pensois avoir joie et secours, vous êtes séparé

de moi, mais puisque de vous je ne puis avoir nulle nouvelle, je promets à Dieu qu'en bref je saurai, où vous êtes, et vous trouverai mort ou vif, ou je mourai dans la peine. Après ces paroles, Valentin entra en bataille comme un homme désespéré, tenant en sa main l'épée de fin acier, et de son corps montra telle chevalerie, que sans arrêter il jeta par terre cinq ou six sarrasins, et, en faisant cette prouesse, le géant Ferragus le connut, et il alla auprès de Valentin, et le serra de si près, que devant tous il l'emporta, car son cheval fut tué sous lui. Alors le géant Ferragus fit étroitement lier Valentin, et jura sur tous ses Dieux qu'il en prendroit vengeance; mais il ne fit pas du tout à sa volonté, car pendant qu'il emportoit Valentin par les champs, Orson, Pacolet et le duc de Savary le rencontrèrent : Alors le duc dit, voyez le faux payen, qui veut détruire nos gens et notre loi, il emporte avec lui un de nos chevaliers bien étroitement lié. Si nous sommes vaillans, dit Orson, il ne nous peut échapper. Alors il frappa des éperons et alla vers le géant, auquel il donna un tel coup de lance, que lui et Valentin furent jetés par terre; mais le géant qui étoit fort et puissant se releva sur ses pieds, et laissa-là Valentin, qui de peur commença à fuir; mais Orson lui cria : Frère, retournez en arrière, et n'ayez doute : Alors Valentin retourna vers lui, s'empara d'un cheval et monta dessus, et Pacolet qui fut parmi l'ost cria hautement, en langage sarrasin : Portugal, le meilleur. Et ce faisant, il passa la bataille et vint à l'ost des chrétiens, et ainsi ils furent tous mis hors des mains de leurs ennemis. Quand les chrétiens virent que le duc étoit délivré, leur courage redoubla et leur force augmenta. Ils furent si joyeux, que tous d'une même voix crièrent Aquitaine, puis ils coururent sur les payens, et les assaillirent de si grande force et vigueur, que le géant Ferragus, après avoir perdu grand nombre de ses gens, fut contraint de lever le siége et de se retirer. On fit sonner trompettes et clairons, puis les gens d'armes retournèrent en Aquitaine pour se rafraîchir. Au retour de la bataille, Valentin et Pacolet retournèrent en leur logis, et Orson s'en alla au Palais avec le duc Savary et autres barons et chevaliers. Quand le duc d'Aquitaine fut de retour en son palais, il manda tous les princes et seigneurs de la cour, et sa fille la belle Fezonne; puis il appela Orson, et lui demanda comment il avoit nom; mais Orson fut très-subtil, et lui dit : Sire, j'ai nom Richard. Alors le duc dit en présence des seigneurs : sachez que sur tous chevaliers je veux que l'honneur soit fait à celui que vous voyez ici, car par lui je suis retourné en Aquitaine, et j'ai été délivré de mon adversaire et mortel ennemi; et vous ma fille, c'est ma volonté qu'ayez en mariage ce vaillant chevalier, car sur tous autres je le tiens le plus brave qui soit au monde; et pour la grande prouesse qu'il a montrée envers moi, je lui ai promis en récompense d'avoir votre gentil corps, et de vous donner à lui pour épouse : vous le devez bien aimer, car il a sauvé la vie à votre père. A l'opinion du duc furent consentans tous les chevaliers, et ils disoient de voix unanime, que ce chevalier étoit bien digne d'avoir la belle en mariage; mais Orson, qui étoit là présent, ne voulut sur ce fait déclarer sa pensée, jusqu'à ce qu'il eût essayé le courage et la volonté de la belle Fezonne, ainsi qu'il l'avoit entrepris de faire.

CHAPITE XXVII.

Comme Orson voulut essayer la volonté de la belle Fezonne, avant de l'épouser.

ORSON fut sage, car avant que d'épouser Fezonue, il voulut savoir si elle étoit ferme pour garder sa foi ; car bien souvent il avoit ouï dire, que le femmes, pour peu de choses, rompent et faussent leurs promesses ; mais quoique plusieurs soient de cette nature, le vice des mauvaises ne doit point faire tort à la fidélité des bonnes ; car parmi un buisson d'épine, on trouve bien une rose fleurie ; et aussi entre plusieurs femmes mauvaises, on peut bien en trouver une bonne, ainsi que fut Fezonne, qu'Orson trouva loyale ; car pour l'essayer, il dit au duc : Sire, de l'honneur que vous me faites, je vous rends grâces ; mais à l'égard de votre fille, je voudrois bien savoir sa volonté, car il lui appartient bien d'avoir un homme de plus haut lieu que moi ; c'est pourquoi, avant que je la prenne, je désire la consulter, car un mariage fait contre sa volonté, ne vient pas volontiers à sa perfection : Chevalier, dit le duc, vous avez raison, et je vous l'occorde. Or, allez en sa chambre et parlez lui, afin que vous soyez mieux de son fait.

Alors Orson entra en la chambre de la belle Fezonne, et alla auprès d'elle, puis la prit par la main et lui dit doucement : Madame, votre grande beauté m'a si épris d'amour, que sans vous je ne puis avoir de repos. Or, Dieu soit loué quand il lui a plu me faire telle grâce que vous me soyez donnée pour femme, car bien me pourrai vanter que de toutes j'aurai la plus belle amie ; et, puisqu'il plaît au bon duc votre père que vous m'ayez pour mari, vous devez être bien contente, car je vous servirai et tiendrai parfaite loyauté tout le temps de ma vie.

Chevalier, répondit la belle, qui étoit bien apprise, cessez de requérir cette chose, car vous perdez votre peine. J'aime tous chevaliers en bien et honneur. Mais sur tous autres, j'en aime un, et veux lui tenir foi et loyauté, ainsi que je lui ai jurée ; jamais pour autres je ne le dois changer ni oublier. Belle, dit Orson, quand il plaira à votre père, c'est bien raison et droit qu'il vous plaise : Sire, dit la pucelle, c'est bien droit et raison que j'obéisse à monseigneur mon père ; mais s'il advient qu'à telle chose il me contraigne, et qu'il me veuille donner à un autre qu'à celui qui conquit le verd Chevalier, je partirois plutôt sans rien emporter, que de fausser ma foi. Dame, dit Orson, je suis très-émerveillé de ce que vous êtes amoureuse de ce chevalier, car vous savez qu'il est de nature sauvage et ne sait parler. Sire, dit la dame, un vrai amour me porte à l'aimer naturellement ; car on dit souvent que chose qui plaît est à demi vendue ; pour cette cause, noble chevalier, n'ayez point d'espérance en moi, car jamais je ne changerai l'amour que j'ai pour ce chevalier.

Orson fut bien joyeux de la sagesse de Fezonne, qui lui fit cette réponse ; cependant il feignit d'en être fâché, et s'en fut de la chambre sans prendre congé d'elle ; il alla vers le duc, et lui dit : Franc duc, sachez que je viens de voir votre fille, mais elle m'a donné pour réponse, que jamais de sa vie autre ne prendra pour ami, que celui qui conquit le verd Chevalier. Chevalier, dit le duc, que sa réponse ne vous étonne, car elle n'est pas libre de ses volontés, ayez un peu de patience, je parlerai à ma fille. Grand merci, dit Orson.

Alors il sortit du palais et alla au logis de son frère, auquel il raconta la réponse que lui avoit faite la belle Fezonne. Frère, dit Valentin, vous avez bien fait, et cela vous doit suffire; car vous pouvez bien connoître le grand amour qu'elle vous porte; mais je veux que nous allions ensemble vers le palais, car incontinent que le duc me verra, je suis assuré que nous serons bien reçus. Frère, dit Orson, votre vouloir soit fait. Alors Valentin se para richement, et Orson prit le jaceran dont il étoit vêtu quand il vint en Aquitaine, et ils allèrent au palais avec Pacolet qui par-tout les suivoit. Ils entrèrent dans la salle où étoit le duc, parlant à sa fille devant plusieurs barons et chevaliers: Ma fille, dit le duc, d'où vous vient ce courage, que ma volonté ne voulez accomplir et prendre ce noble chevalier en mariage, qui, par ses vaillances, a tant de renommée? par lui j'ai été délivré et il m'a sauvé la vie. Hélas! mon père, dit la pucelle, pourquoi m'en parlez-vous? car vous savez bien que j'ai donné ma foi à celui qui vous délivra du verd Chevalier.

Or, est-il plus vilain reproche que de rompre sa foi ou briser son serment: Et s'il advient que par vous je sois contrainte, vous serez cause de mettre mon ame en danger, ce qui vous seroit reproché devant le monde. Et tandis que le duc d'Aquitaine parloit à sa fille, Valentin et Orson entrèrent, lesquels en grande humilité, comme chevaliers courtois, saluèrent le duc, qui les reçut en grande joie; puis Orson alla vers Fezonne, qui de grande joie se sourit. Hélas! dit-elle, soyez le bienvenu, car votre retard m'a causé trop d'ennuis, et si vous ne fussiez venu, mon père vouloit me donner à un autre chevalier, qui pour mon amour a pris grande peine, lequel vous ressembloit bien de nez et de bouche. Madame, dit Orson, depuis que je vous vis j'ai appris à parler, et c'est moi qui aujourd'hui en votre chambre d'amour vous priois. Alors la dame fut si joyeuse qu'on ne peut le dire. Et Orson entra en une chambre et changea d'habit, il prit robes et vêtemens très-précieux qu'il avoit fait apporter par Pacolet, puis il entra en la salle; et quand le duc le reconnut, il l'alla embrasser, et lui dit: Beau-fils, veuillez me pardonner de ce que je voulois donner ma fille à un autre qu'à vous; car je pensois que vous ne deviez jamais revenir. Sire, dit Orson, de bon cœur je vous pardonne; et alors le duc demanda comme ils s'étoient portés depuis leur départ; et Orson a conté devant tous les fortunes et aventures où ils ont été, et comme ils sont fils de l'empereur de Grèce, nommé Alexandre, et de la sœur du roi Pepin, nommée Bellissant, laquelle ils trouvèrent en Portugal. Quand le duc entendit que les deux vaillans chevaliers étoient de si haute maison et de si noble génération, il en eut au cœur une grande joie, et dit: Chevaliers, très-dignes d'avoir grand honneur et révérence, quand de tous les chrétiens vous êtes les plus nobles; mais d'une chose je suis dolent, c'est de votre père l'empereur de Grèce, et votre oncle le roi Pepin, que les payens et sarrasins assiégèrent dans Constantinople, et tant a duré leur guerre, que si Dieu ne leur donne secours, par famine il conviendra se rendre aux ennemis, qui est chose fort piteuse. Quand Valentin ouït que son père et son oncle étoient en danger, il en eut si grand deuil, que nul ne le put apaiser, et sur toutes choses il plaignoit le roi Pepin, lequel l'avoit nourri, plus fort que l'empereur. Alors Pacolet lui dit:

Sire, laissez ce deuil, car si vous me voulez croire, avant qu'il soit demain soir, je vous mettrai dans la cité de Constantinople. Je crois qu'il est fol, dit Valentin, où il faudroit que le diable l'y portât. Sire, dit Pacolet, si vous voulez monter sur mon cheval et faire ce que je vous dirai, nous serons en Grèce avant la fin du jour. Pacolet, dit Valentin, à ces mots je m'accorde, car nulle autre chose mon cœur ne désire tant que de voir mon père que jamais je n'ai vu. A cette heure Valentin fut délibéré de partir dès le lendemain pour aller à Constantinople. Le duc d'Aquitaine fit épouser Orson à sa fille Fezonne, et fit faire les noces, qui furent richement servies; il y eut des divertissemens de toutes sortes d'instrumens, dont le bruit retentissoit jusqu'en l'ost des sarrasins. Le duc d'Aquitaine fit amener en grand honneur au palais les deux dames Bellissant et Esclarmonde. Alors il y eut un espion qui vit l'assemblée, et qui alla vers Ferragus, et lui dit: Sire, je viens de la la cité d'Aquitaine, où j'ai vu la reine Bellissant que vous avez gardée, et votre sœur la belle Esclarmonde et les chevaliers, qui de vos prisons sont sortis, et le petit Pacolet, qui vous a trahi. Par Mahon, dit Ferragus, je dois bien être dolent du traître garnement Pacolet, qui m'a trompé, et ma sœur Esclarmonde, que j'aimois tant, que les chrétiens emmenèrent, mais je jure Mahon que j'en prendrai vengeance, car je les ferai tous mourir en peu de temps.

CHAPITRE XXVIII.

Comme Ferragus, pour avoir du secours, manda le Roi Trompart, et l'Enchanteur Adramain. Et comme Valentin partit d'Aquitaine pour aller à Constantinople voir son Père, l'Empereur de Grèce.

Ferragus fut fort courroucé, quand il vit que de sa sœur et des chevaliers il ne put prendre vengeance. Il appela un hérault; à qui il donna une lettre par laquelle il mandoit au roi Trompart, qu'incontinent et sans arrêter, il voulût venir devant lui bien accompagné, et armé le mieux qu'il pourroit, et s'il lui vouloit donner secours, il lui donneroit pour femme la belle Esclarmonde, sa sœur, et il lui manda de plus qu'il amenât l'enchanteur Adramain, qui avoit appris à bien jouer de l'art de Nécromancie, dans Tolède, et étoit passé maître en cet art. Les lettres furent faites et données au messager, qui se mit en chemin pour faire sa commission. Je laisserai à parler de Valentin, qui prit congé des seigneurs, des dames et de la belle Esclarmonde, laquelle de son départ fut fort triste; elle lui demanda: Ami, quand m'épouserez-vous? Tenez-moi loyalement votre parole, car en vous j'ai mis ma confiance. Belle, dit Valentin, de moi ne vous doutez, car je vous serai loyal, et vous promets ma foi que, dès qu'il plaira à Dieu le tout-puissant que je revienne de Constantinople, sans nul délai je vous épouserai.

Alors il dit au duc d'Aquitaine et à son frère Orson: Seigneurs, je vous laisse ma mie Esclarmonde en garde, comme à mes principaux amis auxquels je me confie, en vous suppliant que le plutôt possible, vous lui fassiez administrer le sacrement de baptême, et ne changez pas son nom pour lui en donner un autre; car c'est ma volonté que tel nom elle porte. Valentin, dit le duc, n'ayez nul souci, car Esclarmonde sera gardée aussi chère que ma propre fille.

Valentin prit congé du duc d'Aquitaine, qui de son départ avoit

le cœur dolent, puis il embrassa la belle Esclarmonde, et en prenant congé la baisa tendrement; mais la dame étoit si dolente, que parole ne lui put dire : Valentin la laissa et se mit à pleurer, et Orson prit congé de lui, et dit : Frère, je prie notre Seigneur qu'il vous veuille garder et conduire; mais sur toutes choses je vous prie humblement que vous me recommandiez à mon père l'empereur de Grèce, et mon oncle le roi Pepin, car s'il plaît à Dieu, dans peu de temps je les irai voir. Frère, dit Valentin, je ferai le message pour vous ainsi que pour moi. A ces mots partirent les deux frères, qui, pour se séparer l'un de l'autre, avoient le cœur dolent : Orson demeura au palais, et Valentin retourna en son logis vers la reine Bellissant, qui étoit sensible à son départ. Et, quand elle vit qu'il étoit prêt de partir, elle l'embrassa pour prendre congé de lui; mais elle avoit le cœur si dolent, qu'elle ne sut dire un seul mot : Valentin la prit entre ses bras en la réconfortant; car quoiqu'il en fût fort dolent, il se faisoit une grande violence pour réconforter sa mère, à laquelle il dit avec douceur : Ma mère, n'ayez peur ni souci de moi, car s'il plaît à Dieu mon créateur, dans peu vous me reverrez. Pensez et ayez toujours votre cœur en Dieu et priez pour moi, car en toutes mes prières et faits je m'en souviendrai, et sur-tout je vous recommande tant que je puis ma mie la belle Esclarmonde, qui se confie en moi, et me veut garder loyauté.

Hélas ! mon fils, dit la reine Bellissant, je dois bien en mon cœur soupirer et avoir douleur; mais par ta prouesse et hardiesse tu as tant fait, que le jour viendra, au plaisir de Dieu, que je serai trouvée innocente et pure. Et quand vous serez en la cité de Constantinople, saluez de ma part votre père l'empereur Alexandre, et votre oncle le roi Pepin, mon frère, et leur dites que, sur la damnation de mon ame, jamais jour de ma vie, du grand blâme dont j'ai été accusée, je ne fus coupable. Et si quelqu'un veut entreprendre le champ de bataille et dit le contraire, combattez pour moi et prenez la querelle, car si vous êtes vaincu, je veux offrir mon corps à être brûlé devant tout le monde. Ma mère, dit Valentin, ne vous déconfortez point, car s'il plaît à Dieu, en qui j'ai confiance, je ferai tant pour vous qu'en bref vous serez rendue et accordée à l'empereur Alexandre, mon père, et que, du tort qu'il vous a fait il vous demandera pardon. A ces paroles ils se quittèrent : au départ, la dame Bellissant requit Valentin, son fils, que le plutôt qu'il pourroit, il lui renvoyât Pacolet pour savoir des nouvelles, et Valentin le lui promit, puis il entra dans la chambre où il trouva Pacolet, lequel en attendant avoit appareillé son cheval de bois. Allons, dit Pacolet, montez derrière moi fermement. Alors ils montèrent sur le cheval, et Pacolet tourna la cheville si bien que le cheval en l'air s'enleva, et cette nuit fit tant de chemin qu'il passa outre la mer par-dessus plusieurs bois, rochers, villes, châteaux et grandes cités, et le lendemain avant midi ils apercurent Constantinople. Alors Valentin demanda à Pacolet qu'elle place c'étoit; il lui répondit que c'étoit la cité de Constantinople, en laquelle il avoit un si grand désir d'être. Valentin fut bien joyeux quand il se vit si près, car Pacolet l'avoit si bien conduit, que, avant l'heure des vêpres il fut en la cité, à l'heure que l'empereur et le roi Pepin étoient dans la salle pour souper : Valentin fut émerveillé quand il se vit devant telle compagnie. Alors le verd Chevalier, qui en la salle étoit, connut bien

Valentin et lui fit grande fête. Le roi Pepin, qui avisa Valentin, dit à l'empereur Alexandre : Sire, votre lignage n'est pas encore failli, car voici un vaillant chevalier, qui est votre propre fils. Quand l'empereur ouït ces paroles, il se leva de table pour venir embrasser son fils ; mais le verd Chevalier fut si joyeux de la venue de Valentin, que ce fut le premier qui l'accolla. Après vint le roi Pepin son oncle, qui embrassa Valentin, ensuite vint l'empereur, son père, qui de joie et de pitié, pour souvenance de sa femme, prit son enfant entre ses bras et tendrement le baisa. Puis le vieillard Blandimain à la barbe fleurie reconnut Pacolet, car il l'avoit vu en Portugal, il vint auprès de lui et lui demanda des nouvelles de la bonne dame Bellissant, et il lui raconta comme tout avoit été fait, et comme Valentin avoit été en plusieurs dangers pour avoir connoissance de l'empereur et de sa mère. Grandes joies et fêtes furent par-tout le pays pour la venue de Valentin, fils de l'empereur Alexandre.

Chevaliers et barons arrivèrent de toutes parts pour voir Valentin et lui faire révérence. Et lorsque dans la salle de l'empereur arrivèrent plusieurs grands seigneurs, barons et chevaliers, Valentin, qui de grande hardiesse fut plein, parla en cette manière devant toute la compagnie : Seigneurs et chevaliers qui êtes ici présens, de l'honneur qu'il vous plaît me faire je vous en remercie humblement, et sur tous autres je rends grâces à mon oncle le roi Pepin, qui jusqu'à cette heure m'a nourri, car je lui ai plus d'obligations qu'à nul homme qui soit sur terre : puisque c'est mon oncle le bon roi Pepin, qui comme son enfant, sans avoir de moi nulle connoissance, a tellement été inspiré de Dieu, qu'il m'a doucement nourri, et si ce n'eût été lui, je devois bien misérablement mourir, sans jamais avoir connoissance de mes parens et amis, et sans recevoir le sacrement de baptême, le jour que de ma mère je naquis ; car de mon père je n'avois confort ni aide, et c'étoit chose difficile, quand, par un faux rapport, il avoit à grande honte banni celle qui en ses flancs très-doucement neuf mois me porta ; c'est la noble reine Bellissant, qui par le traître archevêque a été faussement trahie, tant que par douloureuse fortune, durant l'espace de vingt ans, elle a été contrainte de passer ses jours en pleurs et gémissemens, et pour montrer qu'elle est tout-à-fait innocente, moi, comme son fils légitime, je veux contre le maudit archevêque qui l'a faussement accusée, en champ de bataille offrir mon corps jusqu'à la mort, et aussi contre tous autres, qui, pour accuser ma mère, voudroient se présenter en quelque manière.

Quand l'empereur Alexandre ouït son fils le chevalier Valentin, qui pour le déshonneur de sa mère vouloit se combattre, il se mit à pleurer, et dit à son fils Valentin : Hélas! mon cher enfant, je sais et connois clairement que tu es mon fils légitime, et qu'à bon droit tu veux pour ta mère combattre, laquelle par un faux rapport j'ai envoyée en exil : mais du champ de bataille il n'est nul besoin, car le traître et maudit archevêque qui l'avoit accusée a été combattu et honteusement vaincu, et mis à mort par un vaillant marchand, lequel, en présence du roi Pepin ton oncle, et devant toute la noblesse, a dit et confessé comme, à tort et mauvaise cause, par envie et diabolique tentation, il avoit accusé la bonne dame. Quand j'entendis sa confes-

sion, je fus au cœur si amèrement navré, que ma douleur seroit chose trop forte à raconter.

Depuis ce temps, j'ai employé plusieurs messagers en grande diligence, en divers contrées et régions, en espérance d'avoir quelques nouvelles certaines de ma femme; mais je n'ai eu à ce sujet aucune satisfaction, et pour ce, mon fils, ma seule espérance, si tu sais quelque chose de ta mère, ne me cache rien, car tous mes désirs sont d'en avoir des nouvelles.

Sire, dit Valentin, pour parler de ma mère, sachez qu'hier soir vers minuit, je la vis et lui ai parlé dans la cité d'Aquitaine. Beau fils, dit l'empereur, comment est-il possible qu'en si peu de temps vous ayez fait tant de chemin? Alors Valentin lui conta comme Pacolet, par science et art subtil, l'avoit en si peu de temps amené, de laquelle chose l'empereur Alexandre fut émerveillé.

De la venue de Valentin grande joie fut dans Constantinople, et tant en fut réjoui l'empereur qu'il en fit sonner toutes les cloches. Quand les sarrasins ouïrent la grande joie que ceux de la cité faisoient, ils coururent aux armes, et en grande diligence furent en bon point.

Lorsqu'ils furent tous prêts, le Soudan Moradin, accompagné de trente rois forts et puissans, fit assaillir la cité de Constantinople, laquelle étoit si pleine de peuple, que faute de vivres moururent quantité de personnes de tout âge, et des bestiaux de toute espèce. Quand le noble Valentin vit la grande multitude des payens et la nécessité de Constantinople, il parla devant tous les seigneurs et capitaines, disant: Seigneurs et chevaliers, vous savez que dans cette ville vous êtes en grande disette de provisions, et n'en pouvez avoir que par votre vaillance vous n'alliez les conquêter sur vos ennemis. Je serois d'avis qu'on fit sortir grand nombre de gens pour avoir des vivres, et moi tout le premier je suis prêt de conduire de mon petit pouvoir et le mieux que je pourrai, tous ceux qui voudront sortir de la cité avec moi. A ce propos furent consentans tous les capitaines et gouverneurs de toute l'armée, qui sortirent hors la cité avec Valentin et mille combattans, et il y avoit grande multitude de menu peuple, qui par la grande nécessité où ils étoient volontiers les suivoient. Quand ils furent hors des portes, ils coururent sur les sarrasins si vaillamment, qu'en peu de temps ils gagnèrent trois cents charriots de vivres; mais comme ils les amenoient vers la cité, le Soudan, qui de cette perte fut dolent, s'en vint avec grande multitude de payens et sarrasins, entre les chrétiens et la cité, pour recouvrer les vivres. Et quand le roi Pepin vit qu'ils avoient serré le passage, il frappa des éperons, et, la lance en arrêt, si vaillamment fit que devant le Soudan il abattit à terre le fier Miragnon, qui étoit roi de Capharnaum, puis il tira l'épée et en frappa Aquillon, qui étoit fort et puissant, tellement que de l'arçon de la selle le jeta à terre. Lorsque Valentin et le verd Chevalier virent les armes et vaillances que le roi Pepin faisoit, ils entrèrent en la bataille, et firent tant, que devant le Soudan ils abtatirent par terre l'étendard des payens; et quand l'étendard fut bas, Valentin passa outre contre le Soudan, et si grand coup de sa lance lui donna, que de dessus l'éléphant où il étoit monté il l'abattit à terre vaillamment.

A cette heure, tant de vaillances furent faites par Valentin et le verd Chevalier, que Marados fut tué, et l'Amiral pris par le verd Cheva-

lier : Valentin, malgré tous les payens et sarrasins, abattit par terre quatre rois sarrasins, et ôta les deux bras à l'amiral d'Ombrie ; mais les deux vaillans chevaliers, pour conquérir l'honneur en ce jour, furent trop ardens, et se mirent trop avant en l'ost des payens, car, quand ils voulurent retourner, ils furent enclos et pris si étroitement par les sarrasins, qu'ils furent menés prisonniers devant le Soudan, lequel, aussitôt qu'il les vit, jura son Dieu que jamais vers les chrétiens ils ne retourneroient, mais il fera un gibet devant la cité de Constantinople, et si haut les fera pendre et étrangler, que de tous les parens et amis ils pourront être vus.

Ainsi Valentin et le verd Chevalier n'ont plus espérance de sauver leur vie. Et les chretiens s'en sont retournés malgré les payens et sarrasins, emmenant des vivres en grande abondance, tant que tout le peuple de la cité fut repu et conforté, mais avant qu'ils arrivassent dedans, ils eurent une si grande bataille contre les sarrasins, que les chrétiens crurent bien ne jamais retourner à Constantinople. Alors ceux de la cité, qui virent bien la nécessité de leurs gens, firent crier dans la ville, sous peine de perdre la vie, que tous hommes, femmes et enfans, prêtres, clercs, chanoines, moines, réguliers et irréguliers, portassent la croix devant eux, en l'honneur de la passion de Jésus-Christ, pour saillir hors sur les payens. Alors il sortit un si grand nombre de peuple de la cité, qu'ils étoient quarante mille. Quand les payens et sarrasins virent le grand nombre de gens qui étoient sortis de la cité, ils se retirèrent promptement en leur ost, et laissèrent les chrétiens prendre et emporter les vivres : mais avant que les payens retournassent en leurs tentes, la bataille fut si grande de part et d'autre, que quatre mille chrétiens y périrent ; l'empereur de Grèce fut fort dolent pour la perte de plusieurs vaillans barons et chevaliers qui étoient demeurés sur le champ de bataille ; mais sur tous les autres, en son cœur il regrettoit son fils Valentin et le verd Chevalier, qui avoient fait tant de prouesses. Ils en eurent grand deuil entr'eux, faisant de grandes lamentations pour Valentin, que sitôt ils avoient perdu : mais Pacolet les réconforta, disant : Seigneurs, cessez de pleurer, car de Valentin vous serez joyeux, et de lui aurez bonne nouvelle plutôt que vous ne pensez. Ami, dit l'empereur, Dieu te veuille ouïr et donner la puissance, car si tu peux l'amener vers moi, et l'ôter des mains du Soudan, qui a juré sa mort, tu peux sûrement dire que sur les autres à honneur je te mettrai. Sire, dit Pacolet, soyez sûr de moi, car de rechef vous connoîtrez de quel amour je vous aime et votre fils Valentin. Alors Pacolet prit son cheval de bois, et sans rien dire, partit pour aller vers l'ost des payens ; le Soudan étoit dans son tref, lequel, pour faire juger à mort Valentin et le verd Chevalier, avoit fait venir tous les plus grands seigneurs de son ost, mais son entreprise fut manquée, comme vous ouïrez ci-après.

CHAPITRE XXIX.

Comme Pacolet délivra Valentin et le verd Chevalier de la prison du Soudan Moradin, et comme il déçut le Soudan.

Quand le Soudan Moradin fut dans son pavillon, il fit venir devant lui Valentin et le verd Chevalier, en présence des barons et chevaliers de sa cour, et leur dit :

Seigneurs, à cette heure vous voyez les deux du monde qui nous portent outrage, ainsi qu'au roi Ferragus, et entr'autres ce chevalier qui a renoncé notre loi pour se faire chrétien, afin de nous porter plus dommage; il me semble qu'il seroit bon de les envoyer au roi Ferragus, car je sais bien qu'il prendra d'eux vengeance, et qu'il les fera mourir, ainsi qu'ils l'ont mérité. Sire, dirent les payens et sarrasins, qui de la mort des chrétiens avoient grande envie, il n'est pas besoin de tant sermoner, faites faire une fourche sur les champs, pour faire pendre et étrangler ces deux garnemens, qui vous ont tant porté dommage. Seigneurs, dit le Soudan Moradin, votre conseil est bon, et je veux en user, car à mon Dieu Mahon je jure et promets que demain dès le matin je les ferai pendre si haut, que tous ceux de la cité de Constantinople pourront bien les voir, et qu'ils leur servent d'exemple. Ces paroles dites, comme le Soudan entrait dans sa tente pour souper, le petit Pacolet se trouva devant lui, qui de par Mahon le salua fort honnêtement : Pacolet, dit le payen, sois bienvenu. Or, dis-moi comme se porte le roi Ferragus, qui est par-dessus tous autres mon parfait ami. Sire, dit Pacolet, il se porte très-bien, et sur-tout par moi à vous il se recommande, et vous envoie des nouvelles secrètes, que je vous dirai, s'il vous plaît les entendre. Ami, dit le Soudan, très-volontiers j'écouterai votre message.

Alors il se retira à part pour lui dire son secret. Pacolet lui dit tout bas : Sire, sachez que je viens de Portugal, et suis envoyé par la femme de Ferragus, qui de tout son cœur à vous se recommande, et vous fait savoir que de tous les hommes du monde elle est de vous si amoureuse, que pour votre amour, elle ne peut reposer ni nuit ni jour, tant elle en est éprise.

Or, rien de si vrai, que ladite dame, qui en moi se confie, m'a vers vous envoyé, et vous mande expressément par l'amour que peuvent avoir deux loyaux amans, que dans ce jour vous ne différiez de la venir voir, car le roi Ferragus est pour le présent allé vers Aquitaine, et vous pouvez jouir de la belle dame, qui passe toutes les autres en beauté. Sire, venez-vous-en avec moi sur mon cheval, je vous conduirai de telle manière, que demain je vous rendrai près la noble dame. Ah! Pacolet, dit le Soudan Moradin, tu donnes à mon cœur joie et liesse; car de toutes les femmes du monde, il n'y en a pas de qui je sois plus amoureux que de la femme de Ferragus; mais jamais nul jour vers elle je ne me pus trouver pour accomplir ma volonté et dire ma pensée; alors je profiterai de cette occasion pour accomplir le désir de mon cœur, car je te promets que demain matin avec toi je m'en irai, et accomplirai mon désir. Pour cette heure le Soudan Moradin s'assit à table, et fit servir le petit Pacolet le plus honnêtement qu'il put; car il étoit si joyeux des nouvelles qu'il lui avoit apportées, que son cœur tressaillissoit de joie. Mais Pacolet, qui vit bien que le Soudan étoit en grande joie, dit tout bas : je suis bien fétoyé aujourd'hui, mais avant qu'il soit demain vêpres, tel me donne de son pain à manger, qui maudira l'heure que je suis né. Or Valentin et le verd Chevalier étoient en la tente du Soudan, bien étroitement liés, ils connurent bien Pacolet, dont ils furent fort joyeux, pensant en eux-mêmes que pour leur délivrance il étoit arrivé-là, mais ils n'en firent nul semblant. Alors Pacolet, en regardant les prisonniers, dit au Soudan : Sire,

comment êtes-vous si courtois de garder le verd Chevalier en vos prisons sans le faire mourir, car sur tous les vivans il a porté dommage à son frère Ferragus, et pour lui plus nuire il a renoncé Mahon, et trouvé moyen de lui enlever sa sœur la belle Esclarmonde, pour la donner à un chrétien; il me semble que vous êtes trop indulgent, quand lui et tous autres de la sorte vous ne faites mourir sans pitié.

Ami, dit le Soudan Moradin, c'est bien mon intention, car je suis délibéré de les faire pendre demain au matin et à une haute fourche; Pacolet fut prudent, et entretint le Soudan jusqu'à l'heure de dormir; et quand l'heure fut venue d'aller reposer, le Soudan commanda que les prisonniers fussent bien gardés et étroitement tenus; sur peine de la vie on devoit lui en rendre compte. Ainsi il se retira en sa chambre et laissa en garde Valentin et le verd Chevalier à grand nombre de sarrasins, qui sur tous les autres étoient convoiteux de leur mort. Or, l'heure venue que chacun fut retiré, excepté le petit Pacolet qui ne dormoit pas, mais qui jeta tellement son sort parmi le pavillon, que tous ceux qui étoient dedans pour garder les prisonniers furent tous endormis, si bien que si les tentes eussent été abattues, pas un ne se fût éveillé. Alors Pacolet vint à Valentin et au verd Chevalier, et leur dit: Seigneurs, à cette heure je vous délivrerai des mains du Soudan Moradin. Il ne faut pas demander s'ils furent joyeux, car de tous maux ils étoient consolés.

Ils sortirent de la salle sans faire aucun bruit, car Pacolet les hâta le plus qu'il put, car il voyoit que l'heure approchoit, et il redoutoit fort le Soudan; il les fit sortir en grande diligence, et si bien les enseigna, que sans nul empêchement des sarrasins ils passèrent tentes et pavillons, et vinrent à leur ost. Ensuite Pacolet, quand vint l'aube du jour, entra en la tente du Soudan, et s'écria: Ah! sire, très-mal va notre fait, et vous montrez mal pour la femme de Ferragus, que vous désirez tant avoir, quand vous tardez tant à accomplir sa volonté. Levez-vous promptement, car un cœur qui aime passionnément, ne doit point rester au lit si long-temps.

Quand le Soudan ouït Pacolet, il s'éveilla en sursaut tout émerveillé, puis dit: Ami Pacolet, par Mahon le tout-puissant, tu as bien fait de m'éveiller, car tu m'as ôté de grande peine, je faisois un songe merveilleux, il m'étoit avis qu'une corneille m'emportoit et me faisoit voler en l'air bien loin, et en volant parmi l'air, il venoit à moi un grand oiseau, qui de son bec me frappoit si fort, que le sang en couloit sur la terre en grande abondance; je ne sais ce que veut dire ce songe, et je suis en grand doute que le roi Ferragus ne sache cette entreprise. Sire, dit Pacolet, vous avez trop lâche courage, quand pour un songe vous voulez laisser l'amoureuse entreprise pour laquelle vous avez tant langui et soupiré; par Mahon, dit le Soudan, tu dis vrai. Il appela son chambellan pour se faire mettre en point, puis lui dit:

Ami, sois secret et loyal, et si mon oncle Brutaut me demande, tu lui diras que je suis allé un peu m'ébattre avec Pacolet. Sire, dit le chambellan, allez où vous voudrez, car de votre fait je ne veux enquérir, mais je le veux céler. Alors Pacolet monta à cheval et fit monter le Soudan derrière lui; puis, quand ils furent montés, Pacolet tourna la cheville, et le cheval s'éleva en l'air si haut, qu'aussitôt ils furent à Constantinople, au palais de l'empereur Alexandre. Quand Moradin vit

que Pacolet étoit arrêté, il lui dit : Ami, devons-nous loger ici ? Oui, dit Pacolet, n'ayez doute, car nous sommes en Portugal, au palais du roi Ferragus ; mais par Mahon, dit le Soudan, je suis fort émerveillé, comme le diable t'y a aussitôt apporté. Or, avancez-vous, dit Pacolet, d'entrer en cette salle, je vais en la chambre de la belle dame, la femme de Ferragus, et tout à l'heure je vous ferai ouvrir sa chambre pour coucher avec elle. Ami, dit le Soudan, tu me fais rire de joie. Or, va de par Mahon qui te veuille conduire. Alors Paçolet laissa le Soudan dans la salle, laquelle de toutes parts fut bien fermée, de sorte qu'il ne pouvoit sortir dehors ; puis il alla vers la chambre de l'empe-pereur, et donna un si grand coup contre la porte que le chambellan l'ouït, et cria : qui êtes-vous qui en cette heure, à la chambre impériale venez frapper et faire si grand bruit ? Ami dit Pacolet, je suis Pacolet, qui viens de l'ost du Soudan, pour délivrer Valentin et le verd Chevalier des mains des sarrasins, qui les avoient jugés et condamnés à mort ; de plus, dites à l'empereur que j'ai amené avec moi en ce palais le Soudan Moradin, lequel croit être en Portugal ; or, le faut-il prendre et écorcher tout vif, car il le mérite bien. Quand le chambellan ouït les nouvelles, il alla vers l'empereur et le roi Pepin, lesquels pour voir le Soudan avec grand nombre de barons et chevaliers s'habillèrent, et le Soudan étoit en la salle, lequel, en criant hideusement, commença à dire : Ah ! traître Pacolet, que Mahon te punisse, je t'ai entendu parler, tu m'as trahi ; mais par ma foi, je t'en ferai repentir.

Alors il tira son épée, et comme un enragé il se mit à courir dans la salle, en frappant les murs et les pierres si rudement, qu'il en faisoit sortir le feu, et il se combattoit ainsi, lorsque l'empereur et le roi Pepin, avec torches et fallots, accompagnés de plusieurs sont venus vers lui ; lorsqu'il les aperçut, il se mit en telle manière devant le roi Pepin, qu'il tua un écuyer qui le vouloit prendre ; le roi, qui en fut fort courroucé, s'avança contre le Soudan, et lui donna si grand coup qu'à terre il l'abattit, puis il fut pris et lié. Quand le jour fut venu, Valentin et le verd Chevalier, qui de l'ost du Soudan venoient par l'aide de Pacolet, furent au Palais, où ils trouvèrent le Soudan, dont ils furent joyeux. Alors l'empereur et le roi Pepin firent des fêtes pour la délivrance de Valentin et du verd Chevalier, car ils étoient prisés et aimés.

L'Empereur remercia grandement Pacolet, pour son fils Valentin qu'il avoit délivré, et le roi Pepin lui dit : Pacolet, il faut que tu me montes un jour sur ton cheval.

Sire, dit-il, montez derrière, et je vous porterai sans arrêter jusques dans l'enfer.

Ami, dit le roi, Dieu m'en garde. Alors Pacolet dit : Seigneurs, faites diligence pour faire mourir le Soudan, car si vous le laissiez échapper, pensez que mal vous en viendra. A cette heure furent assemblés dans le palais plusieurs grands seigneurs pour voir le Soudan, et par le conseil et délibération desquels il fut jugé et condamné à être pendu aux créneaux du Palais, afin que des payens et sarrasins il pût être vu ; ainsi le jugement fut rendu et exécuté.

Quand les payens et sarrasins virent le Soudan qui étoit pendu là, ils furent fort émerveillés de la manière dont il avoit été mené en la

cité : Brutaut leur raconta comme il avoit été déçu par Pacolet. Alors il y eut de grands cris et doléances parmi l'ost des payens et sarrasins, pour l'amour de leur Soudan qu'ils avoient perdu, et ils ne savoient par quelle manière, car il étoit vaillant, et des chrétiens grand persécuteur : Après leurs lamentations, ils assemblèrent leur conseil, et élurent pour leur Soudan, Brutaut, qui étoit oncle de Moradin. Ce jour-là les payens et sarrasins furent dolents, et les chrétiens firent grande joie parmi la cité, pour la mort du Soudan, et pour les vivres qu'ils avoient gagnés ; puis après toutes ces choses, Pacolet prit congé de l'empereur et de toute la cour, pour retourner en Aquitaine vers la belle Esclarmonde, comme il lui avoit promis. Alors Valentin lui dit : Ami Pacolet, puisque vous allez en Aquitaine, saluez de ma part ma mère la reine Bellissant et ma mie Esclarmonde, mon frère Orson et le duc d'Aquitaine, ainsi que tous les autres barons et chevaliers, et donnez cette lettre à madame ma mère, par laquelle elle pourra savoir clairement de nos nouvelles. Sire, dit Pacolet, je ferai votre message avec plaisir. Alors il prit son cheval et monta sur une fenêtre, puis il tourna la cheville, et s'en alla par l'air comme il avoit fait ci-devant. L'empereur et le roi Pepin étoient aux fenêtres qui le regardoient. Pour tout l'or du monde, dit le roi Pepin, je ne voudrois être là. Or, Pacolet s'en va en si grande diligence, que le lendemain matin il arriva en Aquitaine, où il trouva le bon duc qui gardoit Bellissant en la cité, Orson et la belle Esclarmonde ; il les salua tous de la part du noble Valentin, fort honorablement. Ami, dit Orson, comment se porte mon père ? Sire dit Pacolet, il se porte bien ; mais pour savoir des nouvelles, voici une lettre pour madame Bellissant, de par votre frère Valentin. La dame reçut la lettre bien joyeusement, puis elle appela un secrétaire pour la faire lire ; dame, dit le secrétaire, sachez que le vaillant chevalier votre fils Valentin, vous mande par cette lettre que le puissant empereur, qui vous verroit volontiers de tout son cœur, vous salue, qui depuis votre départ en grande peine et travail vous a fait chercher long-temps, et vous mande qu'incontinent après qu'il vous eut chassée, il eut claire connoissance de votre loyauté, et de la trahison du faux archevêque, lequel par un marchand a été combattu et mis en telle sujetion, que avant sa mort il a confessé publiquement sa faute et damnable déception. Pour lesquelles choses le bon empereur votre mari de jour en jour désire vous voir et vous avoir avec lui, et jusques à ce qu'il vous revoie jamais au cœur il n'aura joie. Et sachez que dès qu'il sera défait des ennemis de la foi chrétienne, lesquels par grande puissance ont assiégé la cité de Constantinople, il viendra vers vous et amènera le verd Chevalier, qui par Orson votre fils a été vaincu devant Aquitaine. Ainsi vous le mande et écrit votre loyal fils Valentin dans cette lettre. Quand la dame ouït ces nouvelles, elle en eut au cœur si grande joie qu'elle se pâma, et Orson la reçut entre ses bras. Mon cher enfant, dit la reine Bellissant, je dois bien remercier Dieu et être joyeuse, quand l'empereur de Grèce a des nouvelles certaines de mon innocence, et que par trahison ce crime abominable m'avoit été imputé. Or, je dois bien rendre grâces à Dieu, puisque je dois me trouver bientôt devant l'empereur ; car si une fois en ma vie je le puis voir, je ne demande plus à Dieu de demeurer au monde, quand pour l'honneur de moi

et de tout le sang de France, il a fait connoître la trahison de l'archevêque, qui a déclaré son maléfice.

CHAPITRE XXX.

Comme le Roi Trompart vint devant Aquitaine pour secourir Ferragus, et amena avec lui l'Enchanteur Adramin, par qui Pacolet fut trahi et déçu.

Le même jour que Pacolet arriva dans Aquitaine, le roi Trompart vint dans l'ost du roi Ferragus avec grand nombre de combattans, pour lui donner secours contre les chrétiens. Ferragus le reçut en grand honneur, et pour l'amour de sa venue il fit faire grande fête par tout son ost : Franc roi, dit le géant Ferragus, de votre venue je dois être joyeux, car j'espère que par vous j'aurai vengeance de ceux qui ont déçu ma sœur Esclarmonde. Je sais qu'elle est dans Aquitaine, et je prise peu ma puissance, si je ne la puis avoir; mais s'il est possible que par votre aide elle puisse être conquêtée, dès cette heure je vous la donne pour femme.

Ferragus, dit le roi Trompart, de ce ne doutez, car j'ai amené avec moi l'Enchanteur Adramin, lequel sait l'art de nécromancie plus que tous vivans. Par Mahon, dit Ferragus, je suis joyeux de sa venue, et s'il peut me rendre Pacolet, je le ferai le plus riche et le plus puissant : Sire, dit Adramin, ayez confiance en moi, car je vous servirai si bien, qu'en bref vous le connoîtrez. Alors Adramin partit et habilla son sort pour jouer de son métier, puis il s'en alla vers Aquitaine, et afin d'entrer plus sûrement dedans, il fit charger des vivres, et a tant fait par son engin et art, qu'il est venu devant les portes pour vendre ses vivres. On lui ouvrit les portes pour l'amour des vivres qu'il portoit. Il entra en la cité et y vendit ses vivres, puis il trouva moyen d'aller vers le palais, où il trouva Pacolet, qui le connut bien, car autrefois il l'avoit vu. Adramin, dit Pacolet, soyez bienvenu. Dites-moi, je vous prie, de quel lieu venez vous, et qui vous amène? Pacolet, dit Adramin, vous savez que j'ai servi long-temps le roi Trompart, il advint un jour que je fus outragé par ceux de sa cour, parce que je ne voulus leur apprendre le secret de mon métier; quand je me vis opprimé, j'eus dépit en mon cœur, et d'un couteau j'en frappai un à mort. Quand j'eus fait le coup, crainte de mourir, j'ai quitté la cour et le service du roi Trompart, et suis venu vers vous pour la confiance que je pense y trouver.

Et dorénavant je veux être avec vous comme loyal compagnon, s'il vous plaît. Adramin, dit Pacolet, j'en suis content, faites bonne chère et ne craignez rien. Alors Pacolet fit honnêtement servir ce compagnon, qui fut joyeux de sa venue. Et en faisant chère ensemble, Adramin vit passer la belle Esclarmonde par le palais, il demanda à Pacolet qui étoit cette dame si belle. Ami, dit Pacolet, c'est la belle Esclarmonde, sœur du roi Ferragus, laquelle doit être mariée à un vaillant chevalier.

Alors arriva Orson vers les deux compagnons, qui leur dit : Seigneurs, jouez un peu entre vous deux de votre métier, afin de réjouir la compagnie. Adramin leva une chape par-dessus un pilier, de sorte qu'il sembla à ceux qui étoient présens, que dans la salle couloit une rivière fort rapide, où on sembloit voir des poissons en abondance; et

quand ceux du palais virent l'eau si grande, ils levèrent tous leurs robes, comme s'ils eussent eu peur d'être noyés. Pacolet, qui regarda l'enchantement, se mit à chanter, et fit un sort si subtil en son chant, qu'il sembloit à ceux du lieu, que parmi la rivière couroit un grand cerf, qui abattoit à terre tout ce qu'il rencontroit; il leur sembloit aussi voir des chasseurs courir après ce cerf avec grand nombre de chiens. Alors il y eut plusieurs de la compagnie qui coururent au-devant, croyant attraper ledit cerf; mais aussitôt le cerf faillit. Vous avez bien joué, dit Orson, et vous savez user de votre art: A ces mots se levèrent les deux enchanteurs, et Pacolet, qui tout bien y pensoit, mena Adramin en sa chambre pour reposer cette nuit, dont depuis il fut dolent; car quand vint minuit, Adramin jeta un sort sur le palais, et tous furent si fort endormis, que pour cris ni bruit ils ne purent s'éveiller, et jusqu'au soleil levant, il fit dormir Pacolet comme les autres; puis il alla vers le chevalet qu'il avoit bien vu en sa chambre, mais n'en avoit fait semblant, et quand il eut le chevalet, il alla en la chambre de la belle Esclarmonde, la fit habiller: puis l'amena avec lui sur le chevalet, et vint à une fenêtre et tourna la cheville, car il en savoit bien le tour, et il a tant fait que sans séjourner il est arrivé au pavillon du roi Trompart avec la belle Esclarmonde. Alors Adramin s'écria: Sire, roi Trompart, levez-vous, car voici la belle dame Esclarmonde, que j'ai dérobée dans Aquitaine, et j'ai si bien fait, que j'ai aussi dérobé le cheval de Pacolet.

Adramin, dit Trompart, je connois que tu es un ami loyal. N'est-ce pas la fille au grand roi Justemont, qui est sœur du roi Ferragus? Oui, dit-il, j'ai bien su l'avoir subtilement, et trahir l'enchanteur, car il n'aura jamais son cheval.

Adramin, dit le roi Trompart, en sais-tu aussi bien jouer que lui? Oui, dit Adramin, depuis long-temps je l'ai appris. Alors il lui apprit la façon de tourner la chevillette: le roi Trompart vit la subtilité, et il pensa en lui-même, que sur le chevalet il emportera en son pays la belle Esclarmonde, et l'épousera.

Alors il embrassa la belle Esclarmonde, qui dormoit encore, et la mit avec lui sur le chevalet de bois, et Adramin le regarda en lui disant: Monseigneur, si vous ne savez jouer du chevalet, vous vous mettrez en danger vous et la dame. Nenni, dit Trompart; alors il tourna la cheville adroitement, en son jour, et s'en alla si loin, qu'il fit plus de cent lieues avant le jour: pour lors la belle Esclarmonde s'éveilla, qui fut bien dolente de se voir en cet état; elle se pâma de douleur, dont le roi Trompart fut effrayé, car il croyoit qu'elle étoit morte; il tourna la cheville et arrêta le cheval dans un pré, auprès d'une belle fontaine. Quand il eut descendu la dame sur l'herbe, il prit de l'eau et lui en jeta sur le visage pour la faire revenir, et alors l'eau la fit un peu remuer, elle ouvrit les yeux en jetant un cri si pitoyable, que le roi Trompart crut qu'elle rendoit l'ame, dont il eut grande pitié, ne trouvant moyen de lui donner secours, hors un pasteur qui étoit auprès d'eux, auquel il demanda du pain, et le pasteur lui en donna un quartier qu'il porta à la belle Esclarmonde; la pucelle en mangea un petit morceau, et but de l'eau de la fontaine. Quand le cœur lui fut un peu revenu, elle se mit à pleurer, en disant: Hélas! pauvre infortunée, que m'est-il advenu? j'ai perdu toute ma joie par fraude et

maudite trahison : hélas ! mon ami Valentin, je vous ai perdu ; maudit soit de Dieu celui qui ainsi nous sépare.

Quand le roi Trompart ouït les regrets que la belle Esclarmonde faisoit pour son ami Valentin, il lui dit fort rudement : dame, laissez ces paroles, et de ce chrétien jamais ne parlez devant moi, car par mon Dieu Mahon je vous ôterai la vie ; c'est bien raison plutôt que je vous épouse, moi qui ai mon royaume sous ma domination, que de prendre ce malheureux, qui n'a ni rentes ni seigneuries ; en disant ces paroles, il s'inclina vers la dame et la voulut baiser ; mais elle, qui de son amour étoit peu curieuse, lui donna du poing sur les dents, tant que le sang en sortit, dont le roi Trompart fut dolent, de sorte que par grande colère il la mit sur son chevalet pour partir de la place et aller en son pays ; mais on dit communément qu'il arrive mal d'être maître d'un métier dont on ne sait rien ; ainsi en arriva-t-il au roi Trompart, qui dudit chevalet de Pacolet croyoit bien savoir jouer ; car il tourna si mal à point la cheville, que de son chemin il s'éloigna de plus de cent lieues, et lorsqu'il pensoit arriver sur sa terre, il arriva en Inde-la-Majeure, où est une grande place, en laquelle ce jour on tenoit marché, et voyant tous ces gens de dessus son chevalet, avec la belle Esclarmonde, il descendit à terre, dont furent émerveillés tous ceux qui étoient présens. A cette heure la belle Esclarmonde reconnut le chevalet, car la douleur qu'elle avoit eue la nuit de devant, l'en avoit empêchée. Hélas ! Pacolet, dit la belle Esclarmonde, je suis trahie, et vous dérobé. Hélas ! je puis bien recommander à Dieu mon ami Valentin. De par Mahon, dit le roi Trompart, qui croyoit bien être dans son palais, si jamais vous me parlez de ce chrétien, vous connoîtrez bientôt de quel amour je l'aime ; car de mon épée je vous ferai voler la tête de dessus les épaules. Or, Trompart, qui croyoit être en son palais, et qui pour la belle Esclarmonde avoit voulu jouer de l'art de nécromancie, est arrivé au lieu où il faudra finir ses jours ; car après avoir été regardé de plusieurs, aucuns disoient entr'eux, que c'étoit le grand Dieu Mahon, qui en chair et sang étoit descendu du ciel pour visiter son peuple. Les nouvelles de cette vision vinrent au roi de l'Inde, qui commanda que devant lui ils fussent amenés ; or, le roi Trompart étoit mal arrivé, car aussitôt que le roi de l'Inde le vit, il le connut bien, et lui dit : Trompart, soyez le bienvenu, car maintenant je peux prendre vengeance de la mort de mon frère, auquel par votre fier courage vous avez pendant sept ans fait la guerre, et puis à la fin vous l'avez honteusement fait mourir : pourquoi je veux montrer à mon frère, que toute ma vie j'ai aimé, qu'après sa mort je l'ai vengé de ses ennemis. Alors le roi d'Inde, sans autre délibération, fit trancher la tête au roi Trompart ; et, après justice faite, il fit prendre la belle Esclarmonde avec le chevalet de bois, et la fit mener dans son palais, et honorablement servir, puis il entra en son palais, et devant lui la fit amener, et quand elle fut devant lui, il l'a regarda attentivement, car elle surpassoit en beauté toutes les autres.

Dame, je ne sais qui vous êtes, ni de quel lieu vous venez, mais votre beauté m'a si fort épris d'amour pour vous, que je suis délibéré de vous prendre pour femme, et je vous ferai reine et maitresse de toute ma terre d'Inde-la-Majeure. Sire, dit la belle Esclarmonde,

vous parlez gracieusement, et me promettez plus de biens que je ne suis digne d'avoir ; mais, quand à vous prendre pour mari, je vous prie, s'il vous plaît, de m'en dispenser ; car depuis peu de temps j'ai fait serment devant l'image du Dieu Mahon, pour certaines nécessités où je me suis trouvée, que d'ici à un an nul homme je ne prendrai pour époux ; cependant, Sire, s'il vous plaît, me laisser tenir ma promesse jusqu'au terme d'un an, lorsque ce terme sera fini, vous me prendrez pour épouse, pour faire de moi à votre volonté. Par Mahon, dit le roi, vous ne dites que bien, et puisque vous l'avez ainsi voué à notre Dieu Mahon, je suis d'accord d'attendre jusqu'à la fin de votre serment. Ainsi demeura la noble dame au palais du roi d'Inde, lequel pensoit bien qu'au bout de l'an il accompliroit sa volonté, et il commanda que la belle dame Esclarmonde fût sur toutes les autres bien servie et chèrement tenue. Il lui fit donner une chambre richement ornée, en laquelle la dame fit apporter le chevalet de bois, et le mit au lieu le plus sûr. Quand la dame Esclarmonde vit le chevalet, en regrettant Pacolet, elle se mit à pleurer tendrement, priant Dieu que de ce danger il la voulût délivrer. Hélas! dit la noble dame, vrai Dieu tout-puissant, en qui est mon espérance, veuillez étendre votre bénigne grâce sur cette pauvre femme; autrement je demeurerai dolente et égarée, séparée de tous mes amis, et ès mains de mes ennemis mortels il me faudra passer le reste de ma vie.

Hélas! vrai rédempteur, qui pour tous a souffert mort et passion, veuillez me délivrer de cette tribulation, et faites par votre puissance que je puisse voir mon ami Valentin, ou il me faudra plutôt mourir que de m'abandonner à un autre qu'à lui.

La dame est en l'Inde-la-Majeure, laquelle nuit et jour en gémissant prie Dieu qu'il la veuille mettre hors de ce danger, et la rende saine au noble chevalier Valentin, auquel elle avoit promis foi et loyauté. Or, je laisserai à parler d'elle et du roi d'Inde, et reviendrai à Pacolet, et au grand deuil qui fut en Aquitaine pour Esclarmonde.

CHAPITRE XXXI.

Comme Pacolet se vengea de l'Enchanteur Adramin, lequel l'avoit trahi, et enlevé la belle Esclarmonde.

Après que la nuit fut passée, en laquelle Adramin avoit trahi et emmené Esclarmonde, ce fut grand cri dans la cité d'Aquitaine pour la perte de la dame ; car les gardes du palais, qui se trouvèrent endormis au matin, jetèrent de grands cris et lamentations, et firent si grand bruit que les nouvelles en furent à la cité. Quand Pacolet sut qu'il étoit parti, il se douta de la trahison : alors il regarda dans la chambre et vit que son chevalet étoit perdu ; il se tordit les bras en criant : Ah! faux Adramin, par toi je suis déçu, et tu as dérobé mon chevalet pour enlever madame Esclarmonde. Pacolet fut si dolent de la belle Esclarmonde, que si ce n'eût été Orson qui arriva vers lui, d'un couteau il se fut tué ; de toutes parts on ouït des cris et soupirs douloureux. La reine Bellissant cria et pleura, et la belle Fezonne déchira ses habits pour l'amour d'Esclarmonde ; et toute la cité d'Aquitaine fit grand deuil, mais, entre tous les autres fut piteuse la complainte du duc d'Aquitaine. Quand Pacolet vit le grand deuil de chacun, il dit : Seigneurs, je jure à Dieu, qui a fait tout le monde, que jamais de ma

vie je n'aurai joie jusqu'à ce que j'aie pris vengeance du traître Adramin, par qui nous sommes trahis. Alors il partit dolent et courroucé, il ôta sa robe, prit un habillement de femme, et comme une jeune pucelle joliment se para; puis il partit de la cité d'Aquitaine, et s'en alla en l'ost du roi Ferragus, et incontinent qu'il y fut arrivé, un des payens vint vers lui, qui fort le pria d'amour, et lui sembla bien belle pucelle, parce que Pacolet par son sort avoit lavé sa face d'un eau très-subtile, tellement que ceux qui le regardoient, disoient entr'eux que jamais ils n'avoient vu plus belle fille ni plus gracieuse. De plusieurs payens et sarrasins il fut regardé, mais il s'excusa, en disant : Seigneurs, pardonnez-moi, car je suis promise à l'enchanteur Adramin, qui m'a retenue. Belle, dirent-ils, allez votre voie, et ainsi Pacolet prit le chemin pour aller vers l'enchanteur Adramin, qui étoit en sa tente. Quand Adramin le vit, il fut si enchanté, que Pacolet lui sembla être la plus belle femme que jamais Dieu créa, et il en fut si amoureux, que cette nuit il le retint avec lui, et Pacolet s'y accorda, et lui dit : Monseigneur, sachez que de plusieurs j'ai été requise; mais sur tous les autres vous me semblez être le plus digne d'être servi. Fille, dit Adramin, faites bonne chère, car j'ai volonté de vous payer largement. Alors Adramin commanda à un serviteur de bien garder la fille, et qu'elle fût servie au souper de toutes les viandes, et du vin à sa puissance.

Or, Pacolet est au logis d'Adramin bien servi, et Adramin est à servir l'ost de Ferragus. Ami, dit Pacolet au valet d'Adramin, où est le roi Trompart, qui est si renommé? Madame, lui dit-il, je crois qu'il a retourné en son pays et emmené avec lui la belle Esclarmonde sur son cheval de bois que mon maître lui a donné : Quand Pacolet ouït ceci il fut dolent; mais n'en montra nul semblant. Alors Adramin entra en sa tente et présenta des épices à Pacolet, puis lui dit : Ma fille, il est temps d'aller reposer, voici le lieu où vous et moi nous dormirons et ferons notre volonté. Seigneur, dit Pacolet, votre volonté soit faite. Alors Adramin se dévêtit, et entra en la couche, pensant que la fille se coucheroit auprès de lui; mais aussitôt qu'il fut dans le lit, Pacolet l'enchanta tellement et si fort le fit dormir, que tel bruit qu'on pût faire jusqu'au lendemain n'eût pu l'éveiller. Quand il fut endormi, il jeta son sort parmi la tente, et tous ceux de l'environ dormirent, ainsi qu'Adramin. Lorsqu'ils furent tous endormis, Pacolet défit ses habits de femme, et se vêtit des plus riches habillemens d'Adramin, puis il prit une épée, et trancha la tête d'Adramin, et l'emporta sur la pointe de l'épée. Ensuite il vint au tref de Ferragus, qui ne se doutoit de rien, et n'étoit gardé de nul sarrasin, et il sut si bien jouer de son art, que tous à terre les fit cheoir, puis il entra en la tente de Ferragus, qui dormoit, et l'a tant enchanté que de son lit l'a fait saillir en la place. Alors Pacolet prit sa ceinture et lui attacha au col, de manière qu'il le mena comme une bête, et le fit courir après lui jusqu'aux portes d'Aquitaine, où il trouva le duc Savary, accompagné de plusieurs grands seigneurs et barons, qui avoient grand désir d'avoir nouvelle de cette entreprise.

Aussitôt qu'ils virent Pacolet, ils lui demandèrent : Ami, où est Esclarmonde, que vous ne la ramenez pas? Seigneurs, dit Pacolet, ayez un peu de patience, car du premier coup de hache l'arbre n'est

abattu ; sachez que d'Adramin je suis vengé, car en voici la tête ; et j'ai fait par mon art, que j'ai amené avec moi le roi Ferragus, que tout en dormant j'ai fait courir après moi dans les prés. Vous avez bien travaillé, dit Orson. Seigneur, dit Pacolet, j'ai encore fait plus, car en tout l'ost de Ferragus il n'y a plus de sarrasins qui ne soient sous les tentes endormis, et si vous voulez avoir victoire à cette heure nous les pouvons tous mettre à mort. Messieurs, dit Orson, Pacolet, bonnes nouvelles, il me semble qu'il seroit bon de les aller mettre à mort. Ainsi fut le conseil ordonné et la chose exécutée. Alors ils firent mettre Ferragus en une chambre obscure jusqu'à leur retour, puis quinze ou seize mille combattans sortirent de la cité d'Aquitaine et furent si secrètement en l'ost des sarrasins, que, avant le lever du soleil, ils les ont tous mis à mort. A cette heure fut telle occision des payens, que de leurs corps la terre fut toute couverte, et, après leur déroute, les chrétiens coururent dans leurs tentes et prirent tous les joyaux de l'ost des sarrasins, puis ils retournèrent vers Aquitaine, et quand le duc fut en son palais avec les barons, il fit amener devant lui le géant Ferragus. Alors Ferragus qui étoit éveillé fut si dolent, que des cris qu'il faisoit il sembloit enrager.

Alors le duc d'Aquitaine lui dit : Le désespoir ne vous sert de rien ; mais si vous voulez être baptisé et prendre la loi de Jésus-Christ, je vous sauverai la vie, et vous ferai honneur en mon palais. Par Mahon, dit Ferragus, j'aime mieux mourir que de renoncer mon Dieu Mahon, que j'ai long-temps servi.

Alors le duc commanda qu'on lui tranchât la tête ; ainsi mourut Ferragus, dont tous ceux de la cité furent joyeux. Orson pensa bien comme Pacolet pouvoit avoir tant de science, et lui dit : je connois que tu es un serviteur loyal, et que pour moi tu t'es mis en plusieurs dangers ; cependant, si c'est ton vouloir, toute ma vie tu seras avec moi, et de toute ma puissance je te tiendrai bon guerdon.

Sire, dit Pacolet, je vous remercie, et vous promets qu'en tous lieux où je serai vous me trouverez toujours loyal. Après ces choses, Orson voulut prendre congé du duc d'Aquitaine pour aller à Constantinople secourir l'empereur son père et le roi Pepin son oncle ; il vint devant le duc, et lui dit : Sire, puisque Dieu vous a fait la grâce d'être vengé de vos ennemis, et que votre terre est délivrée, s'il vous plaît me donner congé pour aller à Constantinople, car j'ai volonté de voir mon père, et de lui mener la reine Bellissant ma mère, qui par envie a été si long-temps séparée de lui, et de plus vous savez qu'en la cité de Constantinople, les chrétiens souffrent trop de douleurs des Indes, qui l'ont assiégée il y a long-temps. Orson, dit le duc, vous parlez sagement ; et puisque vous êtes délibéré d'y aller, je veux vous y accompagner, et entrer sur mer à force et puissance d'armes, pour aller secourir votre père l'empereur de Grèce et votre oncle le roi Pepin. Orson fut bien joyeux, et remercia le duc : alors le duc fit assembler ses gens, et après qu'il eut donné sa cité en garde à un noble chevalier, ils montèrent sur mer pour accompagner Orson, qui y mena sa femme.

Ils furent bien garnis d'argent et de vivres, et nagèrent tant, qu'en bref ils virent Constantinople, dont il furent bien réjouis ; mais la reine Bellissant commença à pleurer piteusement, par le souvenir de son mari et de sa fortune.

Ma mère, dit Orson, prenez réconfort, car s'il plaît à Dieu en bref vous verrez celui que vous désirez, et de la trahison dont vous fûtes accusée, vous aurez nouvelles à votre honneur; mais je suis pensif comme nous pourrons entrer dans Constantinople. Sire, dit Pacolet, de ce n'ayez doute, car en bref je trouverai moyen de vous y faire entrer; car j'irai dans la ville et leur conterai votre venue. Ami, dit Orson, je vous en prie, et vous direz à Valentin la piteuse fortune d'Esclarmonde. De ce vous me dispenserez, dit Pacolet, car trop tôt vient qui mauvaises nouvelles apporte. Après ces mots Pacolet sortit de la nef pour aller à Constantinople. Mais avant qu'il y arrivât, il entra en l'ost des payens, pour délivrer des prisons du Soudan, Valentin et le verd Chevalier, qui en ce jour avoient été pris des sarrasins.

CHAPITRE XXXII.

Comme les Chrétiens sortirent de Constantinople pour avoir des vivres, et comme Valentin et le verd Chevalier furent pris par les Sarrasins.

L'Empereur de Grèce et le roi Pepin, qui dans la cité de Constantinople étoient assiégés par les ennemis de la foi, ne savoient rien de la venue du duc d'Aquitaine avec Orson, qui pour les secourir étoient sur la mer avec grand nombre de gens et de navires; mais ceux de la ville, chrétiens et gens de tous états, manquoient de vivres. Alors Valentin connut leur grande nécessité, et, accompagné du verd Chevalier et de vingt mille combattans, ils sortirent de Constantinople pour avoir des vivres, et ils chargèrent trois cents charrettes des vivres des sarrasins, et mirent à mort tous ceux qui les conduisoient; mais quand vers la ville ils voulurent retourner pour emmener les vivres, contre les chrétiens vinrent d'une part le Soudan, et d'autre le roi Ossiejant. La destruction des payens et sarrasins fut grande, et piteuse fut l'occision des chrétiens; de la prouesse de Valentin il n'en faut pas parler, car à cet assaut il tua le roi Dragmans, avec le chevalier Charion et plusieurs autres, dont les noms sont inconnus; le verd Chevalier abattit le bras et l'écu au roi de Morienne, et devant lui tua son frère Arbillon, avec dix chevaliers forts et puissans; mais nonobstant leur force et puissance, ils furent mal secourus, et eurent mauvaise aventure, car leurs mortels ennemis les firent prisonniers, et ils furent menés au Soudan, pour les faire mourir honteusement; il fit assembler quinze rois payens qui étoient venus le secourir. Le courroux en fut très-grand dans Constantinople, auprès de l'empereur et du roi Pepin, pour la perte de Valentin et du verd Chevalier; car ceux qui retournèrent en fuyant, rapportèrent les nouvelles qu'ils étoient morts en la bataille.

Or, Valentin et le verd Chevalier furent dans les tentes du Soudan, étroitement liés et tenus, dont Valentin se lamentoit, en disant: Hélas! belle Esclarmonde, jamais je ne vous reverrai, dont j'ai le cœur dolent; fort long-temps vous m'avez attendu, et avec travail de mon corps je vous ai acquise, comme celle, qui du vouloir de Dieu, étoit destinée à m'épouser, quand le temps étoit venu que de tous maux je devois avoir allégeance, je suis de mon plaisir déçu, séparé de mes amis, et ès mains de mes ennemis. Adieu, mon cher père, noble empereur de Grèce, car vous n'aurez plus d'enfant. Adieu, noble Bellis-

sant ma mère. Adieu, mon vaillant frère Orson, qui m'avez aimé de si bon cœur, car l'espérance que j'avois de passer mes jours avec père et mère le reste de ma vie, est perdu pour moi. Quand le verd Chevalier vit que Valentin se plaignoit en regrettant ses amis, il lui dit : Sire, pour Dieu oublions père et mère, parens et amis; prions Dieu que de nous il veuille avoir merci, et recevoir nos ames en paradis; prenons la mort en gré pour soutenir la foi, et ayons confiance en Dieu, qui pour nous voulut souffrir la mort. Or, le Soudan, assis dans une chaise parée en grand orgueil et richement vêtu, dit: Seigneurs, j'ai fait serment au Dieu Mahon que ces deux chevaliers chrétiens, qui se sont efforcés de nous porter dommage, mourront vilainement; ainsi veuillez aviser entre vous de quelle mort je les ferai mourir; en disant ces paroles, Pacolet se mit dans la presse, et jeta un sort tel que, quoiqu'autrefois on l'eusse vu, lorsque par lui le Soudan Moradin fut pris, pourtant à cette heure il ne fut reconnu d'eux; il entra en la tente où se faisoit le jugement des deux chevaliers chrétiens, et sitôt qu'il aperçut Valentin et le verd Chevalier, il se mit à genoux, et en langage de sarrasin, de par Mahon salua le Soudan, et lui dit : Très-puissant sire, entendez mon message. Sachez que je suis messager de votre frère Groart, le roi d'Angler, lequel pour votre secours, et pour confondre les chrétiens, vient vers vous accompagné de quatre rois fort puissans, qui ont quantité de chevaliers qui vous feront aide, et il vous mande que vous lui fassiez savoir la place où vous voulez que le siége soit mis. Et si vous avez des prisonniers chrétiens, que vous les lui envoyez, et il les fera mener dans son pays pour tirer la charrue : il me semble que j'en vois ici deux qui y seront propres, desquels votre frère sera joyeux.

En disant ces paroles, Pacolet souffla contre le Soudan, et fit un sort si subtil, que tout ce qu'il disoit étoit cru. Bien joyeux fut le Soudan des nouvelles de Pacolet, car il pensoit qu'il disoit la vérité. Il le fit richement servir au dîner, et commanda qu'il fût retenu pour cette nuit, et que de sa peine il fût guerdonné. Grande joie eurent Valentin et le verd Chevalier, quand ils virent Pacolet, mais ils n'en firent nul semblant.

Or, la nuit venue, chacun fut retiré, hors deux cents sarrasins, qui furent laissés à garder les prisonniers; mais ils en firent mauvaise garde, car vers minuit Pacolet vint vers eux et les salua de par Mahon, puis il jeta un sort si habile, que tous à terre s'endormirent, ainsi que les autres dont est fait mention : puis il prit deux bons chevaux et vint aux prisonniers, qui étoient liés à un gros pilier, et après qu'il les eut détachés, ils les fit promptement monter à cheval, et les délivra des mains de leurs cruels ennemis, sans qu'ils pussent avoir été connus. Quand ils furent aux champs, Pacolet leur dit: Seigneurs, réjouissez-vous, et prenez courage; car vous saurez que sur cette terre sont venus le duc d'Aquitaine et le chevalier Orson pour vous secourir, avec grand nombre de combattans; et en leur compagnie sont la noble reine Bellissant et la belle Fezonne. Ami, dit Valentin, pourquoi pas la belle Esclarmonde? Volontiers elle y fût venue, dit Pacolet, et grand désir elle en avoit; mais incontinent qu'elle fut sur mer, un si grand mal au cœur lui prit qu'on fut forcé de la ramener en Aquitaine. Valentin n'en fit autre enquête pour cette heure, car Valentin croyoit bien qu'il disoit la vérité. Alors Pacolet dit: seigneurs, allez à Cons-

tantinople, et faites en sorte que demain matin vous sortiez hors la ville en grande puissance, comme il vous sera possible, pour aller contre vos ennemis, et je ferai en sorte que toute l'armée du duc d'Aquitaine les assaillisse; et à cette heure le Soudan croira que c'est du secours qui lui vient, car je lui ai fait entendre que le roi d'Angler, son frère, est arrivé et accompagné de quatre rois, qui doivent se trouver demain en son ost. Pacolet, dit Valentin, tu parles sagement, et ainsi sera fait. A ces mots ils prirent congé les uns des autres. Pacolet retourna vers le duc d'Aquitaine, qui étoit sur le bord de la mer avec son armée; il lui conta comme il avoit été dans l'ost du Soudan, et avoit délivré Valentin et le verd Chevalier, puis il leur dit comme il avoit par son sort fait accroire au Soudan que son frère Groart le devoit venir secourir. Pacolet, dit Orson, vous êtes à priser quand telle chose savez faire. Sire, dit Pacolet, il y a autre chose, c'est que demain de grand matin nous allions contre les payens frapper sur leur ost; car ceux de Constantinople de leur côté doivent les assaillir, et ainsi ils seront tous déconfits, car l'armée du Soudan, par mon subtil langage, croira que nous sommes payens, de quoi je l'ai enchanté. De cette entreprise le duc fut joyeux, et vint appointer ses gens pour faire la chose, et toute la nuit autour de lui il fit mettre bonne garde.

Dans Constantinople furent les nouvelles de la délivrance de Valentin et du verd Chevalier, qui le même jour y arrivèrent; Valentin vint vers les deux princes, qui l'embrassèrent tendrement, puis Valentin leur conta comme la chose s'étoit passée, et comme ils avoient été délivrés par Pacolet des mains du Soudan; ensuite la venue du duc d'Aquitaine et de son frère Orson, qui pour venir les secourir avoient passé la mer, et enfin il leur dit toute l'entreprise qui étoit faite d'assaillir l'ost des payens, ainsi que Pacolet avoit délibéré. Quand l'empereur et le roi Pepin ouïrent ces nouvelles, diligemment toute la nuit ils firent armer leur gens et divisèrent leur armée en cinq batailles. La première fut donnée à Valentin; la seconde, au verd Chevalier; la troisième, au roi Pepin; la quatrième, à Milon d'Angler; la cinquième fut donnée à Samson d'Orléans, qui portoit en sa bannière un Ours d'Argent. Ainsi l'empereur de Grèce ordonna ses batailles. Et quand vint l'aube du jour ils sortirent de la cité pour aller assaillir les sarrasins; puis quand ils furent aux champs chacun fit sonner ses trompettes, dont le bruit fut si grand que les sarrasins crièrent alarme, et sortirent de leurs tentes. Alors les payens furent assaillis par l'empereur et le roi Pepin; la bataille fut piteuse pour les chrétiens, ce jour, et il y eut pour les payens et sarrasins cruelle déconfiture; car dans cet assaut moururent plus de cinquante mille sarrasins. Le roi Pépin étoit là, qui en donnant courage à ses gens, crioit à haute voix, Mont-joie Saint-Denis. Alors il y eut un sarrasin, qui cria au Soudan: Ah! Sire, reculons et pensons à sauver nos vies, car en cette nuit vous avez perdu les deux prisonniers qui étoient si étroitement liés.

De l'autre part nous avons vu une bannière, sous laquelle il y a grande multitude de gens, qui contre nous courent fièrement. Par Mahon, dit le Soudan, je connois clairement que nous sommes trahis; mais pourtant ayons bonne fiance aux Dieux, et pensons à nous défendre. A cette heure les payens prirent si grand courage qu'ils contraignirent les chrétiens à reculer; mais peu leur valut leur orgueil,

car le duc d'Aquitaine et Orson vinrent fondre sur eux, qui de près les suivirent et assaillirent de toutes parts, tant que sans nulle rémission un grand nombre finirent leurs jours, et il n'en échappa que trente-deux; ainsi par le vouloir de Jésus-Christ et la vaillance des princes, en ce jour les payens et sarrasins furent déconfits. Lorsque la bataille eut pris fin, et que les chrétiens furent ralliés, Valentin et Orson son frère, vinrent devant l'empereur, et Valentin dit: Père, voici mon frère Orson que vous n'avez jamais vu et par lequel nous avons été secourus cette journée. Alors l'empereur embrassa son fils Orson, ce que fit aussi le roi Pepin. Mon fils, dit l'empereur, soyez le bien venu, car ma joie est doublée par vous, et mon espoir fortifié.

Orson, dit le roi Pepin, ne vous souvient-il pas quand vous m'abattîtes de dessus mon cheval au bois où je vous chassois? Bel oncle, de ce je me dois bien souvenir, et d'autres choses aussi que j'ai faites; mais pour le présent nous ne devons penser qu'à remercier Dieu de la victoire qu'il nous a donnée contre les ennemis de la foi; car de toute notre puissance nous devons venger la loi de Notre-Seigneur Jésus-Christ; de ce discours furent joyeux tous ceux qui étoient présens, et ils prisèrent fort Orson, qui avoit si bien parlé.

Alors s'assemblèrent l'empereur et le roi Pepin, Valentin, Orson et le verd Chevalier, Blandimain et Guidard marchand, par lequel le faux archevêque avoit été combattu, et en grand triomphe ils sont allés voir les tentes de la noble reine Bellissant et de la belle Fezonne, lesquelles, en attendant la défaite des sarrasins, étoient en un pavillon bien accompagnées, et prioient Dieu dévotement qu'il lui plût préserver l'empereur et tous ses gens des payens. Quand Bellissant sut que la bataille étoit gagnée, elle dit: Fezonne, ma mie, faites bonne chère, car vous verrez tantôt l'empereur mon ami, le père d'Orson, qui vous a prise pour femme. Dame, dit Fezonne, Dieu en soit remercié, car j'ai grand désir de le voir. En disant ces paroles, l'empereur et sa compagnie arriva devant le pavillon. Quand l'empereur aperçut Bellissant, il descendit de son cheval en pleurant et gémissant, et sans pouvoir rien dire il vint embrasser la dame, qui se jeta à genoux. En cet endroit se réunirent l'empereur et la belle dame, qui pendant vingt ans avoient été séparés. Il ne faut pas demander si une pareille rencontre leur fut gracieuse, et ils en eurent le cœur si serrés, qu'ils tombèrent pâmés entre les bras l'un de l'autre: et quand Valentin et Orson virent la grande pitié de leur mère, ils se mirent à pleurer, et près d'eux tombèrent évanouis; le roi Pepin, et plusieurs barons et chevaliers, se prirent aussi à pleurer. Après que l'empereur et sa femme Bellissant eurent modéré leurs douleurs, l'empereur parla à la reine en cette manière: Hélas! ma mie, combien j'ai de regret de la douleur et peine où votre corps a été livré, à cause de l'exil où je vous ai mise par ma légère crédulité; je sais qu'à tort vous fûtes chassée par moi, dont depuis j'ai été en peine et soucis, regrettant et pleurant ma douloureuse faute. Mais sur toutes choses, s'il vous plaît me pardonner, car nul ne se peut garder de la trahison en laquelle j'ai été. N'en parlons plus, lui dit la reine, car dès que je vous ai vu, toutes mes douleurs se sont dissipées; mais je vous prie de me montrer le bon marchand, par lequel la trahison a été connue, et qui a combattu l'archevêque. Ma mie, dit l'empereur, ici vous pouvez le voir,

car c'est le brave Guidard, par lequel la chose a été connue et votre honneur rétabli. Ami, dit la dame au marchand, vous êtes digne d'être aimé; et pour le grand profit qu'avez fait à l'empereur de Grèce et au noble sang de France, je vous retiens mon chambellan, et je veux que vous ayez pour vos peines mille marcs d'or fin. Dame, dit le marchand, je vous remercie, et toute ma vie je vous servirai fidèlement. Alors Valentin dit à sa mère : Madame, qu'il vous plaise me parler, et me dire des nouvelles de ma bonne mie Esclarmonde. Ah! mon fils, dit la dame, prenez en vous confort, car Esclarmonde a été par trahison, enlevée d'Aquitaine et livrée au roi Trompart, qui pour secourir les payens étoit venu devant la cité. Quand Valentin ouït ces paroles, il regarda Pacolet, croyant que par lui il avoit été déçu, et par colère le voulut frapper d'un glaive. Alors Pacolet se jeta à deux genoux, et lui dit : Ah! pour Dieu, ne veuillez être courroucé contre moi, car il n'y a pas de ma faute, puisque moi-même j'ai été trahi par cet enchanteur, qui déroba mon chevalet; mais nonobstant je lui ai coupé la tête. Quand Valentin entendit que par trahison il avoit perdu la belle Esclarmonde, et que Pacolet et les autres étoient innocens, il jeta un si grand cri, que tous ceux qui le regardoient étoient contraints de pleurer. A cette heure les princes et barons prirent le chemin de Constantinople, et les prêtres et clercs en grande dévotion furent en procession générale, avec femmes et enfans, à l'encontre des vaillans princes, qui avoient détruit les payens et sarrasins, chantans hymnes et louanges à Dieu, et les accompagnèrent jusqu'à la grande église; et après qu'ils eurent fait leurs prières et dévotions, et rendu grâces à Dieu, l'empereur et le roi Pepin allèrent au palais, lesquels firent si grande fête, que six jours entiers ils firent tenir table ronde. Il ne faut pas demander les pompes et triomphes qui furent faits; car tous furent joyeux et contens, pour la grande grâce que Dieu leur avoit donnée contre leurs ennemis; et après plusieurs jours, les princes et chevaliers prirent congé de l'empereur pour retourner en leurs pays, desquels je ne ferai plus mention, hors du roi Pepin.

CHAPITRE XXXIII.

Comme le roi Pepin prit congé de l'Empereur de Grèce, pour retourner en France, et de la trahison de Hauffroy et Henry, contre Orson.

Après la destruction des ennemis de la foi chrétienne, lesquels pour la détruire ainsi que les chrétiens, avoient assiégé Constantinople, le roi Pepin prit congé de l'empereur pour retourner en France. Quand Orson vit que le roi s'en retournoit, il lui dit : Sire, j'ai grand désir d'aller avec vous en France, et de passer mes jours à votre service. Orson, dit le roi, j'en suis bien content, et puisque vous avez si bonne volonté de me servir, je veux vous emmener en France, et je vous ferai gouverneur de mon royaume : de plus, je vous ferai mon connétable; et s'il arrivoit que mon petit fils Charlot vint à décéder avant moi, je vous ferai roi de France. Sire, dit Orson, je vous rends mille merci; car puisque votre volonté est de me recevoir, j'emmenerai ma femme Fezonne, et en tout je veux être loyal, et par l'épée défendre votre bon droit.

Alors le roi Pepin et Orson son neveu, partirent de Constantinople, avec grande chevalerie; et le départ du roi Pepin faisoit pleurer l'empereur, la bonne dame Bellissant et les autres; Orson baisa son frère Valentin et le recommanda à Dieu, en pleurant et soupirant; il ne put prendre congé de sa mère Bellissant pour le grand deuil qu'il avoit de la laisser, fors seulement qu'il l'embrassa tendrement. Après avoir pris congé des grands et des petits, le roi monta sur la mer avec sa compagnie; l'empereur et ceux de la cour qui les avoient conduits au port, s'en retournèrent à Constantinople en pleurant; mais la douleur du départ du roi Pepin, fut plus qu'à nul autre sensible à Valentin, pour l'amour d'Esclarmonde, qu'il avoit perdue; il dit à l'empereur en pleurant: Cher et redouté père, veuillez me pardonner le congé que je prends de vous, car jamais je n'aurai joie ni repos que je ne sache ce que ma mie est devenue, car je l'ai conquise au péril de ma vie, pourquoi je la dois bien désirer et regretter. Quand la reine sa mère entendit que son enfant vouloit s'en aller, elle tomba pâmée. Ma mère, dit Valentin, cessez vos pleurs, car jusqu'à la mort je veux chercher celle que je chéris le plus, et, s'il arrive que je ne la puisse trouver, jour de ma vie je n'aurai liesse; mais je désirerai la mort pour abréger mes jours: Alors il appela Pacolet, et lui dit: Ami, s'il te plaît de me servir en cette nécessisté, viens avec moi; jamais pis que moi tu n'auras. Sire, dit Pacolet, je suis tout prêt à vous rendre service, et vous suivre par-tout. Ainsi Pacolet fut délibéré d'aller avec Valentin, qui faisoit cela pour l'amour d'Esclarmonde, et délaissoit père et mère; sans nul retard Pacolet fit appareiller, et ils partirent de Constantinople pour trouver celle dont son cœur étoit triste et dolent. Valentin, qui avoit formé son entreprise, monta à cheval pour s'en aller vers le port, et entra en mer avec sa compagnie. Or, je me tairai de lui, et parlerai du roi Pepin, qui arriva à Paris, et fut reçu fort honorablement, car de toutes les églises saillirent processions de prêtres, de clercs et de gens de tous états qui allèrent au-devant de lui hors la ville; entre autres y fut la reine Berthe, avec son petit fils Charlot, qui fut sage et bien appris, et fit à son père la révérence, lequel entre ses bras le prit et le baisa, puis entra au palais en grand honneur, et pour fêter sa venue on fit une grande fête, et plusieurs grandes assises furent données; mais sur les autres fut en honneur monté et élevé le vaillant chevalier Orson, au point que tout ce qu'il ordonnoit étoit exécuté. Il fut de sens et de savoir si rempli, que par lui toute la cour étoit gouvernée, les malfaiteurs punis, et les bons élevés en honneur: nul qui vers le roi eût affaire, ne demandoit qu'Orson, pourquoi Hauffroy et Henri, dont j'ai ci-devant fait mention, eurent si grande envie contre le bon Orson, que contre lui ils machinèrent une trahison mortelle, et se dirent l'un à l'autre, que la chose leur étoit trop dommageable quand Orson étoit prisé au-dessus d'eux. Certes, dit Hauffroy à son frère Henri, nous devons bien peu priser notre puissance, si d'Orson nous ne savons prendre vengeance; car s'il regne plus longtemps, nous serons jetés par lui hors du royaume de France. Frère, dit Henri, vous dites vrai, nous ne sommes que deux frères germains, et nous devons nous aider l'un l'autre contre nos ennemis; mais sur cette matière je ne sais que penser. Henri, dit Hauffroy, entendez ma raison, nous avons deux fils de notre sœur aînée, savoir, Florent et

Guernier, qui sont très-hardis, et il me semble que par eux pourra être faite une trahison plutôt que par nous : car ils savoient bien que le roi ne les aimoit point, et croiroit plutôt au parler d'autrui qu'au leur; et d'autre part, l'un est bouteillier du roi, l'autre est huissier de sa chambre, où il dort, et par leur moyen ils pourront entrer en la chambre du roi Pepin notre père, et le tuer en son lit : puis on dira que c'aura été Orson, car il est garde du corps du roi, et ainsi ledit Orson seroit condamné à mourir, et le royaume demeureroit à notre délibération, car Charlot notre frère n'est pas encore assez puissant pour nous contredire. Hauffroy, dit Henri, vous avez bien pensé; mais pour faire cette chose, il convient faire diligence : de cette manière les deux mauvais traîtres machinèrent la mort du noble roi Pepin, qui étoit leur père, et à malheur les avoit engendrés. Ils mandèrent les deux autres maudits traîtres, c'est à savoir, Florent et Guernier, qui étoient vaillans et hardis. Alors étant venus devant eux, Hauffroy prit la parole, et dit : Seigneurs, entendez notre intention, car nous sommes délibérés mon frère et moi de faire une chose par laquelle nous aurons profit, et nous vous éleverons en honneur plus que vous n'êtes, ce que je désire comme étant mes propres neveux, car je dois plus désirer votre bien que nul autre, et enfin je vous dirai mon intention.

Vous savez que le roi Pepin, quoiqu'il soit notre père, jamais de sa vie ne nous a aimés. Toujours il a élevé et mis à honneur des étrangers, et les a avancés en toutes dignités, préférablement à nous; pourquoi, toutes ces choses considérées, mon frère Henri et moi, vos oncles légitimes, voulons et sommes délibérés de faire mourir le roi Pepin, puis, après sa mort, nous quatre gouvernerons le royaume à notre volonté; il convient que la chose soit accomplie par l'un de vous d'eux : mais il me semble que vous Guernier, êtes le plus propre à entreprendre cette chose; car vous êtes maître huissier et garde de la chambre du roi, et vous pouvez connoître le jour et la nuit qui entre en ladite chambre ou en quelque lieu secret, et, quand le roi sera endormi dans son lit, sans faire de bruit, vous viendrez en sa chambre et l'occirez; et le lendemain matin, quand les nouvelles viendront que le roi sera mort, la charge et la coulpe en seront donnés à Orson, à cause qu'il repose toute la nuit auprès de son corps, et il sera jugé et condamné à mort; après cela nous ôterons la vie au petit Charlot, et ainsi nous demeurera les royaumes et la succession à répartir à notre volonté. Oncle, dit Guernier, soyez tranquille, car votre père le roi Pepin perdra la vie. Or, la trahison fut ordonnée contre le bon roi Pepin, qui ne pensoit nul mal de ces deux mauvais enfans, lesquels n'avoient point de pitié de faire mourir leur père. Mais malheur à l'enfant qui médite contre son père telle mort, et de malheur furent engendrés Hauffroy et Henri, quand par eux la trahison fut faite : leur neveu Guernier fut plein de si mauvaise volonté, que, après la trahison devisée, il épia une nuit que le roi soupoit, prit un couteau bien pointu, et adroitement entra en la chambre royale et se cacha derrière une tente si secrètement, que de nul ne fut aperçu : quand l'heure fut venue que le roi devoit reposer, il fut mené par ses gardes en son lit, lequel à Dieu se recommanda dévotement, puis tous sortirent de sa chambre, excepté Orson, qui pour lui faire passer le temps, de plusieurs choses lui parla jusqu'au dormir. Et quand Orson vit que le roi vouloit repo-

ser, sans faire de bruit il le laissa, et auprès de lui en une couchette il se coucha. Quand minuit vint, le traître Guernier sortit de sa cachette, portant le couteau en sa main, il alla au lit du roi pour exécuter son entreprise : mais quand il fut auprès de lui, et qu'il leva le bras pour lui donner la mort, il lui sembla que le roi vouloit s'éveiller, et il eut si grande peur qu'il tomba de côté, où il fut long-temps sans oser se remuer, puis de rechef il le voulut frapper, mais il eut encore une si grande peur que le corps lui faillit, et il commença à trembler si fort qu'il ne put achever son entreprise; il mit le couteau dans le lit, puis s'en retourna coucher en son lit tout tremblant, en attendant le jour; il étoit si fort effrayé qu'il eût voulu être à cent lieues de-là. Orson étoit en son lit, qui ne se doutoit de rien, et fit un songe merveilleux, car il lui sembloit qu'on vouloit lui ôter l'honneur de sa femme Fezonne, et qu'auprès d'elle étoient deux larons, qui machinoient une trahison contre lui; puis il lui sembla que sur un étang il voyoit deux grands hérons qui se combattoient contre un épervier, et de toute leur puissance s'efforçoient de l'occir; mais l'épervier se défendoit si vaillamment, que les deux hérons travaillèrent tant, que tous deux fussent morts si ce n'eût été une grande multitude de petits oiseaux qui descendirent sur l'épervier, et qui l'eussent tué, sans un aigle qui vint secourir l'épervier : en ce songe s'éveilla Orson, qui en fut émerveillé et commença à dire : Vrai Dieu, veuillez me garder de trahison, et conforter mon frère Valentin, en telle manière que d'Esclarmonde il puisse avoir bonnes nouvelles. Alors le jour parut, et Orson se leva, qui sortit secrètement de la chambre, de peur d'éveiller le roi. Quand Guernier vit qu'Orson étoit sorti de sa chambre, il sortit le plutôt qu'il put, et s'en alla en son hôtel très-promptement, où il trouva les deux frères Hauffroy et Henri et Florent avec eux, qui avoient grand désir de savoir des nouvelles de leur maudite trahison, et dirent : Guernier, comment va notre malheureuse entreprise? Seigneurs, dit Guernier, par le Dieu tout-puissant, qui tout le monde a créé, pour tout l'avoir de France je n'en ferais pas encore autant que j'ai fait, et à l'égard du roi, sachez qu'il est encore en vie; car, comme je voulois frapper, je fus si effrayé que le cœur me faillit, et je n'eus pas le courage de le tuer; mais d'un autre trahison je me suis avisé, car le couteau que j'avois, je l'ai mis dans le lit du roi, et j'ai pensé que nous pourrions accuser Orson de ma trahison, et nous dirons au roi qu'ils sont quatre d'un commun accord, qui ont délibéré de le faire mourir, desquels Orson est le principal, et disons aussi qu'ils veulent faire mourir Charlot, pour avoir entr'eux quatre le royaume de France; et pour mieux prouver le fait, nous dirons comme Orson a fait son apprêt et mis son couteau en état, qu'il a caché dans son lit, et il demandera comment nous le savons, nous dirons qu'étant dans une chambre, dans le temps qu'il en parloit, que l'un de nous étoit auprès de la porte, et a entendu le secret.

Guernier, dit Hauffroy, vous êtes très-subtil, et parlez sagement; car s'il arrivoit qu'Orson voulût dire le contraire, vous et votre frère prendrez contre lui champ de bataille, et je suis certain que de vous déconfire il n'aura puissance; et si d'aventure il arrivoit qu'il eût le dessus, nous serons mon frère Henri et moi bien pourvus de gens pour vous secourir : Seigneurs, dirent Guernier et Florent, votre délibération

est très-bonne et nous avons bon courage pour faire la chose. Ainsi fut de rechef la trahison faite contre le noble chevalier Orson, qui étoit de tout ce fait bien innocent. Le jour clair et l'heure venue, le roi, après qu'il eut ouï la messe, entra en la salle royale et au dîner fut assis : là furent Hauffroy et Henri, qui montroient bon semblant à Orson ; mais de cœur lui tramoient une trahison mortelle. Lorsque Guernier vit qu'il étoit temps de parler, il entra en la salle et vint vers le roi, en grande révérence le salua, puis lui dit : Très-redouté sire, il est vrai que de votre bénigne grâce vous m'avez fait chevalier et donné office en votre palais plus qu'il ne m'appartient, et à cause que vous m'avez fait tant d'honneur de m'entretenir en votre service, je dois par raison veiller à votre conservation, pourquoi je suis venu vous dire une trahison qui a été faite contre vous, afin que du danger vous puissiez vous garder et punir vos ennemis.

Guernier, dit le roi, dites-moi ce que vous savez, car très-volontiers je vous écouterai. Sire, dit Guernier, faites tenir Orson, afin qu'il ne s'enfuie, car sur lui tournera le dommage : c'est le maître par qui la chose est commencée, et doit être finie : Et si vous voulez savoir la manière, la voici ; sachez qu'ils sont quatre des plus grands de votre cour, dont Orson est le principal, qui dans votre lit doit vous faire mourir, et d'un couteau vous frapper au cœur, quand vous serez endormi ; et afin que mieux vous y croyez, pendant qu'ils faisoient leur complot, j'étois en certain lieu d'où j'ai entendu comment Orson disoit aux autres, que le couteau dont vous devez être occis, est dans votre lit caché, et, s'il vous plaît d'y aller ou y envoyer quelqu'un, vous trouverez la chose véritable. Sire, dit Florent, qui étoit de l'autre part, mon frère dit la vérité, dont je suis fort triste et dolent, que ceux à qui vous avez fait tant de bien veulent vous donner la mort : le roi fut bien surpris de ce rapport, et regarda Orson en lui disant :

Faux et déloyal homme, avez-vous pu désirer ma mort, moi, qui tout le temps de ma vie vous ai tenu si cher, et plus que les enfans que j'ai engendré, prisé et honoré ? Ah ! Sire, ne veuillez pas croire si légèrement, car jour de ma vie je ne pensai trahison; mais je suis accusé de ce fait par leur envie. Or, n'en parlons plus, dit le roi; car si le couteau est trouvé au lit je vous tiens pour coupable, et n'en demande autre preuve. Alors il appela ses barons, et leur dit : Seigneurs, par Jésus-Christ, je ne fus jamais plus surpris que de cette trahison. Sire, dit Milon d'Angler, je ne sais ce qu'il en est, mais avec peine pourrois-je croire qu'Orson eût voulu entreprendre telle chose contre votre majesté. Mais, dit le roi, si nous trouvons un couteau dans le lit, il est évident que la chose doit être crue. Or, pour Dieu, dit Milon, allons voir cette expérience. Alors le roi alla en sa chambre avec plusieurs barons et chevaliers, et ils ont trouvé le couteau, ainsi que Guernier le traître avoit dit. Hélas ! dit le roi, en qui peut-on avoir confiance, quand mon propre neveu, que j'ai tant chéri, est envieux de ma vie ? mais puisque le fait est tel, je jure et promets à Dieu que jamais il n'aura de répit que je ne le fasse pendre. Alors un chevalier, nommé Simon, courut vers Orson, et lui dit : Hélas ! ami, fuyez d'ici, et pensez à échapper, car le roi a trouvé le couteau dans le lit, ainsi que Guernier lui avoit dit, et le roi a juré de vous

faire pendre dès qu'il sera venu. Ne vous chagrinez pas, dit Orson, car j'ai confiance en Dieu, qui gardera mon droit. Alors le roi entra en la salle où Orson étoit gardé par quinze hommes, puis il fit appeler plusieurs chevaliers et avocats de son palais pour juger et condamner Orson; mais Dieu, qui n'oublie point ses serviteurs, contre les maudits traîtres, le garda et défendit tellement, qu'ils finiront leur vie honteusement, et que leur trahison sera découverte.

CHAPITRE XXXIV.

Comme Orson mit opposition au jugement, et demanda champ de bataille contre ses accusateurs, ce qui lui fut accordé.

Quand Orson fut devant le roi et les juges de son palais, qui étoient assemblés pour le condamner, il dit : Très-redouté sire, et vous seigneurs, docteurs, barons et chevaliers, vous savez qu'il n'est homme qui se puisse garder de trahison ou fuir la fortune quand elle vient, puisque je suis accusé de crime contre la majesté royale, et que vous êtes tous assemblés pour faire mon jugement, je demande devant tous le droit de la loi de notre palais, qui veut que, quand un chevalier est accusé de meurtre ou de trahison contre la maison royale, et veut se défendre en champ de bataille, il doit être reçu; or, je suis chevalier sans reproche et du cas innocent, je veux par ordonnance être reçu en mes défenses, si par votre cour est ainsi jugé et ordonné; et afin que nul ne pense que je ne veuille poursuivre et offrir mon corps en bataille, voici le gage que je baille et délivre devant votre toute-puissance, et si je suis vaincu, faites de mon corps justice comme le droit le requiert. Orson, dit Guernier, vous pouvez bien vous taire, car à Dieu ne plaise que de telle chose prouver comme vous je prenne bataille. Sur ces paroles, les douze pairs de France firent sortir de ce lieu Orson et ses deux adversaires, pour consulter les raisons des parties; ainsi la chose fut jugée, car la demande d'Orson étoit raisonnable, et il devoit être reçu à ouïr ses raisons : Alors ils firent venir Guernier et son frère en présence du roi, et le duc Milon d'Angler demanda à Guernier, qui étoient les quatre qui de la mort du roi étoient consentants? Seigneurs, dit Guernier, pour tout l'or de France, je ne vous le dirois pas. Guernier, dit le juge, partant je vous condamne à recevoir le gage qu'Orson vous livre et à votre frère, et à combattre contre lui; car, puisque vous ne voulez déclarer ceux qui sont coupables de son parti, il est à croire qu'en votre fait il y a malice. Orson fut joyeux de cet appointement, et aux deux traîtres il jeta son gage, disant : Seigneurs, voilà mon gage que je vous livre, par tel convenant que si je ne puis vaincre les traîtres Guernier et Florent, j'abandonne mon corps pour être pendu honteusement devant tous. Orson, dit le roi, la chose est accordée et le jugement fait; mais pour mettre à fin l'entreprise, il vous convient de fournir gage pour vous et pour aucuns, pour présenter votre corps le jour qui vous sera assigné. Alors Hauffroy et Henri offrirent leurs corps pour Florent et Guernier; Milon d'Angler, Samson, Galeran et Gervais offrirent les leurs pour Orson, et promirent le rendre au jour qui fut assigné au mois suivant. Au bout dudit temps, et le jour qu'on devoit combattre, le duc Milon, Samson, Galeran et Gervais amenèrent Orson, car il étoit fort aimé d'eux; et étant monté à cheval, en son col il mit l'écu, qui richement l'ar-

moit, puis chevaucha dans la ville noblement accompagné, et alla droit au champ qu'on avoit ordonné hors la ville; et là, attendant ses ennemis, il mit le fer de sa lance en terre, et s'appuya dessus. Il ne resta pas long-temps sans que Hauffroy et Henri entrâssent au champ, qui amenèrent leurs deux neveux armés; Guernier et Florent redoutoient leur adversaire Orson, mais Henri et Hauffroy les réconfortoient toujours et promettoient de les secourir; quand ils furent entrés dans le champ, l'évêque de Paris alla vers eux, et leur fit faire le serment accoutumé, puis vinrent les héraults et gardes du champ, qui firent sortir tous ceux qui étoient dedans, excepté les trois combattans. Or, Hauffroy avoit appointé trois hommes, qu'il avoit mis dans une maison auprès de la place, et leur avoit dit qu'aussitôt qu'ils entendroient sonner son cor qu'ils vinssent vers lui. Les traîtres pensoient bien être secourus et défendus si besoin en étoit; mais peu leur valut toute leur entreprise, car aussitôt que le champ fut vidé et que les gardes commandèrent aux champions de faire leur devoir, Orson baissa sa lance, et à la pointe des éperons vint contre ses ennemis; il vint frapper premier Guernier, et lui donna si grand coup que l'écu et le harnois lui passa outre, et Florent, de l'autre part, frappa fort rudement Orson, mais il n'en tint pas plus compte que s'il eût frappé sur un mûr.

Traîtres et déloyaux, à tort et sans cause vous m'avez accusé; mais aujourd'hui je vous montrerai où repose la loyauté. A ces mots l'épée flamboyante a tellement frappé Guernier, que de l'arçon de la selle il l'abattit à terre, et aussitôt lui ôta le heaume de la tête, qu'il lui eût coupée si ce n'eût été son frère Florent, qui frappa rudement Orson. Alors Orson s'en retourna, et frappa tellement Guernier, qu'il lui abattit l'oreille gauche; puis il lui dit, beau maître, celui qui fait trahison ne doit point gagner à ce marché. Là commença une forte bataille entre les trois champions. Guernier reconquit son heaume et le mit en sa tête, puis il vint vers Orson de toute sa force pour le dommager: bientôt il eût été déconfit sans Florent, qui le secourut plusieurs fois. Il eut bien de la peine pour combattre les deux maudits traîtres, car ils étoient forts armés et prenoient courage, parce que Hauffroy et Henri leur avoient promis secours, et Orson fit tant autour de Guernier, que durement il le navra. Quand il se sentit ainsi blessé, il descendit de cheval, puis il vint contre Orson, et frappa son cheval de telle façon, qu'il lui coupa la jambe et l'abattit à terre; mais Orson fut diligent, quand son cheval faillit des deux pieds, il sauta à terre, puis il vint à Guernier et le serra si étroitement entre ses bras, que l'écu et le blason lui ôta et à terre l'abattit. Mais comme il lui voulut donner un estoc au ventre, Florent frappa des éperons pour secourir son frère, et tel coup porta sur le heaume d'Orson, qu'il le fit chanceler. Orson alla vers lui avec grand dépit, et le frappa si fort que le cheval il abattit mort, et ôta à Florent son heaume de la tête, dont il fut émerveillé, et il ne trouva d'autre remède que de fuir et courir parmi le champ en se couvrant la tête de son écu; mais Orson courut après d'un si grand courage, qu'à le voir on prenoit plaisir. Ah! Florent, dit Guernier, pourquoi fuyez-vous? retournez arrière et pensez à vous défendre, car si vous avez du courage aujourd'hui par nous il sera vaincu. A ces mots les deux traîtres assaillirent Orson très-rudement, et de leurs épées lui donnèrent tant de coups, que les coups entrèrent dans son harnois et

firent jaillir le sang abondamment; Orson se sentant ainsi frappé, il réclama dévotement Dieu et la Vierge Marie, puis sur Florent frappa de si grands coups, que l'épée et le poing lui abattit. A cette heure la bataille fut grande : Durant ce temps-là Fezonne étoit en une église, qui tendrement pleuroit, en priant Dieu dévotement qu'il lui plût garder Orson, son bon ami, et lui donner victoire sur ses ennemis. Le peuple fut émerveillé de la force d'Orson, et des armes qu'il faisoit. Florent fut dolent quand il eut perdu le bras; cependant il ne laissoit pas que d'assaillir Orson de toute sa puissance. Et quand Orson le vit venir, il fit semblant de frapper Guernier, puis soudain il tira son coup et frappa Florent en telle manière, qu'il l'abattit mort; puis il dit à Guernier : Traître, après il vous faut passer, ou vous reconnoîtrez devant tous la trahison que vous avez formée. Orson, dit Guernier, autrement en ira, car si vous avez occis mon frère, aujourd'hui j'en prendrai vengeance. Hauffroy, dit Henri, notre fait va mal, Orson a tué Florent, notre neveu, et nous verrons en bref qu'il vaincra Guernier et lui fera avouer la trahison, pourquoi nous serons à jamais déshonorés, et en grand danger de mort, si nous ne trouvons moyen de fuir et échapper. Frère, dit Hauffroy, je vous dirai ce que nous ferons; aussitôt que nous verrons Guernier vaincu, avant qu'il confesse la trahison, nous entrerons dans le champ, en faisant signe de maintenir Orson, et nous couperons la tête à notre neveu; par ce moyen la trahison ne pourra être révélée. On ne peut mieux penser, dit Henri. Ainsi se consultoient les deux maudits traîtres pour pouvoir couvrir leur trahison. Et les deux champions sont dans le champ qui saillissent durement l'un contre l'autre. Guernier, dit Orson, vous voyez bien que contre moi on ne vous fait point défendre, pensez plutôt à vous rendre et confesser votre trahison et je vous promets de vous sauver la vie; faites votre paix avec le roi Pepin, et je vous enverrai vers l'empereur de Grèce, mon père, qui pour l'amour de moi vous gardera dans sa cour et vous donnera grand gage. Orson, dit Guernier, de rien ne me sert ta promesse, car, puisque j'ai perdu une oreille, jamais en nul lieu je ne serai prisé, j'aime mieux contre toi vaillamment mourir, ou conquérir ton corps et te livrer à mort honteuse, que de ternir mon honneur. Ma foi, dit Orson, je vous l'accorde, et, puisque vous avez envie de mourir, en moi vous avez trouvé bon maître; pensez à vous défendre, car voici votre dernier jour; alors il est allé vers Guernier, et à force de bras sur lui se jeta et lui ôta le heaume. Lorsque Hauffroy vit qu'il n'y avoit plus de remède, il cria tout haut : Orson ne le veuillez tuer, car nous connoissons bien qu'à grand tort on vous a accusé, et nous en voulons faire justice, ainsi qu'appartient aux traîtres, et jamais nous ne voulons le laisser vivre ni reconnoître pour parent. Il entra dans le champ et dit à Guernier : Beau neveu, confessez votre cas et la trahison, et nous ferons tant auprès du roi que vous aurez pardon de votre faute. Seigneur, dit le traître Guernier, j'ai fait la trahison, et mis le couteau dans le lit. En disant ces paroles, Hauffroy tira son épée, et, afin que plus avant il ne parlât, il le frappa et l'abattit mort, puis il dit : seigneurs, que ce traître soit mené au gibet, car il l'a mérité; puis il vint à Orson, et lui dit : Cousin, je suis bien joyeux de la victoire que vous avez eue; car Dieu vous montre que vous êtes prud'homme et voulez garder loyauté, pourtant si Guernier n'étoit mort, je

ne voudrois le réclamer pour parent, puisqu'il voulut faire trahison. Incontinent vint la belle Fezonne, qui doucement accolla Orson, et alors le roi Pepin lui demanda : Beau neveu, avez-vous plaie dangereuse sur votre corps? Oncle, dit Orson, non, grâces à Dieu : j'ai vaincu les deux mauvais monstres, dont Hauffroy a fait confesser la trahison à Guernier, et comme bon prud'homme devant tous lui a ôté la vie. Ah! beau neveu, ne le crois pas trop, car quelque semblant qu'il te fasse, il est participant de la trahison; mais je m'en veux tenir là pour l'heure présente. Le roi et ses barons retournèrent à Paris, lesquels furent joyeux de la victoire et de l'honneur qu'Orson avoit acquis. Hauffroy et Henri en disoient du bien de bouche, et de cœur désiroient sa mort. Mais après vint le temps que leur trahison fut aperçue, et qu'ils furent punis comme ils l'avoient mérité. Je laisserai à parler sur cette matière, et parlerai de notre chevalier Valentin, qui par le pays chevauche dolent et déconforté pour recouvrer sa douce amie, la belle Esclarmonde, qui étoit en Inde-la-Majeure, où le roi la fait garder pour l'épouser, ainsi qu'avez ouï faire mention.

CHAPITRE XXXV.

Comme Valentin, en cherchant Esclarmonde, arriva à Antioche, et comme il se battit contre un Serpent.

Valentin, qui étoit monté sur mer pour recouvrer Esclarmonde, fit tant qu'il arriva à Antioche, et quand il y fut, Pacolet, qui savoit bien parler, prit pour lui logis dans un riche hôtel; mais leur hôte fut cauteleux, quand ils furent retirés en leur chambre, il alla les écouter; il entendit Valentin parler de Dieu et de la Vierge Marie, pourquoi il se douta qu'ils étoient chrétiens, et aussitôt il alla vers le roi d'Antioche, et lui dit : Cher sire, sachez qu'en ma maison sont logés quatre chrétiens, qui sans payer nul tribut sont entrés sur vos terres, et afin que vous ne m'en puissiez faire nul reproche, je viens vous le dire. Ami, dit le roi d'Antioche, va-t-en les quérir et me les amène. Alors plusieurs sergens et officiers furent avec l'hôte quérir Valentin et toute sa compagnie, lesquels furent amenés au palais devant le roi. Quand le chevalier Valentin le vit, il le salua, en disant: Sire roi, Mahomet, auquel vous croyez, veuille vous garder et défendre, et Dieu, qui pour nous souffrit en la croix, en mon adversité veuille me donner bon confort pour la chose que je requiers. Chrétien, dit le roi, tu es bien hardi, quand en ma présence tu fais mémoire de ton Jésus, que je n'ai jamais aimé. Je te fais savoir que de deux choses il te convient faire l'une, ou recevoir la mort. Roi, dit Valentin, dites-moi votre volonté, car je voudrois bien faire plusieurs choses plutôt que d'endurer la mort, quoique j'avois ouï dire que dans votre royaume il y avoit répit pour les chrétiens de payer le tribut; ma foi dit le roi, cela est vrai, mais puisque sans mon congé vous y êtes entrés, pour éviter la mort il faut renier votre Dieu, et si vous ne le voulez, il faut combattre contre un serpent horrible, qui depuis sept ans vient devant cette ville, et a dévoré tant de gens que le nombre en est inconnu. Voyez des deux choses laquelle vous voulez accepter, ou vous ne pouvez sauver votre vie. Valentin lui dit : Quand par force il le faut faire, je ne puis m'en parer; cependant dites-moi, s'il vous

plaît, si vous avez vu la bête, de quelle forme elle est, et quelles sont ses manières. Chrétien, dit le roi, je te dis que j'ai vu la bête, et qu'elle est hideuse et plus grande de corps qu'un cheval, les aîles fort grandes comme celles d'un Griffon, elle porte la tête d'un serpent, le regard très-ardent, la peau couverte d'écailles fort dures et épaisses comme un poisson, portant pied de lion très-poignans et aigus. Par mon Dieu, dit Valentin, à ce que vous contez, elle paroît bien horrible, mais nonobstant toute sa force, si vous voulez croire en Jésus-Christ, et me promettre de recevoir le baptême au cas que je puisse mettre la bête à mort, j'irai m'essayer contre elle en la garde de Dieu, sans mener nul homme avec moi. Chrétien, dit le roi, je te jure sur ma foi, que si tu peux la détruire, moi et tous mes gens renoncerons à Mahomet, et ferons toute ta volonté; mais tu peux dire que tu seras en grand danger, car jamais nul n'y alla, qui par elle ne fût dévoré. Sire, dit Valentin, laissez-moi faire, car je me fie tant au doux sauveur Jésus, qu'il me gardera contre la mauvaise bête, à condition que vous me tiendrez promesse. Oui, dit le roi, pensez de bien œuvrer, car si de la bête tu nous peux délivrer, je te jure mon Dieu Mahon, que ta loi nous prendrons et laisserons la nôtre. Hé bien, dit Valentin, j'y mettrai peine. Alors il demanda ses ouvriers, fit faire un écu artistement composé, et y fit attacher plusieurs broches de fin acier, fortes, solidement assises, et qui étoient d'un pied de long; quand l'écu fut fait, Valentin vêtit son harnois, et mit son heaume en sa tête, puis il prit son épée, et en l'honneur de Dieu la baisa, puis il monta à cheval pour aller combattre la bête; grands et petits montèrent sur les murs et regardoient Valentin. Après qu'il fut hors de la ville, ils fermèrent les portes, car ils pensoient bien que jamais il ne devoit retourner. Or, la bête étoit de telle condition, que tous les jours il falloit lui délivrer quelques bêtes ou personnes, et si on manquoit à lui en donner, il n'étoit homme qui osât sortir de la cité; mais sitôt qu'on lui avoit donné sa proie, elle s'en retournoit en son lieu et ne faisoit nul mal à personne; cependant il étoit de coutume dans la cité et les environs que tous larons, meurtriers et autres mauvaises gens, qui par jugemens étoient condamnés à mourir, on les livroit au maudit serpent; de plus, il y avoit des gens qui alloient dans les ports de mer chercher les chrétiens et les menoient à Antioche pour les faire dévorer au serpent: Quand le serpent aperçut Valentin venir vers lui, il commença à baisser ses aîles très-fièrement, en jetant feu et fumée par la gueule. Ah! Dieu! dit Valentin, veuillez me secourir et me donner force et puissance pour que je puisse accroître votre loi: Alors il descendit de cheval et laissa sa hache à l'arçon de sa selle, puis il alla vers le serpent, qui fut fort orgueilleux, et dès qu'il approcha de lui pour le frapper, le serpent leva sa grosse et large patte pour frapper Valentin, mais il jeta son écu au-devant, tellement que la bête frappa sur les broches, qui étoient pointues, et se fit grand mal; il jeta un cri effroyable en se retirant en arrière, et Valentin armé de courage le suivit; mais quand la bête le vit approcher, elle se leva toute droite sur les pieds de derrière, et, avec les pieds de devant, elle crut abattre Valentin à terre, qui se couvrit de l'écu, et crainte des broches la bête se retira. Par Mahon, dit le roi, qui étoit en une haute Tour, voilà un chevalier très-vaillant, qui doit bien être prisé; d'autre part

étoit la reine, qui avoit nom Rosemonde, et qui pour la beauté de Valentin et sa hardiesse, fut éprise d'amour pour lui.

Si merveilleuse et si grande fut la bataille de Valentin et du serpent, que si ce n'eût été l'écu que la bête craignoit, bientôt elle eût jeté Valentin à terre; mais il tenoit l'écu d'un côté, et de l'autre bras tenoit l'épée dont il frappa le serpent près de l'oreille d'un si grand coup; mais la peau étoit si dure que l'épée se rompit. Vrai Dieu, dit Valentin, veuillez m'aider et secourir contre cet ennemi si horrible. En grand danger fut Valentin, qui avoit perdu son épée, car le serpent d'une de ses pattes le frappa tellement que d'un de ses ongles il lui rompit le harnois et lui entama la chair; Valentin se retita en arrière, et tira un glaive pointu qu'il jeta à la bête si droit qu'il lui entra un demi-pied en la gueule, mais le serpent n'en tint compte. Alors Valentin courut vers son cheval, prit la hache, qui étoit à l'arçon de sa selle, et retourna vers la bête, faisant le signe de la croix, en demandant à Dieu confort; puis il s'approcha de la bête, et avec ladite hache il lui frappa tellement sur la queue, qu'il lui coupa la peau jusqu'à l'os, et fit sortir le sang à grand randon, dont les payens et sarrasins furent émerveillés de la vaillance du chevalier Valentin; et Rosemonde, la reine, qui le regarda, dit tout bas : Ah! chevalier beau sire, Mahomet te veuille aider et ramener en joie; car par Mahon, en qui je crois, de tous les chrétiens que j'ai vus, jamais mon cœur ne fut d'amour si fort épris. Et Valentin se combattoit avec le serpent, qui de sa queue plusieurs fois l'a frappé, et si fort qu'à terre il l'abattit; mais il tenoit sa hache, dont il savoit bien jouer, et il en donna un tel coup sur la queue du cruel serpent qu'il lui en coupa un quartier. Alors le serpent jeta un si grand cri que toute la ville en retentit, puis il frappa des aîles, et en l'air s'envola par-dessus Valentin, sur la tête duquel il frappa de ses pattes si grand coup, que le heaume lui arracha et abattit le chevalier à terre; mais il fut aussitôt relevé; et dolent de ce qu'il avoit la tête nue, il se mit à reclamer Dieu et la Vierge, en regrettant souvent la belle Esclarmonde.

Quand ceux de la cité virent qu'il avoit perdu son heaume, ils pensoient bien que jamais il ne dût échapper. Par mon Dieu, dit le roi, on peut bien dire maintenant que le chevalier chrétien jamais ne reviendra. Alors Pacolet fut bien dolent, et se mit à pleurer piteusement pour l'amour de Valentin. Hélas! dit-il, faites-moi ouvrir les portes et me donnez un harnois, car je veux aujourd'hui vivre et mourir avec mon maître; donnez-moi aussi un heaume pour lui couvrir la tête. Pacolet fut bientôt armé et il lui fut donné un heaume, puis on lui ouvrit les portes. Il se recommanda à Dieu et alla vers le champ. Valentin le vit bien venir, et ne le connoissoit point; mais Pacolet lui cria : Sire, je suis votre serviteur, qui vous ai long-temps servi, et pour vous secourir je suis venu vers vous. Ami, dit Valentin, ici il faut mourir, car de toutes mes aventures j'ai aujourd'hui la plus dangereuse; pour Dieu saluez mon père et ma mère, ainsi qu'Orson mon frère, que j'ai si chèrement aimé et la belle Esclarmonde, et pour Dieu, mon cher ami, allez vous-en d'ici, car quand vous mourriez avec moi, je n'y peux avoir profit. Lorsque Pacolet s'approcha de Valentin pour lui donner le heaume, le serpent s'aperçut bien qu'il ne portoit pas d'écu; aussitôt il vint à Pacolet, le prit par la jambe et sous lui l'a-

battit, en lui donnant un si grand coup de patte que durement le navra, et l'eût tué si ce n'eût été Valentin qui de sa hache le frappa tant que le nez lui coupa. Le serpent crie et hurle comme un enragé. Alors Valentin vint pour prendre son heaume et le mettre sur sa tête, mais lorsqu'il le crut prendre, il vit venir la bête; alors il prit l'écu pour couvrir sa tête, et le serpent s'en retourna. Alors Pacolet mit le heaume sur la tête de Valentin. Sire, dit Pacolet, je suis blessé, il me faut retourner en la cité pour guérir ma plaie, car j'ai tant perdu de sang que le cœur me défaille. Aussitôt que le serpent le vit éloigné, il ouvrit ses grandes aîles et vers lui vola; Pacolet qui l'aperçut bien venir, retourna à son maître, et le serpent alla assaillir Valentin; mais il lui jeta sa hache si à point, que de ce coup il lui coupa une aîle, de quoi il fit un si terrible cri, que tous ceux qui l'entendirent en furent épouvantés. Valentin ne pouvoit tourner autour de la bête ni lever sa hache tant il étoit fatigué, il fit tant qu'il monta sur un arbre; et la bête qui ne pouvoit plus voler, très-cruellement le regarda, en jetant par la gueule un feu horrible. Sire, dit Pacolet, donnez-moi votre écu et j'irai vers la bête à l'aventure. Ami, dit Valentin, retournez en la cité pour médeciner vos plaies, car s'il plaît à Dieu, la bête ne sera déconfite par nul autre que moi. Après qu'il eut dit ces paroles, il descendit de dessus l'arbre, en faisant le signe de la Croix, et alla vers le serpent, qui contre lui couroit jetant feu et flammes; Valentin mit l'écu devant lui, que le serpent redoutoit, et de sa hache tellement le frappa, qu'il lui coupa la cuisse et l'abattit par terre. Le serpent crie et hurle merveilleusement, et Valentin, qui hardiment le poursuivit, fit tant qu'il lui enfonça la hache si avant dans la gueule, qu'il l'abattit mort, et il jeta telle fumée, que tous ceux qui le regardoient en furent émerveillés. Et à l'heure que le serpent fut tué, il tomba dans Antioche une grosse tour, dont ils se disoient l'un à l'autre, que c'étoit l'ame du diable qui étoit passée par-là. Franc chevalier, dit le roi, de tous vous êtes le plus vaillant, et votre Dieu a bien montré qu'il vous aime, quand par votre prouesse vous nous avez délivrés d'un ennemi qui nous a fait tant de dommage. Le roi fit chèrement garder Valentin, et lui portoit grand honneur, et Rozemonde la reine avoit grande envie de lui parler, car elle en étoit si amoureuse, que dès qu'elle le vit son cœur en fut épris, et par l'ardeur de son amour elle vouloit la mort du roi son mari, comme vous le verrez ci-après.

CHAPITRE XXXVI.

Comme après que Valentin eut vaincu le Serpent, il fit Baptiser le Roi d'Antioche et tous ceux de sa Terre, et comme la Reine Rozemonde étoit amoureuse de lui.

QUAND le noble Valentin eut pris un peu de repos pour se rafraîchir et médéciner ses plaies, il s'en alla vers le roi, et lui dit: Sire, vous savez que vous m'avez promis de croire en Jésus-Christ, s'il arrivoit que du serpent je vous puisse délivrer. Or, notre Seigneur m'a fait la grâce que je l'aie mis à mort, et pour cette cause, Sire, je vous rappelle votre serment; vous ne devez pas vous convertir par contrainte, mais le miracle est évident, que Jésus mon créateur a voulu vous montrer, car vous pouvez bien savoir que je ne l'ai pas conquis par force corporelle; mais ça été par la vertu de mon Dieu,

en qui je crois et en qui j'ai mis toute ma confiance. Franc chevalier, dit le roi, sachez que je vous veux tenir ma promesse : telle est ma volonté de renoncer à Mahon et croire en Jésus-Christ. Alors il fit publier par toute sa terre, que grands et petits crussent en Jésus-Christ et laissassent la loi de Mahon, sous peine d'avoir la tête coupée. Alors les sarrasins et payens furent si remplis de grâces, qu'à la sainte foi par Valentin ils furent tous convertis. Aussitôt la reine manda secrètement Valentin en sa chambre, lequel vers elle alla; dame, dit Valentin, vous m'avez mandé, et je viens tout prêt à accomplir votre volonté.

Hélas! dit la dame, l'honneur, le sang, le savoir, la force et hardiesse qui sont en vous, font sur tous vivans priser et honorer votre grande noblesse; et, pour les vertus qui sont en vous, la dame qui en seroit aimée, pourroit bien dire que de tous chevaliers elle auroit le plus vaillant, le plus noble et le plus beau; or, plût à Dieu que je puisse faire ma volonté et qu'à nul ne fusse sujette; car je jure sur mon ame que jamais autre que vous mon cœur n'aimeroit, s'il vous plaisoit me faire tant de grâce, que mon amour vous fût agréable. Dame, dit Valentin, de tant de bien je vous remercie, car vous avez épousé un roi vaillant et redouté, lequel sur tous vous devez aimer et chérir. Chevalier, dit la dame, je l'ai long-temps aimé, mais depuis le jour que je vous vis, mon cœur est à vous. Quand Valentin apercut que la dame avoit tel courage, le plus doucement que faire se put vers la reine il excusa son amour. Dame, dit Valentin, si le roi le savoit, nul jour n'arrêteroit qu'il ne vous eût livrée à mort. Il est âgé, vous êtes belle dame, il faut attendre jusqu'au retour de mon voyage que j'ai entrepris en la sainte cité de Jérusalem, pour visiter le sépulchre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui fut mis en croix pour nous; et au retour, s'il arrivoit que le roi fût mort, alors je ferai votre volonté. La reine Rozemonde ne répondit rien, mais elle fut si fort frappée de l'amour de Valentin, qu'elle convoita la mort du roi; c'est pourquoi il y a grand danger d'aimer follement ceux par qui tant de maux peuvent arriver, comme fit Rozemonde la reine, qui, pour avoir Valentin à son plaisir, la nuit, quand le roi dut se coucher, et que le vin lui fut apporté, prit la coupe et mit dedans un tel venin, que tout homme qui en eût bu, de la mort n'eût pu échapper; puis, en montrant grand amour au roi, le lui présenta; mais il fut fort sage, et plein de dévotion en bénissant le vin au nom de Jésus-Christ, il fit le signe de la croix, et aussitôt il aperçut le vin qui devint trouble et vit le poison.

Par ma foi, dit le roi, dame, vous avez failli; mais je promets à Dieu, que le venin que vous m'avez préparé à cette heure, je vous le ferai boire, où vous me direz pourquoi vous avez entrepris telle chose. Hélas, sire! dit la reine, qui se jeta à terre, je vous demande pardon, sachez que Valentin, pour avoir mon amour, m'a fait entreprendre cette chose : Parbleu, dit le roi, je vous crois bien, mais, puisque par mauvais conseil vous avez fait cette chose, je vous en donne pardon, et cette nuit le roi coucha avec Rozemonde, laquelle en le baisant et accolant toute la nuit, lui disoit : sire, je vous requiers que vous fassiez mourir Valentin, celui qui a voulu vous trahir. Le roi dit : c'est bien mon intention. Quand la reine l'ouït, elle fut triste, et fit tant cette nuit qu'elle parla à une chambrière bien discrète, qu'elle envoya

vers Valentin, pour lui dire la volonté du roi contre lui, comme elle avoit failli lui faire boire le venin, et par force avoit confessé que Valentin lui avoit fait faire. La chambrière fit promptement le message. Quand Valentin ouït qu'il étoit accusé de la chose dont il étoit innocent, il dit : Or, il faut pour l'amour de la reine partir d'ici comme traître, je ne veux découvrir à personne sa trahison, j'aime mieux partir de ce pays, que de faire connoître son déshonneur : Alors il fit mettre ses gens en état, puis fit séller ses chevaux, et devant le jour fit ouvrir les portes; incontinent il sortit de la ville, et chevaucha tant qu'il arriva en un port de mer, où il trouva une nef d'un marchand voulant passer la mer, il entra dedans et se mit avec lui en priant Dieu dévotement, que de la belle Esclarmonde il pût avoir nouvelle. Le lendemain matin, dès que le roi fut levé, il entra dans son palais et fit assembler tous ses barons et chevaliers, et leur dit : Seigneurs, je suis fort courroucé, quand par l'homme du monde en qui je me fiois le plus, je me trouve déçu et trahi; c'est le faux Valentin, qui par sa maudite passion, a voulu déshonnorer la reine ma femme, et lui a conseillé de me faire mourir par poison; veuillez me conseiller quel jugement je dois faire, et de quelle mort je dois le faire mourir. Sire, dit un sage baron qui étoit là, le condamner à mort en son absence, ne seroit raison ni justice royale, ni être ouï en ses raisons, pour faire bonne justice. Alors le roi d'Antioche commanda que Valentin lui fût amené; mais son hôte vint au palais, qui dit que Valentin étoit parti de chez lui avant l'aube du jour, dont le roi fut dolent; il fit armer ses gens pour le suivre; mais ils perdirent leurs peines, car ils étoient sur mer, comme il est dit.

CHAPITRE XXXVII.

Comme le Roi d'Antioche, pour avoir renoncé sa loi, fut occis par Brandiffer. Et comme l'Empereur de Grèce et le verd Chevalier furent pris par Brandiffer devant Crétophe.

Après que le roi d'Antioche fut converti à la foi chrétienne, le père de Rozemonde sa femme, qui entre les autres princes étoit hardi aux armes, eut grand dépit de ce qu'il avoit laissé sa loi, et lui manda qu'il lui renvoyât promptement sa fille, laquelle chose le roi d'Antioche lui refusa. Et pour ce refus, Brandiffer, qui étoit sire de Falisée, vint avec cent mille payens assiéger le roi d'Antioche, et firent tant qu'en moins de quatre mois la cité lui fut livrée par un traître, et le roi d'Antioche fut pris par ses ennemis, lequel, parce qu'il ne vouloit renier la loi de Jésus-Christ, Brandiffer fit mourir au milieu de la cité, puis il envoya sa fille en sa terre, et se fit couronner roi du royaume d'Antioche. Ces choses faites, il se mit sur mer pour retourner en son pays; mais un orage le contraignit de descendre en Grèce, près d'une cité nommée Crétophe.

Or, il arriva qu'en cette cité, pour certaines causes, l'empereur de Grèce étoit nouvellement arrivé, et il ne fut pas averti de la venue des payens : un matin, accompagné du verd Chevalier et de plusieurs chevaliers de Crétophe, ils sortirent pour s'ébattre; mais par malheur sans garde ni guet, et par les gens de Brandiffer l'empereur et le verd Chevalier furent pris, et ceux de la compagnie déconfits; alors les payens coururent jusqu'aux portes de Crétophe, où ils perdirent leurs

peines, car la cité étoit garnie de gens qui les fit retourner; ceux de Crétophe furent courroucés de la perte de l'empereur et du verd Chevalier, et ils firent deux lettres qu'ils transmirent à la reine Bellissant, lui mandant cette prise, et demandant secours contre leurs ennemis, afin que les payens n'emmenassent pas l'empereur en leur pays; la dame fut dolente de la prise de son mari, alors elle manda ses capitaines, et fit assembler ses gens du pays de Grèce en grande diligence; et d'autre part elle envoya des hérauts vers le pays de France, pour avoir de son frère le roi Pepin et de son fils Orson, secours et aide. En peu de la cité de Constantinople sortit une grande armée pour aller en la ville de Crétophe secourir l'empereur contre Brandiffer; mais Brandiffer fut subtil, et il avoit mis par tout le pays des gardes, par lesquels il sut l'entreprise des puissances, et de peur de perdre, il mit ses prisonniers et toute son armée sur la mer, et firent tant qu'ils arrivèrent en Liesse, et dans cet endroit ils prirent terre et allèrent en un fort château, dans lequel il faisoit garder ses deux filles, Rozemonde et Galatie, qui en beauté passoient toutes les autres, et qui avoient naguère été demandées à Brandiffer par vingt-quatre rois payens, et parce qu'il ne les vouloit encore marier, il les faisoit garder soigneusement en ce château, parce que de tous les autres il étoit le plus puissant; ce château étoit haut, et de tours épaisses et carrées bien fortifié. Au milieu du château il y avoit un donjon et une porte double de fer, des fossés larges et remplis d'eau courante entouroient ledit château, et on ne pouvoit y entrer que par un pont sur lequel il n'y pouvoit passer qu'une personne seule, et à l'entrée de ce pont il y avoit deux lions terribles qui la gardoient. Au donjon la pucelle Galatie étoit gardée, et sous ledit donjon il y avoit une fosse profonde et obscure où furent mis l'empereur et le verd Chevalier, avec dix autres chrétiens, qui y étoient depuis long-temps. Je laisserai à parler de cette matière, et parlerai d'Esclarmonde, laquelle le roi d'Inde-la-Majeure tenoit en ses prisons, ainsi que je vous ai fait mention.

CHAPITRE XXXVIII.

Comme la belle Esclarmonde, après que l'an fut accompli, contrefit la malade, afin que le Roi d'Inde-la-Majeure ne l'épousât pas, et du Roi Lucar, qui voulut venger la mort du Roi Trompart, son Père, contre le Roi d'Inde-la-Majeure.

Or vous avez vu comme le roi de l'Inde, après qu'il eut fait mourir le roi Trompart, qui sur le cheval de Pacolet avoit emporté Esclarmonde, voulut prendre pour femme Esclarmonde, laquelle adroitement lui fit entendre qu'elle avoit fait serment de n'avoir habitation d'homme jusqu'à un an, ce que lui accorda le roi, et durant le temps il la fit chèrement garder. Or, la dame avoit agi ainsi pour dissimuler et éloigner sa douloureuse fortune, espérant qu'elle pourroit avoir aide et secours; mais son espérance fut vaine, car de nul elle n'eut confort, ce terme fini. Je vous dirai de quoi elle s'avisa pour mieux garder sa foi à Valentin. Quand la belle Esclarmonde vit que le terme étoit passé, et que nulle excuse ne pouvoit plus donner au roi, elle en fut bien courroucée. Quand elle eut considéré sa piteuse fortune, pour maintenir plus honnêtement son honneur et éloigner tout blâme, un matin elle demeura en son lit sans se lever, et fit la malade,

en plaignant la tête fort piteusement. Alors on fit savoir au roi que la belle Esclarmonde étoit malade, il en fut fort fâché, et aussitôt vint en sa chambre pour la visiter; mais lors qu'il voulut mettre la main en son chef pour la toucher et conforter, elle lui prit le bras et la tête, faisant mine de le vouloir mordre, dont il fut fort surpris, puis elle tourna les yeux en la tête en fronçant toute la face, et faisant laide vue; tellement que de ses contorsions le roi en fut émerveillé, et de la grande peur qu'il eut il sortit de la chambre, et fit venir des dames pour visiter la belle, et il leur dit: Pour Dieu, ayez soin de ma mie Esclarmonde, car par Mahon je crains fort qu'elle ne vienne enragée: En ce point se maintint long-temps la dame, et joua si bien son rôle, qu'elle sembloit plutôt être bête que femme raisonnable, au point que tous les serviteurs, dames et demoiselles l'abandonnèrent; elle se servoit des ongles et égratignoit tous ceux qui vouloient s'approcher d'elle, et pour cette cause elle resta seule en sa chambre enfermée, et on lui donnoit à boire et à manger par une fenêtre, comme à une bête; un jour sa maladie croissoit et déchiroit se robes, elle vêtissoit sa chemise sur sa robe une fois droite, l'autre fois sans dessus dessous, elle frottoit ses mains à une cheminée, puis en frottoit son visage, de manière que sa face blanche étoit devenue noire et enfumée. En cet état le roi vint la voir, et fut touché de son triste et piteux état. Hélas! dame, dit-il, trop mal va, quand en ce point je vous vois; car le temps est venu que de vous je devois avoir tout plaisir et liesse; dame, prenez courage, et ne soyez en votre maladie si dissolue. Quand la dame ouït le langage du roi, elle ne fit pas semblant de l'entendre, mais de plus en plus contrefit l'enragée en sautant contre la cheminée, dont elle noircissoit sa face; une fois elle jetoit un cri gracieux, et l'autre un soupir fort piteux. Ainsi de ris, de pleurs et de soupirs étoit entremêlée sa contenance, pour mieux couvrir son entreprise et garder son honneur. Par Mahon, dit le roi, de toutes les choses que jamais je vis, voici la nompareille. Or, je veux que la dame soit menée en la Mahomerie devant nos Dieux, et que pour elle nous fassions tous prières qu'il veuille la secourir et guérir sa maladie. Ainsi que le roi l'a dit, la chose fut faite, et la dame au temple fut menée; mais plus on la mettoit auprès de l'image de Mahon et de son autel, plus elle faisoit paroître que sa maladie augmentoit; après que le roi vit que cela étoit inutile, il la fit ramener en sa chambre, où elle continua son entreprise, dans l'espérance de revoir Valentin, dont je vais vous parler. Le chevalier Valentin, cherchant sa mie la belle Esclarmonde par le pays, chevaucha avec Pacolet, qui jamais ne le voulut abandonner. Or, ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent en Esclardie, qui étoit la terre du roi Trompart, lequel, comme je l'ai dit, avoit emmené la belle Esclarmonde sur le cheval de Pacolet, car il la trompa par ledit cheval de Pacolet; en cette cité ils demandèrent des nouvelles du roi Trompart, et on leur conta comme il avoit été occis devant Inde-la-Majeure, et comme Lucar son fils, vouloit venger sa mort. Et pour ce faire il avoit assemblé quinze rois avec force soldats pour aller en guerre. Alors Pacolet, qui savoit le langage du pays, demanda à son hôte des nouvelles du roi Lucar, et l'hôte lui conta comme il avoit fiancé et promis d'épouser la fille de Brandiffer, laquelle auparavant avoit étoit mariée au roi d'Antioche, qui par ledit Brandiffer avoit été déconfit et mis à mort, parce qu'il

avoit abjuré la loi de Mahomet. Valentin fut émerveillé d'entendre ces nouvelles. Quand il eut un peu réfléchi, il dit à son hôte : dites-moi, si vous le savez, qu'est devenue une femme fort belle que le roi Trompart menoit avec lui. Par Mahon, dit l'hôte, nous n'en avons nulles nouvelles. Or, dites-moi, dit Valentin, où est pour le présent le roi Lucar ? car j'ai grande envie de l'aller saluer et lui offrir mon service pour le suivre en guerre. Seigneur, dit l'hôte, le roi Lucar est en Esclardie, accompagné de cent mille sarrasins, où il attend Brandiffer, qui en ce lieu doit amener sa fille pour l'épouser. Quand Valentin entendit raconter toutes ces choses il eut grande espérance d'avoir des nouvelles de la belle Esclarmonde. Alors il partit de la cité et chevaucha vers Esclardie, feignant avoir désir de servir le roi Lucar, mais il pensoit, au contraire, comment il trouveroit moyen d'avoir sa mie, la belle Esclarmonde.

CHAPITRE XXXIX.

Comme le Roi Lucar, en la Cité d'Esclardie, épousa Rozemonde.

Lors que le roi Lucar, puissamment accompagné, étoit en grand état dans Esclardie, Brandiffer arriva, qui amenoit sa fille, et quand Lucar sut les nouvelles, il sortit de la ville en belle compagnie pour aller au-devant. Le roi Lucar fut fort réjoui de voir Rozemonde, mais plus il en étoit joyeux, plus la dame en étoit triste, car sur tous autres elle lui vouloit du mal et ne l'aimoit point, mais elle regrettoit toujours Valentin ; au palais royal la dame fut menée et accompagnée de plusieurs rois, barons et chevaliers, et devant l'Image de Mahomet elle fut donnée à Lucar pour épouse : Or, il ne faut pas demander les réjouissances qui furent faites à cette occasion dans la ville d'Esclardie. Valentin chevaucha toujours, désirant parvenir à son intention. Il advint qu'à l'entrée d'un bois fort agréable, il entendit la voix gracieuse d'une dame, qu'un sarrasin tenoit par force sous un arbre, qui contre sa volonté vouloit faire d'elle à son plaisir. Valentin, qui l'avoit entendue, dit à Pacolet : ami, chevauchons en diligence, car j'ai ouï une femme en ce bois, qui hautement crie et se lamente, nous ferons bonne œuvre de la secourir ; Sire, dit Pacolet, laissez la dame et ne vous mettez en peine de son fait ; car vous ne savez ce que c'est, peut-être qu'elle le fait exprès, et il vous en pourroit plutôt arriver mal que bien. Valentin dit : vous parlez follement, car l'homme n'est pas noble de courage s'il ne maintient les femmes et ne les secoure en leurs nécessités, et je vous dis que tous les nobles cœurs doivent exposer leurs corps pour les dames. Alors il piqua des éperons et entra dans le bois, où il aperçut la dame que le sarrasin tenoit. Sire, dit Valentin, laissez votre entreprise, car si vous voulez avoir la dame à votre gré, il faut que contre mon corps vous éprouviez le vôtre ; ainsi il faut la laisser ou combattre. Par Mahon, dit le payen, de combattre je vous l'octroie ; mais je vous dis franchement que vous êtes très-mal venu, quand pour m'empêcher de faire mon bon plaisir, vous êtes arrivé sans en avoir nulle cause. A ces mots il laissa la dame, et monta sur son cheval, puis de l'écu se couvrit, et prit une lance, ensuite ils s'éloignèrent l'un de l'autre ; mais le noble Valentin vint de si grand courage contre le sarrasin, qu'il lui perça le corps, tant qu'à terre l'abattit mort. Puis quand il l'eut con-

quis il alla vers la pucelle et lui dit : Mademoiselle, vous êtes vengée de votre ennemi, je vous prie de me dire comment ce maudit homme a pu vous amener en ce bois. Ah ! Sire, je vous dirai la vérité : Sachez qu'au soir il s'en vint loger en l'hôtel de mon père, et pour mieux faire de mon corps à sa volonté, cette nuit il est allé en la chambre de mon père et l'a tué, puis il m'a amenée ici pour ravir mon honneur, dont votre vaillance m'a gardée ; ainsi vous pouvez de mon corps faire à votre bon plaisir. Demoiselle, dit le vaillant chevalier Valentin, par moi votre beau corps n'aura nul dommage, retournez en votre maison et comportez-vous sagement. Alors Valentin laissa la pucelle et prit son chemin vers Esclardie, et les gens du sarrasin vinrent vers leur maître, mais l'ayant trouvé mort, ils retournèrent en Esclardie et contèrent ces nouvelles. Ils entrèrent en la cité et allèrent vers le roi Lucar, bien tristes et dolens, puis ils lui dirent : Très-rédouté sire, mal va notre fait, car notre maître, le bon maréchal que vous avez tant aimé, a été tué par des larrons dans un bois : Le roi fut dolent, et avec grande quantité de gens il sortit hors des portes. Lorsqu'ils furent dehors, ils virent venir Valentin, et dirent au roi : Sire, voilà celui qui a mis votre maréchal à mort. Alors Valentin fut pris des sarrasins, qui le lièrent bien étroitement. Or, Rozemonde étoit dans le château, qui incontinent reconnut Valentin, dont elle étoit éprise, et pour le grand amour dont elle l'aimoit, elle alla vers le roi, et lui dit : Hélas ! Sire, gardez-vous bien de faire mourir ce vaillant chevalier, qui pour prisonnier a été amené ici, car je vous certifie que de tous les vaillans il est le plus hardi, et avec cela il est souverain ; ce chevalier, sire, se nomme Valentin, et est extrait du roi de France, lequel par sa vaillance, devant Antioche, tua l'horrible serpent ; veuillez le garder chèrement, et à vos gages le retenir, car en ce monde il n'y a homme si brave, et s'il survenoit quelque grande bataille, par sa puissance vous auriez la victoire. Dame, dit le roi, plusieurs fois j'ai ouï parler de sa prouesse, et j'ai bien désiré le voir en ma cour ; puis il appela Valentin, et lui dit : Chevalier, n'ayez crainte de mourir, car sachez que sur tous autres je veux vous chérir et tenir à mes gages. Mais il faudra faire un message pour moi, c'est d'aller en Inde-la-Majeure, dire au roi que je le défie, et que je suis disposé à aller venger la mort du roi Trompart, mon père, qu'il a cruellement fait mourir ; et vous lui direz que je le somme de venir vers moi dans mon palais, devant toute la baronnie, la corde au col, prêt à recevoir la mort, telle qu'il en sera ordonné par jugement de mon conseil. Et s'il ne veut venir, vous lui direz que dans peu je l'irai visiter avec si grande compagnie, qu'il ne lui demeurera ville, château ni forteresse, que je ne fasse abattre, et que je ne laisserai hommes, femmes ni enfans en vie. Sire, dit Valentin, je ferai volontiers le message, quoique vous m'envoyez en un lieu fort dangereux, mais j'ai confiance en Jésus-Christ et en la glorieuse Vierge-Marie, qui de plusieurs dangers m'a toujours préservé.

CHAPITRE XL.

Comme le noble Valentin partit d'Esclardie pour aller en Inde-la-Majeure faire le Message du Roi Lucar.

QUAND Rozemonde vit que Valentin étoit près d'aller en Inde-la-Majeure pour défier le roi, elle rentra en sa chambre et manda

Valentin, qui bien volontiers vint vers elle et la salua: Chevalier, dit la dame, soyez le bienvenu, car sur tous autres j'avois grand désir de vous voir; dame, dit Valentin, si vous aviez envie de me voir, je l'avois aussi bien que vous. Je sais que depuis que je vous vis, la chose est bien changée, car votre mari, le roi d'Antioche, est mort depuis mon départ, et vous êtes mariée à un autre. Or, avant peu, vous connoîtrez que, pour l'amour de vous, dans Antioche je fus chargé de déshonneur et en danger de perdre la vie. Il est vrai, dit la dame, et je m'en tiens coupable, car le grand amour que j'avois pour vous m'a fait entreprendre la chose; mais sachez qu'aujourd'hui vous en serez bien récompensé, car quoique mon père et ma mère m'aient donnée au roi Lucar, sachez que mon cœur ne le peut aimer, et non sans cause, sachez que de tout autre il est le plus faux, et que depuis que vous avez été dans son palais, il est entré en si grande jalousie, qu'il ne peut vous regarder de bon cœur. Et afin que plus honnêtement il se défasse de vous, il vous envoie en Inde-la-Majeure, espérant que jamais vous n'en reviendrez, car jamais il n'envoya de messagers qui soient revenus, parce que le roi d'Inde les fait tous mourir; mais de son intention par moi il sera déçu, car de ce danger je vous garderai: sachez, franc chevalier, qu'il n'y a pas long-temps que ce même roi d'Inde me fit demander pour femme, et je l'aimois plus que le roi Lucar, qui est traître, de laide face et peu courtois, mais par le vouloir de mon père, je fus refusée au roi d'Inde et donnée au roi Lucar.

Or, il est vrai que ce roi d'Inde, pour preuve de son amour, m'envoya un anneau très-riche que j'ai chèrement gardé pour l'amour de lui, et sachez que jamais à homme vivant ne le dirois, hors à vous. Mais, comme je vois la mauvaise intention du roi Lucar, lequel en Inde vous envoie pour se défaire de vous, je vous donnerai de toute ma puissance confort, de péril je vous garderai et vous ferez votre message, et retournerez ici comme hardi et vaillant chevalier; quoique je sache bien que de mon amour vous n'aurez que faire, parce que vous êtes promis à un autre qui est plus belle et plus excellente dame que je ne suis, néanmoins je ne veux point oublier l'amour dont mon cœur fut ravi pour vous quand je vous vis devant Antioche, lorsque par vous le cruel et horrible serpent fut vaincu, et pour accomplir ces choses à votre honneur, je vous dirai ce que vous ferez, quand vous serez arrivé devant le roi d'Inde; après la révérence faite par le salut donné de par le roi Lucar, qui vers lui vous envoie, vous le saluerez comme mon loyal ami, et lui direz que, bien que mon père me donne au roi Lucar, je n'ai pas mis en oubli son amour; mais j'espère avant qu'il soit peu, vers lui me retirer, et de moi il pourra faire sa volonté; vous lui direz que je trouverai moyen d'aller avec le roi Lucar, quand il menera son ost en Inde, et alors il pourra bien, s'il veut, m'emmener à sa volonté, et afin que le roi d'Inde ne doute que ce soit fausseté, vous lui porterez cet anneau. Dame, dit Valentin, du bon vouloir qu'avez de me secourir, je vous remercie, et croyez que je m'acquitterai de la commission, car s'il plaît à Dieu, je ferai si bien auprès du roi d'Inde, qu'en bref vous en aurez des nouvelles.

A ces mots Valentin prit congé de la dame Rozemonde, et alla vers le roi Lucar, qui pour le conduire lui donna dix marins, qui lui passèrent un grand bras de mer, qui est entre Esclardie et Indie; ils eu-

rent le vent si favorable qu'à midi ils partirent d'Esclardie, et le lendemain ils arrivèrent à un port, qui est à une lieue de la cité d'Inde. En ce lieu descendit Valentin, puis il dit aux marins : Seigneurs, attendez ici que mon message soit fait, s'il plaît à Dieu, je ne ferai pas long séjour, et en bref je serai de retour. Par Mahon, dit un marin aux autres tout bas ; jamais vous n'en reviendrez si le diable ne vous ramène, car de cinquante messagers que le roi y a envoyé, pas un seul n'est revenu. Valentin l'ouït bien et n'en fit nul semblant, mais il dit en lui-même : Tel parle d'affaires qui ne sait comme il en va. Ainsi il prit le chemin et en peu arriva en Inde ; quand il eut passé un pont, il crut bien être dans la ville ; mais premier qu'il y entrât, il fallut passer cinq portes, dont il fut émerveillé, et disoit en considérant les fortifications de cette place ; voilà une ville des plus fortes que jamais j'aie vue : quand il fut en la place du marché, il vit une haute et belle tour, sur laquelle il y avoit une croix ; Valentin s'émerveilla fort, parce qu'il savoit bien qu'en la loi payenne il n'y avoit telles enseignes, sans grandes causes ni souffrances. En cette place Valentin trouva un sarrasin, auquel il demanda pourquoi il y avoit une croix sur cette tour. Ami, dit le payen, sachez que cette tour est nommée la tour Saint-Thomas, en laquelle il fut lapidé et mis à mort. Or, les chrétiens, en l'honneur de ce saint, ont fondé une église en ce lieu, du consentement du roi, en laquelle il y a un patriarche et cent chrétiens, qui tous les jours chantent l'office et font célébrer la messe, moyennant un grand tribut qu'ils payent tous les ans au roi d'Inde. Quand Valentin entendit qu'à cette tour il y avoit un monastère et habitation de chrétiens, pour l'honneur de Dieu et de Saint Thomas, il voulut aller visiter ce lieu. Il descendit de cheval et entra dans l'église, puis il demanda à parler au patriarche, qui gouvernoit les chrétiens : Valentin le salua, et le patriarche lui rendit le salut, puis il lui demanda : mon ami, de quelle nation êtes-vous ? quelle croyance tenez-vous ? Celle de Jésus-Christ, dit-il. Hélas ! dit le patriarche, comment avez-vous osé venir en ce lieu, car si le roi d'Inde a de vos nouvelles, jamais vous n'en partirez qu'il ne vous fasse mourir. Père, dit Valentin, n'ayez pas peur, car je lui porte des nouvelles dont il aura joie ; mais je vous prie d'une chose, c'est que vous me déclariez comment vous demeurez en ce lieu, et comme vous êtes fondé. C'est, dit-il, en l'honneur de Dieu et de St-Thomas, martyr, dont nous avons le corps en cette église ; et nuls chrétiens ne peuvent venir céans s'ils ne sont pélérins, mais telles gens peuvent y venir en sûreté à cause des présens qu'ils donnent au roi ; en outre, il faut payer chacun son tribut. Alors Valentin demanda à voir le saint corps, on le lui montra en grande révérence ; Valentin mit le genoux à terre et dévotement fit sa prière à Dieu et à St-Thomas : après toutes ces choses, il monta à cheval et alla vers le palais où le roi faisoit sa résidence, pour accomplir son message ; en prenant congé du patriarche, il lui demanda s'il n'avoit ouï dire de nouvelles, depuis peu de temps, d'une chrétienne qui fût venue en cet endroit. Le patriarche lui dit que non ; Valentin partit, et plus ne s'en enquit, car sans faire de bruit il vouloit trouver Esclarmonde. Or, il arriva bientôt devant la porte du palais, et fit son message, comme vous entendrez ci-après.

CHAPITRE XLI.

Comme Valentin fit son Message au Roi d'Inde, de par le Roi Lucar, et de la réponse qui lui fut faite.

QUAND le noble Valentin fut devant le palais du roi d'Inde, et qu'il fut descendu de cheval, sans crainte il alla vers le roi, qui étoit en une salle richement parée, et accompagné de trois rois très-puissans, et de plusieurs barons et chevaliers; lorsque Valentin entra en la salle, le roi le regarda fièrement, car il se douta bien qu'il étoit au roi Lucar, et lui dit tout haut : Par Mahon, le diable vous a bientôt fait venir par-deça, n'êtes-vous pas au roi Lucar ? ne me le celez point : Sire, dit Valentin, je vous dirai la vérité : Sachez que par lui je suis envoyé, et vous apporte des nouvelles dont vous serez fâché; d'autre part je vous apporte certaines nouvelles de la belle Rozemonde, dont vous serez joyeux et content de moi. Messager, dit le roi, je vous fais savoir qu'en dépit du roi Lucar, qui est si orgueilleux, j'étois délibéré de vous faire pendre; mais en considération de la dame, de qui vous m'avez parlé, vous n'aurez nul mal, s'il est vrai qu'enseignes d'elle vous me puissiez donner ou montrer. Sire, dit Valentin je le ferai, et vous dirai mon message sans mentir d'un seul mot. Il est vrai que je suis au roi Lucar, qu'il m'envoie vers vous, et vous mande que, pour vengeance et réparation de la mort de son père le roi Trompart, vous alliez en Esclardie vous rendre en son palais, tout nu, la corde au col, comme un larron et déloyal meurtrier, et en cet état il veut devant sa royale majesté, en la présence de tous les barons et chevaliers de sa cour, comme homme coupable, vous faire souffrir telle mort qu'il sera délibéré et jugé par son conseil. Et si de telle chose vous n'êtes content, et me voulez refuser comme messager ennemi et par lui envoyé, il vous défie et fait savoir que dans peu de temps il viendra en votre pays ravager votre terre; telle est son intention, et il l'a voué et juré aux Dieux Jupin et Mahon, qu'en toute votre terre il ne demeurera cité, ville, ni château, qui ne soient mis en feu, et hommes, femmes et enfans passés au fil de l'épée, et qu'alors vous pourrez bien connoître que de malheur vous fîtes mourir le roi Trompart, qui étoit son propre père. Messager, dit le roi d'Inde, je t'ai bien entendu; sache que je fais peu de cas des menaces du roi Lucar, et méprise son orgueil, car on dit ordinairement que qui menace a grand peur, et pour faire réponse à ce sujet, je ferai faire une lettre que vous lui porterez, et où sera contenu comme j'ai été défié; et à votre égard, que vous avez accompli votre message, et je lui manderai la bonne volonté que j'ai de le recevoir toutes les fois qu'il voudra courir sur ma terre; mais au surplus, c'est de la belle Rozemonde que j'ai très-grand désir d'avoir des nouvelles. Sire, dit Valentin, je vous salue de sa part, comme un parfait et loyal ami, et vous annonce qu'elle est de nouveau mariée au roi Lucar, mais sachez que c'est contre sa volonté, car jamais n'aima et n'aimera le roi Lucar; et tant est la belle dame au cœur frappée de votre amour, que jamais elle n'aura d'autre que vous, si vous voulez la recevoir pour femme. Pour venir à fin de votre entreprise, elle m'a dit qu'elle viendroit avec le roi Lucar, son mari, quand d'Esclardie il partira pour venir contre vous. Ainsi vous pourrez facilement trouver le moyen d'emmener la belle dame à votre volonté. Par Mahon,

dit le roi, ces nouvelles me plaisent, et j'en suis joyeux, toutefois s'il en est ainsi que vous me le dites. Sire, dit Valentin, si la chose est vraie ou fausse je n'en saurois rien dire, mais pour signe véritable, voici l'anneau qui par vous lui fut donné.

Quoique les femmes soient légères et peu arrêtées en leur propos, il me semble que sur tous les autres elle désire votre amour, et que son entreprise n'est pas feinte. Ami, dit le roi, qui connut l'anneau, de ta venue je suis joyeux; or, va boire, manger et prendre ton repos, pendant cela je vais faire écrire une lettre, que tu porteras au roi Lucar, pour répondre à son défi. Valentin, par ordre du roi d'Inde fut noblement fêté de plusieurs chevaliers. Il s'informa de plusieurs s'ils n'avoient point ouï parler en ce pays d'une chrétienne nommée Esclarmonde: on lui répondit que non.

Or, vint le roi d'Inde, qui lui donna les lettres; Valentin les reçut, qui prit congé de lui, et partit bien joyeux de ce lieu. Hélas! il ne savoit pas que sa mie Esclarmonde fût en ce pays si près de lui, laquelle continuellement prioit Notre-Seigneur que de ce lieu il lui plût la délivrer et lui donner des nouvelles de son ami. Or, le temps approchoit qu'elle devoit le trouver, mais avant cela le noble Valentin souffrira diverses et piteuses aventures, qui vous seront racontées ci-après.

CHAPITRE XLII.

Comme le Chevalier Valentin retourna en la Cité d'Esclardie, porter la réponse qu'il eut du Roi d'Inde-la-Majeure.

Grande joie eut Valentin de partir de l'Inde-la-Majeure et d'être hors des mains du roi, qui avoit fait mourir tant de messagers; il monta à cheval et arriva bientôt au port, où les marins furent bien surpris de son retour, et pensoient en eux-mêmes qu'il n'avoit pas fait son message. Seigneurs, dit Valentin, retournons en Esclardie, car, j'ai accompli mon entreprise, dont j'en dois bien louer Dieu. Par ma foi, dit l'un des marins, nous sommes tout émerveillés, car jamais nous n'en vîmes revenir un.

Ami, dit Valentin, à qui a Dieu en aide nul ne peut nuire. A ces mots il monta sur mer, et en peu de temps ils arrivèrent en Esclardie; Valentin descendit de cheval et monta au palais, où il trouva le roi Lucar accompagné du roi Brandiffer et de quatorze puissans amiraux, qui tous étoient venus en Esclardie pour secourir le roi Lucar contre le roi d'Inde; ils furent tout étonnés du retour de Valentin, et entre autres le traître roi Lucar, car jamais il ne pensoit qu'il retournât en vie; il fit venir Valentin devant tous les barons, et lui dit: Ami, contez-moi les nouvelles, et me dites si le roi d'Inde viendra vers moi ou non, en l'état que je lui ai mandé. Sire, dit Valentin, ne vous y attendez pas; car il ne prise ni vous ni les vôtres plus qu'un fêtu, il est fier et orgueilleux; sachez que si vous voulez aller par-delà, il a grand moyen de vous recevoir, et afin que vous ne doutiez de mon message je vous présente les lettres qu'il vous envoie, et vous pourrez connoître sa volonté. Le roi Lucar les reçut devant toute l'assistance, et les fit lire, et alors ils trouvèrent ce que Valentin lui avoit dit. Quand le roi Brandiffer entendit la réponse du roi d'Inde, il jura par Mahon et Appollon que jamais ne retourneroit en son pays, que mort ou vif il n'eût conquis le roi d'Inde. Alors il fit incontinent armer ses gens. Le lendemain

deux cent mille sarrasins montèrent sur mer. Quand la belle Rozemonde entendit qu'il alloit en Inde-la-Majeure, elle pria fort le roi Lucar, son mari, de l'emmener avec lui, ce dont depuis il se repentit. Le vent fut si favorable, qu'en peu ils arrivèrent au port, et quand ils furent là, ils descendirent à terre pour asseoir leur ost, lequel fut placé sur une rivière près de la cité d'Inde. Le bruit fut bientôt répandu par toute la ville que leurs ennemis étoient arrivés, les ponts furent levés et les barrières et portes fermées, et chacun courut aux crénaux pour voir l'armée; le roi monta sur une haute tour pour voir ses ennemis, du grand nombre desquels il fut émerveillé : Par Jupin, dit-il, ici j'aurai affaire, mais je m'en console, car je suis pourvu de vivres pour deux ans; il aperçut sur la rivière plusieurs tentes et pavillons, dont trois entre autres étoient richement ornés en draps d'or, d'argent et de soie, et environnés d'écussons, bannières et étendards divers. Le roi d'Inde, pour avoir plus ample connoissance à qui appartenoit ces armes, appela un héraut, qui en cela se connoissoit bien, puis il montra les lettres, et lui demanda de qui elles étoient. Sire, dit le héraut, le premier pavillon que vous voyez si reluisant, c'est celui de Brandiffer, qui est un roi très-puissant; le second est à Lucar, votre ennemi mortel, le fils du roi Trompart, que vous fîtes mourir; et le troisième que vous voyez plus bas est le tref des dames; il pensa bien que la belle Rozemonde y étoit, et il se mit à sourire de joie, il doubla force et hardiesse, en disant à part lui, il n'est pas temps de dormir pour qui veut belle dame avoir; il se doit mettre à l'aventure de corps et de biens, et celui qui veut sans peine conquérir la belle dame, n'est pas digne de l'avoir. Pour cela il fit armer ses gens, et saillit de la cité sur ses ennemis, qui à peine eurent le temps de s'armer et de se mettre en ordonnance, car ils ne pensoient pas que le roi d'Inde vint sitôt sur eux. Alors l'assaut fut grand, la bataille dure. Quand le roi d'Inde vit que Brandiffer étoit mêlé parmi la bataille pour commander ses gens, il laissa la compagnie, et chevaucha en grande diligence vers le pavillon des dames; Rozemonde le vit bien venir, car à ses armes elle le connut; elle sortit de sa tente toute seule, et s'en alla courant vers lui. Alors le roi d'Inde, qui aperçut son ardent désir, frappa des éperons, et alla vers la dame, qui incontinent monta sur son cheval, et après qu'elle fut montée, elle dit au roi d'Inde: mon ami, soyez le bienvenu, car vous êtes celui que je désirois tant, et que depuis long-temps j'ai attendu, et quoique depuis le temps que vous me fîtes demander, mon père ma mariée, toutefois ça été contre ma volonté, car jamais homme du monde ne hais plus que le roi Lucar : Et puisque Dieu m'a fait la grâce de vous avoir trouvé, jamais autre ne veux avoir, et en tout ma volonté est accomplie. Dame, dit le roi, ne craignez rien, car jamais je ne vous ferai faute, et je vous promets que avant trois jours, je vous ferai reine d'Inde-la-Majeure : en disant ces paroles, le roi emmena la belle dame, qui en croupe étoit montée. Alors les gardes du pavillon allèrent vers le roi Lucar, et lui dirent : Sire, nous venons vous dire mauvaises nouvelles, car aujourd'hui vous faites une grande perte, puisque votre ennemi le roi d'Inde emmène sur son cheval la reine Rozemonde, qu'il vient de vous dérober; pour ce faites aller vos gens après lui pour recouvrer la dame. Taisez-vous, lui dit le roi Lucar, et n'en parlez plus, car qui a mauvaise femme et l'a perd, n'en peut être

fâché : Ainsi répondit le roi Lucar, qui avoit le cœur bien triste, non sans cause. Puis il alla vers le roi Brandiffer, et lui dit : Sire, dois-je bien avoir de votre fille petite joie, quand elle a consenti de suivre mon ennemi, pour marque du mépris qu'elle fait de moi. Beau fils, dit Brandiffer, ne soyez pas fâché contre moi, car aujourd'hui je vous vengerai du traître qui a emmené ma fille. Alors il piqua son cheval pour courir après le roi d'Inde, et avec lui grand nombre de gens pour recouvrer Rozemonde ; pour l'amour de Lucar et de tous les autres, Valentin y fut, lequel voulut montrer au besoin que tous chevaliers doivent éprouver leur vaillance, il frappa des éperons et dit à Pacolet : il est temps de jouer de ton art et de montrer ta science. Alors Pacolet fit un tel sort qu'il sembla au roi d'Inde, que devant lui étoit un bois fort épais et une grosse rivière ; il eut si grande peur d'être pris qu'il fit descendre la dame pour fair plus légèrement, et quand la reine fut à terre, elle crut trouver moyen de se sauver après le roi. Mais Valentin fut après, et lui cria : Dame, demeurez, il vous convient de venir avec moi, car depuis long-temps vous m'avez promis que j'aurois votre amour. Ah ! Valentin, bien peu je vous dois aimer, car quand d'amour je vous requis, par vous je fus éconduite ; mais puisque la fortune m'est si contraire que j'ai manqué mon entreprise, je me rends à votre merci comme votre sujette et servante, s'il est possible que par votre moyen je puisse faire ma paix vers le roi Lucar. Dame, dit Valentin, je ferai si bien mon devoir, que vous connoîtrez que je vous ai bien servie. Alors il la mena au roi Lucar, et lui dit : Sire, voyez la noble Rozemonde, votre femme, accablée de douleurs, par la force et violence que lui a fait le déloyal roi d'Inde. Ah ! sire, dit la dame, il dit vérité, car lorsque la bataille commença, je le vis venir vers moi, et je crus que c'étoit de vos barons qui venoient pour me secourir ; j'allai près de lui pour me sauver, et sans m'informer de rien je montai sur son cheval ; mais hélas ! sire, je connus bientôt sa mauvaise volonté, et j'aperçus bien que j'étois trahie. Alors je le pris par les crins, et lui égratignai la face de telle sorte, qu'il fut obligé de me laisser aller, et avec l'aide de ce chevalier je me suis échappée : Dame, lui dit Lucar, vous avez bien travaillé, n'en parlons plus ; car nous avons l'assaut de nos ennemis, qui nous donnent trop à faire : ainsi il laissa la dame sans autre réponse, et s'en retourna en la bataille. A cette heure ceux de l'Inde retournèrent en la cité, lesquels avoient perdu plusieurs vaillans champions ; mais de toutes ses pertes, le roi d'Inde ne regrettoit que celle de Rozemonde. Hélas ! disoit-il, j'ai bien mal réussi en mon entreprise : mais Mahon m'aide, je connois que j'ai été enchanté ; car il me sembloit que devant moi je trouvois bois et rivières courantes, mais sitôt que je vous eu mis bas, je ne vis que beau chemin.

Grand honneur eut Valentin, et de tous fut estimé de ce qu'il avoit délivré Rozemonde des mains du roi d'Inde : elle lui montra aussi que pour cette chose elle l'aimoit, mais en son cœur elle le haissoit ; car elle eût bien désiré que la chose fût autrement faite ; cependant elle ne s'en tint pas là, car elle remplit son intention et exécuta sa volonté.

CHAPITRE XLIII.

Comme le Roi Pepin étant avec le Roi d'Inde-la-Majeure, eut connoissance de la belle Esclarmonde.

Je veux vous parler de la belle Esclarmonde, qui, ainsi que vous avez ouï raconter, étoit au palais du roi d'Inde, contrefaisant la folle. Or, le roi avoit coutume que des viandes qu'il mangeoit il en envoyoit à la belle Esclarmonde; il arriva qu'un jour il appela le roi Pepin, et lui donna la viande qui étoit devant lui, et lui dit: Allez en la chambre où il y a une fenêtre, vous y trouverez une folle en pauvre état, portez-lui ceci de ma part; Pepin prit la viande et la porta à la dame. Mais quand il la vit si pauvrement, il en eut compassion, et lui dit: Amie, Jésus vous veuille aider. Hélas! ayez confiance en lui, servez-le de bon cœur, et vous aurez soulagement de votre douleur; mais il faut croire fermement en lui, et recevoir le Saint Baptême. Quand la dame entendit qu'il parloit de Dieu, elle s'approcha de lui, et lui dit: Ami, dites moi si vous êtes chrétien: Dame, dit Pepin, je suis vrai chrétien, et suis venu du pays de France. Alors la dame dit en soupirant, vous devez donc connoître le bon roi Pepin, et aussi son neveu Valentin. Il est vrai, dit Pepin, je le connois, ainsi que son frère Orson et leur père l'empereur de Grèce, et Bellissant leur mère, et les douze pairs de France. Lorsque la dame l'ouït, elle se mit à pleurer, et dit: hélas! ami, pourrois-je avoir confiance en vous? Amie, dit Pepin, autant qu'en votre père, et vous pouvez me dire tout ce qu'il vous plaira. Sachez, dit la dame, que je contrefais la folle et la malade; mais que je suis femme sage, car je suis Chrétienne, et j'avois pour époux le noble Valentin, mais je fus enlevée par le roi Trompart. Alors la dame lui conta tout, et comme elle avoit été prise, et pourquoi elle faisoit la malade: Quand Pepin eut ouï la triste aventure de la dame, il la plaignit beaucoup; puis considérant les malheurs qui arrivent aux créatures, il dit: Hélas, vrai Dieu, qu'est-ce des ténèbres de ce monde? quand je vois cette pauvre affligée, qui, pour tenir sa loyauté, passe ses jours en un triste esclavage. Hélas! Valentin, mon neveu, il ne faut pas demander si pour l'amour de la belle vous êtes en grand souci; plût à Dieu qu'à cette heure vous sussiez comme j'ai trouvé celle pour qui votre cœur languit. Ensuite il regarda la dame, en disant: Amie, je sais certainement qui vous êtes, et vous ne savez pas qui je suis; mais puisque vous avez tant de confiance en moi, et que vous m'avez dit votre secret, je veux vous dire qui je suis. Sachez que je suis Pepin, le roi de France, à qui la fortune a été si contraire, qu'elle ma fait tomber en cette servitude où vous me voyez. Or, je sais bien que mon neveu Valentin vous cherche continuellement, mais s'il plaît à Dieu, en bref il aura de vos nouvelles, et en joie sous peu vous vous assemblerez.

A ces mots se pâma la dame, et Pepin la laissa pour aller vers le roi d'Inde, qui étoit à table. Or, je parlerai de Brandiffer et de Lucar, qui emmenoient les douze pairs de France et Henri, prisonniers.

CHAPITRE XLIV.

Comme Brandiffer emmena à son Château fort les douze Pairs de France, puis les mit en ses prisons.

Alors Brandiffer emmena à son château fort les douze pairs de France et Hauffroy, où il trouva sa fille Galatie, qu'il aimoit tant, et lui

conta son entreprise ; puis il fit mettre ses prisonniers dans une profonde prison, où étoient l'empereur de Grèce et le verd Chevalier ; il mit Hauffroy avec eux. Bien fut dolent Henri, qui n'osa rien dire à Brandiffer ; mais il fut le premier descendu dans la prison, et après y fut jeté Milon d'Angler, qui tomba sur Hauffroy, dont il se plaignoit fort, parce qu'il en fut blessé. Taisez-vous, dit Milon, et allez plus bas, car il y en a d'autres à qui il convient de faire place. Hauffroy entendit bien Milon, il lui demanda d'où il venoit, et qui l'avoit amené là ; mais vous, dit Milon, car je vous avois laissé dans Angorie. Ah! dit le traître, à un détour je fus pris et amené ici, et les seigneurs furent aussi mis en prison. Quand Hauffroy sut que Pepin n'y étoit point, il feignit d'en être joyeux, mais il eût voulu qu'il eût été là pendu par le col. Or, les douze pairs de France sont en une obscure prison, et il ne faut pas demander les gémissemens qu'ils firent, car tous s'attendoient de mourir, hors Orson qui les consoloit, disant : Seigneurs, prenons patience, il plaît à Dieu qu'ainsi soit, et qu'en cette façon nous prenions courage ; cependant il ne faut pas tant nous déconforter, mais avoir confiance en Dieu et en nos amis, qui sont Valentin et Pacolet. Ainsi parla Orson, mais il ne savoit pas que le château fût si fort, et que par enchantement il ne pouvoit être pris. Après que Brandiffer eut fait emprisonner les seigneurs, il appela Galatie, et lui dit : Ma fille, je veux aller en Falisée pour assembler mon ost, là je dois trouver le roi d'Inde et le roi Lucar, lesquels viendront avec moi en Angorie, que les Français tiennent; pourtant gouvernez-vous bien, et sur-tout vous gardez des prisonniers. Père, dit la pucelle, de moi n'ayez doute, ni des prisonniers, car vous n'en aurez que de bonnes nouvelles. Ainsi partit Brandiffer du château, et fut à Falisée, où il assembla son armée. Là vint le roi Lucar en grande puissance, ainsi qu'il avoit promis, mais le roi d'Inde y envoya seulement ses gens, car sa femme étoit malade tellement qu'elle mourut au bout de neuf jours ; le roi en fut si chagrin qu'il fut douze jours sans parler, ce qui ne déplut pas à Lucar ; car depuis qu'il lui ôta sa femme il ne l'aima pas, ainsi que vous l'avez entendu réciter.

CHAPITRE XLV.

Comme Brandiffer, après qu'il eut assemblé tous ses gens à Falisée, monta sur la mer pour aller en Angorie contre les Chrétiens.

BRANDIFFER, accompagné du roi d'Inde et Lucar, avec leurs gens, montèrent en mer pour aller en Angorie, où ils arrivèrent en peu de temps ; ceux qui les virent venir l'allèrent dire à Valentin, qui gardoit la cité, en attendant la venue du roi Pepin et des douze pairs de France. Hélas! il ne savoit pas ce qui se passoit ; quand il vit les tentes et pavillons dressés autour d'Angorie, il regretta Pepin, puis il fit venir Pacolet, et lui dit : ami, notre fait va mal, quand je ne puis savoir des nouvelles du roi. Laissez-moi faire, dit Pacolet, car tantôt nous en aurons. Le lendemain matin il partit d'Angorie, et s'en alla parmi l'ost des payens, jusqu'à la tente du roi Lucar ; quand Lucar le vit, il lui demanda ; ami, où est votre maître, qui autrefois me servoit ? Ah ! Sire, dit Pacolet, il est mort et je suis demeuré seul, je voudrois bien trouver un maître. Valet, dit Lucar, je veux bien vous retenir à mes gages, si vous me servez bien. Oui, dit Pacolet, le roi le

retint à son service ; mais il le servit mal. Quand il fut nuit, il fit un tel enchantement qu'il endormit Lucar, puis il le monta sur un cheval et sans l'éveiller le mena en Angorie dans le palais : Valentin fut joyeux quand il vit Lucar. Orson le mit en une salle devant le feu, et à cette heure le sort faillit, et Lucar s'éveilla, bien effrayé de se trouver là. Pacolet, mal avisé se mit devant lui, et lui dit : beau maître, je suis votre valet, que vous plaît il commander? Alors il connut qu'il étoit trahi, et il prit un couteau pointu et en frappa tellement Pacolet qu'à terre il tomba mort.

Il ne faut pas demander le deuil que Valentin en eut. Alors il dit : vous êtes mort, je puis bien dire que jamais je n'aurai un tel ami ; or, je suis de tout point dolent, loin de tous mes amis, et auprès de mes ennemis. Hélas ! noble roi Pepin, pourquoi ne venez-vous pas ? car votre long retard portera grand dommage. Ah ! faux Lucar, tu as occis celui qui étoit mon espérance, tu le payeras cher. Par Mahon, dit Lucar, peu m'importe, puisque je suis vengé de celui qui m'a trahi. Alors Valentin fut vers Pacolet, et prit ses tablettes qui étoient en son sein, lesquelles contenoient tous les secrets de son art, ainsi que Pacolet lui avoit dit, qu'après sa mort il les prit, et que la science y étoit écrite avec laquelle il sauroit jouer de son sort ; ainsi le fit Valentin, et il prit lesdites tablettes, qui depuis lui furent d'un grand secours. A cette heure Valentin voulut que Lucar fût jugé à mort ; mais par les seigneurs il fut décidé qu'il seroit mis en une tour et bien gardé, afin que, s'il arrivoit que de notre parti aucun noble fût pris par les payens, avec Luçar il pût être racheté. Le conseil fut approuvé de tous, et quand Lucar fut en prison, Valentin fit enterrer Pacolet, qui fut regretté de tous.

CHAPITRE XLVI.

Comme Brandiffer sut que le Roi Lucar étoit en Angorie, et comme il demanda à Valentin à faire son rachat.

Le lendemain grand deuil fut parmi l'ost des payens, pour Lucar qu'ils avoient perdu, et particulièrement Brandiffer qui ne pouvoit s'en consoler : et lors qu'on le demandoit, il arriva un exprès qui dit qu'il étoit Angorie, et qu'il avoit tué Pacolet. Brandiffer fut joyeux de la mort de Pacolet, et dolent du prince Lucar ; il appela un messager qui savoit parler français, il lui dit : Va de ma part dire à Valentin que s'il veut rendre Lucar, que je lui rendrai le roi Pepin, ou l'empereur de Grèce, ou Orson son frère, ou Hauffroy, ou Henry, ou le verd Chevalier, celui qu'il aimera le mieux. Sire, dit le messager, je ferai volontiers votre message. Alors il partit, et alla en Angorie qui étoit assez près de là. On lui ouvrit les portes, parce qu'il étoit messager, et quand il fut entré, il dit qu'il vouloit parler à Valentin, et on lui mena ; quand il fut devant lui, il le salua, puis fit son message ainsi que Brandiffer lui avoit commandé. Valentin fut émerveillé, et dit au messager : comment se peut-il faire que Brandiffer tient en ses prisons, tant de si vaillans seigneurs, et comment peut-il les avoir pris ? Sire, dit le messager, je vais vous dire comment : il est vrai que le roi Pepin, naguère accompagné de douze pairs de France, avec Orson et Henry, allèrent en Jérusalem en habits de pélerin, pour visiter le Saint-Sépulcre. Les nouvelles en vinrent à Brandiffer,

dont il fut joyeux, et il y mena telle puissance, qu'en peu de temps dans Jérusalem ils furent tous pris, et ils ont été amenés au château, qui de toute la terre est le plus fort. S'il vous plaît me donner réponse, si vous voulez faire l'échange de Lucar contre l'un de vos bons amis. Messager, dit Valentin, tantôt vous aurez la réponse; alors il entra en une salle où il fit venir tous les seigneurs, et leur dit: Amis, il est vrai que pour rendre Lucar, je puis des prisons de Brandiffer délivrer mon père ou mon frère, ou mon oncle le roi Pepin, qui sont mes trois principaux, lequel me conseillez-vous de demander. Sire, dirent les barons, ici la réflexion ne vaut rien; car vous savez que nul ne peut être tant tenu comme à père et à mère, et par conséquent vous devez plutôt demander votre père. Seigneurs, dit Valentin, vous dites bien, mais sauf votre révérence, je suis délibéré de faire autrement; pour parler équitablement de cette chose, vous savez tous que ma mère Bellissant par mon père fut bannie de son pays, et qu'en grand danger elle m'enfanta dans la forêt d'Orléans, où j'eusse été dévoré par les bêtes sauvages, si ce n'eût été mon oncle le roi Pepin, par qui je fus trouvé, et lequel, sans savoir à qui j'appartenois, m'a fait élever en telle manière qu'il m'a honoré de la chevalerie, et tous les biens que je possède, je les tiens de lui; or jamais de mon père je n'eus aucuns secours en mes tribulations; pour ce je veux sur tous autres le roi Pepin, en échange du roi Lucar, et que mon père demeure jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu que nous allions le délivrer, ainsi que tous les autres. Quand les barons ouïrent les paroles de Valentin, ils furent émerveillés de sa prudence, et dirent qu'il parloit sagement, et accordèrent à sa volonté. Alors Valentin dit au messager: ami, retourne vers le roi Brandiffer, et tu lui diras que ma réponse est: Que je lui rendrai le roi Lucar, à condition qu'il me délivrera le roi Pepin, car pour ce change je ne veux en avoir d'autre. Alors partit le messager, et fit à Brandiffer la réponse que Valentin lui avoit donnée. Alors le roi Brandiffer dit: Par Mahon, j'ai toujours entendu dire que les plus grands et les plus puissans sont ceux qui sont les premiers honorés et respectés, mais puisqu'il me demande le roi Pepin, préférablement aux autres Seigneurs, je lui renverrai.

CHAPITRE XLVII.

Comme le Duc Milon d'Angler, qui s'étoit dit roi de France, pour sauver Pepin, fut délivré des prisons de Brandiffer, en échange de Lucar.

QUAND le roi Brandiffer sut que, pour échange de Lucar, Valentin vouloit avoir le noble roi de France, il envoya des messagers au château fort vers sa fille Galatie, pour qu'elle donnât le roi de France tout seul. Les messagers entrèrent en mer, et en peu de temps arrivèrent au château fort, puis ils allèrent vers la belle Galatie, et lui dirent que, pour échange de Lucar que les chrétiens avoient pris, ils sont venus de par le roi Brandiffer, quérir le roi de France; quand la dame l'entendit, sans nul délai elle fit la volonté de son père. Elle appela le Châtelain et l'envoya aux prisons demander le très-noble roi de France; il vint à l'huis, et s'écria: allons, vienne le bon roi de France, car il me le faut délivrer. Quand Milon d'Angler entendit le

châtelain, il répondit doucement : hélas ! ami, je suis ici ; pourquoi m'appelles-tu ? si c'est pour me faire mourir le premier, je prie Dieu que de moi il veuille avoir pitié, car pour soutenir sa sainte foi je veux de bon cœur livrer mon corps à mort. Sire, dit le Châtelain, n'ayez doute, car c'est pour être délivré en échange d'un roi payen, que ceux de votre loi tiennent. Quand Henri entendit ces paroles, il se repentit d'avoir éconduit le roi son père et de ne s'être pas fait roi de France quand il en fut requis ; mais le déloyal enfant qui savoit la trahison ne pensoit pas que son père dût échapper ; mais il connut bien sa malheureuse volonté, quand il vit que par tel moyen le duc Milon étoit délivré, lequel en pleurant prit congé des autres barons. Hélas ! dit l'empereur, saluez de ma part mon enfant Valentin, et moi aussi, dit Orson, et me recommandez à lui ; dites-lui le triste état où nous sommes, car s'il ne nous donne secours, il nous faudra en bref finir nos jours. Seigneurs, dit Milon, prenez en vous confort, car s'il plaît à Dieu, jamais en France je ne retournerai que vous ne soyez délivrés. Alors il partit de la prison, et tous les autres demeurèrent. Puis comme sage et bien appris, il s'en alla vers la bonne Galatie, et prit congé d'elle en grande révérence. La dame fut douce et courtoise, et à son Dieu Mahon le recommanda : ainsi partit le duc Milon, et les messagers qui l'étoient venus quérir le menèrent au port, puis ils montèrent sur mer, et en peu de temps arrivèrent en l'ost de Brandiffer. Quand Brandiffer le vit, il lui dit : Franc roi, soyez le bien venu, sachez pourquoi je vous ai mandé ; allez avec mes gens en la cité d'Angorie, et dites à Valentin, que pour l'échange il nous rende le roi Lucar, ainsi que nous en sommes convenus. Sire, dit le duc, telle est mon intention, et si pour moi Lucar ne vous est délivré, je viendrai me rendre à vous pour faire de moi ce qu'il vous plaira. Par Mahon, dit Brandiffer, vous parlez loyalement, et ne vous demande plus rien. Allez, que Mahon vous veuille conduire. Ainsi partit Milon d'Angler et ceux qui le menoient, ils arrivèrent en Angorie, puis ils allèrent au palais où ils trouvèrent Valentin. Alors le duc d'Angler l'embrassa, puis il lui dit en secret toute l'entreprise, et comme ils avoient été pris en Jérusalem ; ensuite comme le roi d'Inde avoit emmené le roi Pepin sans le connoître, et comme à la requête du roi Pepin il avoit changé son nom, et il lui dit comme les autres étoient en prison au château fort. Quand Valentin l'eut entendu, il lui dit : vous avez bien fait ; car je connois que vous avez agi par loyal service, quand pour sauver le roi Pepin vous changeâtes votre nom ; car il pouvoit y avoir plus de dommage que de profit, en ce que les payens désirent la mort du roi Pepin, à cause que contr'eux il veut soutenir la foi de Jésus-Christ, et détruire celle de Mahon. Après cela Valentin fit amener Lucar, et lui dit : Pour cette fois vous êtes délivré ; mais gardez-vous à l'avenir, et souvenez-vous de mon bon ami Pacolet que vous avez tué ; car si jamais en bataille ou autre part je vous puis rencontrer, nous verrons qui de nous sera le plus vaillant. A ces mots partit Lucar, qui fut joyeux d'échapper ; et les sarrasins vinrent au-devant de lui, montrant grande joie pour sa délivrance.

CHAPITRE XLVIII.

Comme Valentin et Milon d'Angler saillirent d'Angorie sur l'ost des Payens ; et comme les Payens perdirent la bataille.

Alors Valentin mit sa lance en son poing et cria : Chrétiens, prenez courage. Et alors commença une dure bataille auprès de l'étendard de Brandiffer, et Lucar étoit auprès de lui puissamment accompagné : les chrétiens assaillirent et les sarrasins se défendirent ; tout leur ost étoit composé de cinquante mille hommes, qui devant eux tenoient fermes, tant que les chrétiens ne les pouvoient entamer. Alors l'Amiral, seigneur de Cassidoine, vit un François qui mettoit à mort plusieurs sarrasins, il alla de ce côté, et d'une hache il frappa tellement ce chrétien, qu'il lui mit la tête en deux ; mais avant de retourner, un écuyer de Normandie arriva sur l'Amiral, et l'abattit mort devant Milon d'Angler ; pour cette vaillance Milon le fit chevalier, et dit : allons, pensez à bien faire ; car tel qui se portera vaillant aujourd'hui sera fait chevalier. Il en fit tant ce jour, que chacun prenoit courage pour avoir l'accollade, et la bataille dura si long-temps, que le soleil commençoit à se coucher ; mais quand les chrétiens virent que les payens vouloient se retirer, le noble Valentin ne voulut faire de même ; les sarrasins pensoient bien retourner en leurs tentes, mais les chrétiens furent au-devant, dont Brandiffer et Lucar furent empêchés ; la bataille dura toute la nuit, et ils firent un feu continuel. Quand le jour fut venu, ce fut grande pitié de voir les morts dont la terre étoit couverte. Il ne faut pas demander les prouesses que firent Valentin et Milon, qui se mirent au plus fort de la bataille, car de toutes parts ils abattoient gens et chevaux. Valentin se mit si avant, qu'il vint près de l'étendard de Brandiffer, et il vit l'Amiral, qui vers lui vint prudemment et tua son cheval sous lui ; mais Valentin se releva et prit son épée, puis de toutes parts il abattoit et tuoit les sarrasins en criant : Mont-Joie Saint-Denis. Mais si ce n'eût été le duc Milon, jamais il ne seroit échappé des payens, dont ledit duc fit grande occision, et lui fut d'un grand secours, car il prit aussi un cheval qu'il lui donna. Et quand Valentin fut remonté, il se retira hors la bataille pour prendre l'air, et but une fois, puis il retourna dans la mêlée plus fort que devant. Quand le maréchal d'Inde vit qu'ils avoient le pire, il fit secrètement entrer ses gens dans un petit valon pour mieux se cacher. Valentin le vit, et le dit à Milon. Alors ils convinrent que Valentin et ses gens iroient sur ledit maréchal, et ainsi fut fait. Valentin et ses gens furent en cet endroit, et frappèrent sur les Indois en telle sorte qu'à leur arrivée ils rompirent la bataille. Valentin aperçut le maréchal qui cherchoit à se sauver, il lui donna si grand coup de lance qu'il tua son cheval, et les chrétiens frappèrent dessus, mais il étoit si bien armé qu'ils ne purent le tuer, alors Valentin le prit et le donna à garder à quatre chevaliers ; ils prirent aussi plusieurs prisonniers Indois, que Valentin envoya à Angorie, et commanda qu'ils fussent bien gardés. Or, Brandiffer et Lucar connurent qu'ils avoient le pire : Par Mahon, dit Brandiffer, je ne puis penser comme nous pourrons résister, et je crains d'y périr ; je serois d'avis que pour cette fois nous retournions en notre pays, nous pourrons revenir une autre fois avec plus de gens. Vous dites bien, dit Lucar, car nous avons déjà perdu les meilleurs des nôtres, retournons sans

plus attendre. Ainsi fut décidé par le conseil, et ils dirent à leurs gens : sauve qui pourra.

Alors les Payens prirent la fuite, et les Chrétiens vont après les battant ; car gens qui fuient n'ont nulle défense et sont à demi vaincus, et il demeura tant de payens dans les champs, qu'avec Brandiffer et Lucar il n'en retourna que cent. Après la défaite des Payens, les Chrétiens entrèrent dans les tentes, et firent bon butin, puis ils retournèrent en Angorie pour se reposer. Le lendemain ils firent enterrer les morts, et firent prier Dieu pour eux, ainsi qu'ils le devoient.

CHAPITRE XLIX.

Comme le roi Pepin fut rendu par le Roi d'Inde, en échange de son Maréchal.

Quand les Chrétiens eurent gagné la bataille devant Angorie, et fait enterrer les morts, Valentin monta au Palais et commanda qu'on amenât les prisonniers. Alors on lui amena le Maréchal du Roi d'Inde, auquel il demanda s'il vouloit croire en Jésus-Christ. Par Mahon, dit le Maréchal, j'aime mieux mourir. Milon d'Angler lui demanda de quel pays il étoit : Je suis Maréchal du Roi d'Inde, et son ami.

Quand Milon l'entendit, il dit à Valentin : nous avons bien ouvré, car par ce payen nous pourrons recouvrer le Roi Pepin, que le Roi d'Inde emmena pour Nain quand nous fûmes pris en Jérusalem ; Milon, dit Valentin, vous dites vrai. Alors il demanda au Payen : le Roi d'Inde ne tient-il pas en prison un Chrétien de petite stature ; par Mahon, dit le Maréchal, en la prison du Roi d'Inde il n'y a point de Chrétiens, mais en sa cour il y en a un petit qui chevauche avec lui, et qu'il amena de Jérusalem quand les douze Pairs de France furent pris. Maréchal, dit Valentin, c'est celui que nous demandons, et si vous pouvez faire qu'il me soit amené, pour lui vous serez délivré sans rançon ; car il est mon valet, et m'a servi long-temps. Bien, dit le Payen, j'en suis d'accord et joyeux. Il écrivit des lettres au Roi d'Inde, et quand le Roi d'Inde les eut vues, il fut content de rendre Pepin pour son Maréchal, car il ne savoit pas qui étoit Pepin ; il le fit venir et lui dit : Ami, vous pouvez aller ; car pour vous on délivre mon Maréchal, que je ne voudrois laisser pour cent tels que vous. Sire, dit Pepin, je suis très-content. Ami, dit le Roi d'Inde, à Mahon je te recommande. Alors Pepin courut à la fenêtre d'Esclarmonde, et lui dit : Ma mie, consolez-vous, car je suis délivré, et en bref vous aurez nouvelles de votre ami Valentin, et je ferai ensorte que vous soyez délivrée. Alors Pepin s'en vint au Messager, et en peu de temps il fut en Angorie. Les Français vinrent au-devant de lui au son des trompettes et clairons : Oncle, dit Valentin, quel bonheur d'avoir pris celui par qui vous êtes délivré ; car par-dessus tout je vous désirois. Neveu, dit Pepin, soyez joyeux ; car je vous apporte des nouvelles d'Esclarmonde, que tant avez cherchée, je l'ai trouvée, et elle se recommande à vous. Alors il lui conta comme elle avoit été prise, et comme elle s'étoit gouvernée. Quand Valentin ouït ces nouvelles, il en eut si grande joie, qu'à peine il pouvoit parler. Ah ! dame, dit Valentin, je dois bien vous aimer, quand pour l'amour de moi si bien vous êtes gardée, je promets à Dieu que je vous délivrerai ou je perdrai la vie ; j'ai encore les tablettes de Pacolet, dont je pourrai jouer. Alors Valentin fit dé-

livrer le Maréchal, puis il entra en sa chambre et ferma la porte; il examina les tablettes de Pacolet, et y trouva des choses merveilleuses; entr'autres, les mots pour faire dormir les gens, puis pour ouvrir une porte la plus forte (en disant ces mots la porte de sa chambre s'ouvrit); puis, quand il voudra, il semblera être vieille femme, puis jeune homme, et autres choses semblables. Quand Valentin eut tout vu, il mit en écrit le contenu desdites tablettes, qu'il cacha bien précieusement dans ses habillemens, et qui lui furent d'un très-grand secours pour sauver sa vie, comme vous verrez ci-après.

CHAPITRE L.

Comme le Roi Pepin partit d'Angorie et retourna en France, où Artus de Bretagne vouloit épouser la Reine sa femme.

Pendant que le Roi Pepin étoit en Angorie, il lui vint un messager de la part de la Reine Berthe sa femme, qui lui dit : Sire, voici les nouvelles que je vous apporte de la Reine de France; sachez que tous vous croyent morts, vous et les douze Pairs de France; par ce qu'ils ont ouï dire qu'en Jérusalem les Payens les ont pris : Artus, Roi de Bretagne, est entré en votre pays, et veut être Roi, et il veut épouser la Reine contre son gré. La guerre est en France, au point que Guillaume de Montglaive a fait tuer Guerin, et le Roi de Bretagne a entrepris de mettre en exil votre fils Charlot : le Roi Pepin fut dolent de telles paroles; alors il fit assembler ses Barons pour tenir conseil. Ils furent d'accord qu'il valoit mieux défendre sa terre que de travailler pour autrui. Le conseil tenu, le Roi Pepin retourna en France, avec le duc Milon. Alors Valentin lui dit : Oncle, il me convient de demeurer ici pour délivrer mon père, mon frère Orson et les douze Pairs. Valentin, dit Pepin, vous parlez bien, s'il plaît à Dieu que j'aye victoire de mes ennemis, je vous enverrai aide. Alors le Roi Pepin monta sur mer, accompagné de deux mille combattans.

CHAPITRE LI.

Comme Valentin alla en Inde-la-Majeure, et contrefit le médecin pour voir la belle Esclarmonde.

Valentin, qui avoit eu nouvelle d'Esclarmonde, partit d'Angorie avec un de ses Ecuyers, et, pour mieux se couvrir, s'habilla en Médecin et s'en alla vers le port, où il trouva une nef de Marchands, qui en Inde vouloient aller. Il entra avec eux, ils arrivèrent en Inde; mais avant que Valentin entrât en la ville, il fit faire une robe de Médecin, puis mit un chaperon fourré, et entra comme un docteur en la Cité, où il alla loger en un riche hôtel; quand l'hôte le vit, il lui demanda de quel état il étoit. Je suis Médecin, dit Valentin, et je possède l'art de guérir toutes sortes de maladies. L'hôte le reçut, et son Ecuyer le servoit, comme Clerc de Docteur. Valentin fut deux jours en cet état, puis il dit : Hôte, faites-moi le plaisir de me trouver un homme qui aille publier ma science; que s'il y a des malades je me vante de les guérir. L'hôte lui amena un valet qui n'avoit point de souliers, ni robe ni chaperon, et étoit presque tout nud. Valentin, pour l'amour de Dieu, le fit habiller, puis lui dit : Mon ami, allez publier par la cité qu'il est arrivé un Médecin qui sait guérir toutes maladies, même de ceux qui ont perdu le sens, soit homme ou femme. Alors partit le valet bien joyeux d'être vêtu, et par la ville cria toute

la journée ce que Valentin lui avoit dit. Or, les nouvelles en vinrent au Roi d'Inde. Et parce qu'il se vantoit de guérir les folles, pour l'amour d'Esclarmonde le Roi d'Inde le fit venir : Il salua le Roi de par Jupiter, et le Roi lui dit : Maître, soyez le bien-venu, vous dînerez en mon palais, et je vous dirai pourquoi je vous ai mandé. Le Roi se mit à table, et fit bien servir Valentin ; après le dîner, il lui dit : Maître, j'ai en ce palais une dame qui en beauté surpasse toutes les autres ; quand je la pris, je voulus l'épouser ; mais elle me fit entendre qu'elle avoit voué à Mahon, que nul ne l'épouseroit jusques à un an. Or, je lui octroyai le terme qu'elle me demanda ; mais à la fin de l'an, piteuse maladie la prit, telle que personne ne peut rester auprès d'elle. Après que le Roi eut dîné, il fit introduire le Médecin en la chambre d'Esclarmonde, qui, sitôt qu'elle le vit se mit à rouler des yeux et à faire mille contorsions, comme à son ordinaire : Valentin sous l'habit de Docteur la reconnut, mais n'en fit nul semblant : il s'approcha de plus près en jetant un soupir, et lui demanda le sujet de sa maladie ; mais elle ne lui répondit que par grimaces et paroles ambigues : Valentin la considéroit et ne pouvoit mot dire, puis de rechef il poussa un soupir et dit : Hélas! ma mie Esclarmonde, en grande peine et travail j'ai été depuis votre absence pour vous trouver, j'y suis enfin parvenu ; mais quelle désolante affliction pour moi de vous voir en cet état ? Alors Esclarmonde le regarda plus attentivement, et lui dit doucement : Seigneur, qui êtes-vous, et d'où me connoissez-vous ? Ma mie, dit-il, je suis Valentin, qui ai appris par le Roi Pepin mon oncle, que vous étiez en ce palais, contrefaisant la malade, par ce que le Roi vouloit vous épouser ; et pour parvenir à vous parler, je me suis travesti et fait annoncer pour Médecin, ainsi que vous voyez. Quand Esclarmonde reconnut son ami Valentin, elle l'embrassa tendrement, puis lui conta tout ce qui s'étoit passé depuis son enlèvement, et comme elle avoit conservé le cheval de Pacolet. Valentin lui dit de se tenir prête à partir la nuit suivante, et qu'il la viendroit prendre. Alors il la laissa, et alla faire son rapport au Roi, à qui il fit espérer la parfaite guérison de la dame ; le Roi en fut bien content, et le retint en son palais ; il lui fit donner un appartement à proximité de la malade, pour qu'au besoin il lui donnât plus promptement secours. Quand la nuit fut venue, Valentin alla sans bruit à la chambre d'Esclarmonde, qu'il trouva toute préparée, il lui fit prendre tout ce qu'elle avoit de plus précieux, et n'oublia pas le cheval sur lequel elle avoit été transportée en ce pays par le Roi Trompart. Ils vinrent donc secrètement aux portes du palais, où ils trouvèrent les Gardes endormis ; mais ils ne purent sortir, parce que lesdites portes étoient fermées ; ce fut la première fois que Valentin fut obligé de se servir des tablettes de Pacolet, et ayant prononcé les paroles, les portes s'ouvrirent, et ils sortirent sans être vus de personne, puis ils prirent le chemin du port : là ils trouvèrent une Nef qui alloit faire voile pour Angorie ; ils entrèrent dedans ; et eurent le vent si à propos, qu'en peu d'heures ils arrivèrent en la cité d'Angorie, où le noble Valentin et la belle Esclarmonde furent bien reçus de tous les Princes et Seigneurs, et de grandes réjouissances furent faites par le peuple pour leur arrivée ; mais cette félicité ne dura pas long-temps pour Valentin ; car il n'étoit pas encore quitte de ses infortunes, comme vous verrez par la suite.

CHAPITRE LII.

Comme Rozemonde trouva moyen de se faire prendre et fut amenée au Roi d'Inde.

Bien souvent on dit que si une femme ne se châtie d'elle-même, à peine la peut-on châtier ; car elle aime mieux mourir que de faillir à ses entreprises, comme montra la belle Rozemonde, femme de Lucar; car elle ne demeura pas quatre jours qu'elle sortit de son pavillon, et en petite compagnie elle monta sur une haquenée, disant qu'elle vouloit aller aux champs, prendre un peu l'air ; ainsi s'en alla Rozemonde vers la cité d'Inde-la-Majeure. Or, vous saurez qu'elle avoit fait avertir le Roi d'Inde, que ce jour il fut prêt pour venir la prendre, et il n'y manqua pas ; car dès qu'il la vit sortir par une fausse porte, il courut promptement à la dame, prit la haquenée par le frein, et lui dit : Dame, je puis à présent faire de vous à ma volonté ; puis il la prit par la main et la mena dans la cité d'Inde en grande joie. Or, on cria parmi l'ost du Roi Lucar que le Roi d'Inde emmenoit la dame Rozemonde ; plusieurs montèrent à cheval pour la secourir : mais ils étoient déjà entrés dans la cité d'Inde. Par Mahon, dit Lucar, qui me pourra amener la dame je le ferai mon grand Sénéchal, et sur tous ceux de ma Cour, Maître et Gouverneur. Valentin, qui étoit là, dit en lui-même, je pourrois bien par le moyen des tablettes de Pacolet, recouvrer encore une fois la dame ; mais Lucar son mari lui a déjà pardonné la première fois sa faute, et puisqu'elle le veut, bien fou seroit celui qui y voudroit apporter remède, car femme qui a mauvaise volonté ne peut jamais être retenue.

Le jour que le Roi d'Inde emmena Rozemonde, il l'épousa, coucha avec elle et engendra un fils qui fut nommé Rabastre, lequel en son vivant posséda Jérusalem ; mais depuis il fut conquis par Regnier son maître, qui fit convertir son frère à notre Loi, avec la fille dudit Rabastre, laquelle avoit nom Attribart. Le Roi fut dolent quand il eût ainsi perdu sa femme ; Brandiffer le réconforta, en disant : Beau fils, prenez courage, car je jure tous mes Dieux qu'avant mon départ je vous en vengerai. Ainsi projeta Brandiffer, mais il en fut autrement, car en ce jour vint un messager, qui lui dit : Sire, sachez que le Roi Pepin, avec le fils de l'Empereur de Grèce, qui étoit en votre prison, sont descendus sur votre terre, ont détruit plusieurs villes, châteaux, forteresses, et mis à mort grand nombre de vos gens ; ils ont assiégé votre cité d'Angorie, en laquelle votre femme est accouchée d'un fils, et je suis venu ici pour vous demander du secours. Quand Brandiffer eut ouï ces nouvelles, il fut dolent. Il alla vers Lucar, et lui dit : Beau fils, voici un messager qui apporte de mauvaises nouvelles de ma terre, car les Français y sont entrés en grande puissance ; voici ce que vous ferez : envoyez un Chevalier vers le Roi d'Inde, et lui mandez qu'il vous renvoie Rozemonde votre femme, que vous lui pardonnerez la mort de votre père, et ferez votre paix avec lui. Le Roi Lucar dit : vous me donnez bon conseil. Il appela Valentin et lui dit : Chevalier, il faut aller vers le Roi d'Inde, et vous lui direz de ma part qu'il me renvoie Rozemonde qu'il m'a enlevée ; à cette condition je lui pardonnerai la mort de mon père, et ferai lever mon ost de sa terre. Sire, dit Valentin, je ferai si bien votre message, qu'en bref vous en aurez des nouvelles.

Alors Valentin alla en la cité d'Inde, et entra au palais, où il trouva le Roi, et la dame Rozemonde auprès de lui, qui connut bien Valentin, et elle dit au Roi : Sire, voilà celui par qui je vous fus ôtée la première fois. Dame, dit le Roi, je me vengerai, et il ne m'échappera pas.

Non, dit la dame, car je le connois si bien, qu'encore de lui vous pourrez être servi. Alors Valentin s'approcha, et salua le Roi et la dame, puis il dit : Sire, je suis messager du Roi Lucar, qui vers vous m'envoie, et vous mande que vous lui rendiez la belle Rozemonde, que voici, et il vous pardonnera la mort de son père, et fera décamper son armée de dessus votre terre : mais quoique je sois chargé de cette commission, si vous me voulez croire, jamais vous n'y consentirez, mais garderez la belle dame qui vous aime tant, et sachez que je ne souffrirai jamais qu'il vous soit fait aucun blâme pour l'amour de la dame.

Chevalier, dit le Roi d'Inde, vous parlez bien, mais pour répondre au Roi Lucar, s'il veut une femme, qu'il en cherche d'autres que ma mie Rozemonde, car jamais à son côté ne couchera. Chevalier, dit la dame, salue mon père, et lui dis que ce fait est sa faute, car je lui avois dit que je ne voulois point être donnée à Lucar; or, mon père a fait contre ma volonté et je fais contre la sienne; dites à Lucar qu'il n'ait plus d'espérance en moi.

Dame, dit Valentin, votre message sera fait. Ainsi il prit congé, fort joyeux d'être hors d'Inde et échappé du Roi; étant arrivé en l'ost, il dit au Roi Lucar : Sire, pourvoyez-vous d'une autre dame, car Rozemonde est mariée au Roi d'Inde. Quand Lucar entendit ces paroles, il fut au désespoir, et dit : ha! ma mie! pour vous il me faudra mourir, puisque j'ai perdu la plus belle et la plus amoureuse du monde : Hélas! que vous ai-je fait pour me faire si grand déplaisir? Faux Roi d'Inde, jamais je ne pourrai t'aimer, car tu as fait mourir mon père, et par trahison ravi ma femme. Alors Brandiffer dit : Beau fils, de votre douleur je suis courroucé, mais je n'y puis apporter remède, car il faut que j'aille en ma terre pour la défendre contre les Français qui me veulent porter dommage. Sire, dit Lucar, il faut assaillir la cité avant que de partir, car si nous nous retirons de cette sorte, il nous seroit reproché. Par Mahon, dit Brandiffer, l'assaut n'y feroit rien; mais nous le gagnerons par famine, vous demeurerez ici avec votre armée, et ferez garder les passages jusqu'à mon retour.

CHAPITRE LIII.

Comme le Roi Lucar fit tant que le Roi Brandiffer demeura avec lui et envoya Valentin en Angorie, contre le Roi Pepin son Oncle.

Quand Lucar entendit que Brandiffer vouloit le laisser, il en fut dolent, et lui dit : Sire, vous savez que vous m'avez promis de m'aider à me venger du Roi d'Inde, qui à vous et à moi a fait si grande injure. Il est vrai, dit Brandiffer, et je suis bien fâché de ne pouvoir tenir ma promesse; car je suis forcé d'aller défendre ma terre. Or, je vais vous dire ce que vous ferez pour votre honneur et le mien : J'ai ici un Chevalier renommé pour sa vaillance, vous lui pourrez donner vos gens, car il est loyal; en outre, vous avez en cet ost le puissant Roi Murgullant votre oncle, qui sait bien l'art de la guerre, et il me semble qu'il seroit bon que ces deux fissent le voyage, et que vous demeurassiez. A ces paroles consentit Brandiffer; alors ils mandèrent

Valentin et Murgullant, pour leur dire leur intention. Seigneurs, dit Brandiffer, vous êtes élus par nous pour aller en Angorie lever le siége que le Roi Pepin y a mis, je vous prie de défendre ma terre, car où j'aurai perte, vous n'aurez nul profit. Neveu, dit Murgullant, soyez tranquille, car puisque je mène le noble Valentin, je ne crains rien. Ensuite on donna au noble Valentin et à Murgullant cent mille combattans bien montés, et autant demeura en l'ost du Roi Lucar. Alors Valentin et Murgullant montèrent sur mer, et eurent le vent si agréable qu'en peu d'heures ils arrivèrent en la cité d'Angorie; mais un peu avant qu'ils arrivassent, Valentin aperçut une Tour vers l'Orient, qui étoit couverte de laiton. Il demanda aux Mariniers quelle place c'étoit, et on lui répondit: Sire, c'est le Château fort; sachez que cette place est si forte et si bien composée, qu'il n'y peut passer qu'un homme à la fois; dans ce Château est la belle Galatie, fille de Brandiffer, qu'il fait soigneusement garder, et l'estime tant qu'il ne veut la donner à nul homme vivant. Quand Valentin ouït ces paroles, il eût grande envie de voir la belle dame, et résolut de ne jamais partir de-là qu'il ne l'eût vue.

Or, étant arrivés près d'Angorie, en bref leur ost fut assis; ils connurent bien les tentes et pavillons de l'ost du Roi Pepin, qui faisoient plaisir à regarder; les Chrétiens avoient grande envie d'assaillir la cité, mais il y avoit un Amiral nommé Brutaut, qui tous les jours faisoit harceler l'ost du Roi Pepin, et faisoit grande prouesse sur lui et ses gens. Quand Murgullant vit l'ost des Chrétiens si considérable, il appela Valentin, et lui dit: Chevalier, conseillez-nous sur cette affaire, car je m'aperçois qu'ils sont en grand nombre. Murgullant, dit Valentin, je conseille que nous envoyons un messager vers Angorie, mander à nos gens que nous sommes arrivés, et que demain ils ne manquent pas de faire une sortie sur les Chrétiens, qui du côté de la ville les assaillissent fortement, et nous de l'autre; par ce moyen ils ne pourront fuir ni échapper qu'ils ne soient morts ou pris. Par Mahon, dit Murgullant, vous avez bien pensé; il faut trouver un messager qui entreprenne cette chose. Sire, dit un Espion qui étoit fort subtil, je ferai votre message le plus adroitement que faire se pourra; la chose étant ainsi conclue, en la grande mêlée se mirent tellement, qu'ils furent pris par les Sarrasins sans avoir aucun secours. Alors ils leur bandèrent les yeux et en leur navires sans pitié les firent mener: mais Dieu qui n'abandonne point les siens, les délivrera. Cette bataille dura longtemps, car ils se défendoient bien de part et d'autre. Valentin ne regardoit pas à sauver sa vie, il mettoit sa force à frapper sur les Payens. Il vint vers Brandiffer, et si grands coups se donnèrent l'un sur l'autre que tous deux à terre tombèrent; mais Valentin qui fut leste frappa Brandiffer si rudement, que d'un seul coup il lui fendit la tête et il tomba mort. Quand le Roi Brutaut vit que son frère Brandiffer étoit mort, il partit de la bataille avec l'Amiral de Gordes et le Roi Josué, qui firent sonner la retraite, et furent vers les navires pour se sauver: mais les Chrétiens les suivirent de si près en reclamant Saint-Georges et Saint-Jacques, lesquels deux Saints montrèrent en ce jour un miracle contre les Payens. Or, les Payens furent de si près pris, que plusieurs se jetèrent dans la mer et se noyèrent, et tous furent détruits: quand la nuit fut venue, les Chevaliers se retirèrent dans Angorie,

puis ils sortirent le lendemain pour faire enterrer les morts. Là furent trouvés plusieurs Chevaliers qui furent bien regrettés, mais particulièrement l'Empereur de Grèce fut pleuré. Valentin et Orson en furent si fâchés, qu'on ne pouvoit les consoler : le Duc Milon leur dit : Enfans, ne pleurez plus, mais priez Dieu pour son ame. Ils firent porter le corps de l'Empereur dans la cité, puis le firent enterrer comme il lui appartenoit; Valentin fit distribuer quantité d'aumônes; mais ils ne cessoit de pleurer la mort de son père.

CHAPITRE LIV.

Comme Milon d'Angler retourna en France, et Valentin et Orson allèrent en Grèce.

Le Duc Milon d'Angler, après que les Payens eurent été la seconde fois détruits devant Angorie, prit congé de Valentin pour retourner en France, en lui disant : Valentin, je veux m'en retourner, mais je voudrois bien que ce fût aussi promptement que quand vous m'apportâtes. Valentin dit : à Dieu ne plaise que jamais je joue de tel art, car il est damnable. Celui qui me l'apprit est mort misérablement, je crois que pour ce péché j'ai tué mon père : alors le duc Milon prit congé pour retourner en France. Valentin et Orson prirent conseil pour aller à Constantinople; mais avant de partir ils firent couronner le verd Chevalier Roi d'Angorie, et lui firent rendre hommage par tous les Barons du pays, puis ils prirent congé de lui et montèrent sur mer : Quand ce vint au départ, Orson appela Galatie, et lui dit : ma Reine, je connois que de mon fait vous êtes enceinte, mais sachez que je ne puis vous épouser, car je suis marié; pour ce je vous ferai assigner des rentes tant que vous pourrez vivre honnêtement. Sire, dit Galatie, je veux passer la mer avec vous, puis je me mettrai en quelque maison de Religion pour servir et prier Dieu dévotement pour vous et pour moi : j'y consens, lui dit Orson. Alors il la mit sur mer, et nagèrent tant qu'ils virent les Tours de Constantinople; ils mandèrent à la Reine leur mère la mort de l'Empereur, mais ne dirent pas que Valentin l'avoit occis. La dame fut dolente, et d'autre part joyeuse de ses deux enfans, qui revenoient en santé; chacun fut en joie par la cité pour la venue de Valentin et Orson; tout le clergé et les bourgeois furent en procession au-devant d'eux, et ils furent honorablement reçus; puis ils montèrent au Palais, le dîner fut servi, et ils se mirent à table accompagnés des grands de la Cour; la dame dit : Valentin mon enfant, il convient de savoir lequel de vous tiendra l'Empire de Grèce, car je ne sais lequel est l'aîné; Dame, dit Valentin, je veux que mon frère le soit ce premier an. Par ma foi, dit Orson, il ne m'appartient pas d'aller avant vous; frère je suis tenu à vous et vous serez Empereur, car de ma part je le veux. Alors il fut décidé par les Seigneurs que tous deux gouverneroient paisiblement l'Empire : mais Valentin ne demeura pas en si haut état, car pour l'amour de son père il pleuroit nuit et jour, un matin il appela Esclarmonde, et lui dit : Vous savez que devant Angorie j'ai malheureusement tué mon père, dont je n'ai fait nulle confession. Je suis délibéré de m'en aller au Pape confesser mes péchés et lui demander pénitence; saluez ma mère et mon frère Orson, que vous irez voir au bout de quinze jours, et leur donnerez ce brevet, et à nul autre ne le montrez. La dame pleura tendrement le départ du noble Valentin.

CHAPITRE LV.

Comme Valentin prit congé de la belle Esclarmonde pour aller à Rome confesser ses péchés.

Avant de partir, Valentin dit à la Dame : ne pleurez pas pour moi et me donnez l'anneau duquel je vous épousai. La dame le lui donna, et il en fit deux parties, dont il garda l'une et donna l'autre à la dame, disant : ma mie, gardez cette partie, et telle chose qu'on vous dise de moi n'en croyez rien, si vous ne voyez l'autre partie que je porte avec moi ; gouvernez-vous sagement, servez bien Dieu, et de fausses paroles vous gardez, car le monde est aujourd'hui trop pervers. A ces mots il embrassa la dame en pleurant et ils prirent congé l'un de l'autre. Alors Valentin partit accompagné d'un seul Ecuyer, et en bref il arriva à Rome et s'y logea. Le lendemain il vint en la grande Eglise, où le Pape chanta la Messe ; Valentin l'entendit bien pieusement, et après il vint s'agenouiller devant le Saint-Père, lui demandant confession. Alors le Pape, qui pensa bien qu'il étoit de haute maison, lui fit signe qu'il l'auroit ; puis le Pape entra dans sa chambre, et fit venir Valentin, qui pleuroit fort. Mon fils, dit le Pape, que veux-tu avoir que tu pleures ? Hélas ! dit Valentin, je suis un grand pécheur. Il commença sa confession, et entre ses fautes déclara qu'il avait tué son père, et en demandoit pénitence. Quand le Pape entendit le cas de Valentin et la grande repentance qu'il en avoit, il en eut pitié, et lui dit : Mon enfant, ne vous déconfortez point, car Dieu est puissant pour pardonner chose plus grande ; allez en votre logis, et demain matin revenez vers moi, je vous donnerai pénitence au salut de votre ame. Valentin s'en retourna en son logis sans rien dire à personne, la nuit il pleura et soupira ; et quand le matin fut venu, il retourna en l'Eglise, où il trouva le Saint-Père qui faisoit célébrer la messe. Après qu'elle fut finie, le Pape l'appela et lui dit : mon enfant, voilà ce qu'il faut faire pour avoir pardon de ton péché : Premièrement, tu changeras ton habit en ceux d'un pauvre, et mortifieras ton corps en telle sorte que de nul ne puisse être connu ; puis après tu iras à Constantinople, et logeras sous les degrés de ton palais, où tu seras sept ans sans parler, si Dieu te donne vie, et tu ne boiras ni ne mangeras que ce qu'on donne aux pauvres ; et si tu meurs avant le temps, tes péchés te seront pardonnés, mais si tu vis sept ans et ne fais pénitence, jamais tu n'auras pardon.

Saint-Père, dit Valentin, je ferai tout ceci de bon cœur ; ainsi le Pape lui donna l'absolution. Et, ainsi que dit l'histoire, Valentin dîna avec le Pape, puis partit sans parler à son Ecuyer ni à nulle personne. Je vous dirai comme il fit sa pénitence, et qu'elle vie il menoit.

CHAPITRE LVI.

Comme Valentin, en grande douleur, fit la pénitence pour son Père qu'il avoit occis.

Valentin, qui fut inspiré de Dieu, pour faire sa pénitence, entra dans un bois après qu'il eut fait couper ses cheveux, et y fut si long-temps, mangeant pommes et racines, qu'il ne fut connu de personne ; puis après il s'en alla à Constantinople, mais avant qu'il y arrivât, il y eut grand deuil pour lui parmi la cité ; car la belle Esclar-

monde, qui n'oublia pas son message, alla vers Orson et lui donna le brevet que Valentin lui avoit laissé. Quand il l'eut lu, il se mit à pleurer amèrement. Frère, dit Esclarmonde, pourquoi pleurez-vous? Hélas! lui dit Orson, ce n'est pas sans cause, car mon frère Valentin s'en va. Et par ces lettres il me fait savoir que jamais il ne reviendra, mais demeurera en exil pour pleurer ses péchés. Quand la dame sut que son mari s'en alloit, elle s'écria: Hélas! mon ami, pourquoi êtes-vous parti sans me le dire? infortunée que je suis, vous vous en allez pour ne jamais revenir; la dame menoit grand deuil, et Orson aussi. Ces nouvelles coururent bientôt par la cité. Esclarmonde pleure, Bellissant larmoye, et Orson soupire durant ce deuil de la cité. Il arriva ensuite qu'un jour il fut dit à Fezonne, qu'Orson avoit une autre dame, qui de lui étoit grosse, dont elle prit tel chagrin qu'elle en fut malade au lit, et en peu de temps mourut. Grand deuil en mena Orson. Alors Valentin arriva à Constantinople en si pauvre état, que de nul ne put être connu; il fut par les rues et par les maisons demandant l'aumône pour ouïr les nouvelles, puis il s'en vint au Palais, à l'heure que son frère Orson devoit souper; ceux qui étoient de garde le vouloient mettre dehors, mais il resta: Compagnons, dit Orson, qui fort regardoit sa contenance, laissez ce pauvre céans, car pour l'amour de mon frère Valentin je veux que les pauvres soient reçus, afin que Dieu m'en veuille envoyer des nouvelles. Alors ils laissèrent Valentin, et par ordre d'Orson, ils lui portèrent à boire et à manger. Mais il regarda une corbeille où étoient les restes de la table pour les pauvres et il en mangea; alors ils en furent étonnés. Quand la nuit vint que les portiers voulurent fermer les portes, ils sont venus vers Orson, et lui dirent: voulez-vous que ce malotru, qui contrefait le fou, reste ici? Je veux que vous le souffriez et enduriez, et que vous le laissiez faire à sa volonté, car ce sont vœux ou promesses faits à Dieu, puisqu'il ne parle point, nul ne peut savoir qui il est: ainsi demeura Valentin sous les degrés, et sur son lit de paille; le lendemain au matin Orson passa devant lui, il en eut grande pitié, et lui donna l'aumône. Après passèrent sa mère et sa femme Esclarmonde pour aller à l'Eglise, qui le regardèrent et lui donnèrent leur aumône. Ah! pauvre homme, dit Esclarmonde, comment pouvez-vous rester ici la nuit sans couverture? Mais, s'il plaît à Dieu, cette nuit vous en aurez. Valentin s'inclina en les remerciant, et elles passèrent outre; aussitôt qu'elles furent passées, Valentin vit deux pauvres à qui il donna tout ce qu'on lui avoit donné; par ma foi, dirent-ils en se moquant, ce coquin est bien fou, quand il n'a rien et donne ses aumônes; Valentin dit en son cœur, Sire Dieu, veuillez pardonner à tous ceux qui font dérision de moi, car ils ne savent pas ma faute pour laquelle je suis obligé de vivre ainsi. Quand vint le dîner suivant, on donna à Valentin toutes bonnes viandes; mais il fit signe que de rien ne mangeroit sinon des restes. Quand Orson connut sa condition, il commanda qu'on mit le meilleur de sa table dans la corbeille, et qu'avant lui le pauvre homme fût servi. Seigneurs, dit Orson, le cœur me dit que ce pauvre homme fait quelque pénitence qu'il a promise à Dieu; en cet état Valentin fut long-temps dans son Palais sans être connu, et chacun disoit qu'il étoit mort. Alors le Roi Hugon fit demander Esclarmonde pour femme, et depuis entreprit grande trahison.

CHAPITRE LVII.

Comme le Roi Hugon fit demander Esclarmonde pour femme, et comme il trahit Orson et le verd Chevalier.

En ce temps il y avoit un Roi d'Angorie nommé Hugon, qui avoit ouï dire que Valentin avoit laissé l'Empereur de Grèce et le pays des Crétois. Il vint à Constantinople et fut bien reçu d'Orson; un beau matin Hugon appela Esclarmonde, et lui dit: Dame, sachez que je suis d'Angorie, et que je tiens sous moi plusieurs grands Seigneurs; mais je suis mécontent d'une chose, c'est que je n'ai point de femme, et pour cette chose je suis venu vers vous; car j'ai entendu dire que le Chevalier Valentin ne reviendroit jamais; je vous requiers de vouloir m'accepter pour époux, et je vous ferai couronner Reine d'Angorie, car sur tout autre vous êtes celle que mon cœur désire. Sire, dit la dame, du bien et de l'honneur que vous me proposez je vous en remercie humblement. Mais vous pouvez chercher une autre femme, car mon ami Valentin est encore vivant: Je suis délibérée de l'attendre sept ans; et quand ma volonté seroit de prendre un mari, je ne voudrois vous donner la main sans le conseil de l'Empereur Orson et de mon frère le verd Chevalier, car sans cela je n'y consentirois point. Dame, dit Hugon, vous parlez honnêtement, et votre réponse me plaît. Alors il s'en vint vers Orson, et lui demanda s'il avoit des nouvelles de Valentin. Franc Roi, dit l'Empereur Orson, qui de lui ne se méfioit pas, je n'en sais autre chose que par une lettre, disant qu'il est allé en exil pour pleurer ses péchés, et qu'il porte sur lui une partie de l'anneau dont il épousa sa femme, et lui a donné l'autre; puis lui a dit sur toutes choses qu'elle ne veuille croire rien de lui si elle ne voyoit la part de l'anneau. Sire, dit Hugon, qui nota bien ces paroles, Dieu le veuille conduire, c'est un vaillant Chevalier; or je vous dirai une chose que j'ai en mon cœur, je suis délibéré, en l'honneur de Jésus, d'aller en Jérusalem voir le Saint Sépulcre de notre Sauveur; mais je voudrois bien trouver compagnie, et s'il vous plaît y venir, pour jamais en armes nous serions compagnons et amis; Orson dit: c'est ma volonté de faire ce voyage, il y a long-temps que je l'ai promis. Je vais vous dire ce que nous ferons, au partir de notre terre, nous irons en Angorie, car je sais que le verd Chevalier, qui en est nouvellement couronné Roi, viendra volontiers avec nous. Bien, dit Hugon, allons où il vous plaira. Alors Orson prit congé de la belle Galatie et de Bellissant sa mère, puis ils montèrent sur mer, et furent en Angorie; le Roi les reçut honorablement et fut joyeux de la vue d'Orson. Là ils firent grande chère, puis le verd Chevalier s'apprêta pour faire le saint voyage, et monta sur mer avec eux; ils vinrent en Jérusalem et prirent logis pour reposer la nuit; le matin ils s'en sont allés vers le Patriarche, qui devant eux chanta la Messe, puis les fit conduire parmi la cité, pour visiter le Saint Sépulcre et autres saints lieux; en grande dévotion ils gagnèrent les pardons et firent doucement le voyage; alors le Roi Hugon, qui portoit en son cœur la trahison, pendant qu'ils visitoient dévotement les Eglises, partit de leur compagnie et fut trouver le Roi de Surie, nommé Rabastre, et frère du Roi d'Inde, qui mourut devant la cité d'Angorie: Hugon le salua de par Mahon, et lui dit: sachez, Sire, que deux Chevaliers sont nouvellement venus, et sur

tous autres doivent être mal reçus de vous ; car une grande partie de votre terre ils ont prise, pillée, brûlée, et mis à mort le vaillant Brandiffer, et votre frère Lucar, le puissant Roi d'Inde. Quand Rabastre entendit que son frère étoit mort, il dit à Hugon : Sire, pourriez-vous me livrer les deux Chevaliers ? oui, dit le traître et perfide Hugon, mais vous me donnerez les deux sceaux d'or que portent les deux Chevaliers où sont empreintes leurs armes. Sire, dit le Roi de Surie, je serois un ingrat, si pour si peu de chose je vous désobligeois ; vous aurez les sceaux si vous pouvez me livrer les deux Chevaliers. Oui, dit Hugon, envoyez vos messagers en l'Hôtel du Patriarche, qui sauront de lui où ils sont. Ansi le Roi de Surie envoya huit cents hommes bien armés vers le bon Patriarche, qui leur enseigna le logis, et les Payens y allèrent.

Alors Orson et le verd Chevalier étoient à dîner ; ils furent incontinent pris, liés et menés devant le Roi. Hélas ! dit Orson, le Roi Pepin et les douze Pairs de France furent vendus aux Sarrasins en cette cité, et je vois que nous sommes pareillement trahis ; ils furent menés en cet état devant le Roi de Surie, et quand il les vit, il leur dit fièrement : Faux ennemis de notre loi, j'ai grand plaisir de vous tenir ; or, dites-moi vos noms, car je veux les savoir pour raison. Sire, je me nomme Orson ; le Roi d'Angorie dit : je suis le verd Chevalier. Par Mahon, dit Rabastre, j'ai de vous assez ouï parler, et je crois que vous êtes ceux par qui grande partie de ma terre a été prise, et mes gens mis à mort ; mais vous avez un compagnon nommé Valentin, et si je le tenois, par Mahon, jamais de mes mains en vie n'échapperoit. Alors il les fit dépouiller et ôter les sceaux, qui furent donnés à Hugon. Orson et le verd Chevalier furent mis en une Tour profonde, au pain et à l'eau, ils pensoient que le Roi Hugon étoit mort parmi les payens : hélas ! ils ne pensoient pas qu'il fût avec le Roi de Surie, qui lui donna leurs sceaux, dont il fut bien joyeux. Alors il appela Galeran, un traître, qui l'avoit servi long-temps ; à tel maître tel valet. Sire, dit Hugon à Galeran, j'ai trouvé le moyen de venir à bout de mon intention, et parce que vous êtes mon neveu, si vous êtes secret, je vous ferai tant de bien que vous serez content. Oncle, dit-il, de moi ne vous doutez, car je sais où vous prétendez : vous voulez avoir la belle Esclarmonde. Il est vrai, dit Hugon, car il ne vous le faut céler ; il faut écrire une lettre au nom d'Orson, dont j'ai les propres sceaux, et qui soit conçue en ces termes :

» Orson, par la grâce de Dieu, Empereur de Grèce, à vous ma redoutée dame et mère ; à vous ma mie Galatie, et à votre sœur la belle Esclarmonde, toute humble recommandation promise ; je prie Jésus-Christ qu'il vous soit en aide : Mesdames, sachez qu'en Jérusalem j'ai trouvé mon frère Valentin, qui étoit au lit de la mort, et Dieu m'a fait tant de grâces qu'avant qu'il finit ses jours, je l'ai visité et parlé ; mais bientôt après il rendit l'esprit, et à sa fin il me chargea de vous mander ces nouvelles, et saluer de sa part la belle Esclarmonde, à laquelle il mande sur-tout qu'elle se marie au plutôt à quelque noble Prince, et que pour sa mort elle ne prenne nul chagrin, mais priez Dieu pour son ame, et sachez qu'il n'envoie pas la moitié de l'anneau, comme il avoit promis, car dès qu'il fut couché on le lui déroba. »

Quand cette lettre fut faite, Hugon, pour mieux couvrir sa trahison, en fit une autre du verd Chevalier et Orson ensemble ; la voici :

» Très-chère et aimée sœur, nous vous avons fait savoir la fin de votre loyal époux et notre bon frère Valentin; mais pour accomplir la volonté du trépassé, à qui Dieu fasse pardon, nous voulons, en désirant votre honneur, que vous ayez pour époux le puissant Roi Hugon: ainsi veuillez y consentir et faites notre volonté, ou autrement vous encourerez notre indignation; et nous avons de nos propres sceaux scellé les lettres, afin de plus grande preuve de vérité; et sachez que vers vous nous ne pouvons aller pour le présent; car entre les Chrétiens et Sarrasins il doit se donner incessamment une bataille pour défendre la loi de N.-S. J.-C. ; qu'il vous ait, chère sœur, en sa sainte garde. »

Quand les lettres furent faites, il les ferma et les scella des propres sceaux aux Chevaliers, puis les donna à son neveu Galeran, et lui dit d'aller à Constantinople présenter ces lettres à la Reine Bellissant et la belle Esclarmonde; et sitôt que vous y aurez été, j'irai après comme celui qui ne sait rien pour requérir la belle Esclarmonde. Je ne doute plus qu'elle ne me soit accordée. Oncle, dit Galeran, le message sera bien fait, car je connois votre cas. Alors il se mit en chemin, et en bref arriva au Palais de Constantinople, à l'heure qu'on mettoit les tables. Il salua les dames de la part de l'Empereur Orson et du verd Chevalier, puis leur donna les lettres. Messager, dit la dame Bellissant, comment se porte mon fils? Dame, dit Galeran, je l'ai laissé en Jérusalem sain et en bon point; ainsi que par les lettres vous pourrez le savoir plus amplement. Les dames commandèrent que le Messager fût bien traité. Or, on avoit coutume, quand on vouloit boire ou manger, de faire venir Valentin à table, ou en la salle, pour mieux penser à lui; cependant on savoit qu'il ne mangeoit que le relief, et on lui donnoit si bon qu'il n'en vouloit plus user; mais il prenoit souvent ce qu'on jetoit aux chiens. Il ouït bien les nouvelles du messager, il pensa ce qu'il feroit. Les dames se levèrent de table, puis Bellissant fit venir un Secrétaire, qui leur dit le contenu des lettres, et Valentin qui étoit là l'entendit, mais n'en fit nul semblant; il ne faut pas demander le grand deuil et les lamentations que firent les dames pour Valentin qu'on disoit mort; car elles reconnurent les sceaux des deux bons Chevaliers. La belle Esclarmonde déchira ses habits et tiroit ses cheveux, en disant : pauvre femme, de toutes la plus malheureuse, que la mort ne vient-elle m'enlever? Ah! Valentin, pourquoi ne suis-je allée avec vous pour étuver votre corps? Frère verd Chevalier, et vous Empereur Orson, comment me vouloir sitôt marier? Hélas! dois-je prendre jamais un mari après avoir perdu l'excellence des meilleurs, des preux le plus hardi, la rose d'honneur, la fleur de Chevalerie, le miroir des nobles et l'élite des sages. Fausse mort, qu'as-tu en pensée, quand par toi je suis privée de ce qui me faisoit au monde le plus de plaisir; que ne venois-tu exercer ta rage sur moi plutôt que sur celui qui de tous les humains étoit le plus digne d'honneur; jamais je n'aurai d'autre mari; mais je passerai en continuelles douleurs le reste de mes jours. Quand Bellissant vit qu'Esclarmonde se déconfortoit ainsi, elle la consola du mieux qu'elle put, lui disant : Ma fille, prenez en gré sa mort, et en vous patience; vous savez qu'il étoit mon fils, ainsi j'en dois être aussi fâchée que vous : mais quand je considère qu'il n'y a point de remède, mieux vaut prier Dieu pour son ame, que de verser tant de larmes; pensez à ce que votre frère le verd Chevalier et Orson

vous mandent. Alors Esclarmonde dit : de quoi me parlez-vous ! quel mariage peut-on faire de celle qui n'a pas espoir d'avoir jamais joie ? Dame, pour Dieu ne m'en parlez plus, car de ma vie je ne veux avoir mari. Fille, dit Bellissant, vous êtes malavisée, puisque le Roi Hugon veut vous avoir, vous en serez plus honorée. A ces paroles la belle Esclarmonde se retira en sa chambre, où elle pleura tendrement ; et Valentin qui est sous les degrés, pense en lui-même d'où la trahison pouvoit être provenue. Au bout de quatre jours le traître Hugon arriva à Constantinople pour exécuter son entreprise, et y fut reçu en grand honneur ; mais Esclarmonde ne lui montra aucune marque d'amour : Madame, vous savez par les lettres que Galeran vous a données, comme votre mari Valentin est mort, dont je suis dolent. Mais la chose est ainsi accordée par leur bonne volonté et délibération, et pour avoir alliance ensemble, je dois avoir Esclarmonde pour épouse. Sire, dit-elle, je vous jure que je n'ai nulle envie de vous ni d'autres. Or, Valentin est en la salle qui écoute toute la trahison et la grave en son cœur. Alors Bellissant dit : Ma fille, ne suivez pas votre idée, ni ce que le cœur vous dit, car le verd Chevalier et Orson connoissent bien ce qui vous est nécessaire, et si vous ne faites leurs volontés, ils en seront courroucés. Quand Esclarmonde l'ouït ainsi parler, elle fut fort pensive, et la chose fut menée de façon que par complaisance elle consentit d'épouser le Roi Hugon, dont il fut joyeux ; mais sa joie dura peu.

CHAPITRE LVIII.

Comme Bellissant et Esclarmonde apprirent la trahison du Roi Hugon.

QUAND le saint homme Valentin s'aperçut que sa mie étoit trahie, il en eut grande pitié, et entra en une Chapelle de Notre-Dame, où il avoit coutume de prier Dieu ; il s'agenouilla et dit : Vierge Marie, entends ma prière, à moi pauvre et misérable pécheur, c'est qu'il te plaise prier ton cher fils que je puisse défendre ma mie Esclarmonde de la trahison qui est faite contre elle. Quand Valentin eut fini son Oraison, un Ange vint qui lui dit : Valentin, Dieu a ouï ta prière, va hors de la cité et tu trouveras un Pélérin ; prends ses habillemens, son bourdon et son écharpe, et quand tu auras vêtu ses habits, retourne en ton Palais, et conte devant la compagnie la trahison telle que tu la connois ; car tu ne seras pas connu. Vrai Dieu, dit Valentin, je te remercie. Alors il partit, et trouva le Pélérin, il prit ses habits, puis retourna en son Palais où étoient les dames et le Roi Hugon. Il salua toute la compagnie : Dame, je vous prie de me montrer la femme de Valentin : Pélérin, dit Hugon, à qui la couleur mua, allez en la cuisine, et vous aurez l'aumône. Mais, dit Valentin, je veux parler à elle, et lui faire un message. Pélérin, dit-elle, je suis celle que vous demandez. Madame, j'ai vu votre ami, qui par moi vous salue et vous fait savoir que dans trois jours il sera céans. Pélérin, dit la dame, pense à ce que tu dis, car j'en ai eu des nouvelles certaines qu'il est mort. Dame, dit Valentin, vous ne le devez croire, car je me livre à mourir s'il n'est encore en vie, et si dans trois jours vous ne le voyez. Quand Hugon ouït ce que Valentin disoit aux dames, il sortit du Palais secrètement et monta sur son cheval pour s'en retourner ; les da-

mes furent bien émerveillées, et vouloient fêter le Pélérin; mais il n'en voulut rien faire, et leur dit: Mesdames, pardonnez-moi, car mes compagnons sont en ville qui m'attendent. Alors Esclarmonde lui donna de l'argent. Quand il fut dehors, on demanda où étoit le Roi Hugon: par ma foi, dit une demoiselle, je l'ai vu courir sur son cheval; en disant ces paroles Galeran entra, qui demanda son oncle: Bellissant dit: vous voilà bien venu, car jamais vous n'échapperez, si vous ne nous contez la trahison. Quand Galeran ouït ces paroles, il commença à trembler: Hélas! pour Dieu, dame, ayez merci de moi, et je vous dirai la vérité. Mon oncle Hugon a fait cette trahison, et a vendu aux Payens dans Jérusalem Orson et le verd Chevalier; puis il conta tout comme avez ouï ci-devant. Quand Galeran eut tout dit, il partit croyant pouvoir échapper, mais le Prévôt le fit pendre et étrangler. Valentin quitta la robe de Pélérin, reprit ses habits et vint au Palais; pauvre, dit Esclarmonde, où avez-vous été, je crois que vous êtes fâché que je me veuille marier? Valentin inclina la tête et fit sa prière à Dieu. Esclarmonde lui fit apporter une couche, mais il couchoit à terre, et Valentin finit ainsi sa pénitence.

CHAPITRE LIX.

Comme Orson et le verd Chevalier furent délivrés des prisons du Roi de Surie, pour la guerre qu'ils firent au Roi Hugon.

Le Roi de Surie, qui tenoit en ses prisons Orson et le verd Chevalier, les fit amener devant lui, et dit: Seigneurs, vous voyez que j'ai puissance sur vous, et que vous ne pouvez rien sur moi; je sais bien que vous êtes ceux qui avez le plus molesté notre Loi et notre terre; je jure mon Dieu Mahon, que jamais ne m'échapperez que je ne vous fasse mourir, à moins que vous ne me rendiez la cité d'Angorie, avec le Château fort et trente autres des places fortes que vous tenez en vos mains. Sire, dit Orson, nous ne le ferons pas si vous ne nous rendez le Roi Hugon que vous tenez; le Roi de Surie dit: ne me parlez pas de lui, car il s'en est allé, et c'est par lui que vous avez été trahis. Quand Orson entendit cela, il jura qu'il s'en vengeroit. Par ma foi, dit le verd Chevalier, je vous seconderai. Alors Orson et le verd Chevalier accordèrent au Roi de Surie sa demande pour sauver leur vie, et ils retournèrent à Constantinople, où le grand deuil fut apaisé. Esclarmonde dit comme elle avoit su nouvelle de Valentin par un Pélérin, dont Orson fut joyeux, car sur toutes choses il désiroit sa venue: cette nuit Orson coucha avec Galatie, et engendra un fils qui eut nom Morant, lequel tint le Royaume d'Angorie; peu après Orson mit son armée en mer pour aller en Angorie. Quand Hugon le sut, il lui envoya demander s'il vouloit la cité d'Angorie, et pour récompenser son armée il lui donneroit quatre chevaux chargés de fin or; et s'il y avoit nul qui le voulut accuser de trahison, il se combattroit à tous, pourvu que ce ne fût à Orson. Le message fait, le verd Chevalier jeta son gage contre le Roi Hugon, et dit qu'il se trouvât hors des murs de la cité d'Angorie. Le Roi Hugon vint au champ bien armé, mais le verd Chevalier y fut le premier. Quand ils furent prêts, ils frappèrent des éperons, et de si grande force sont venus l'un contre l'autre qu'ils rompirent leurs lances, puis ils mirent l'épée à la main; Dieu sait quels coups ils se donnèrent! car le verd Chevalier donna tel coup au

Roi Hugon sur le heaume, qu'une partie de la tête lui coupa jusques aux épaules, et il tomba pâmé. Alors le verd Chevalier fut honoré, puis Hugon se releva, demanda un Confesseur, et lui déclara toute la trahison avant de mourir. On fut si bien informé de la trahison de Hugon, que, par conseil des Sages, on rendit à l'Empereur Orson les villes et pays d'Angorie, dont il prit possession et reçut les hommages.

Puis après, Orson et le verd Chevalier s'en revinrent en joie à Constantinople. Esclarmonde, surprise de ce que Valentin ne venoit point, disoit : Ah ! mauvais Pélérin, tu m'as trahie, quand tu me dis que mon ami Valentin viendroit sous trois jours, et je n'en ai aucunes nouvelles. Hélas ! elle ne pensoit pas qu'il fût si près d'elle ; car il étoit dessous les degrés de son Palais, où il finit ses jours.

CHAPITRE LX.

Comme au bout de sept ans Valentin finit ses jours dans le Palais de Constantinople, et écrivit une lettre par laquelle il fut connu.

Au bout de sept ans, ce saint homme Valentin acheva sa pénitence ; mais il plut à Notre-Seigneur de l'ôter de ce monde et l'appeler en gloire. Il eut une maladie dont il se sentit bien affoibli, et en remercia Dieu dévotement. Hélas ! dit Valentin, mon Créateur, ayez pitié de moi, qui suis un pauvre pécheur ; et pardonnez-moi la mort de mon père et tous les péchés que j'ai commis depuis que je suis né ; vrai Rédempteur, ne considérez pas ma jeunesse que j'ai passée en plaisirs mondains ; mais par votre sainte miséricorde, daignez recevoir mon ame entre vos mains. En disant ces paroles un ange lui apparut, et lui dit : Valentin, sache que dans quatre jours de ce monde tu partiras ; car c'est le vouloir de Dieu. Alors le saint homme fit signe qu'on lui apportât de l'encre et du papier. Puis il écrivit comme il avoit découvert la trahison en habit de Pélérin, et toute sa vie, où il mit son nom, et enveloppa la partie de l'anneau dedans, et la tint en sa main. Ensuite il fit venir un Prêtre, auquel il confessa ses péchés, et reçut les Sacremens, puis il trépassa. L'Empereur Orson, les Seigneurs et Barons descendirent, et trouvèrent le Prêtre près du saint Corps. Ami, dit l'Empereur, pourquoi sonne-t-on si fort par la ville ? Sire, dit le Prêtre, je crois que c'est un miracle que Dieu fait pour ce saint homme ; car dès qu'il a rendu l'esprit, les cloches ont commencé à sonner de toutes parts. Alors Orson regarda ce pauvre homme qui étoit trépassé ; il apérçut qu'il tenoit une lettre en sa main et voulut la prendre, mais personne ne la put avoir, hors la noble dame Esclarmonde ; car aussitôt qu'elle la toucha, la main s'ouvrit et elle prit facilement la lettre, puis la déploya et la lut. Alors Esclarmonde vit et connut la moitié de l'anneau. Elle appela un Secrétaire pour lire la lettre où étoient tous les faits du saint homme. Ne demandez pas les grandes douleurs d'Orson, de Bellissant et d'Esclarmonde ; ils avoient le cœur si serré, qu'ils ne pouvoient pleurer : la belle Esclarmonde se jeta sur le Corps en faisant de tels regrets qu'il sembloit qu'elle dût mourir. Hélas ! disoit-elle, que dois-je faire, quand j'ai perdu ma joie et mon espérance ? Hélas ! mon ami Valentin, quelle étoit votre pensée, quand vous êtes venu si près de moi mourir en si grande misère, sans me donner aucune connoissance de vous ? Hélas ! je vous ai souvent vu en grande pauvreté, sans vous donner aucune consolation ; combien je suis infor-

tunée, quand je n'ai pu connoître celui que j'ai tant aimé; puis elle baisa sa face et ses mains. Ensuite le saint Corps fut enterré en la grande Eglise de Constantinople. Peu de temps après, le saint Corps fut canonisé et mis en sépulture.

Dieu montra qu'il étoit bien digne d'être Saint, car le jour de sa mort, les malades de toute espèce qui visitèrent son Corps, furent tous guéris. Quelques jours après la mort du noble et vaillant Valentin, Esclarmonde se fit religieuse et devint Abbesse d'une Abbaye, qui fut fondée en l'honneur de Saint Valentin. Ainsi Orson demeura Empereur de Grèce, qui ne règna que sept ans après la mort de Valentin. Il laissa un fils nommé Morant, qu'il eut de Galatie, lequel posséda le Royaume d'Angorie; et dans les sept ans mourut Galatie, dont l'Empereur demena grand deuil. Depuis cette mort il ne mangea que du pain, des racines et des fruits sauvages. Une nuit il eut une vision, où il lui sembla voir toutes les portes du Paradis ouvertes, et là il vit les joies des Bienheureux, les Saints couronnés de gloire, et les Anges qui chantoient devant le Sauveur du monde: Puis après il vit entre deux roches, au fond d'une vallée obscure et ténébreuse, le gouffre d'Enfer, où étoient les damnés, les uns en feux ardens, les autres en chaudières bouillantes, d'autres pendus par la langue, et enfin d'autres environnés de serpens, et généralement il vit toutes les peines d'Enfer, qui sont horribles et épouvantables; après cette vision, il s'éveilla tout effrayé des choses qu'il avoit vues, et vint en pleurant au verd Chevalier, et lui dit: Ami, je connois que le monde est de petite valeur et de peu de durée, et que tout n'est que vaine gloire en ce monde, déplaisant à Dieu, et peu profitable au salut, pourquoi je vous prie de prendre soin de mes deux enfans, et les instruire en bonnes mœurs, de manière qu'ils puissent gouverner l'Empire de Grèce au gré de Dieu et du monde; car je vous en laisse la charge, comme à celui en qui sur-tout j'ai parfaite confiance; sachez que le reste de mes jours je veux mener une vie solitaire et abandonner le monde, car dès cette heure je renonce à tous les honneurs mondains, et prends congé de vous. Quand le verd Chevalier ouït ces paroles, il se mit à pleurer; Orson le réconforta, et lui dit: Hélas! pour moi ne pleurez plus; mais priez Dieu qu'il me donne la force d'accomplir ma volonté. Puis Orson partit en défendant au verd Chevalier de parler de son entreprise à personne. Il s'en alla en un bois, où il mena une si sainte vie, qu'après sa mort il fut canonisé, et fit plusieurs miracles: le verd Chevalier gouverna les deux enfans de façon qu'ils furent sages, vaillans et aimés de tout le peuple: Ils gouvernèrent paisiblement l'Empire de Grèce et le Royaume d'Angorie, et plusieurs autres terres Payennes qu'ils conquirent, lesquelles choses sont plus amplement détaillées dans les Livres et chroniques qui ont été faits depuis. Je vous prie de me pardonner, si de Valentin et Orson je finis sitôt l'Histoire, qui est écrite en l'honneur des trois Personnes, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. *Amen.*

FIN.

